

**On a tous des yeux
pour... regarder.**

Derrière les volets clos...

Mick Vichy

**On a tous des yeux
pour... regarder.**

Derrière les volets clos...

ISBN :
Dépôt légal :

© Prénom et Nom de l'auteur

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Préface :

En chaque endroit de cette pauvre terre, règne un monde d'incompétence qui cache ses lacunes au fond de bien d'erreurs.

La plupart d'entre nous, fait que cette situation perdure et jette les plus faibles au plus bas niveau des servitudes à exister.

Il fut des époques, pourtant, où les décideurs avaient, il me semble, une certaine qualité. Rien n'étant parfait dans le meilleur des mondes, ils furent critiqués, emprisonnés et même quelquefois guillotins. Mais où sont passées ces qualités ? Il est certain que la qualité de ceux qui ont du pouvoir à nos jours n'a rien avoir avec celle de ceux du passé. Aux premiers rangs de ceux-ci, ces élus des urnes qui ne ressemblent plus qu'à une poubelle regorgeant d'incohérences. Il y en a bien d'autres à quelques niveaux que ce soit.

Ce livre décrit une histoire inventée de toute pièce. Par contre, si vous regardez certains personnages au plus profond de leurs yeux, sûr que vous avez rencontré certains d'eux, sur votre lieu de travail, à la mairie du coin et bien ailleurs. Presque partout, ils vous entourent, jusqu'à vous étouffer pour qu'ils vivent encore mieux, sans aucun repent pour les autres.

Ne vous fiez surtout pas à la couleur de la cocarde, le ver est dans le fruit, et la pire des hypocrisies est peut-être encore de vous faire croire qu'ils seront plus près de vous.

Sur qui compter pour rétablir une véritable justice. Tout le monde n'a pas dans son village, une vraie journaliste, ou une autre personne, en fait quelqu'un qui défendra l'injustice et combattra la justice partisane.

Angélique restait prostrée au bout de la table. Le jour avait décidé de glisser plus tôt qu'à l'habitude. La colère du temps cachait les étoiles, le sombre tombait sur la nature déjà endormie des frimas inconsistants. Angélique reposait sa tête dans ses deux mains coincées sous le menton. Ce jour fut comme une nuit triste à mourir, rempli des bruits qui trompent l'assurance, un temps à jeter ses espoirs au fond d'une fosse septique. Il y avait déjà six mois que le vieil Henry s'était glissé sous le drap de marbre pour rejoindre sa compagne dans un dernier voyage. On ne peut vivre longtemps loin de ceux qui nous quittent quand on les a vraiment aimés. Pourtant, pour cet homme, il y avait cet autre amour qui l'avait poussé plus loin dans la vie. Il avait eu le temps de conter son histoire ancrée dans la mémoire pourtant volatile d'un ordinateur essoufflé. La demoiselle avait beaucoup de mal à s'en remettre, c'était une blessure d'amour qui ne se referme pas facilement. Pour la belle c'était une fin d'une vie et aussi d'une histoire. Comment tenter de s'en sortir et de repartir sans oublier ? Comment taire ce qui fut sa plus belle histoire d'amour ? Elle était certaine que jamais personne ne pourrait lui offrir des sentiments pareils et cette joie de vivre sans concession. Ce n'était pas très sympa, pour la personne qui l'accompagnait aujourd'hui, mais les souffrances de cette séparation devaient sans doute masquer d'autres profondeurs.

Le regard portait plus loin que les murs, dans un monde irréel, peuplé des ombres des souvenirs quand les vieilles images s'évaporent des tiroirs pour ressusciter les visages aimés qui parlent encore.

Angélique trouvait la maison bien trop grande aujourd'hui. Elle avait échangé avec sa mère les

deux petites pièces du fond du jardin pour être plus près de son petit vieux d'amour.

Tout avait bien changé depuis sa résurrection physique. Quelques années et surtout un bonheur riche des émotions que l'on ne trouve pas au pied d'un sapin. Son regard était resté planter dans ce temps qui respirait enfin l'insouciance à ne plus se demander quelle vacherie les demains allaient lui apporter. Des demains il y en eut, plus beaux, plus forts, plus onctueux, plus d'amour.

La belle savait que les choses ne dureraient ainsi. Cela dépendait seulement de la force du grand-père à vouloir pousser un peu plus loin son chemin.

Cinq ans, c'était déjà beau, long et court à la fois, un doux automne presque perpétuel, qui voyait se balancer avec langueur, cette existence irréaliste avec les feuilles jaunies des usures de la vie. Elles avaient encore la force de se cramponner aux branches chaque mois de chaque année bravant les intempéries et les impétueuses humeurs des erreurs de l'homme.

La cafetière laissait dans ses souffrances la vapeur des dernières gouttes s'échapper, mais la belle n'en avait que faire, elle n'arrivait pas à décoller son postérieur de son désespoir.

Une main douce s'approchait de son épaule pour laisser tomber les doigts auprès du cou. Un mouvement lent du pouce effleurait la peau de la belle jeune fille. Une autre main passait par-dessus l'épaule, de l'autre côté, glissant langoureusement vers le sein à peine couvert d'Angélique, sous le tissu lâche de la nuisette. Angélique leva sa main gauche pour la passer dessus. Elle sentait une chaleur douce envahir son corps. Elle continuait à caresser ces doigts coquins et passa sa

main droite, derrière son dos pour saisir la cuisse nue de son nouvel amour. D'un mouvement calme et précis, elle remontait tendrement vers le haut jusqu'à la naissance de la fesse. Elle choyait cette peau douce et ferme. Les deux mains de l'amante se croisaient maintenant sur le devant et une tête bouclée d'anglaises se posait tendrement sur l'épaule.

« Comment vas-tu ma petite Lili ?

-Heureusement que tu es là ma puce. Sans toi et sans maman je ne serais plus rien.

-Arrête de dire des bêtises ! Viens tout contre moi. »

Angélique déplia son corps fatigué, câliné par la douceur fragile des doigts de Laurence. Elle se retourna toujours enlacée pour retrouver de face le regard énamouré de l'autre jeune fille. Longtemps, elles restèrent ainsi, collées presque à l'autre, immobiles, les doigts enserrés dans chacune des mains. Les regards coincés pétillaient d'un désir de regarder au fond de l'autre, quand les muscles perdent des forces, quand la raison déraile vers l'inextricable moment d'un besoin d'autre chose. Laurence approcha ses lèvres pulpeuses de celles de sa compagne, pour les caresser avant que les langues se lient dans les bouches hermétiques. Le tableau était royal, plus d'un barbouilleur de génie paierait une fortune pour croquer l'instant. Les deux femmes étaient entrelacées, ne faisant plus qu'une, chaque doigt tentant d'approcher un endroit érogène. Angélique pétrissait d'une main et avec délicatesse le bout d'un sein généreux de Laurence. De l'autre, elle étreignait le corps par les fesses tentant de s'approcher de la naissance de l'entre cuisse pour y glisser une caresse plus

sensuelle. Elle aimait ce corps jusqu'à l'extase et cet endroit mignon lâchant ses muscs pour mouiller ce sexe si avenant.

Laurence, elle, promenait sa langue gourmande sur les contours des lèvres d'Angélique. Elle baladait ses deux mains sur le dos, remontant doucement du bas à la nuque le long de la colonne caressant chaque vertèbre.

Le marteau vieillot accroché à la porte s'affolait. C'était le moment où Hélène passait pour le repas. Angélique dénoua doucement l'étreinte.

« C'est maman, elle tombe toujours mal !

-Tu exagères Angélique, elle est adorable ta mère.

-Lèche-bottes ! Va passer quelque chose sur ton fessier, cela fera plus décent. »

Angélique redressait la nuisette et passait sur elle sa vieille robe de chambre, celle de sa grand-mère. Pour rien au monde, elle ne la changerait. Elle la lavait à la main pour éviter les usures et faire durer le vêtement au plus loin qu'une espérance.

« Maman, excuse-moi !

-Toujours à vous cajoler les filles ! Cela fait plaisir de voir deux personnes s'aimer comme vous.
»

Cet amour était particulier, deux femmes blessées des erreurs des passés et que le corps des hommes rebutait. Ceux-ci avaient démontré dans leur comportement, que leurs pensées étaient bien au-dessous de la ceinture, à lustrer leur sexe. Leur esprit ne reflétait qu'une misère intellectuelle qui ne pouvait contrôler des pulsions mal réfrénées.

La mère et la fille s'étaient attablées se pressant les mains comme chaque jour. Laurence, elle, s'affairait à préparer le dîner. Elle avait l'air d'une

soubrette des théâtres des boulevards parisiens, seulement habillée d'une culotte, d'un tee-shirt un peu long et d'un tablier. Il ne fallait pas qu'elle se penche de trop.

« Tu abuses Laurence, heureusement qu'il n'y a que maman !

-Laisse ma puce, elle est si belle qu'elle a raison de ne rien cacher. »

Laurence en rajoutait, se trimbballant en tortillant son popotin comme dans un défilé de mode de lingerie fine avec des mannequins de rêve.

Laurence avait été marquée par le passé, des souffrances perpétuelles entouraient son désarroi.

Elle avait vécu une histoire aussi bizarre qu'un conte de fée qui aurait perdu des pages. Ce passé était aussi douloureux que celui d'Angélique, une autre histoire, de celle qu'on ne lit jamais dans les journaux, de celle que l'on cache tant elle blesse les orgueils des familles. Pourtant, cela aurait pu être une belle aventure.

D'une enfance à peine vécue, elle s'était amourachée d'un jeune homme du coin, plus vieux qu'elle d'une bonne dizaine d'années. Tout avait pourtant commencé comme dans un rêve d'adolescente.

Elle avait quatorze ans, c'était bien jeune pour une grande histoire d'amour. Mais quand le corps et le cœur sont prêts, y a-t-il un âge pour aimer ?

Chaque jeudi, quand son père partait jouer aux boules avec ses vieux amis, revenus tous meurtris d'une guerre sans fondement, elle allait s'amuser au bistrot de la plage. C'était le seul loisir l'hiver pour ce père mortifié par la vie et ces travaux d'usine pénibles. Elle partait ainsi, pour ce petit troquet, au

bord d'une plage isolée des autres mondes en cette période de l'année. C'était le seul endroit du coin ouvert hors saison, où les jeunes pouvaient se retrouver loin de cet univers industriel. L'endroit était en fait un petit bar qui faisait restaurant. Les jours de pause écolière, on repoussait les tables dans un coin pour faire cracher une boîte à musique à la voix éraillée. La première fois qu'elle y était venue, c'était pour un petit gueuleton, le vieux bonhomme fatigué avait réussi à économiser quelque argent pour inviter sa famille au restaurant.

C'était un jeudi d'hiver encore, quand la vie somnole transie des froids, encore gamine et pourtant presque jeune fille de corps au moins. Elle allait, vagabondant dans l'insouciance de son époque avec sa copine, retrouver les copains de sa génération, à ses yeux toutefois. Laurence était belle, faisant bien plus que son âge et bien précocement, il y avait plein de sensations qui chatouillaient son corps et ses envies. Depuis longtemps, elle batifolait avec les plus beaux sans jamais pour autant partager une partie de son intimité. Sur le chemin, elle se demandait bien, qui elle laisserait l'embrasser vraiment. C'était un joyeux voyage.

Elles poussèrent la porte, les lampes de couleur et la musique américaine des vinyles usés annonçaient un après-midi plus que sympathique. Tout était comme à chaque fois. Roger était derrière le comptoir à servir les habitués qui s'amusaient à regarder ces gamins se déhancher dans l'insouciance de leurs jeunesse et bien trop jeunes pour avoir connu une guerre. Les filles bisaient déjà les garçons et ceux-ci tentaient de glisser vers les lèvres de Laurence. Elle fuyait leur bouche en tournant prestement la tête, ils ne

trouvaient ainsi que les joues rafraîchies de la jeune fille.

Ce jour était différent pourtant. Au comptoir, debout, se tenait droit dans son costume repassé, aux plis aux mieux dessinés comme à l'état neuf, un vrai homme. La jeune fille ne le voyait que de dos, il avait fière allure. Cela attisait sa curiosité. Elle rejoignait ses camarades à la table du fond, près du poêle en fonte. Elle ne quittait du regard ce mystérieux homme venu sans doute d'une autre planète, loin, pour finir dans ce trou paumé où tout le monde se connaissait. Cela faisait plusieurs danses que l'homme restait campé dans cette position, tel un souvenir figé. Quelques minutes américaines passées, il daigna enfin se retourner, un verre de bière dans une main, un cigare à demi consommé dans l'autre. Laurence le mangeait du regard, l'homme croisa celui-ci. Elle en était extrêmement gênée. Un frisson caressait tout son corps, elle baissa les yeux, troublée jusqu'à l'émoi et n'osa plus regarder vers le bar. Elle croyait sentir ceux de ce bel homme se poser sur elle et qu'il les promenait sur chaque endroit de son corps, visitant chaque trait de son visage et de ses formes. Elle entrecroisa rapidement ses jambes ramassant ce qui lui restait de jupe autour de ses cuisses pour que rien d'indiscret ne paraisse et attire la convoitise. Le temps pesait sur son cours et la confusion rosissait les joues de l'adolescente. L'atmosphère était bizarre, la musique semblait lui venir de si loin, pour conter une histoire bucolique, quand les corps s'approchent pour une danse qui attire les baisers et les mains baladeuses sur les fesses des jeunes filles.

Une main vigoureuse tapotait délicatement l'épaule de Laurence. Elle se retourna d'un geste

vif, surprise. Assise, elle ne voyait que le bas d'une veste. Elle monta doucement le regard jusqu'au visage souriant qui se penchait délicatement sur elle.

« Acceptez-vous cette danse mademoiselle ? »

Pendant quelques secondes qui paraissaient des siècles, la jeunette était liquéfiée, tremblante telle une dernière feuille qui doit choir à l'automne. Le visage était mûr et empreint de certitude, la voix chaude qui rassure la crédulité d'une adolescente à peine sortie de ses rêves d'enfant.

« Oui... eh bien oui »

Elle était toute chose la petite. Elle se leva pour prendre la main qui lui était tendue et qui l'emmenait au milieu de la pièce vide de ses habitués. Laurence sentait par ce contact comme un fluide qui glissait de lui en elle. Le slow était lent et la musique d'une tendresse à faire fondre le cœur d'une juvénile. Il y avait bien une tête d'écart entre les deux danseurs, Laurence se laissa enlacer. L'homme lui passa la main gauche sur les reins et la droite par-dessus l'épaule, elle l'enserra par la taille laissant une distance respectable entre les deux corps. Pas un mot ne troublait l'instant, seuls les pieds glissaient de petits pas sans se marcher dessus. Elle était sur une autre planète, là où il devient difficile de résister aux émois imprévisibles. La jeune fille, enjouée à son habitude, était d'un calme peu ordinaire qui cache les tempêtes intérieures. Le temps n'avait plus d'emprise sur l'instant. Elle vivait, à ce moment précis un rêve de conte de fée diabolique. La musique s'éternisait sur le même morceau. Était-ce le même d'ailleurs ? Était-ce toujours un slow ?

La jeune fille se laissait aller au rythme des déhanchements subtils, et, inconsciemment les deux corps s'étaient rapprochés. Elle sentait maintenant le souffle réconfortant de cet homme sur son front. Elle leva tendrement la tête et croisa son regard protecteur et affectueux. Ils restèrent ainsi liés par ce fil invisible qui accroche les yeux sans un mot. Toutes les lueurs qui pétillent au fond de ceux-ci suffisent à se comprendre. Imperceptiblement les bouches se rapprochaient, les lèvres attirées par un sentiment de bien être. Puis, elles se frôlèrent sans se toucher vraiment, puis elles se caressèrent, le rouge de Laurence s'évaporait sur la lèvre du beau garçon. Le bout de langue léchait tendrement celles pulpeuses de la belle avant que les deux bouches se collent vigoureusement. Elles cachaient aux regards des autres le manège des langues qui lient un destin un instant quand plus rien autour d'eux n'existe plus. Les deux corps ne faisaient plus qu'un. Le bellâtre s'enhardissait, la main gauche quittait les reins pour pétrir doucement le haut des fesses de la jeune fille. Longtemps, ils restèrent ainsi seuls dans leur monde, loin des réalités, plus proche d'une extase, insensible à la minute trop curieuse. Qu'importait ce que crachait l'ampli, tout n'était qu'une longue et interminable mélodie sans sous-sol.

La jeune fille était toute bizarre, elle avait bien senti des fébrilités semblables auparavant quand elle se caressait le soir, seule, dans son lit, ou bien quand elle embrassait ici même les garçons. Mais là, c'était un summum, elle ne sentait plus ses muscles, sa culotte était mouillée des effets des caresses. La raison n'était pas mieux. Aux abonnés absents elle se laissait aller comme envoûtée par l'ambiance, scotchée dans ce regard qui la guidait

vers des horizons inconnus. Ainsi naissait un amour ou ce qu'elle en croyait être, entre cette gamine pulpeuse et délurée qui ne faisait pas son âge et un homme mûr peut-être déjà marié.

Laurence savait qu'il faudrait rentrer avant que son père ne soit à la maison au risque d'une raclée mémorable. Cet homme marqué par la vie et l'histoire des hommes, frustré de ce temps égaré dans les batailles perdues des guerres annoncées par des généraux, bien au chaud dans leur quartier militaire, loin de la dictature qu'il avait fuie. Il était droit, mais n'acceptait pas que l'on déroge à ses règles.

Les deux amants étaient dehors, repoussant la séparation dans des enlacements frénétiques. La jeune fille était gourmande de ce qu'elle ressentait. Elle se laissait caresser en ses endroits intimes. Elle se laissait aller complètement à ses émotions, laissant sa raison quitter son corps. Les yeux révulsés cachaient le vrai regard, certains muscles se tendaient sans qu'elle ne le veuille vraiment. Elle était prête pour plus encore. Il avait glissé sa main dans la culotte détrempée et traînait maintenant ses doigts caressant le clitoris gonflé et les lèvres avenantes. La porte de la prison était ouverte, il avait trouvé le code d'accès, il en avait certainement l'habitude. Laurence sentait sur sa cuisse gonfler le sexe de l'homme, c'est ce qu'elle en pensait et malgré son inexpérience, sa main alla se glisser dans la braguette. Elle ne savait que faire de cette découverte, elle en avait rêvé, mais n'avait aucune idée d'une érection. Après avoir déboutonné le reste des boutons et dégager le membre des sous-vêtements, elle tenta des caresses de haut en bas, une tentative de masturbation intuitive, lente mais efficace.

Ils se rapprochèrent d'un buisson derrière une dune pour que nul ne les voie. La jeune fille était pressée de sentir en elle, ce pénis bien gonflé et bien droit, une réaction naturelle sans doute, lui était pressé de lâcher ses semences et soulager ainsi ses envies. Allongés sur le sable, il était sur elle, Laurence entourait le bassin de l'amant pour mieux s'offrir et lui, doucement au début, la pénétra, déflorant la jeune fille qui n'en faisait cas. Le rapport ne dura pas bien longtemps, il soufflait déjà sur le côté, la jeune fille avait sans souffrir ressenti ses premières transes. Elle attendait mieux de cet instant, mais ce n'était déjà pas si mal pour une première fois.

Il fallait rentrer maintenant, il était temps. La peur de la réaction du père était plus forte que de rester ainsi plus longtemps à profiter de cette extase inassouvie. Un baiser tendre sur les lèvres de cet homme au costume bien chiffonné, une promesse pour la semaine suivante et elle était déjà sur le retour. Elle se sentait froissée et épanouie à la fois, négligeant le temps et les réactions paternelles. C'était la première fois pour elle et elle sentait encore son corps barbouillé de plaisir que la mémoire réactivait.

Elle s'en sortit par un mensonge éhonté pour justifier son retard. Cela marchait pour autant, le pauvre père ne pouvait imaginer que sa petite fille si jeune, ait sombré sous le charme d'un homme presque comme lui.

Ainsi naissent les histoires impossibles d'un accident d'un moment sans préjuger sur les conséquences de l'avenir.

Pourquoi les circonstances du temps font ces bouts d'histoire et plantent des banderilles pour

blesses les âmes punies des faiblesses de leur corps ? Rien, presque sans un mot et surtout sans aucune promesse, deux corps s'étaient liés et séparés sans presque un demain et surtout, sans aucune certitude.

La jeune fille attendait chaque semaine pour retrouver cet homme, torturant son corps par le souvenir de ce premier rapport et triturant son cœur d'un amour naissant.

Elle se faisait charrier par ses camarades quand elle passait la porte du petit bistrot et que le bar était vide de ses espérances. Il y en eut d'autres jours sans voir cet homme et sans regret non plus, elle s'était presque résignée à une aventure de passage.

Il faut dire que cet adulte ne pouvait être ici selon son bon vouloir et il ne pouvait lui écrire chez ses parents. Ces années de reconstruction des immeubles bâclés des années soixante avaient besoin de forces vives pour rebâtir des pans entiers des villes.

La jeune amante attendait patiemment les retours hypothétiques de son amant peu délicat. Il était bien revenu quelques fois, maintenant à chaque retour c'était une débauche de câlin, de sexe et d'orgasmes. Cet amour vivait au rythme d'un temps qui ne tenait pas ses promesses. Puis les séparations furent plus longues, les chantiers lointains se moquent des amours insatisfaits. A cette époque des mœurs légères et sans protection, la jeune fille ne connut de grossesse jusqu'ici. L'avenir, pourtant déclarera bien la fertilité de celle-ci.

Puis vinrent des temps bien difficiles, la société qui employait le père ferma ses portes. Ils partirent

et quittèrent l'endroit pour retrouver une zone d'emplois plus accueillante. Cela fut pénible pour Laurence. Les mois passaient sans aucune nouvelle de cet amant peu raffiné.

Doucement la vie reprenait en cet autre lieu ni si loin, ni si près, mais suffisamment pour que les pensées s'évaporent vers d'autres intérêts. Laurence était retournée à ce bistrot de fortune sans jamais revoir son bel homme.

Elle avait d'autres amis en ce nouveau lieu et trouvait une autre piste pour danser le week-end. Malgré tout, elle restait fidèle à son premier amour. Elle le revit pourtant une fois, mais comme à l'habitude, les promesses s'évanouissaient dans les caresses érotiques des amants impatientes. L'homme suffisait à la gourmandise de la jeune fille qui le croquait par tous les bouts. C'était une affamée de ce sexe bien membré et du reste du corps aussi. Ces culbutes lui suffisaient sans oser forcer les promesses qu'elle aurait bien voulues entendre pourtant.

Cela faisait plus de trois ans déjà qu'elle avait donné son corps et plus encore, elle avait dix-sept ans maintenant. Elle avait appris que durant tout ce temps, il avait une autre maîtresse à satisfaire, une femme plus âgée. C'était sans doute une femme de son milieu, une notable, bien sous tout rapport en adéquation avec la qualité sociale de sa famille. Elle était bien plus présentable que cette pauvre à peine sortie de l'enfance et de la vie rustre des citées ouvrières que convoitait goulûment le fils aîné de cette famille bourgeoise.

Laurence était belle maintenant, mûre dans ses formes, croquant la vie. Elle profitait des bals et des soirées entre jeunes de son âge sans pour autant

donner à qui que ce soit l'espoir de voir tomber sa culotte.

Un soir pourtant, avec des amies, elle était partie dîner avec des jeunes garçons, qu'elle ne connaissait pas beaucoup pour autant. Elle avait dû les rencontrer, deux ou trois fois sans plus. Ce soir-là, elle avait beaucoup bu, bien plus que la raison n'accepte et l'un des jeunes hommes avait sans doute volontairement forcé les doses.

Elle s'était retrouvée nue dans un lit à l'étage, à peine consciente et humide en son milieu des semences prolifiques d'un homme privé de rapports.

Nul ne l'avait forcé à monter, mais son état alcoolique avait bien facilité les choses. Elle se laissait aller à ce plaisir d'un soir, satisfaite sans être vraiment ravie. Même si ce n'était pas de pleine raison, elle se laissait aller aux lubriques appétits des ébats nécessaires à son bien-être. Elle connaissait à peine le jeune homme, elle ne le voyait même pas, pour elle c'était le visage de son bel amant qu'elle voyait et qui la serrait dans ses bras. Tout le reste de la nuit elle évapora les brumes des alcools à jouir de ces extases et des plaisirs presque interdits. Peu à peu, le visage du jeune homme remplaçait celui de cet amant d'autrefois. Elle se contentait de l'instant, croquant le temps comme Eve la pomme et ce, jusqu'aux aurores indiscretes qui éclairent les regrets. Ces lueurs du matin étaient trop pressées de montrer les cernes des regards regorgeant de gratitude des frivolités qui se cachent sous les draps.

Ils se revoyaient souvent, trop sans doute, le jeune était profondément amoureux de Laurence, elle, ne savait pas ce qu'elle éprouvait vraiment. Le

temps passant, elle se contentait de cette situation, lui au moins était présent et promettait des avenir, tout le contraire de l'autre.

Laurence avait perdu ses insouciances, elle retrouvait le plus souvent le jeune homme pour retrouver ses envies. Elle était gourmande de ses jouissances et il n'était pas maladroit.

Un jour, vint ce qui devait arriver quand on ne se protège pas, une grossesse qui n'avait rien de nerveuse. Il fallait réparer, cela dénotait pour son âge, seul un mariage rapide tairait les mauvaises langues et sauverait les apparences et les orgueils. Cela ne fut pas aisé avec la famille du jeune homme qui avait d'autres vues pour leur fils. Une pauvre, fille d'ouvrier, cela faisait tâche sur le faire-part. Le mariage fut simple et de convenance, loin des grandes fêtes qui encouragent les nouveaux mariés.

Ainsi était né, un petit garçon, des interdits de l'insouciance et d'une jeunesse à peine terminée. Tout aurait pu continuer ainsi et l'histoire aurait pu être tout autre que celle qui va suivre.

Le jeune papa lui aussi dut quitter la région pour des chantiers de construction de centrales nucléaires plus prospères.

La jeune mère de corps, se retrouvait avec le même chez ses parents, attendant le retour d'un mari qui se faisait longuement attendre, sans nouvelle. Ce ne sont pas les courriers du bout du monde qui rassuraient. Les semaines chassaient les jours et les mois les semaines. Laurence se morfondait, les loisirs se faisaient rares. Un week-end, elle décida de retourner voir les amis d'autrefois sur ce bout de plage, ignoré des

touristes aux mois des pluies et qui abritent les amours interdits et les incestes aussi.

Elle retrouva ce petit bistrot. Les discussions allaient bon train avec quelques amis d'antan. La porte s'ouvrit de nouveau, grinçant de lassitude et laissa paraître un costume, qu'elle reconnut de suite, d'un style qui lui rappelait les bons souvenirs d'un passé. Dans un premier temps, l'homme feint de voir Laurence et prit sa place au bar comme à ses habitudes. Laurence avait bien reconnu la voix qui commandait sa bière et sentait bien l'odeur du tabac du cigare. Elle était troublée n'osant se retourner, simulant une certaine indifférence. Elle voulait l'ignorer, mais sentait monter en elle les chaleurs que provoque le trouble. Elle parlait sans s'entendre, attendant quelque chose qui devrait se passer. Son cœur battait fort comme pour une première fois, elle tentait de lutter contre l'émoi qui la perturbait. Elle savait bien qu'en venant ici, elle risquait, voire souhaitait cette rencontre, oubliant dans l'instant son mari sans doute aussi infidèle et son fils en garde chez ses parents. Elle restait assise comme si de rien n'était, espérant de rien et du contraire aussi.

Comme quelques années plus tôt, elle sentit la même main se poser sur l'épaule, elle ne l'avait pas entendu s'approcher.

« Laurence, tu prends un verre ? »

Elle était déconfite, amoureuse comme autrefois, prête à fondre. Elle perdait pied et lui le voyait bien, elle en oubliait toutes ses obligations et sa raison aussi. Elle se leva, tirant sur sa jupe pour cacher ses cuisses et trouver ainsi peut-être un semblant de protection.

« Non, je voudrais seulement te parler, je suis mariée maintenant et j'ai un petit gars.

-Je sais... tout se sait ici.

-Viens dehors quelques minutes, je n'ai pas besoin que quiconque entende. »

Puis, plus personne ne la revit. Les belles pensées n'avaient de pouvoir sur le vouloir et bien qu'elle tentât de résister, elle savait que son corps se laisserait aller aux pulsions des envies. Cela faisait presque deux ans qu'ils ne s'étaient pas revus, mais pour elle, c'était comme un hier et tout depuis n'était qu'une parenthèse d'un destin seulement endormi. Elle en oubliait tout, ses engagements, sans ne plus donner aucune nouvelle à qui que ce soit, elle se laissa aller à ses pulsions les plus primaires le temps d'une liberté plus longue qu'à l'habitude, à croire que même le temps s'acharnait sur son destin. Elle se laissa aller aux caresses les plus profondes, laissant son corps sublimer ses envies, quand même les interdits ne franchissent les volets clos qui protègent l'adultère.

Une semaine de totale folie était déjà passée. Elle se demandait même si elle avait eu le temps de remettre sa culotte. Chaque endroit de son corps était meurtri des étreintes éternelles, les cuisses étaient rougies et non de honte, le clitoris était flétri, fatigué de tant de débauches. Il fallut pourtant se résoudre à la réalité, l'amant devait retrouver les siens et toujours sans aucune promesse. Elle l'aimait cet homme, oubliant ce mari qui ne lui donnait plus de nouvelles. De nouveau elle se retrouvait au point mort, mais avec une réalité à affronter. Le retour au bercail fut mouvementé, très mouvementé, elle avait retardé au plus cette réapparition. Son père était dur au

mal, mais là, elle avait franchi les barrières des interdits. Il ne pouvait comprendre cette infidélité alors que le mari était parti pour ramener une paye, c'était impardonnable. Bien que Laurence n'ait pipé mot, il ne se faisait aucune illusion. Une paire de gifles secoua le visage de la jeune fille sans qu'elle bougeât pour autant, c'était peut-être le prix à payer et sans doute c'est ce qu'elle méritait.

Le pire était encore à venir quand quelques semaines plus tard, elle n'eut ces règles rassurantes salir son entrecuisse. Il fallait en parler à ses parents et surtout à son père et que faire pour sa belle-famille avant que le fils revienne.

Elle ne dormait plus. Chaque nuit, chaque jour, chaque minute était un cauchemar sur son devenir, rien ne pouvait calmer les colères de ce père abattu des déconvenues de sa fille. Sa fille attendait un deuxième enfant, d'un inconnu. De plus, la teigneuse voulait aller jusqu'au bout de la honte et garder l'enfant adultérin. Elle ne regrettait rien, si ce n'est de ne pas trouver une issue.

Un matin, pourtant, elle se leva sereine, certaine de sa solution. Elle voulait le divorce et garder les deux mioches pour elle seule, hors de question d'annoncer à cet amant aux multiples conquêtes, qu'il serait père. Elle ne voulait pas non plus attendre ce mari qui l'oubliait, pour lui dire directement la vérité. C'était peut-être une solution de facilité, mais elle en avait marre de ces deux hommes qui ne pensaient qu'à user ses cuisses avec leur phallus reluisant pour une délivrance égoïste. Certes, elle avait un mari, mais où traînait-il ses plaisirs aujourd'hui. L'autre, le bel amant, il faisait bien l'amour, mais pour le reste, c'était un désert de vérités. A eux deux, ils devaient bien résumer ce que l'homme représente de façon générale. S'ils ne

servaient qu'au plaisir, elle pourrait se passer d'eux et profiter d'autres occasions. Elle se suffirait à elle-même et à ses enfants. Ce fut un combat difficile, la belle-famille s'en mêlait et chacun cherchait à punir la licenciée et à tenter de sauver les honneurs entachés seulement d'une histoire d'amour peu ordinaire.

Ainsi prenait fin, bien trop tôt, une histoire à peine commencée, elle démarrait une nouvelle vie maculée de ses blessures, pleine des désarrois qui mortifient les nuits. Voilà l'histoire de Laurence, jeune fille de vingt et un ans avec deux mômes sur les bras et blessée à vie par sa légèreté. L'histoire ne dit pas si un autre choix eut été pire, avec deux moutards qui n'étaient pas forcément des fruits de sentiments profonds et sincères. Il lui aurait fallu traîner ainsi des mensonges, toute une vie durant. Nul ne sait si elle avait fait le bon choix, on ne vit l'histoire qu'une seule fois. Elle était bien certaine pourtant des montagnes de difficultés qui l'attendraient, à commencer par trouver un travail.

Le destin procure des rencontres bizarres qui ouvrent des horizons inconnus. Les envies et l'expérience de vie voilent quelquefois, des destins inattendus. Quand on croit à l'évidence, les socles des certitudes d'un jour peuvent vaciller pour de nouveaux horizons presque inconnus.

Laurence avait sa petite vie tranquille, s'occupant de ses deux garçons, bien aidé par sa mère. Les jours passaient, sevrant la jeune fille de ses gourmandises sexuelles, elle trouvait la punition bien lourde, mais elle assumait, ce qui clouait le bec à quelques-uns. Son père ne put constater ce courage, le temps avait eu raison de ses usures.

Elle cherchait à s'évader un peu pour changer d'air. Elle avait entendu parler de l'histoire de cette petite ville qui révolutionnait les habitudes et d'Angélique dont le prénom était l'étendard des idées nouvelles. Elle croyait aussi que la vie pouvait être autre, plus respectueuse des gens.

Un soir, elle eut l'occasion de pouvoir participer à ses débats dans le bistrot de cette cité. Elle s'était installée un peu à l'écart pour éviter d'être trop voyante. Ce fut pour elle une grande découverte, tout ce qui se disait ici était très intéressant. Elle resta sage et émerveillée jusqu'à tard dans la soirée. Elle était en admiration pour Angélique, quelle prestance ! Quelle générosité ! Elle se préparait à partir quand une fois de plus le destin frappa à la porte.

« Bonjour, nous ne nous connaissons pas ! Moi, je suis Angélique.

-Je m'appelle Laurence, c'est la première fois que je viens ici.

-Et alors ?

-C'est merveilleux, quel plaisir de vous écouter !

-Si tu veux, tu peux revenir vendredi, nous organisons un petit apéro. Cela me ferait plaisir. »

C'était la première fois qu'elle croisait un regard en n'y voyant que de la bonté. Ces yeux n'avaient rien de pervers... que de l'amour.

Le vendredi suivant, Laurence était arrivée la première. Angélique l'accueillit et l'installa près d'elle. Elle y voyait une âme blessée qui avait perdu les éclats du regard.

L'apéro et la soirée furent tranquilles, seulement animée par les débats toujours volubiles des invités. Les deux jeunes filles restaient proches, Angélique était touché par cette compagne nouvelle, vide des

envies de vivre. Discrètement, elle posait son regard protecteur et sentait bien que Laurence méritait de l'amour, pas celui de ces monstres qui astiquent leurs sexes, ou qui frappent le visage des femmes quand leur autorité masculine cache leurs faiblesses charnelles.

La soirée se prolongea, anormalement, comme si le temps voulait jouer avec les destinées. Dehors, un autre phénomène frappait à la porte des demains qui ne sont pas toujours accueillants. Les nuées lourdes des hivers précoces déversaient des flocons de neige qui ne seront jamais éternelle, comme les amours bafoués par les lassitudes nées des habitudes. Le bar était vide, il ne restait plus que les deux jeunes filles qui continuaient à prendre le temps de siroter leur dernier verre, discutant de ces riens qui font les amitiés. Le patron était coincé derrière son bar à essuyer doucement les chopes sorties du lave-verres. Il regardait avec tendresse les deux belles blondes, ses pensées n'étaient pas non plus dénuées d'images coquines. Il batifolerait bien avec l'une d'elle, si son âge était un peu moins avancé et si sa grosse femme partait se coucher. Il passerait bien ses mains sur ces rondeurs encore fermes. Cela le faisait sourire tout en hochant la tête de ces pensées si frivoles. Les silences des bouches taisent les mots des pensées. Si l'on pouvait entendre tous les cerveaux parler, on serait surpris de ce que chacun est capable de se dire. Il restait béat ainsi, scotché dans ses érotiques illusions, invisible pour les deux jeunes filles qui continuaient à papoter derrière leur verre de bière presque vide. Il était grand temps de partir et de laisser cet homme profiter des bonheurs d'un lit chaud avec sa rombière de femme. Les deux jeunes filles écartaient les chaises pour se

lever, un petit salut au pervers en sommeil et elles avaient déjà franchi la porte.

C'était une grande surprise. Elles étaient arrivées dans une bruine très fraîche qui faisait pleurer la nature dévêtue de ses arrogances, visage triste d'une soirée pour retrouver une couche blanche et juvénile. Il faut bien laisser aux regards d'autres visions moins moroses qui s'enfoncent doucement dans le noir pour cacher les misères. C'est en ces temps que l'on apprécie, quand on rentre chez soi, de sentir la chaleur agressive d'un être qui se venge, en brûlant le bois des arbres qui faisaient trop d'ombre à l'homme. Là, tout est différent, avec une ombre rosée, une impression rare qui trompe le regard, quand ce manteau est tout neuf, à peine piétiné par les derniers pas de gens trop pressés de rentrer chez eux.

« Regarde Laurence, c'est magnifique, comme une vie toute neuve qui se pose ici, nous faisant oublier nos maux et nos faiblesses. J'ai presque honte de marcher dedans et de laisser mes empreintes dans cette œuvre éphémère.

-C'est incroyable cette nature qu'on ne sait pas si elle va revivre. Tout à l'heure, il faisait triste à regarder tous ces arbres déguisés en bois mort. Là, maintenant, même la misère des gens ne semble plus exister, c'est un travestissement provoqué par un magicien qui aurait un pouvoir que pour quelques instants.

-Vois, comme il fait clair, il ne neige presque plus. Il en est tombé tout de même une belle épaisseur. Où as-tu mis ta voiture ?

-Là, plus bas.

-Je t'accompagne. »

La voiture était placée dans une petite descente, dans une impasse. Laurence l'avait garée de façon à sortir sans manœuvrer de ce petit cul-de-sac. Cela s'avérait difficile, la couche de neige empêchait le véhicule de grimper. Après plusieurs tentatives, Angélique tapa à la vitre pour que Laurence la baisse.

« Tu ne devrais pas insister. Viens dormir à la maison ce soir. Nous verrons demain, cela devrait être plus facile et nous pourrons nous faire aider.

-Je ne voudrais pas te déranger, mais je n'aime pas trop rouler sur la neige.

-Allez viens ! Ferme ta voiture ! Il y a un petit quart d'heure à pied.

-C'est gentil de ta part Angélique. Je vois mal comment je me serais sortie de cette situation. »

Voilà, comme le destin frappe encore à la porte pour inviter une certaine évidence à croiser deux chemins. Cette situation enjouait les deux jeunes femmes. Comme souvent, la neige rajeunit les esprits. Elles se racontaient leurs souvenirs de leur âge de jeunes enfants dans ces conditions et éclataient de rire à ces bonheurs simples, temporaires. Les flocons retrouvaient de leur consistance. Ils tachaient de leur blancheur les vêtements noirs des deux belles.

Vu d'un autre regard qui n'appartiendrait pas aux yeux, le tableau était romantique. Regarder ces deux corps accolés l'un à l'autre, presque jumelles et peut-être même siamoises, était touchant. Elles quittaient un destin sans le savoir vraiment, seules dans un monde d'une nuit presque ordinaire, dans la nature inviolée par l'homme et ses inconvenances. Les deux ombres s'évanouissaient, seuls les pas marquaient la neige et les flocons

semblaient effacer leurs silhouettes pour qu'elles disparaissent définitivement vers un autre monde qui n'existerait pas encore. C'était une image floconneuse accrochée sur une carte postale d'un hiver trop précoce. On les y voyait petit à petit s'estomper, s'éloignant des yeux pour ne presque plus être. Elle semblait rejoindre au travers du carton l'autre côté vers la partie droite, vierge d'une adresse où on ne pourrait pas les retrouver.

Elles étaient arrivées devant la porte d'entrée de la belle demeure.

« C'est la maison de tes parents ?

-Non, c'est la mienne maintenant. Enfin, les pierres m'appartiennent, le reste est toujours propriété de mes grands-parents. J'entends encore leurs murmures réconfortants, quand rien ne va plus dans ma tête.

-Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

-Eh bien tout m'appartient sauf... la vie d'avant ! Je les sens près de moi, me protégeant encore tant ils eurent honte de leur fils, mon père. Pour eux, c'était une punition, de quoi, ils ne le savaient pas, mais si dieu punit c'est qu'il a bien ses raisons. Voilà où mènent les croyances, loin des uns, mais pas plus près d'un dieu. La croyance est une faiblesse de l'intelligence qui fait que les gens font ce que d'autres les obligent à faire. Je raconte encore des conneries ! C'est naturel chez moi. Revenons ! Il fait frais. »

La serrure était rebelle, le froid sans doute et le geste était maladroit, la main ankylosée. Laurence était tout près d'Angélique, pressée de retrouver une atmosphère plus chaleureuse.

Enfin, la porte s'ouvrit dans le sombre triste d'une vie endormie. Un tâtonnement pour retrouver

l'interrupteur et le couloir paraissait interminable. Angélique sentait le souffle léger et tiède de Laurence glisser dans son cou. Elle en souriait en son for intérieur. En d'autres temps, elle se serait sentie gênée et aurait fait deux pas pour s'écarter. Jamais elle n'aurait pâti de ce genre de situation, même quand elle s'était livrée à un jeune homme pour la seule et unique fois. Elle n'endurait plus la présence pressante d'un homme. Chaque fois, c'est l'image brutale de son père qui lui remontait en mémoire. Et avec ce garçon, ce n'était que les mousses aromatisées des bières festives qui avaient eu raison de son vouloir. Elle ne voulait plus subir les hommes, elle ne s'était pourtant jamais sentie pour autant attirée pas une femme. Elle pensait que cette chasteté était sa punition de vivre et qu'elle la priverait à jamais des plaisirs voluptueux que tant d'autres chantaient comme la seule jouissance à se suffire.

Les deux jeunes femmes portaient à la patère leurs manteaux protecteurs.

Elles étaient maintenant dans la salle, allégées de leurs vêtements d'hiver, près du feu qui se requinquait de quelques bûches qu'Angélique venait d'y jeter

« C'est vraiment chouette ici.

-C'est vrai, mais j'aurais tant voulu que tout soit autrement. »

Elle ne voulait continuer à parler plus de son passé pour l'instant.

« Je te ferais visiter demain matin toute la maison. Je vais te montrer ta chambre et si tu veux, nous prendrons un petit verre. Tu sais avec maman, nous avons des habitudes pas très avouables. Il nous arrive de nous taper une petite bouteille de

porto le soir, pas tous les jours, mais de temps en temps, avec ma tante Jeannine aussi d'ailleurs.

-Je ne voudrais pas te déranger, tu es déjà bien gentille avec moi.

-Bon, quand on parle comme cela, c'est qu'on est d'accord, suis-moi, je vais te montrer ta chambre ! »

Laurence reluquait partout, tout lui semblait luxueux ici, tant elle n'avait vraiment connu que le nécessaire.

« C'est mon grand-père qui a tout fait ici, il avait de l'or dans les pattes... et dans le cœur aussi, dommage ! Voilà ta chambre, je vais te prêter quelques vêtements secs. Regarde, normalement, il y en a toujours dans l'armoire, quand maman ou tata reste là.

-Je ne saurais jamais comment te remercier assez.

-T'occupe, un jour tu pourras aussi rendre ce service à quelqu'un, cela fait partie des devoirs, des plaisirs plutôt de la vie.

-Je t'attends en bas, dans la salle, c'est à droite de l'escalier. »

Laurence, affublée des affaires d'Angélique, pointait dans le contre-jour de la porte.

« Elle est vraiment bien foutue, regarde-moi ça de profil, des petits seins bien ronds ! Tout est mignon, si j'étais un garçon. Mais qu'est-ce que je dis, voilà que je regarde les filles ! Mais non... c'est de la curiosité. »

« Maman ne vient pas ce soir, contrairement à d'habitude, on va se faire un petit repas chaud. Alors, un petit apéro cela te dit ?

-Oui, mais quelque chose de pas trop fort, j'ai déjà bu tout à l'heure.

-Je vais voir dans la cuisine ce que je peux faire réchauffer rapidement. Si tu veux bien, ouvre le buffet, il s'y trouve la vaisselle et une bouteille de porto, arrange tout comme tu veux.

-Je vais essayer de me débrouiller. » Elle jubilait, la Laurence.

Elle sifflotait à sa tâche et sa mélodie emplissait doucereusement la pièce qui semblait s'éveiller d'un conte d'une je ne sais plus qu'elle endormie.

« Une parfaite femme d'intérieur ! »

-Oh tu sais, ce n'est quand même pas bien difficile, tu es si gentille. »

Son visage s'assombrissait, les gazouillis d'oiseaux restaient coincés dans la gorge. Angélique sentait une tristesse envahir Laurence.

Elle tira une chaise du dessous de la table et la fit s'asseoir et fit de même tout près d'elle, lui tenant la main dans la sienne.

« Allez Laurence, un petit verre de porto et raconte moi. »

Le glouglou gracieux et voluptueux laissait glisser la robe carmin de ce vieux cru dans les verres.

« C'est une vieille coutume, mon grand-père et ma grand-mère se prenaient un petit apéro chaque soir et avec ma mère nous faisons de même et quelquefois avec moins de modération que la morale tolère. Même si pour certains ce n'est pas une solution, dans les moments les plus durs de notre vie, quelque part c'est un réconfort, un leurre peut-être, un plus pour mieux dormir sûrement. »

Laurence retrouvait peu à peu des couleurs et sous le regard rassurant de la belle compagnie d'un soir, elle lâcha des douleurs coincées depuis bien trop longtemps au fond de l'estomac.

Les conversations sur les blessures de chacune taisaient le reste d'un monde, le bois de la cheminée cachait aussi ses souffrances en baignant son arrogance dans la braise.

L'humeur était maussade et pourtant chacune des filles voyait dans le regard de l'autre comme un soulagement. Le mal de l'autre atténuait le sien, il était sans doute plus fort que celui de chacune. La bouteille était devenue moins lourde qu'aux premières trinquettes, il ne restait plus que le poids du verre.

« Est-ce bien raisonnable ? » clamait Angélique d'une voix qui avait retrouvé du soleil.

« Je ne pense pas, mais c'est tellement bon d'être là, avec toi.

-Je vais chercher la gamelle, je ne t'ai pas demandé si tu aimais, mais j'ai fait du cassoulet.

-C'est très bien comme cela.

-Tu travailles demain ? Tu te lèves à quelle heure ?

-Demain, je n'ai que ma voiture à m'occuper, les enfants sont en vacances chez maman.

-Un petit verre de vin, cela te dit ?

-Je crois que j'ai assez bu, mais je vais me laisser tenter. Ce n'est pas souvent, mais je suis tellement bien, j'abuse vraiment de ton hospitalité.

-Ne t'inquiète pas pour cela. Cette maison est bien trop souvent vide. Ce n'était pas comme cela du temps du papy. Si tu veux bien, regarde dans le

bas du buffet, à droite, je crois qu'il y a une bonne bouteille de bordeaux. »

Les deux jeunes filles dînaient tranquillement auprès du feu qui faisait danser les ombres sur le mur opposé, aux rythmes des flammes qui tentent de s'échapper du brasier et qui sont rattrapées par des mains invisibles. Les regards malingres se croisaient sans un mot, des sourires s'esquissaient sur des lèvres lésées.

Une atmosphère bizarre se créait, à croire que les deux jeunes femmes se connaissaient depuis bien longtemps. Les blessures des corps et des âmes se lisent dans le fond des yeux bleus, plus purs que celui d'une lagune, vierge des corps des hommes. Les deux demoiselles avaient un regard, ce regard dans lequel on peut lire le fond des pensées même les plus enfouies, on y lit comme dans un livre quand on y tente d'y puiser quelque chose,

Une sérénité naïve jetait son dévolu et comme dans un rêve psychédélique, une lueur d'espérance semblait tomber d'un plafond éclairé seulement d'un blafard fatigué, jeté par un lustre éprouvé des siècles de misère humaine.

Le vin devait chatouiller les veines de ces corps rêvés et tant pis si les hommes ne pourraient plus y toucher, le médiocre de leur comportement trop sexué méritait ce mépris. Quelques mots jaillissaient des lèvres privées de luxure et des plaisirs qui n'auraient rien de cornélien. Les belles s'enhardissaient à la plaisanterie, le discours devenait décousu, l'alcool élevait la voix et les comportements devenaient plus sincères et moins respectueux.

Il était tant d'aller retrouver Morphée. Les deux folles grimpaient l'escalier pour rejoindre leur chambre.

« Tu as la chambre jaune, mais ne t'inquiète pas, il n'y a plus de mystère. »

Elles redoublaient de rire comme des nigaudes en furie.

« La salle de bains est bout du couloir, les toilettes sont à côté. Viens dans ma chambre, je vais te prêter une nuisette et une robe de chambre, si tu as froid, tu peux augmenter le thermostat. Fais comme chez toi. »

Après avoir fourbi Laurence des attirails de la nuit, elle tendit son visage vers l'avant pour biser la jeune femme. Comme par un hasard un peu voulu ou inconscient, elle ne tourna la tête que faiblement. Laurence en avait fait de même, les lèvres s'effleurèrent avant de glisser sur le bord de la bouche, presque un baiser, bien plus qu'un bisou en tout cas. Les deux jeunes femmes semblaient gênées, rosies si on pouvait le voir dans la pénombre. Elles se séparèrent, embarrassées, sans doute plus de ce que l'autre pouvait penser que par leur geste lui-même, regagnant chacune leur chambre

Si un dieu existait, il pourrait voir les deux jeunes femmes semblablement couchées, comme des sosies ressentant des sentiments presque identiques, mêlées de la gêne d'une certaine attirance de deux femmes qui n'étaient pourtant pas en chaleur et de phantasmes éprouvant l'incompréhension. L'envie seule des sentiments éparpillés dans le profond du cœur pouvait expliquer cette insolence aux dieux de l'amour.

Il était tout de même cocasse de constater cette allure similaire à tenter d'attendre le serein d'un sommeil, les mains, derrière la tête, bien allongée sur le dos, les jambes cherchant les deux coins du pied du lit. Les yeux étaient sur le plafond, tentant d'y lire une quelconque vérité ou d'y chercher une réponse à une question qui ne se posait même pas et à de petites chaleurs entre les jambes qui tentaient d'attirer une main pour des caresses plus voluptueuses.

La nuit, paraît-il, porte conseil, mais de qui. Les deux belles plongeaient au plus profond du réparateur. Le manteau blanc de la froidure avait sincèrement épaissi. Toute la misère du monde était cachée par cette hypocrite blancheur qui devait donner bonne conscience à tous ceux qui ne respectaient plus rien, que la façade d'un niveau de vie, volé à ceux qui en n'avaient plus.

Angélique s'écarquillait les yeux pour retrouver une certaine décence à vivre. Elle s'enroulait dans ses draps pour cacher ses jambes découvertes et tentait de gagner quelques minutes à traîner dans sa couche. Aucun bruit dans cette bâtisse séculaire, le tapis blanc tirait toute velléité à se montrer.

Puis, elle entendit ou plutôt crut entendre un bruit dans la chambre d'à côté, le sommier sans doute un peu usé dans ses ressorts las des sommeils fatigués. Elle quitta promptement son lit, nue comme une vérité, cueillit au passage sa robe de chambre, décidée à se doucher et préparer un petit-déjeuner à son invitée. Elle sortit de la chambre pour se glisser dans la salle de bains, mais à peine la porte poussée, elle aperçut Laurence, nue devant le miroir à sécher ses cheveux.

« Excuse-moi, je te pensais encore au lit.

-Ce n'est pas grave, entre, tu es chez toi, je vais m'habiller dans la chambre.

-Non, prends ton temps, il y a de la place pour deux ici. »

Les deux jeunes femmes se croisaient pas plus habillées l'une que l'autre. Une gêne profonde frustrait leur visage, chacune ayant dévoilé ses charmes du corps à l'autre. Et quand Laurence, voulut quitter la pièce, elle toucha la main d'Angélique qui ne traînait pas là par hasard. Les deux mains se cherchèrent plus précisément, les regards s'évitaient comme par une honte d'un on ne sait quoi. Puis les doigts se crispèrent pour que chacune ne puisse pas quitter l'autre, on entendait le souffle court des deux jeunes femmes, taire toute autre véhémence. Les yeux se croisaient enfin.

Tous les mots refoulés des incompréhensions de la vie s'échangeaient à la vitesse de la lumière. Toutes perturbées, elles étaient à la limite du tremblement, chambardées et blanchâtres du visage jusqu'aux fesses. Il faut dire que le temps ne prêtait pas au bronzage.

Doucement, les bouches s'attiraient maladroitement, fébriles jusqu'à ce que les lèvres se touchent pour un baiser comme celui d'enfants qui jouent au papa et à la maman. Malgré leur nudité, une pudeur éthique les tenait séparées, le baiser ne fut ni si long ni si fort dans sa chaleur humaine, cela suffisait à l'instant. Ce geste était-il normal ? Deux femmes qui s'embrassent ! Il faudrait un peu de temps pour plus, les lèvres se suffisaient au mot.

La candeur naturelle se trouvait blessée, en cet instant était né un destin commun entre deux déçues des phallus orgueilleux. Ce n'était pas la naissance d'un amour des corps qui ne pensent

qu'aux plaisirs non maîtrisés, mais d'un véritable amour de deux âmes, si pures qu'elles se méritaient. Bien sûr, il y eut des baisers plus forts, bien sûr, il y eut des caresses sensuelles, bien sûr il y eut des pénétrations vaginales, bien sûr il y eut... mais c'était à chaque fois pour sacraliser des instants de retrouvailles dont les deux filles ne pouvaient s'extraire. Il n'y avait pas de possessions de l'autre et encore moins de corps au sens de l'homme bien entendu. Chacune se complaisait ainsi du besoin viscéral.

Il y en eut des soirées où toutes deux devant l'âtre, l'une dans les bras de l'autre, pas plus vêtue l'une que l'autre à caresser leur destin sans que quelqu'un n'en sache plus.

Elles se suffisaient ainsi, propres à leurs yeux et tant pis pour les différents. Les plaisirs subtils des effluves des âmes comblent autant les attentes de ce couple que ceux des actes souvent barbares d'hommes qui ne cherchent qu'à se vider les testicules.

Elles gardaient chacune cette liberté qui n'en est pas, quand on croit vraiment à l'autre. Laurence avait ses enfants, elle ne voulait surtout pas qu'ils puissent subir les quolibets des rejetons d'intellectuels supposés et refoulés. Si ce n'était le meilleur des mondes, c'était assurément le moins mauvais pour ces deux demoiselles. Quand on sort du gouffre, on n'a vraiment pas besoin de trop de soleil pour s'y brûler les ailes. Elles étaient, elles, non complémentaires, mais utiles l'une à l'autre, la sève qui permet de grandir et de cicatriser les plaies d'un passé douloureux.

Ce matin voyait les premiers bourgeons éclater l'écorce fatiguée des arbres par l'hiver, mais qui veulent revivre. Celui-ci s'éloignait maintenant, il fut un véritable hiver comme jamais il n'y en avait eu, avec des froids gelant les oreilles et jusqu'aux bouts des doigts, avec aussi des pluies diluviennes qui rendaient les jardins plus laids qu'un champ de ruines. A croire que la nature voulait nettoyer le mal de ces austères et qu'elle voulait se venger des pantins de la météo qui n'avait que du gris ou du froid chaque soir à annoncer. Pauvres parisiens, les week-ends étaient difficiles entre quatre murs à l'énième étage d'un immeuble tristounet.

Les oiseaux dégourdissaient leurs ailes endormies et réveillaient les gazouillis pour être prêts à leur saison des amours qui ne sont jamais impossibles.

Hélène était déjà là, Angélique s'affairait dans la salle de bain, Laurence à l'autre bout de la ville à s'occuper de ses enfants.

« Angélique ! Angélique ! Viens-là ma chérie ? Il se passe quelque chose de bizarre. »

Angélique dévalait l'escalier, comme à chaque matin, à peine vêtue.

« Qu'est-ce qui se passe Maman ? »

Un bisou rapide, mais ferme.

« C'est l'usine de la ville d'à côté, paraît-il que personne ne peut plus y entrer.

-Et pourquoi ?

-Je ne suis pas certaine, mais il semble qu'il y ait quelqu'un qui se soit pendu dans l'atelier. »

Le téléphone résonnait tout après.

« Allo ?... »

-Oui, c'est bien moi...

-Bien entendu. »

« Qu'est-ce qui se passe ma chérie ?

-C'est le journal, il soupçonne des choses pas claires dans le fonctionnement de cette boîte et il me demande d'aller voir pour faire un petit article.

-Il faut que tu te dépêches !

-C'est bon, maman ! Je ne vais pas me priver d'un petit-déjeuner avec toi. »

Angélique avait trouvé un boulot de pigiste en sus de son travail de comptable à domicile. Une petite douche vivifiante, un encas bien copieux et la belle, vêtue d'un jean, d'une chemise et d'un petit gilet western, partait sous les parfums d'un printemps naissant, rejoindre l'usine Liv@ de la ville d'à côté.

Cette usine avait une drôle d'histoire, créée de toutes pièces pour profiter des aides à la décentralisation, il y avait une cinquantaine d'années. Elle n'avait jamais trouvé d'âme. De rachat en rachat, de mutation de production, en mutation de production, elle avait survécu aux grèves. Mais surtout sa survie n'avait toujours tenu qu'à la volonté de quelques hommes qui se battaient pour prendre des marchés, ces battants étaient maintenant muselés, on donnait la parole à ces carriéristes qui se moquent bien de la pérennité de l'endroit, seul leur salaire suffisait à leur présence. La médiocrité de leur rendement et de la qualité du travail leur suffisait pour promener leur gros quatre-quatre sur le goudron du parking.

Le spectacle était particulier, les grilles étaient fermées et tout le personnel, dehors, comme au

temps des grandes grèves. Mais là, c'était les gendarmes qui gardaient la barrière.

Angélique, après avoir garé son véhicule assez loin, s'approchait de la grille pour tenter de pénétrer dans l'usine. Elle présenta son badge de presse et attendit un petit quart d'heure avant qu'un inspecteur de police ne la rejoigne.

« Ah ! Angélique, vous ne traînez pas vous les journalistes ?

-Bonjour Jean, je peux entrer ?

-Oui, mais sans appareil photo. Puis, fais bien attention le procureur est là.

-Ce n'est pas gênant, tu sais, je le connais bien !

-Il va faire la gueule, il se rappelle bien de ton affaire.

-Il faudra bien qu'il fasse avec moi.

-Allez ! Vas-y ! Passe le portail, il faut le refermer. Tu sais, ce n'est pas beau, tu la connais certainement, elle a à peu près ton âge.

-C'est qui ?

-Ludine Mercier, avant son mariage Ludine Blanchard.

-J'étais à l'école avec elle, elle est mariée et a deux enfants il me semble.

-Oui, c'est bien cela.

-Elle est décrochée ?

-Dès que le gardien du matin l'a vu, il a coupé la corde pour tenter de la réanimer. Mais il y avait des heures qu'il était bien trop tard. »

Ils étaient arrivés sur le lieu du drame, la mise en scène avait été pensée à défaut d'avoir été réfléchie. La corde pendait encore, balançant sa coupure nonchalamment, poussée par des courants d'air de l'endroit. Elle était raccrochée à l'autre bout à un

palan qui laissait traîner sa commande que la jeune femme avait dû activer pour quitter le sol.

« C'est incroyable ! Pourquoi faire tout cela ici ? Il y a quelques choses de pas clair en cet endroit.

-Bonjour Melle Lelièvre. On se remet ?

-Bien sûr monsieur le procureur, on n'oublie pas une tête comme la vôtre.

-Toujours aussi aimable mademoiselle, méfiez-vous qu'un jour, nous ne nous revoyons pas...pour vous !

-Toujours taquin monsieur le procureur !

-Mademoiselle Lelièvre, je ne sais qui vous a laissé entrer, mais certain qu'on ne me l'a pas demandé.

-C'est moi. » Répondit l'inspecteur

« De toutes les façons, il n'y a plus rien à faire ici, enlevez le corps et j'entendrai tout le monde au bureau.

-Monsieur le procureur, un petit mot pour le journal ?

-C'est évident mademoiselle, c'est un suicide, c'est une affaire qui ne devrait pas traîner longtemps.

-Merci monsieur le procureur. »

Angélique se retirait comme les autres, cherchant par-dessus les épaules, le visage de Jean pour en savoir un peu plus.

Malgré sa grande taille, elle se rehaussait en se dressant sur la pointe des pieds.

« Jean ? Jean ? » L'inspecteur se retournait, le sourire coquin de se faire héler ainsi par une fille si belle.

« Qu'y a-t-il Angélique ?

-On peut aller boire un café au bistrot d'en face ?

-Bien sûr. »

Il avait la mine réjouie d'un homme qui faisait le fanfaron. Galamment, il l'attendait, espérant peut-être mieux qu'une désillusion.

« Alors, la belle, que veux-tu ? » Il jubilait devant les autres, son costume paraissait bien étroit.

« Attends que l'on soit dehors. »

Ils passèrent la grille gendarmée et se dirigeaient vers le bistrot à pied. Le Jean tentait de se rapprocher d'Angélique jusqu'à l'effleurer.

« Allez Jean, cesse ton manège, tu sais bien pour nous, je crois ! »

Angélique parlait suffisamment fort pour que d'autres puissent entendre et ainsi jeter le froid sur des ardeurs hypothétiques.

« Ah ! Angélique. Ne te méprends pas, c'est seulement pour les faire baver un peu »

Le ciel était gris ce matin. Sous l'effet de la marée et du soleil qui prenait de la force en étirant ses rayons, les nuages se craquelèrent en moutons. La lumière et ses rais jetaient leurs dévolus sur des peaux encore blanches de l'hiver.

« Jean, on s'assoit à la terrasse ? Il fait bon ! Non.

-Bien sûr Angélique, c'est moi qui offre.

-Alors, un grand café.

-Deux grands cafés s'il te plait Véronique ? Que veux-tu savoir de plus ? C'est pour ton papier je suppose !

-Tu sais bien Jean que quand je fais un article, j'essaie d'être objective. Mais là, je trouve bizarre ce qui s'est passé. Tu ne trouves pas toi ?

-En quinze ans de métier, c'est vrai, c'est la première fois que je vois un suicide dans ces

conditions. Tu as raison, ce n'est pas net. Ludine a de plus laissé, quelques phrases griffonnées sur une feuille à ses pieds, c'est très ambigu.

-Tu peux m'en dire deux mots ?

-Il faut que tu demandes au proc. La seule chose que je peux te dire, c'est qu'elle demande pardon à son mari et à ses enfants et qu'elle souhaite les plus grandes misères du monde à l'encadrement de cette boîte.

-Il y a du harcèlement là-dedans ?

-Je ne sais pas, mais elle avait quitté son mari pour un cadre de cette usine, il n'y a pas bien longtemps. Pour une GCTiste, c'est bizarre non !

-Je pense que pour en arriver là, il faut être au bout de quelque chose. C'est triste tout de même ! A vingt-cinq ans, finir comme cela.

-Ma petite Angélique, il va falloir que j'y aille, je suis en service et je t'en ai déjà trop dit.

-Merci Jean, je vais rester ici un petit moment, j'ai un coup de fil à passer. »

Le petit inspecteur repartait, penaud et satisfait tout de même de cette agréable compagnie, surtout aux yeux des autres.

Il faisait frais sur la terrasse, un petit vent venant de la mer balayait la rue.

Angélique se ravisa, se leva, réajusta de petits gestes ses vêtements, fit tomber de son front les lunettes de soleil sur son nez et quitta le plancher, la démarche légère. Le jean lui moulait bien les fesses et le dandinement de sa démarche faisait danser la couture entre elles.

Elle était perturbée par cet événement, il lui fallait passer au journal pour en référer au rédacteur. Elle s'arrêta un instant, retrouvant son

sac, baissant presque la tête dedans, une main fouillait pour en extraire un je-ne-sais-quoi. Elle en sortit un portable. Elle se retira un petit peu du trottoir, dans un coin abrité et composa un numéro, son visage s'illuminait.

« Allo, ma puce, comment vas-tu ?... »

-On peut déjeuner ensemble ce midi ?... »

-Pas de problème, à la petite brasserie de la rue de la mer...

-D'accord, je te fais un gros bisou, tu me manques, à tout à l'heure. »

Elle enfouit l'objet précieux dans le fourre-tout que chaque femme laisse traîner à son épaule et reprit sa démarche chaloupée et nonchalante.

Le bureau du journal n'était pas très éloigné, tout près de la petite brasserie. En deux pas, trois mouvements, elle était à la porte qu'elle poussa vigoureusement.

« Bonjour tout le monde ! »

-Salut Angélique ! »

C'était un petit journal régional, ils n'étaient qu'une dizaine de journalistes à plein temps et une dizaine de pigistes comme elle. Elle franchit la porte de la rédaction et se retrouva devant une autre, à l'inscription bien plus sérieuse "Rédacteur".

Deux petits coups sur le bois usé et un "entrez" autoritaire résonnait sur le pas.

« Ah, c'est toi Angélique ! Tu tombes bien, assieds-toi cinq minutes. »

Elle ne se fit pas prier.

« Veux-tu un café ? »

-Bien entendu.

-Thérèse ! Peux-tu aller nous chercher deux expressos au bistrot d'en face s'il te plaît ? Angélique, je viens d'avoir le procureur au téléphone, il a été très étonné de te voir ce matin et très inquiet, tu l'as déjà fait souffrir celui-là, n'est-ce pas ?

-Tu sais bien, c'était pour mon papy et j'avais bien raison à l'époque.

-Je sais, je sais... quoi qu'il en soit, je lui ai confirmé que c'était bien toi qui suivrais cette affaire. C'est incroyable comme il te craint !

-Pierre, il n'y a pas de risque, je suis quelqu'un d'honnête et d'impartial, je crois.

-Mais tu as grandi à ses yeux. Il voudrait bien ne pas avoir de vagues. C'est un carriériste qui ne veut pas tacher son CV. Je lui ai simplement rappelé que ce qu'il appelle 'feuille de chou' était un journal sans histoire qui ne cherchait que la vérité et qu'il ne fallait pas qu'il compte sur nous pour lui faire de la publicité pour le plaisir.

-Tu y as été un petit peu fort. Mais tu as raison, cela ne changera pas notre façon de travailler.

-Bon, maintenant, passons aux choses sérieuses. Ta première impression ?

-C'est troublant, tu sais, Ludine était à l'école avec moi jusqu'en troisième. Je ne vais pas dire que c'était une copine, mais je l'ai connue. La voir finir ainsi, ça me touche. Et puis ce n'est pas normal, cette fin. C'est un suicide à n'en pas douter, mais quelles en sont les causes ? Cela va être une histoire compliquée.

-Je m'en doutais un peu, l'expérience Angélique, le flair ! Tu as pu avoir des informations plus précises ?

-Quelques mots de l'inspecteur, mais nous avons dû tous quitter les lieux rapidement. J'ai ma petite idée sur comment suivre les choses.

-Très bien, explique-toi ?

-J'irai voir ses proches, ceux qui accepteront bien sûr. La notoriété de ton journal ouvre bien des portes. J'essaierai de reconstruire tout le temps d'avant pour bien comprendre comme on peut en arriver là.

-C'est très bien comme approche, mais il faut y aller en douceur, ce n'est pas un reportage de paroisse comme on a l'habitude de te donner. Mais ne t'inquiète pas, nous verrons cela tous les deux, directement. Il me faut un papier pour "la une" de demain, réaliste, mais léger, tu me comprends et avant vingt heures.

-Je te le fais suivre par mail et je t'envoie mon programme pour les jours à venir.

-Impeccable, à ce soir, on s'appelle après le mail ?

-Merci Pierre, merci de me confier ce travail, cela va bien m'occuper. J'ai pris de plus, pas mal d'avance sur mes travaux à domicile et s'il le faut, maman m'aidera.

-Angélique, bye, j'ai du travail.

-Bye Pierre, à ce soir. »

La belle repartit comme elle était venue, certaine de sa méthode pour aller à la pêche de la vérité qui ne serait sans doute pas très belle.

Franchi la porte pour retrouver le rassurant d'un soleil qui peinait à récupérer une vigueur passée, Angélique rehaussa ses lunettes pour protéger le clair profond et fragile de son regard enchanteur. Elle sortit son portable pour regarder l'heure,

encore une demi-heure avant que son amour, son âme ne la rejoigne.

La petite brasserie était vraiment sympa et très bien orientée au soleil. Ce n'était pas le luxe, mais il y régnait une atmosphère feutrée, forgée par la patronne 'Ginette'. Elle était installée ici depuis tellement longtemps que même les vieux du quartier n'avaient connu qu'elle comme tenancière. Sur le devant, la vitrine était du bois qui donne le charme aux devantures bariolées qui rappelaient les métiers qui se faisaient à l'intérieur. Une porte grinçante surmontée d'une frise peinte d'un "chez Ginette" respectueux. Elle était bordée de deux baies vitrées encadrées de boiserie centenaire au moins. Les vitres étaient d'une propreté qui autorisait le soleil couchant à y laisser caresser ses derniers rayons pour montrer qu'aucune auréole ne traînait sur le verre. Sur la première, était peint un "RESTAURANT" à la main avec la délicatesse d'un artiste non reconnu et sur l'autre peut-être de l'autre main, un "CAFE-BAR" de la même minutie. Le devant était couvert d'un auvent bien plus récent et sur le côté pour protéger de l'alizé coquin de la mer, un brise-vent encore plus neuf. Il n'y avait pas beaucoup de table dehors, quatre exactement, en bronze d'aluminium d'une autre époque et un dessus canné de même que les chaises.

Le soir, les petits vieux du quartier y venaient taper le carton à la lumière des lampes torches avec quelques pêcheurs qui y chantonnaient de vieux airs de marin quand le foie commençait à se troubler.

Il était un peu tôt pour que la terrasse soit bondée. Angélique ouvrit la porte qui gémissait encore d'avoir tant servie, après avoir monté les deux marches de granit usées par les sabots ferrés

d'autrefois. L'intérieur était sombre. Maîtresse Ginette était à l'ouvrage comme à chaque jour, nul repos pour cette dame d'âge respectable si ce n'est l'aide de quelques membres de sa famille qui lui prêtaient main forte, souvent le temps d'une sieste réparatrice. Elle n'avait plus ses artères de vingt ans. Le comptoir était adossé au fond d'une pièce d'une surface de cinquante mètres carrés environ. La matrone trônait derrière, sur une estrade en bois qui donne plus d'importance à ceux qui s'y trouvent. Son aide de service lavait les verres, elle était bien plus jeune, une petite nièce bien gentille qui n'avait pas inventé l'eau chaude, mais qui ici, trouvait un boulot à son rythme et à son niveau. Le dessus du comptoir était en laiton brossé depuis toujours, surmontant une grande pièce de bois sculptée par les mains du feu mari de Ginette. Un grand miroir au tain fatigué se tenait droit derrière contre le mur, encadré des distributeurs à doses automatiques des boissons d'apéritif. De chaque côté, des étagères en inox, concession aux récentes normes d'hygiène, portaient des verres dont certains n'avaient peut-être jamais servis depuis des dizaines d'années. Tous les murs étaient ornés de parures de bois ciselées à la main qui encadraient des publicités de porcelaine en relief vantant les premiers alcools d'un autre siècle. Les tables étaient les mêmes que dehors, recouvertes de nappes à carreaux rouges et blancs où étaient dressés des couverts pour attendre patiemment les clients habitués du midi. Sur le côté gauche du comptoir, un rideau de bouchons en plastique faisait séparation avec la cuisine. Le charme était désuet, mais il était gentillet, sans fanfreluche et avec le nécessaire utile pour accueillir comme le disait Ginette, ses invités.

« Bonjour Angélique, quel bon vent ?

-Un petit peu frisquet Ginette, c'est bien de saison. Comment vas-tu ?

-Tu sais, toujours cette arthrose qui me fait casser de plus en plus de vaisselle, mais je ne vais quand même pas me plaindre, il y a bien pire autour de nous. Puis, il y a la petite, elle est bien courageuse. Hier soir, c'était plein à craquer à l'intérieur, jusqu'à très tard, un petit neveu est venu jouer de la guitare. J'étais claquée et je suis partie me coucher en laissant tout en vrac, ce matin quand je me suis levée, tout était comme tu le vois. Elle ne compte pas ses heures, si j'ai un contrôle, je ne suis pas bien, on va me traiter d'esclavagiste.

-Allez Ginette, qui viendrait t'ennuyer ? Tu en as vu passer des générations de képis de la caserne d'en face, de plus, ils viennent prendre le café ici le matin et l'après-midi.

-Ce ne sont pas ceux-là qui viendraient m'ennuyer, ce sont les autres, ces fonctionnaires bedonnants, frustrés par leur boulot sécurisé. Ils ne comprennent rien, à croire qu'ils n'ont pas de vie.

-Vous avez raison, rien de pire que ces bureaucrates aux cravates élimées, ces gens-là pensent que la cravate et le costume déformé par tant d'années d'esclavage, leur donnent le pouvoir. Ils n'ont pas compris que l'intelligence ne se mesurait pas à ces apparences.

-Ma petite Angélique, deux places sur la terrasse pour ce midi ?

-Oui bien sûr !

-Mademoiselle Laurence va bien ?

-Elle retrouve la pêche.

-Va t'installer, tu veux boire quelque chose en attendant ?

-Un petit galopin.

-Je te l'emmène avec le journal, ça te fera patienter.

-Merci Ginette. »

Angélique s'installa à la terrasse, dans le coin du coupe-vent pour mieux profiter des premiers réconforts de cette journée printanière. Elle sortit son tabac et son papier ZIP à rouler. Ce n'était pas une véritable fumeuse, seulement deux à trois clopes par jour. Mais elle aimait faire ses cigarettes comme son grand-père les roulait. Les mêmes gestes, les mêmes mimiques, à croire que dans les gênes, on y retrouve certains vices.

Les yeux plongés dans le canard du matin, son canard. Mais dans celui-ci, il n'y avait pas d'article de sa main. Demain tout serait différent.

Angélique était reconnue par beaucoup de monde, non pour sa liaison avec Laurence, les gens d'ici n'en avaient cure, elles restaient discrètes. Mais le combat mené pour son grand-père et son engagement dans les réformes locales, faisaient d'elle une icône respectée. Nul n'oserait salir ce courage qui manquait bien à certains porteurs de testicules. Le temps passait sans qu'elle ne le vit vraiment.

Une main, un peu blanche, se glissait entre le coupe-vent et le mur et laissait traîner ses doigts sur l'épaule gauche d'Angélique. Elle sursauta de surprise.

« Arrête Laurence ! Une vraie gamine, je reconnais bien tes caresses.

-Angélique, ma chérie, comment te surprendre ?

-En étant près de moi. »

Laurence retira son bras de la bâche, se griffant le poignet sur les aspérités de l'enduit du mur.

« Ah zut ! C'est bien fait pour moi. »

Angélique se retourna subrepticement

« Qu'as-tu ma Lolo ?

-Ce n'est rien, je me suis griffée sur le mur.

-Ma pauvre chérie, fais-moi voir ? »

Laurence fit le tour pour rejoindre sa dulcinée, la bisa prestement sur les deux joues. Elles n'aimaient pas trop montrer leurs sentiments en public. Leur pudeur se complaisait à ces situations sans exubérance. Rien ne sert de provoquer l'opinion, alors que tous savaient ou bien se doutaient.

Laurence s'assit sur la chaise d'en face et tendit son poignet à Angélique.

« Ce n'est pas bien grave ma puce, un petit bisou, comme pour les enfants !

-Ce n'est pas marrant ! Mais c'est vrai, ce n'est pas bien grave, c'est plutôt la surprise qu'autre chose. Cela fait plaisir de passer quelques minutes avec toi. Que me disais-tu, tout à l'heure au téléphone ?

-Attends, attends ! Parlons de toi d'abord. Repose-toi cinq minutes. »

Les deux jeunes filles devisaient de leurs petites choses de chaque jour, des nouvelles des enfants, de la mère d'Angélique et de bien d'autres sujets que la décence n'ouït. Un crissement léger de freinage leur fit tourner la tête.

« Alors, les poulettes ? »

Elles éclatèrent de rire, voir ce playboy dans sa BMW, frimant comme un gosse qui vient montrer son beau joujou. Il ne devait pas être laid au demeurant, mais son allure dénotait un caractère tout axé sur le paraître. La casquette Nike vissée sur la tête, les lunettes de soleil Ray Ban clouées sur

le nez, la chemisette seulement fermée par deux boutons. Il faisait triste à en rire dans son cabriolet, découvert, bien que le soleil baignât un ciel devenu vierge, mais avec une température d'une fin d'avril, presque celles des saints de glace. Il ne manquait pas d'à propos, le bougre pourtant, il pensait certainement que cette débauche de paraître en beauf, suffirait pour intéresser les filles. Sans doute certaines, aux neurones érodés, se laisseraient abuser, mais là c'était mal barré.

« Je vous offre un verre ? Il y a une place à votre table ? »

En réponse les deux filles se regardèrent, plongeant leur regard dans chacun de leurs yeux, puis s'approchèrent doucement au-dessus de la table jusqu'à ce que leurs lèvres puissent se toucher et s'embrasser sans débordement, mais ne laissant aucun doute sur leur désir.

Il n'en fallut pas plus, pour qu'on entende bruyamment les pneus crisser de la honte du conducteur, sans qu'il puisse pour autant se cacher sous la capote. Le beauf, il faisait tout petit derrière son volant, si petit qu'on pouvait se demander s'il arrivait encore à toucher les pédales ou si ses pieds avaient traversé le plancher. Il était furax, brandissant le poing rageur d'un orgueil blessé en lâchant un "sales gouines" qui s'entendait d'assez loin, plein des blessures de ce machiste décapé à la soude des circonstances de la vie.

Ces bruits avaient sorti Ginette du derrière son bar.

« Ah ! Le petit salaud, il faut qu'il vienne nous emmerder jusqu'ici. C'est mon petit-fils, il n'a pas un sou pour nourrir sa famille et il joue le beau à draguer les nanas. Pas très courageux non plus

celui-là, combien de fois lui ai-je proposé de travailler ici, mais c'était trop dur pour ses petits reins. Et ça suce les Assedic et les allocs. Il ne vous a pas trop dérangé ?'

« Ne vous inquiétez pas Ginette, nous avons l'habitude, vous savez, les hommes qui préfèrent pavaner dans de belles voitures ou dans de gros quatre-quatre sont souvent les plus frustrés. Ils veulent asseoir leur notoriété sur des bouts de tôles pour cacher les problèmes qu'ils ont sous la ceinture. »

Ginette éclata d'un rire de cochon égorgé.

« Vous avez raison les filles, rien dans la culotte. Mon petit-fils frime comme cela, devant les autres, mais chez lui il n'a pas le droit à la parole et quand sa femme a des envies, il n'y a pas que lui qui la contente. Le chenapan, j'avais toujours dit à son père qu'il le gâtait de trop.

-Ce n'est pas grave Ginette, cela ne nous dérange pas, nous voudrions passer la commande.'

-J'ai une proposition à vous faire pour l'entrée, un pâté de lapin maison et en plat une cassolette de coquillages.

-Très bien comme ça.

-Pour l'apéro, un petit Kir comme d'habitude ?

-C'est OK Ginette.

Les deux filles en gloussaient toujours. Encore un mec qui avait le cerveau entre les deux jambes. Le calme était revenu, les tables de l'intérieur et celles de la terrasse étaient toutes occupées maintenant. Quelques-uns, avant de s'installer, étaient venus saluer Angélique et Laurence. L'ancien maire, lui, avait détourné la tête, il en voulait terriblement à Angélique d'avoir bouleversé le mode de fonctionnement de sa commune,

comme si un village était la propriété d'un seul homme.

« Alors, Lili, dis-moi maintenant ?

-Tu as entendu parler de l'affaire de l'usine ?

-Oui, bien sûr, tout le monde en parle, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre.

-Eh bien, c'est moi qui vais couvrir l'événement pour le journal.

-C'est génial ma chérie ! C'est génial ! Comment cela se présente ?

-Ce n'est pas clair, mais pas clair du tout. Le suicide, à vérifier, mais il semble avéré. Le reste, je vais tenter de découvrir comment Ludine en est arrivé là. Tu sais, c'était une compagne d'école, c'est un choc de voir ce désastre humain. Nous, nous en sommes sorties, elle pas. J'irai jusqu'au bout pour comprendre.

-Je te fais confiance à ce sujet. Mais comment vas-tu t'y prendre ?

-Le procureur semble vouloir classer l'affaire au plus vite dès que l'enquête de police sera terminée et l'autopsie réalisée. Il n'ira pas bien loin dans les détails. Alors, je vais commencer par écouter ses proches et d'autres plus ou moins liés à sa vie. Ensuite, j'aviserais.

-Tu as raison, il n'y a que comme cela que tu pourras te faire une idée des origines de son geste. »

Un homme qui déjeunait à la table juste à côté des jeunes filles, s'était retourné.

« Je suis désolé, mesdemoiselles de vous interrompre, mais j'ai cru comprendre que l'une de vous était journaliste ?

-Oui, c'est moi ! Mais pour un petit journal, 'La Vérité'.

-Je connais, je le lis dès qu'il paraît. Vous êtes Angélique Lelièvre ?

-Oui.

-Voilà, la soeur de ma femme est la meilleure amie de Ludine et elle sait beaucoup de choses sur sa vie. Je pense que vous pourriez lui parler. Elle est complètement déboussolée et cela devrait lui faire du bien d'en discuter avec quelqu'un d'autre.

-Justement ! C'est ainsi que je souhaite faire mon enquête. Comment puis-je la contacter ?

-Je vais m'en occuper, comment puis-je vous joindre ?

-Voilà ma carte, merci.

-Mademoiselle Lelièvre, je ne vous avais jamais vu, seulement entendu parler de vous, sachez que je suis fier de vous rencontrer. Vous êtes une personne intègre.

-Merci, c'est un beau compliment que vous me faites, je ne sais pas si je le mérite.

-Mesdemoiselles ? Bon appétit.

-A vous de même... vous êtes ?

-Christian L'hommé.

-Merci Monsieur L'hommé et à plus tard.

-Charmant monsieur ! » Enchérit Laurence.

« Oui, c'est une affaire qui commence bien, je ne pouvais pas mieux rêver. Il faut que je m'attelle à l'article pour demain.

-Je suis fière de toi ma chérie, tu es bien une personne exceptionnelle. Comment ton père ne s'en est-il pas aperçu quand tu étais plus jeune ? Je t'aime, tu ne peux savoir comment.

-Moi aussi Lolo, je t'aime. »

Discrètement les deux femmes s'étaient rapprochées, la main gauche d'Angélique avait rejointe la droite de Laurence sur la nappe. Les doigts s'étaient entrelacés et les pouces caressaient, du peu de leur liberté, ce qu'ils pouvaient du dessus des mains. Un silence baignait leur sourire extasié, la malice de leurs regards faisait pétiller les yeux, plus rien au monde n'existait. Elles étaient enfin seules, débarrassées des hauts de ce monde et de leurs visages arrogants et viciés, en un endroit où il ne fait ni trop chaud ni trop froid, là où les cœurs se parlent sans mot. L'Eden n'existe pas longtemps.

« Vos entrées mesdemoiselles ! La terrine est extra. »

La petite serveuse faisait au mieux pour aider sa patronne de tata. C'était merveilleux de la voir ainsi alors qu'il n'y avait pas si longtemps, elle était rejetée même de ses parents, baptisée de bâtarde pas intelligente. Où est donc l'intelligence, si ce n'est dans le comportement ?

Le repas fut quiet comme à l'habitude, le brouhaha des autres tables, ne put troubler l'émotion. Quand toute l'énergie est à fusionner avec l'autre, les sens extérieurs perdent leurs facultés. Il ne restait plus qu'Angélique et Laurence à la petite brasserie, la petite serveuse débarrassait les autres tables. Ginette était à la vaisselle, sans doute pour soigner ses arthroses. Comme souvent, elles n'arrivaient pas à se séparer, elles trouvaient toujours la même excuse, pour attendre que Ginette finisse sa vaisselle, pour prendre un café avec elle.

« Les filles, c'est sympa de prendre un café ensemble, cela redonne des forces pour le soir. La semaine prochaine, j'ai un petit neveu qui va me remplacer quelques jours. Il est adorable celui-là. Je

vous invite à déjeuner à cette table, pour une fois je me ferai servir.’

« C’est vraiment cool, nous n’y manquerons pas ce coup-ci. Il faut qu’on y aille. Les deux belles ramassaient leur sac à coquetterie et après une bise à Ginette et son aide de camp, elles se séparaient. Les chemins de la convenance ont quelquefois les mêmes directions que les obligations de la vie. Après s’être échangé un regard profond qui en dit plus long qu’un mauvais film, elles se quittèrent pour de bon, cette fois, sereines et repues de tout ce que souhaitent des personnes qui s’aiment.

Aucune dernière oeilade pour se rassurer de l’autre, les corps se séparaient, les âmes étaient encore ensemble en un endroit caché que même un dieu ne pourrait deviner. Vite pourtant, les enveloppes de chair sont trop éloignées pour sentir leurs existences, les préoccupations de l’instant réoccupent l’esprit pendant quelques temps cependant. Il faut bien partir pour mieux se retrouver. Angélique pensait à son article. Elle rentra chez elle recouvrer le calme serein des âmes égarées qui ont peuplé ses nuits. Elle se jeta dans la salle de bain pour plus d’aise. Elle se dénuda complètement, contemplant ses formes dans une glace sans défaut, pas rancunière de vérifier si tout était encore comme ce matin. Qu’elle en profite la belle ! Toute beauté est précaire et même si elle avait encore le temps de voir flétrir un tant soit peu sa peau, elle avait bien raison de se voir belle. Mais à ce que l’on dit, les plus belles n’y croient pas forcément, par décence peut-être. Elle se coula sous la douche pour nettoyer ses pores des embruns de la bêtise humaine et réveilla la peau d’un flux frais d’eau pure. Elle enfila ensuite un pantacourt, sans culotte et un tee-shirt d’une grande taille pour

couvrir son quatre vingt-dix B qui se portait bien tout seul.

Elle s'installa dans le canapé, à genou sur le cuir, assise sur ses talons, le tee-shirt bien tiré pour couvrir les jambes. La cheminée était chargée à bloc, pour quelques heures, le téléphone et le fax tout près, le PC portable sur la table de salon approchée, un bloc de papier et un crayon pour commencer le brouillon de son texte.

Quelques heures après, quand l'astre du jour fatigué de ses efforts, repartait vers un ailleurs inconnu pour ceux d'ici, le sombre gagnait les recoins, les flammes oscillantes commençaient à jouer avec les ombres sur le visage d'Angélique.

Tout d'un coup, elle entendit une clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Cela ne pouvait être que sa mère ou Laurence. Mais vu ce que Lolo lui avait dit le midi, ce ne pouvait être que sa mère.

« Maman, maman, il est bien tôt ?

-C'est moi ma chérie. »

Le visage d'Angélique s'illuminait.

« Mais que fais-tu là ?

-J'ai pensé que cette affaire aller te troubler et que ce soir, tu aurais peut-être besoin de compagnie, maman garde les enfants.

-Tu as raison, depuis que je suis rentrée, son visage me hante. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu du mal à écrire mon article. Plus j'y pense, plus je veux la défendre. Tu as bien fait de venir Lolo, viens près de moi !

-Attends deux minutes tout de même ! Je vais me mettre à l'aise. »

Un petit bisou furtif bien cadré sur les lèvres et elle avalait les marches de l'escalier, pressée de

redescendre. Elle, aussi se dévêtit complètement et enfila un caleçon et une nuisette, cela suffisait aux convenances. Hélène venait manger ce soir comme à l'habitude, il fallait un minimum. Elle plia consciencieusement ses affaires sur la chaise et dévala l'escalier pour se jeter dans l'autre coin du canapé.

« Allez ! Viens ma Lili, viens contre moi. »

Laurence s'était calée contre l'accoudoir droit rembourré du canapé en cuir, la jambe gauche repliée sur l'assise et la droite dépliée sur le rebord. Angélique se retourna et se glissa vers l'autre belle. Elle posa sa tête sur la jambe repliée et contre le dossier, se recroquevilla sur le côté, face à la cheminée et se laissa aller aux câlineries de sa mie. Laurence baladait sa main gauche dans la chevelure frisée d'Angélique et de l'autre, elle caressait le visage d'ange, s'amusant à promener son index sur les contours des joues, du nez et cajolant plus tendrement le dessous du menton et les pommettes rosées. Angélique en poussant par ses pieds sur le canapé remontait sa tête plus près de la poitrine pour retrouver du moelleux. Sa main droite se promenait dans le dos de Laurence, l'autre effleurant la cuisse droite remontant dans la manche du caleçon jusqu'au bord de la fesse. Le temps prenait son temps pour protéger l'instant dans un calme qui donne des frissons dès qu'un doigt touche une autre peau. Le manège dura encore, sans que chacune ne bougea d'un poil, seul la tête de Laurence se baissait, pour biser tendrement le front d'angélique.

« Tu veux lire mon article Lolo, avant que je l'envoie à Pierre.

-Bien sûr ma chérie. »

Angélique se redressa, se désengageant péniblement de l'étreinte de Laurence. Elle souleva le couvercle du portable, glissa son doigt sur une touche du clavier pour réveiller la bête et entra son mot de passe.

- 'Drame dans le silence d'un week-end printanier.

C'est un vrai drame qui s'est déroulé en un endroit peu ordinaire, au milieu d'une usine endormie dans le silence dominical, loin des siens, loin d'un dieu, seul dans un monde isolé.

Est-ce du courage ou un comportement inconscient dû à la douleur de l'âme qui donne la force d'appuyer sur la commande d'un engin pour tendre une corde vers un ciel triste en tôle d'une usine et de continuer à appuyer jusqu'à ce que les forces abandonnent la raison pendant quelques secondes encore ?

C'est une grande tristesse pour tous ceux qui l'ont connue et ceux qui l'ont aimée mais c'est encore plus éprouvant de ne pas comprendre les motivations destructrices qui poussent à cet acte. Rien à ce jour ne permet une quelconque hypothèse, mais notre journal "La Vérité" tentera de comprendre le pourquoi de cette fin peut-être salvatrice.

Nous tenterons de vous fournir les explications qui permettront peut-être d'appréhender des situations comparables avant qu'un autre drame de ce genre ne puisse se reproduire. C'est dramatique de perdre un proche dans ces conditions, aidons nos proches dans le désarroi ! Nous nous tenons à votre disposition, une page de notre site "La Vérité.com" vous est consacrée. Vous pouvez aussi appeler au standard du journal.'

« C'est bien ma Lili, je serais incapable d'écrire aussi bien et de plus, ce n'est pas trop violent, suffisamment profond pour appeler à la réflexion. Tu es une artiste ma chérie !

-Tu crois que je peux l'envoyer comme cela ?

-Tu sais, je ne suis pas du métier, mais tu ne risques rien. De toute façon, vous en discuterez après avec Pierre ?

-Le mail est prêt, je n'ai plus qu'à cliquer sur "envoi". Tu sais, ma Lolo, à une époque, j'aurai pu franchir le pas comme elle...si je n'avais pas eu ma mère et mon grand-père.

-Arrête Lili... viens dans mes bras ! »

Elle se laissa attirer vers Laurence, sa tête sur l'épaule gauche, le menton sur le sein, la main droite de Lolo caressait la joue humide.

« Regarde-moi ! Il faut que j'essuie ces petites larmes. Il ne faut pas se mettre dans un état pareil ! Tu fais tant pour les autres et pour moi aussi.

-Ce n'est rien, ça va se passer... je t'aime ma Lolo, comme jamais j'ai aimé quelqu'un. Je sais ce que cela veut dire maintenant d'aimer.

-Tu es bien vache toi ! Et ton grand-père ?

-Tu as raison. C'est vrai, mais ce n'était pas tout à fait pareil !

-Moi aussi Lili, je t'aime. J'ai aimé un homme dans mon passé, enfin... je l'ai cru et jamais je n'aurai imaginé aimer une femme. Mais vois-tu ! Je ne crois pas que ce soit seulement pour ton corps... mais c'est toi, la personne que j'aime et ton âme. »

Angélique se redressa

« Eh bien, c'est sympa, bientôt tu vas me reprocher qu'il me manque une verge !

-Tu es bête, viens-là ! »

Elles étaient face à face, maintenant le flux d'un regard cajolait celui de l'autre, les lèvres s'approchèrent pour se tordre en un baiser si pressant et si langoureux qu'il ferait fondre un eunuque.

« Maman ne va pas tarder, regarde ! Il fait déjà presque nuit.

-Je vais m'occuper de la cuisine Lili. Tu mets la table ?

-Je vais d'abord charger la cheminée, c'est d'accord. »

Un petit bisou retardait l'étreinte et chacune partit à sa tâche.

Le matin chatouillait de sa lumière le regard des deux amantes. Il faisait malgré tout, frais. On ne passe pas d'hiver en été sans étapes intermédiaires, le chauffage était coupé et malgré la fraîcheur, il ne restait plus que le drap du dessus entortillé d'une lutte nocturne. Les deux n'étaient plus qu'une vertu perdue aussi resplendissante l'une que l'autre.

J'avais, à les voir ainsi, presque honte de traîner l'encre dans du pervers pour décrire le tableau.

Laurence était sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les bouts de sein fatigués et les poils du pubis bien humides pour qu'il ne ce se soit rien passé. Angélique était contre elle, la tête sur le ventre à caresser le haut de la cuisse.

Une fois de plus, j'ouvrais trop tard mon cahier de notes, j'avais raté la scène d'amour. Je ne dois pas avoir de chance ou être maladroit ou peut-être... je veux vous protéger de pulsions malsaines.

« Il y aura toujours quelque chose que nous ne pourrons pas faire toutes les deux, c'est que je plante une petite graine pour qu'elle grossisse là-dedans.

-Ma Lilique, j'en ai déjà deux, je te promets que tu les verras plus souvent. Et puis, dis, ce serait plutôt le contraire. Qui te fera grosse un jour ?

-Cela ne me manque pas et je n'en ressens pas le besoin. Emmène tes enfants plus souvent et on verra !

-Tête de lard, à chaque fois, la discussion finit sur le même sujet.

Un gros bisou plein de sincérité concluait les chamailleries, les deux jeunes femmes retrouvaient un sourire enjoué.

Cela faisait déjà une semaine que je n'avais pas retrouvé Angélique, j'y pensais chaque soir pourtant, mais je n'avais que peu de temps pour pousser plus loin une phrase. Et depuis, à chaque nouveau soir, pareil, je tournais en rond, me répétant dans les draps froissés de l'hôtel, la même histoire sans plus la finir. Les maisons se construisent pierre par pierre, les histoires aussi. Un jour, je me suis demandé si elle m'en voulait, cette fille de papier. Il m'a semblé, ou c'était un songe peut-être, qu'elle me regardait de cet œil noir de mauvais soirs, maugréant et me reprochant de ne pas m'occuper assez d'elle. Cette beauté de roman était-elle si réelle, pour être presque plus jalouse qu'une vraie femme de chair. Je ne savais pas que la rancune seyait à la plume. Je le vois bien encore ce soir, rien ne s'écrit comme je le voudrais, elle se venge la rebelle, à tordre mes mots pour me punir de l'avoir oubliée seulement quelques temps.

Les deux femmes décidèrent de rompre le charme de cet instant qui aurait sans doute duré bien plus. La chaleur des deux corps, l'un contre l'autre, apaisait les souffrances et donnait envie d'éterniser le moment.

Elles se chamaillaient tendrement pour prendre la douche en premier et elles finirent toutes les deux sous le jet rassurant de l'eau tiède d'un matin. Elles se savonnaient mutuellement, traînant un peu sur les endroits intimes comme pour faire durer plus longtemps encore ce plaisir matinal. Elles étaient sorties maintenant, pour s'essuyer vigoureusement chaque endroit de la peau et accentuer l'éveil des sens.

Elles entendirent la porte d'entrée gémir, sans doute épuisée de ne pas avoir servi de la nuit.

« J'ai encore oublié de fermer à clé ! » s'enquit Angélique.

Elles s'esclaffèrent d'un rire joyeux qui montrait que les ressentiments de la veille s'étaient assoupis.

« Maman ! Maman ! On arrive ! » Dit Angélique d'un ton d'adolescente.

Les deux filles dévalaient l'escalier comme deux gamines immatures, seulement vêtues d'une chemise assez longue pour être à peu près pudiques.

Plus d'un homme assoiffé d'aventure nouvelle tenterait un œil dans cet univers féminin qui, de plus, ne décourageait pas le regard.

« Alors, les filles, de vraies gamines ! »

C'était avant tout un mélange appétissant de parfums qui venaient lécher les narines et aiguïser les papilles avides. Le fumet du café fraîchement passé côtoyait celui du lait entier. Les parfums des

confitures exhalaient ceux des pâtisseries suintant le beurre et du pain doré, tout croustillant, dont la mie espérait l'éternelle motte barattée à la main par la tante Jeannine.

« Hélène, c'est toujours un ravissement ce petit déjeuner, des choses simples, mais quel plaisir des sens !

-Merci Laurence, bien dormi ? »

Les deux filles se retournèrent l'une vers l'autre et esquissèrent un grand sourire, cela se passait de commentaire. Le vieux téléphone se mit à vibrer, son petit marteau s'affolait sur la jupe de bronze d'une petite clochette.

« Il est bien tôt pourtant. Maman, peux-tu prendre s'il te plait ? Tu es à côté.

-Angélique, c'est pour toi, je n'y comprends rien. C'est le monsieur du restaurant.

-Ah oui ! Tu veux bien me le passer ?

-Oui, oui c'est moi...

-Bien sûr, je n'attendais pas sitôt mais c'est aussi bien ainsi...

-Pas chez elle ! Dans un endroit discret... pas de problème, au journal cela devrait être bien ?

-Pas au journal ! Chez moi n'y pensons pas... Il y a une petite guinguette sur le bord du lac et à cette époque, il n'y a pas grand monde...

-Ah ! C'est d'accord, quatorze heures. Comment je la reconnaîtrai ?

-Elle me connaît, ah bon ! Bien bien, cet après-midi... merci, au revoir.

-Cela ne traîne pas ma chérie, que fais-tu ce matin ?

-Je vais faire un tour au journal.

-Je peux venir avec toi ? On ne se voit pas avant lundi prochain. Puis tu sais, le cabinet d'avocats qui me donne du boulot ne me confie pas grand-chose en ce moment. J'attends une affaire, il ne me paie que vingt heures par semaine.

-Arrête de te lamenter ! Oui tu peux venir. Vu le temps que tu passes dans la salle de bain, il est temps que tu y fonces. »

Laurence ne se fit pas prier longtemps.

Angélique restait quelques instants avec sa mère.

« Dis-moi Angélique, cela marche bien avec Laurence ?

-Bien oui, maman, pourquoi cette question ?

-Et après ?

-Après quoi ?

-Eh bien... après ? Ne fais pas l'imbécile, tu me comprends très bien. Vous habiterez ensemble ? Tu sais, ça ne me gênerait pas.

-Qu'est-ce que tu veux dire maman ? Laisse faire les choses. Nous nous aimons et je crois comme rarement des gens s'aiment. Mais chacune a ses préoccupations. Laurence a ses enfants et les problèmes avec sa belle famille. Je ne veux pas m'immiscer dans sa vie. Je pense que tout doit se passer en douceur comme le temps le voudra. Il ne sert à rien de provoquer l'avenir, regarde combien de gens se séparent après une deuxième expérience à cause des enfants de l'autre ou de l'ex.

-Tu as raison ma fille. Tu as toujours raison. Prenez votre temps.

-Oui maman, nous prendrons le temps, rien ne sert d'arracher des secondes à une vieille pendule. Je voudrais mieux connaître les enfants. Ils sont si

jeunes, deux et trois ans et demi. Quelle tuile pour Lolo ! Sa vie passée ne l'a pas gâtée.

-Mais ne crois-tu pas qu'entre vous cela puisse être pareil ?

-J'ai totalement confiance en elle. Il faudra que tu comprennes maman que tout le monde a le droit à l'erreur, ce n'est pas pour cela qu'il faille galérer toute la vie. Dans notre monde, il y a plein de gens qui se croisent, ils ont très peu de chance de rencontrer le compagnon ou la compagne idéal en claquant des doigts et ils se plantent. Après les premiers plaisirs des baisers et les extases des caresses, ils découvrent le profond de l'autre et surprise, des mômes sont déjà nés et il faut alors subir une vie de contrainte ! Quand le vernis éclate, le bois est souvent pourri et il faut accepter ça toute une vie ! Non, cet esclavage de l'erreur, je n'en veux pas, je préfère attendre. Regarde avec mon père, c'était un mauvais compromis et tu ne le savais pas.

-Tu as raison, je suis de la vieille école. Je devrais t'éclairer et c'est toi qui me donnes des leçons.

-Maman, ce ne sont pas des leçons, mais seulement du bon sens. Bon, il faut que j'aille m'habiller en espérant que Lolo soit sortie de la salle de bain.

-Mais Angélique, avant, elle était avec un homme !

-Maman arrête ! Tu m'énerves ! Et alors ! Elle a raté ce bout d'une vie n'est-ce pas ? Et ce n'est pas parce que nous sommes ensemble qu'elle est devenue homosexuelle. Mais cela est une autre discussion que je n'ai pas le temps d'aborder ce matin. Tu débarrasses la table s'il te plait ? »

Un gros bisou conclut le débat et la belle gravit les marches quatre par quatre pour retrouver la douche libérée par Laurence.

Les deux filles étaient maintenant prêtes, sapées comme pour saluer le printemps, fleuries comme une espérance. Elles quittèrent Hélène qui passait l'aspirateur et après un salut détaché d'Angélique et très enjôleur de Laurence, elles sautèrent dans la voiture de celle-ci. Ce n'était pas une bagnole de frime, mais du solide, un modèle éprouvé made in France. Il n'y avait qu'une petite demi-heure pour rejoindre le journal.

« Bonjour tout le monde, mon amie Laurence. »

C'était direct, mais rien ne surprenait ses collègues de travail. Angélique était ainsi, franche, sûre d'elle, un peu effrontée mais d'une honnêteté.

Elle installa Laurence près d'elle sans que personne n'y dise rien.

« Si tu veux, tout à l'heure, nous irons à la salle de rédaction.

-Ah oui ! » Se réjouissait la Lolo.

« En attendant je te lance ce PC, tu pourras consulter les nouvelles des journaux de la concurrence.

-C'est très bien comme cela Angélique. »

Les convenances s'étaient installées, non pour masquer quoi que ce soit, mais surtout pour protéger l'ambiance studieuse qui régnait là.

« Ah nom d'une pipe, il y a des langues qui se délient.

-Comment cela Angélique ?

-Viens voir, venez tous voir, c'est terrible ! »

Le site ouvert la veille, saturait de messages, des dizaines et des dizaines.

« Il y a combien de messages ?

-Je ne sais pas, une petite centaine peut-être. Il va y avoir du tri à faire, je vais m'y atteler ce soir. C'est quand même incroyable, il doit y en avoir des blessures, des rancunes là-dedans. Attention ! À l'ouverture des mails il y aura encore des odeurs du passé. Cela me rappelle le premier site que j'avais créé pour mon grand-père.

-Plus de cinquante, c'est beaucoup tout de même, le journal n'est paru que ce matin. Lolo, est-ce que tu peux m'imprimer chaque article paru sur la petite Ludine ? Tu les sauvegardes sur le réseau, je vais ouvrir un sous fichier spécial.

-Bien sûr Angélique.» Laurence arborait un sourire et un regard coquin.

Un bon bout de la matinée se passait ainsi à traiter les informations sur l'ordinateur d'Angélique. Petit à petit, l'ambiance du journal se trouvait bousculée, les téléphones n'arrêtaient pas de trembler, même le boss s'était mis à décrocher, tout cela devenait fou. Les messages étaient pris à la volée, plus de temps de les noter sur les ordinateurs. Les petits bouts de papier s'éparpillaient sur les bureaux.

« Cela ne te rappelle rien, Angélique ? » clama Pierre.

« Si si, pareil quand vous m'aviez soutenu pour mon Papy, c'est incroyable tout de même. Cela dit, bien que rien n'est clair là-dedans, il y aura beaucoup de déchet, mais je suis certaine qu'il y aura de quoi remplir les "Unes" de la semaine. »

Jean se frottait les mains, c'était un homme simple tout aussi honnête qu'Angélique, coléreux

quelquefois, mais surtout c'était un mec qui en avait. Toute son énergie, il la mettait au service de son petit canard de province au tirage si limité. Ses ambitions de salaire, c'était quand il faisait les comptes en fin de semaine et bien trop souvent c'était bien loin de ce que ces branleurs prétentieux dorés de diplôme réclamaient pour un premier labeur, cravatés d'orgueil. Trapu le bonhomme, dur au boulot, il avait su s'entourer. Hors mis les payés à la pige, les autres étaient rémunérés au nombre de tirage, avec un petit fixe rassurant les consciences étatiques et légales. Nul de son équipe ne partirait pour gagner plus d'argent dans un autre canard, même enchaîné à des idées rétrogrades. Ce serait une honte de quitter cet endroit qui défendait les plus petits, et ceci pour aller gagner plus chez un concurrent de grande notoriété qui léchait les culs de ces politiques pour assurer les fins de mois. Ces libertaires y perdraient leur âme, ils savaient le pouvoir de leur boss à se bâtir une énergie, un peu désuet pour cette époque, peut-être, mais c'était pourtant une réalité. Chacun ici était conscient que cette énergie ne s'évaporerait pas en des cieux vides des espoirs ou pour un dieu ou tout autre truc aussi con, mais qu'elle s'évertuerait à défendre les esprits à peine nés de nos descendances, sans protection pour plusieurs générations. Pour leur laisser une survie potentielle, il fallait combattre cette hypocrisie des gens qui grignotent la vie des autres. Ceux qui volent ces bouts d'âme, n'ont pas le courage de se bâtir pour vivre, mais pour se dorer au soleil comme des lézards en mue, laissant leur peau s'éclater aux cancers des azurs, qu'il faudra soigner

L'effervescence gagnait l'endroit, les portes claquaient, les téléphones devenaient aphones, les

claviers des ordinateurs crépitaient d'impatience, les voix perdaient leur calme, Pierre était aux anges, c'était comme cela qu'il aimait voir l'endroit. Ce n'était pas si souvent et heureusement, on ne peut espérer que les gens meurent pour gagner plus d'argent. Il n'y a plus qu'à la télévision que l'on voit cela, n'est-ce pas ? Ou dans d'autres torchons indignes de l'encre qui s'étale sur le papier et encore, ceux qui meurent ne sont pas ceux qui gagnent.

Pierre avait ce jour la rancune tenace, coincée dans un rictus des lèvres qui voulait en dire tant. Il savait que le ton de son journal était critiqué. Pas de scandale, pas d'affichiste, pas de mot pour ne rien dire, pas de voyeurisme et surtout pas de lèche culisme de bienséance pour protéger l'élue et son opposant parfois dans la même page et pour les mêmes raisons. Il partait du principe que si l'encre existait c'était pour rendre beau le papier et les mots. Il ne servait à rien de cracher du vendable si on n'avait rien à dire de vrai.

C'était un personnage arc-bouté à ses convictions, rebutant les raz-de-marée et ces autres catastrophes naturelles. Seuls les gens l'intéressaient et pas n'importe quelles personnes, ceux qui se salissent les mains, pas les autres qui sucent la sueur jusqu'à ce que ces premiers meurent complètement fatigués. Ce n'était pourtant pas un journal engagé dans le sens des politiques qui ne cherchent que le soleil des studios de télé. C'était un journal engagé sur l'injustice qui tombe sur ceux qui ne peuvent pas s'offrir un ami avocat. Le cuir de sa casquette n'avait plus d'âge, seulement tâché d'encre, elle cachait les misères d'une calvitie ébouriffée, pas rasé depuis deux jours

au moins et dans ces fringues en jean qui avaient déjà essuyé quelques guerres.

Il se frottait les mains le bonhomme, il y avait certaine conscience humaine à réveiller, quand d'autres les croyaient évanouies, vingt mille lieues sous les mers. Il ne se trompait que rarement.

Les façades s'effritent vite pour ceux qui n'ont pas de consistance. A ce rythme, nos villes ne seront bientôt plus qu'un amas de ruines d'où s'évaderaient quelques cris de ceux qui habitent plus loin, dans les sous-sols les plus profonds, quand ces autres voudraient les étouffer de milliers de tonnes de béton.

Il était certain de redonner un souffle de vie à ceux qui se meurent chaque nuit sous ces blockhaus.

La matinée était vite passée à trier, ranger ces messages qui n'avaient pas tous, le même intérêt. Les deux jeunes femmes ne déjeuneraient pas ensemble ce jour. Angélique souhaitait avancer sur sa messagerie et Laurence devait repasser chez elle prendre des dossiers pour l'après-midi. Pour se dire au revoir, elles s'isolèrent dans la salle des fumeurs, vide, les autres étaient partis déjeuner, aucun risque. Elles s'embrassèrent longuement, langoureusement, passionnément d'une tendresse à faire fondre un frustré. Pas de violence inutile dans cette étreinte, seulement un baiser qui fait que les lèvres se caressent usant un rouge hypothétique pour retrouver plus de sensibilité. Leurs mains droites se câlinaient les joues presque dans le même mouvement, un mimétisme du hasard sans

doute, le bras gauche enserrant fermement la taille sans trop contraindre le corps pour qu'il ne soit trop collé, cambrant les deux bustes, ce qui encensait l'impression d'une candeur naïve.

Je resterais des heures à les imaginer ainsi presque sans mouvement, dans un temps qui pourrait être éternel tant l'heure n'avait plus de consistance. Les minutes et les secondes tombaient à la pelle au sol comme les feuilles jaunies d'un automne, fatiguées de ce qu'elles avaient vu depuis qu'elles étaient nées, de bourgeons pourtant porteurs d'espoir. Il fallait se séparer et partir pour presque une semaine. Quand d'autres se désespèrent de ces ruptures, attendant avec impatience et avec la jalousie inconsciente d'être possesseur d'un bout de l'autre. Tout était différent entre-elles, le calme qui rassure les consciences, baignait l'atmosphère d'une sérénité des âmes blessées. Les deux jeunes femmes avaient tant souffert que cet amour était une guérison des sentiments et que sans doute, sans même en avoir parlé, elles voulaient profiter de l'instant sans rompre le processus des convalescences lentes. On croit toujours que quand on s'aime les choses sont simples, mais là, elles étaient vraiment simples quand on laisse le temps avaler ses secondes au même rythme que la vieille pendule de la maison des grands-parents d'Angélique. Il guidera leurs pas vers la plénitude pour que leurs destins veuillent bien suivre le même chemin. Sans rien brusquer de cette vie d'avant pour celle d'après que personne ne connaît encore, la pureté des sentiments donne de la consistance à la décence. Le charme des heures à venir ne demandait pas plus, il ne faut pas abuser prématurément de ce qui ne nous appartient pas encore. Le bonheur est

volatil, il faut savoir le respirer avec délicatesse sans se gonfrer tel un animal affamé de vérité.

Un dernier baiser et elles se séparaient, non cachées mais secrètes, elles s'en moquaient royalement. Il ne servait à rien de trop montrer ce bonheur. Tant saliraient ces "gouines" et si peu peuvent comprendre. Quelque part, ces instants devaient rester autour d'elles, vierges des regards sclérosés, purs de la blancheur de leurs âmes. Quand l'inexistence vous a blessé de son ignorance, galvaudant le pouvoir d'aimer et de penser trop longtemps, quand l'horizon n'est plus qu'une vieille grille immense qui vous sépare du moindre espoir, ce petit bout de rêve, même à peine bleu, suffit à patienter pour attendre l'ombre d'un soleil.

Angélique revint caser ses sentiments, derrière l'écran du computer qui piaffait d'impatience, Lolo était bien rangée dans un coin du cœur et cela suffisait pour croire au bonheur. Elle s'appliqua à charger son portable de ce dont elle aurait besoin.

Il était déjà, pas loin de deux heures, il était temps de rejoindre la belle-soeur du gars d'hier soir.

Un petit salut coquin suivi d'un "à bientôt" suffit pour quitter l'endroit, pas de bises, même aux filles et la voilà partie.

Elle décida de prendre le bus, il y avait une ligne directe qui partait d'à peine quelques pas d'ici et jusqu'au bord du lac. Un petit quart d'heure et elle serait à l'heure.

Le voyage était agréable, dehors l'air était frais, le soleil luttait à prendre des forces à cette saison, réchauffant l'autre côté des vitres. La nature s'éveillait doucereusement, les bourgeons violentaient l'écorce des branchages pour montrer leur curiosité de voir cet ailleurs de plus près. Les

oiseaux pressés d'accomplir leur rôle de géniteur, gazouillaient d'impatience à trouver une belle promise à d'autres, déjà plus précoces, bâtissant le cocon d'où s'envoleraient leurs progénitures. Petit à petit, elle s'approchait du lac. La végétation était plus dense, ce n'était pas encore trop voyant en ce temps, mais c'était déjà mieux qu'il y a quelques semaines quand ces squelettes vénérables domptaient la nuit pour faire de l'endroit un lieu plus effroyable qu'un château des ombres. Du bout du dernier virage, on voyait l'eau claire étonnamment calme dans ce silence qui trompe le percevoir. Le vert intense profond de l'eau donnait une impression d'un fond sans limite où se miraient ces branchages encore bien nus, laissant à l'imagination le pouvoir de créer mille formes inconnues. La guinguette était plantée là, toute de bois vêtue avec une immense terrasse où se prélassaient les amoureux d'un soir ou plus, aux sons des musiques qui n'ont plus d'époque, aux périodes un peu moins fraîches. En ces temps, les lueurs coquines d'un soir moqueur laisseraient les barques glisser sur l'eau vers des destins qui ne regardent plus personne.

Ce jour, il ne semblait pas y avoir grand monde, le parking n'était occupé que par une seule voiture et qui avait sans doute pas mal d'années.

Angélique jeta un petit coup d'oeil sur la bagnole, mais à quoi bon, elle n'y connaissait rien. Elle s'approcha de l'entrée avec deux sas, franchit la première porte et poussa la deuxième. Un calme presque inquiétant de cimetières inhabités, régnait dans l'endroit, même les mouches s'abstenaient de voler. Le lieu était tout autre aux soirées des étés interminables avec ses ambiances assourdissantes des sons émoussés. Le charme des lumières

rappelait les atmosphères des passés plus ou moins lointains, de souvenirs que nul, qui venait ici, ne voulait enfouir quand les rayons ankylosés de cet astre oublié fainéantaient à tarder leurs douceurs. Là, c'était plus une bérézina, à croire que la vie n'avait jamais franchi le seuil. C'est dans ces instants que l'on comprend qu'ici ne vit pas l'âme qui se morfond d'ennui, elle scintille seulement comme le reste de ces pacotilles d'illusion, qui se meure dès le réveil. C'est dans ces temps que l'on comprend comme on triche avec la vie et que la fête d'un soir se transforme vite en un lieu plus lugubre qu'un quai de gare, vide de ses sens, sentant le tabac froid sur les fringues et laissant les cernes gris qui bornent les regards avides.

Un peu plus loin à droite, à une table, près du bar taillé dans le massif des troncs, qui eux, ne trichent pas, il y avait une petite bonne femme. Elle semblait petite, pas grande sûrement. Déjà, elle donnait une impression de souffrances sincères, pas celles que l'on cache derrière un crêpe noir pour montrer qu'on est bien là un jour de sépulture.

« Bonjour, je suis Angélique, je suppose que vous êtes la belle-sœur de monsieur L'Homme ?

-Oh, je vous avais bien reconnu mademoiselle Angélique. Vous êtes bien charmante, bien mieux que tout ce que ces journaux ont pu montrer de vous auparavant.

-Il ne faut pas se fier à l'apparence. Je suis loin d'être la personne idéalisée que l'on veut bien dire. Il y a plein d'autres personnes qui sont bien mieux que moi. Votre prénom est Mireille je crois ?

-Oui, oui !

-Mireille, vous avez commandé quelque chose ?

-Non... ici c'est un peu cher... j'ai besoin de mon argent pour bien autre chose.

-Je comprends. Mon journal vous offre un petit réconfort. Avez-vous déjeuné ?

-Non... mais ce n'est pas la peine mademoiselle Angélique.

-Dis ! Mireille, fais-moi plaisir ! Pas entre nous, pas de mademoiselle et pas de vous, d'accord. »

Un oui timide presque étouffé acquiesçait.

« Je vais voir s'il y a quelqu'un, c'est presque désert ici. »

Angélique prêta le pas à la voix et se leva vers la seule porte qui alimentait le bar.

« Y a-t-il quelqu'un s'il vous plait ?

-Oui, oui ! J'arrive ! »

La voix venait du fond d'une cave d'où s'échappaient, dans ses mots, des poussières séculaires.

Angélique regagnait la chaise face à Mireille, jetant un regard tout autour d'elle et vers le plafond sculpté de petits morceaux de bois peints de couleurs. Ils faisaient, assemblés, une mosaïque d'un paysage qui rappelait en tout point la genèse d'un monde qui lui paraissait nouveau. Tout le reste, mobiliers et autres, était du bois sain de ces arbres de montagne qui n'acceptent de choir que sous la volonté brutale de ces coupeurs de bois insatiables. Là, au moins, ils ne finissaient pas en pâte à papier pour torche-cul parisien qui salissent le monde ou qui montrent les formes inaccessibles de ces bimbos écervelées. Dans cette pièce, après avoir été déchirés par des machines pour leur donner d'autres formes, ils trônaient, respectables. Ils se faisaient caresser de cire et se faisaient lustrer par les coudes et... les fesses quelquefois interdites

d'adultères et charnues pour mieux enlever la poussière. La moralité était absente de cette pièce, elle se cachait tout près d'ici au fond du lac, avec les laideurs de ces monstres cachés pour qu'on ne les voie pas.

« Mireille, cela n'a pas l'air d'aller terrible ?

-C'est un drame Angélique. Ludine était presque une sœur pour moi, peut-être même plus que ça, une très grande amie en tout cas.

-Attends ! S'il te plaît, je voudrais clarifier notre entretien avant d'aller plus loin. Je voudrais te dire deux choses. La première, je ne triche jamais dans mes articles, il faut dire aussi que jusqu'ici, c'était sur de petits cancans de quartier. La deuxième, je te ferai relire chaque note à chaque fois que l'on se voit sur tout ce que l'on se sera dit.

-Angélique, c'est bien ! Mais moi, si j'accepte de vous voir et vous parler, c'est pour être certaine qu'on ne dénature pas une vérité. Ludine est quelqu'un de bien. S'il il y a eu des choses moins belles, autant qu'elles le soient dites proprement. Il n'y a que peu de gens qui peuvent vous parler d'elle, moi et sa famille, son mari, sa mère et aussi sa sœur. »

Angélique l'écoutait, un petit bloc de papier vierge était sur la table et le crayon à papier traînait à côté. Elle scrutait la jeune femme comme pour mieux percer un mystère. Mireille était dans un état de délabrement des personnes qui ont perdu un bout de leur cœur sur le bord d'une route où on ne peut jamais s'arrêter. Le regard embué s'égarait au fond des yeux, tentant dans les rougeurs, de voir autre chose que les vérités brutales. Les cernes relâchaient la peau des paupières assombries du manque de sommeil. Les rides étaient accentuées

par la fatigue de ne rien comprendre. Le creux des pommettes était irrité des larmes qui se refusent à couler et le mouchoir n'essuyait plus que le manque d'une consistance. Les cheveux n'avaient plus le soin que demande la coquetterie, presque en bataille et sans trop de volume. La jeune femme n'avait sans doute pas les moyens de traîner chez le coiffeur bien souvent. La pauvre tremblait encore de tous ses membres. Elle était dans cet état qui comprend la réalité mais n'en comprend pas le pourquoi. Elle avait dû faire un effort vestimentaire pour soutenir le désespoir et tenter qu'il se voit moins. Elle semblait pauvre dans sa sincère tristesse, non des ors, mais de sentiments amputés.

« Mesdames, je suis à votre service. Nous venons à peine de rouvrir pour la saison et je n'ai pas encore été livré de tout. »

Le bonhomme n'était pas en tenue conventionnelle pour ce genre de tâche, un jean bien usé et un tee-shirt bien poussiéreux, mais qu'importe.

« Nous avons un petit creux, qu'est-ce que vous nous proposez ?

-Vous êtes pressées ou avez un peu de temps ?

-Qu'en penses-tu Mireille ?

-Moi, j'ai le temps, ma mère garde les enfants et si c'est nécessaire je peux l'appeler pour qu'elle reste plus tard.

-Eh bien pour les petites dames, je peux vous préparer un petit plat chaud. J'ai un confit de canard que je prépare moi-même l'hiver. Ce sera prêt dans une petite demi-heure. Cela vous va comme ça ?

-Ton avis Mireille ?

-D'accord, mais je n'ai pas très faim.

-Pour patienter, je vous offre une boisson mesdames ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

-Pour moi ce sera une bière, une grande, j'ai une soif du diable. »

Cette expression dérida un instant Mireille qui commanda de même et l'homme disparut de nouveau derrière la porte près du bar. Il revint assez rapidement avec deux bières de cinquante centilitres.

« C'est de la bière en bouteille, mais c'est de la bonne, je n'ai pas encore reçu mes fûts de pression, seulement demain. Je suis ici depuis lundi pour tout remettre en état de fonctionnement. Je laisse la porte ouverte, il y a assez souvent quelqu'un qui s'arrête ici pour boire un petit coup et discuter un bout de gras.

-C'est très bien ainsi, monsieur !

-Bill, pour vous mieux servir.

-Eh bien merci monsieur Bill ! » Il disparut de nouveau, ce coup-ci sans doute pour rallumer les fourneaux.

« Mireille, je suis contente de te voir, tu parais si sincère, il t'est bien difficile de cacher ton émoi.

-N'exagère pas Angélique, je ne suis qu'une ouvrière.

-Cela n'a rien à voir, il ne faut pas te rabaisser. Des gens bien, il y en a partout et certainement bien plus dans les usines qu'en d'autres endroits et c'est bien dommage que cela ne se voit, la honte habillerait si bien ces autres.

-J'ai si souvent entendu parler de toi et presque toujours en bien, même en très bien. Ton histoire a depuis longtemps dépassé les frontières de ton village.

-Mireille, tu sais, je ne suis pas bien fière de cette situation, mais si cela peut aider quelques personnes, alors pourquoi pas ! Je suis certaine que nous allons nous comprendre.

-Moi aussi. »

Les deux femmes trempèrent leurs lèvres dans la mousse accueillante pour en extraire ce jus de houblon qui laisse quelques traces sur les lèvres supérieures.

« Cela fait du bien, n'est-ce pas Mireille ?

-Je n'ai pas trop l'habitude, mais oui cela rafraîchit. »

Mireille avait lâché un peu son regard pour toucher enfin celui d'Angélique. Elle semblait un peu plus détendue et les muscles sclérosés par la douleur paraissaient soulagés. Les tremblements s'atténuèrent et la jeune femme retrouvait un petit peu plus d'importance, moins écrasée par son chagrin et l'atmosphère de ce lieu.

« Ludine, ma Ludine, qu'as-tu fait ? Excuse-moi Angélique. » Elle marmonnait cette phrase comme pour s'assurer que Ludine ne pouvait plus l'entendre.

« Tu sais Angélique, elle me manque tant déjà. Et pourtant il y eut des périodes où on se voyait un peu moins, mais c'était bien rare.

-C'est difficile cette situation, surtout si brutale...

-C'est comme si on m'avait coupé un bras.

-Elle était si proche de toi ?

-Nous nous connaissons depuis toujours. Quand nous étions petites, nous habitions la même rue dans la cité ouvrière de l'usine pour les pièces de camion. Nous avons été à l'école ensemble et nous

sommes rentrées dans cette usine, à dix-sept ans, le même jour. Nous venions ensemble prendre le travail en bus, nous étions vraiment inséparables. Le vendredi soir, presque tous les vendredis soirs, nous dînions ensemble, nos maris étaient copains. Les enfants jouaient ensemble, mais ils sont si jeunes. Il y eut bien quelquefois de petits orages, mais très vite tout redevenait comme avant. Nous avons même failli avoir notre premier enfant en même temps, une semaine seulement d'écart, ce n'est pas grand-chose.

-J'ai aussi fréquenté cette école avec Ludine. Je ne me souviens pas de toi.

-Je suis arrivée ici, j'avais onze ans et nous n'étions pas dans la même classe, j'ai deux ans de plus qu'elle.

-Voilà qui explique tout ! Je comprends qu'elle te manque. Mais pourquoi en est-elle arrivée là ?

-C'est difficile à dire, mais depuis quelques mois, elle avait changé. Il y eut deux faits marquants. Le premier, c'était il y a un an environ et l'autre, il y a trois mois. Ludine était une fille engagée, elle était notamment déléguée syndicale à la GCT, mais elle avait de plus en plus de mal à comprendre les lignes de ce syndicat. Tu m'excuseras Angélique, mais ça risque d'être bordélique, je ne suis pas sûr de tout te dire dans l'ordre.

-Ne t'inquiète pas, je prends tout en note et après, nous réorganiserons chacun de tes propos. »

Angélique se tenait à l'écoute, elle savait qu'il fallait laisser Mireille parler pour deux raisons. La première était pour mieux comprendre la situation, la deuxième pour soulager la jeune femme de ce qu'elle ne pourrait sans doute pas confier à d'autres.

« C'était il y a un an environ, le bruit traînait dans les couloirs de l'usine que nous perdions tous les marchés, gagnés par la concurrence. Elle savait bien, par la secrétaire de la R et D, que c'était à cause de ces cravatés de ce service, ces jeunes cadres pas très dynamiques, incapables de quoi que soit si ce n'est de faire le beau auprès de leurs chefs aussi piètres qu'eux. Un vendredi soir, les enfants étaient couchés. Chaque vendredi, nous gardions les enfants des autres pour ne pas les réveiller. Cela nous permettait, chacun notre tour d'être au calme pour des moments de câlins. On appelait cela la bésotte du vendredi, un peu vulgaire n'est-ce pas ? Je m'égare. Donc, c'était un vendredi, sans doute aigrie, de tout ce qu'elle entendait, elle avait aussi sans doute un peu plus picolé de vin qu'à l'habitude. Elle nous bassinait d'un discours presque révolutionnaire. Elle était en désaccord complet avec son syndicat et avec ses camarades obéissants comme des pantins, au discours des instances parisiennes. Ses collègues considéraient ces jeunes cadres comme des camarades...à défendre comme nous autres, les seuls ennemis qu'ils avaient dans cette boîte, c'étaient les cinq directeurs, celui de l'usine et ceux des autres services, parachutés d'endroits où ils avaient déjà sévi de n'être rien, si ce n'est pour leurs carrières personnelles. Elle n'était pas du tout d'accord, elle estimait qu'ils étaient largement payés pour aussi aller se battre prendre des marchés et qu'elle n'avait cure de leur vie extérieure.

'Ils touchent une grosse paie, cela se mérite et ce n'est pas en jouant les beaux fonctionnaires aux costumes sans pli et aux cravates sans importance, qu'ils vont y arriver. Vous verriez le bordel que c'est dans ce service, tout le monde en parle chez eux.'

-Pascal, le copain de nos maris un dessinateur n'arrête pas d'en parler C'est bien vrai ce qu'elle disait. » Renchérissait Mireille pour peut-être déjà excuser les propos de Ludine un peu frustré.

'Ecoutez-moi vous trois au lieu de vous foutre de ma gueule. Aujourd'hui, c'est nous qui faisons vivre ces incompetents pour qu'ils aillent gagner des marchés. Mais s'il n'y a pas de marché, qu'est-ce qu'on aura à faire d'ici un an ou deux ? Le chômage, cela vous fait moins rire ?

-Ludine calme-toi, ils trouveront bien autre chose à faire.'

Je l'avais mis plus en rage encore.

'Ma pauvre Mireille ! Tu n'y comprendras jamais rien. Ces connards-là, ils se foutent royalement de notre gueule. Pour eux, le jour où il n'y aura plus de boulot ici, ils partiront ailleurs faire la même chose.

-Mais Ludine, comment veux-tu qu'ils trouvent du travail, tout doit se savoir quand même ?

-Mireille ! Ouvre les yeux ! T'as pas vu la gueule du DRH, ce mec-là n'a rien à foutre des valeurs humaines, il en est bien incapable. Et ailleurs c'est du pareil au même. Ils ont des profils types, avec juste une expérience dans une boîte difficile et l'affaire est faite. Tant pis si ils ont fait des conneries ailleurs, il y a bien longtemps, que les boîtes ne se renseignent plus sur les expériences passées de leur futurs embauchés.

-Remarque Ludine ! Tu n'as pas tort. Il y a quelques années, on n'avait pas tant de cadres cravatés et pourtant ils ramenaient du boulot ceux-là et aujourd'hui, ils sont au placard.

-Tu vois ! Tu commences à comprendre ! Merci Mireille. Regarde les deux benêts qui se bidonnent, ils feraient mieux de faire attention à leur ligne.

Voilà où on en est, dans la mouise jusqu'au cou. Ces deux imbéciles sont comme des aveugles à qui on donnerait un pousseur pour pêcher la crevette dans un étang où il n'y a même plus d'eau douce.'

« Elle en avait après tout ce système qui se satisfaisait de son fonctionnement plus qu'imparfait, fermant les yeux sur les conséquences désastreuses d'un non comportement. A croire que les filles qui s'usaient les mains et les yeux, méritaient cette agonie qui les mènerait au chômage.

-Reprends ton souffle ! Nous avons du temps pour parler de tout cela. J'écouterai tout ce que tu as à dire, j'ai un peu soif, pas toi ?

-Si, si... tu as raison, mais c'est ma meilleure amie, elle était bonne pour les gens de son entourage. »

Quelques instants survolèrent un silence des mousses de houblon. Les regards des deux jeunes femmes se croisaient sans détour. Un réciproque respect se lisait dans les yeux. Mireille se relâchait de plus en plus, confiante. Il faut dire qu'Angélique respirait l'honnêteté par tous les pores et ça se voyait, rarement la pureté d'un regard laissait voir, si grand, un cœur.

« Tu sais Angélique ! Ludine, quelque part, avait raison sur certaines choses. Tiens je vais te raconter une autre colère qu'elle a piquée quand elle regarda dans le détail où étaient fabriqués les cadeaux que le CE offrait chaque année au personnel. Elle prit à parti ses collègues de la GCT devant tout le monde, dans l'usine, pendant la pause. Je me souviens à peu près de ce qu'elle disait.

'Vous êtes vraiment des inconscients, vous critiquez le patron et vous n'êtes pas mieux. Vous

avez vu la liste de ce que le CE nous offre comme cadeau ! Vous avez vu d'où cela vient ? Regardez, le petit électroménager ! Tout vient de Chine, alors qu'on a des camarades qui se font virer de Moukleenex à cause de cette concurrence. Arrêtez le massacre ! Arrêtez cela ! Promettez à ces gens que c'est la dernière fois et que plus tard, ceux d'ici auront de moins beaux cadeaux et s'ils sont si utiles, ils viendront de l'usine voisine. Je crois que vous n'avez donc rien compris, vous me dégoûtez. Ah oui ! C'est votre centrale d'achat du syndicat. Eh bien ! C'est du propre ! Mais vous creusez votre tombe, notre tombe, leur tombe. Certains l'ont déjà fait en achetant des voitures asiatiques. Regardez ce que je fais de ma carte syndicale ! Déchirée ! A la poubelle ! Vous ne méritez même pas qu'on cotise pour des cons comme vous. J'en ai marre ! Ce n'est pas ça que je pensais trouver ici. Dîtes-le que vous en avez rien à foutre de leur avenir ! Dites-leur bien que vous protégez ces petits cons cravatés qui vous pissent dessus. Dites-leur la vérité, quand dans moins d'un an, certains d'entre eux iront pointer à l'ANPE parce que vous n'aurez pas bougé d'un pouce. Vous le savez cela ! Vous avez protégé ces endimanchés, eux ils s'en moquent complètement de vous, de nous. Eux, ils ne sont pas d'ici, ces gens-là n'ont pas de pays, n'ont pas d'âme, ils retrouveront du travail ailleurs et recommenceront la même chose. Je sais que l'organisation de cette usine est merdique, mais ce n'est pas une raison pour tout laisser faire et se taire. Ces gens qui vous ignorent de l'autre côté de la vitre, dans leurs beaux bureaux moquettés, ne sont que pour parader, montrer leur beau quatre- quatre ou leur BMW, leur beau costard et une paie qui est bien souvent le triple, le quadruple, voire

plus, de ce que touche l'une d'entre nous. Avec des salaires comme ça, ils sont en droit de travailler et d'avoir des résultats, de cravacher même et ramener des marchés pour qu'on nourrisse nos enfants. »

Ce jour-là elle s'écroula à genoux, écoeuvée, avec des larmes chaudes qui devaient venir du plus profond de l'être, sans force, blessée honteusement. De plus, j'étais tout près d'elle pour l'aider à se relever. Elle était bien entourée, elle avait foutu une sacrée pagaille pendant cette pause. Chacun restait prostré, comme sonné par un coup de poing, d'autres regardaient les uns, épiaient un repentir ou un truc dans ce genre-là, cela ne me concernait plus. Un silence profond, évadé de catacombes, plongeait les bruits de l'usine au plus loin des préoccupations. Rien ne transpirait, chacun tenait son rôle sûr de sa raison quand celle-ci vacille, mais surtout personne n'osait bousculer ce désordre établi qui, quelque part, arrangeait chacun, à défaut de tout le monde.

« Mesdemoiselles ! Un peu de place pour les assiettes. Attention ! C'est très chaud, le bon cassoulet maison. J'ai oublié les couverts, je reviens. »

Les assiettes étaient copieusement garnies et affûtaient l'appétit. Les parfums du sud-ouest chatouillaient les papilles, mais sans fourchette, il fallait se résoudre à attendre.

« Voilà, voilà, mes deux premières clientes de la saison. Mangez tranquillement, je repasserai vous voir tout à l'heure.

-C'est appétissant Mireille, n'est-ce pas ?

-Je n'avais pas trop faim, mais là... j'ai un petit creux.

-Cela va te faire du bien.

-Ce qui me fait du bien, c'est de parler avec toi. Tu sais, mon mari, il est gentil, serviable, je n'ai pas à me plaindre, mais il ne me comprend pas.

-Allez ! Mangeons ça va caler l'estomac. »

De nouveau, un silence planait, seuls les bruits des fourchettes entrechoquant le vernis de la porcelaine, réveillaient les fantômes endormis. L'appétit, paraît-il, vient en mangeant et Mireille, à sa surprise tapait bien de la fourchette. Le visage était plus détendu encore, mais toujours comme une décence, les lèvres ne s'avisait à esquisser un sourire ou ce qui pourrait en être. Angélique voyait bien que ce n'était pas un masque de bonnes convenances, mais une retenue naturelle, accrochée aux blessures saignantes d'un cœur éparpillé. Angélique avait déjà essuyé son assiette. Ce n'était pas une faim, mais bien pire encore. Mireille prenait plus de temps égarant son regard pour scruter les entours entre deux bouchées. Elle ne devait pas avoir l'habitude de ces endroits, les salaires des petites ouvrières ne donnent accès qu'aux cafétérias des super marchés.

Les yeux se promenaient sur chaque détail de l'endroit, des murs aux plafonds, du bar au fond de la salle. Il faut dire qu'ici, le bois régnait et les mains qui l'avaient poli avaient de la qualité. Angélique la regardait, elle avait repoussé son assiette pour allonger sa serviette de table, pliée en quatre en accordéon sur le bord. Elle avait posé ses deux coudes dessus, soulageant la tête de ses deux paumes. Elle suivait des yeux ceux de Mireille tentant de comprendre ce que les mots ne peuvent pas dire.

De ses habitudes de curieux animal, elle ne se reconnaissait pas dans ces attitudes. Souvent, elle

se surprenait à mater fixement des gens, cherchant un je ne sais quoi d'anormal dans le comportement ou d'illogique. Mais elle savait bien ce qu'elle faisait, elle cherchait à traverser la carapace voyante des individus pour tenter de percer les mystères coincés au fond de chaque personne. Cela la gênait souvent, mais elle en prenait son parti, il n'y avait rien de mal dans ses intentions. C'était en elle, vouloir comprendre les gens, à leur insu même, voir ceux qui souffrent derrière des sourires de convenance et aussi traquer la bête humaine assoiffée de réussite qui cache sous son costume trois pièces sans pli, un vide d'intérêt.

Là, elle pesait sur Mireille, tentant le regard le plus léger pour ne pas trop en imposer à la jeune femme. C'est dingue que quand on s'arrête sur les détails des gens quelquefois insignifiants, on trouve des révélations de ce que l'on ne peut pas soustraire aux yeux des autres. Le coin de l'œil droit voyait quelques plis de rides à peine prononcés, c'était signe d'un manque de sommeil qui rendait la paupière fébrile. D'autres signes révélaient une lassitude rancunière, le mouvement des lèvres quand s'y décrochaient des mots devenus maladroits. À croire que les muscles ne suivaient plus les paroles et cela s'entendait au moins, pour une ouïe attentive. La fluidité naturelle butait sur des obstacles imprévus et les propos s'en trouvaient barbouillés, baignant dans une mélodie monophone, écrasant les intonations qui accentuent la volonté de s'exprimer. Cela ne gênait en rien Mireille, qui, peut-être au contraire, se trouvait reconforter que quelqu'un puisse enfin soulager les blessures qu'elle cachait sans le vouloir vraiment, au plus profond d'un cœur qui sature des amours brisés. Dans celui-ci, Ludine avait grande

place et l'endroit se trouvait plus chamboulé qu'un tremblement de magnitude inconnue. Les dégâts collatéraux étaient sans doute non négligeables envers ces autres proches. C'est dans ces moments que les gens aux forts caractères ont le plus besoin d'effusion et de compréhension et de l'amour de ces autres au risque que la ficelle qui tient le cœur à la pensée se rompt et qu'on perde pied à ne plus se maîtriser.

Angélique continuait, sans un mot, sa promenade inquisitrice sur cette pauvre Mireille qui calait à lécher son assiette avec un bout de mie de pain. Quand on n'a pas les moyens, on ne gâche pas une miette. Mireille soufflait comme après un effort aspirant fortement un air vicié pour le raccrocher à un souffle plus lent

Angélique, pudiquement, regardait sur la poitrine de Mireille, bien qu'elle ne fût bien épaisse, elle avait dû avoir une généreuse devanture qui provenait des grossesses. Elles avaient laissé quelques traces, des seins bien moins fermes qui peinaient à remplir avantageusement un soutien gorge de basse qualité, mais qui cherchait à redonner une illusion de fermeté, leurre des conséquences d'une vie de maman.

« Angélique, tu ne dis plus rien ?

-Je te regarde Mireille finir ton assiette. Tu es une personne méritante et il est bien dommage que le destin ne te protège pas de ces infamies.

-Tout le monde a sa part de misère, je suis comme tous. »

Mireille s'agitait sur la chaise comme pour se soulager d'un immobilisme malsain, s'étirant vers l'arrière.

« Angélique, tu ne peux pas savoir comme cela fait du bien.

-J'imagine...j'imagine... Dis-moi Mireille ? Il y a quelques mauvaises langues qui nous crachent que ce qui s'est passé était prévisible. Une femme qui quitte son mari et ses deux enfants, ça fait jaser !

-Ah oui ! Ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux dans sa vie. Sur ce coup-là, j'ai eu du mal à comprendre. Mais c'est ma meilleure amie, on pardonne tout à sa meilleure amie. C'est surtout pour cela que je voulais te raconter ce qu'elle était, Ludine. Il ne faut pas toujours se fier aux apparences. C'était, il n'y a pas bien longtemps, trois ou quatre mois environ. Son syndicat avait lancé contre elle une procédure d'exclusion après les différents coups d'éclats auprès d'eux. Elle en profita, convoquée par les instances supérieures pour participer dans une banlieue de cette ville de France qui n'est plus la capitale des Français, à un dernier CEE pour elle au moins, bien contre l'avis de tous ceux qui pourtant étaient ses amis. Elle partit le lundi matin par le train de six heures zéro trois et devait rentrer le lendemain soir. Elle est bien partie... elle est bien revenue... mais pas chez elle. Entre temps, je ne sais par quel hasard, elle était tombée amoureuse folle dingue du délégué GCC de l'usine, un petit merdeux arrogant. Ce personnage était un beau mec il n'avait aucun mal à obtenir les faveurs des jeunes femmes qu'il butinait à son gré. Par contre, côté boulot, ce n'était pas une lumière. Il était cadre dans notre boîte depuis quatre ans environ, encore un ingénieur de la nouvelle génération à qui on donne des diplômes au rabais.

-Comment peux-tu dire cela Mireille ? Un diplôme d'ingénieur c'est cinq ans d'études tout de même !

-Angélique, tu devrais voir, ce n'est pas comme cela que ça se passe. Mon oncle est un vieux routier des bureaux d'études. C'est un homme qui s'est hissé seul dans ce milieu de requins, avec rien, pas de diplôme d'ingénieur, ni un BTS ni un DUT. C'est un battant comme on en aurait bien besoin dans cette usine. Dans son entreprise, il s'occupe de jeunes gens qui obtiennent leur diplôme d'ingénieur par apprentissage. Il nous en raconte de bien bonnes. Bien sûr qu'il y a des jeunes qui le méritent, mais quand il nous raconte que tous obtiennent le sésame, bon ou mauvais, c'est tout de même grave. De plus il faut voir le niveau réel des études. Je pense qu'il n'exagère pas, c'est un homme foncièrement honnête, comme quoi, c'est une vraie catastrophe.

-C'est à ce point ?

-Moi, c'est ce que je t'en dis, c'est ce qu'on m'en a dit. Je n'ai pas assez été à l'école pour comprendre tout cela. Mais on voit bien quand même que ces gens-là, ils ne sont pas top.

-Je pourrais le rencontrer ton oncle ?

-Bien sûr, il habite à une vingtaine de bornes d'ici. Je le vois de temps à autre, si tu le veux nous irons ensemble.

-Très bien Mireille... tu peux continuer ?

-J'en étais où déjà ? Ah oui ! Le petit beauf et Ludine. L'autre était dans le même train. Ils allaient au même endroit. Pourtant, on en avait parlé souvent, avant. Ludine le détestait ce petit merdeux. Il s'était foutu dans ce syndicat de merde pour cautionner sa carrière, parce que cela faisait

bien vis-à-vis de ses supérieurs. Il était toujours en costume, tiré à quatre épingles, sans un pli ni sur le tissu, ni sur l'homme, cravaté de cette arrogance qui fait que l'homme se croit par ce qu'il paraît, parce qu'on lui a donné ce diplôme. Puis avec sa bagnole de luxe qu'il devait avoir bien du mal à rembourser, il frimait dur, comme un cow-boy sur un cheval cagneux. Nous, on était que des petites merdeuses, les ouvrières. Il nous toisait de sa supériorité hiérarchique, il se prenait pour un monsieur, ce mec. Comment Ludine a pu tomber sur son charme ? Je ne le comprenais pas, deux personnes qui semblaient si différentes.

-Elle t'en a parlé ?

-Oui et non, pas dans le détail, mais les premiers jours, elle était si resplendissante, elle paraissait tellement heureuse. Elle avait changé du tout au tout, à rien y piger. À croire que sa vie d'avant, n'était qu'une parenthèse. C'était incroyable de la voir ainsi, qu'elle rejette son mari encore, ça fait partie de la vie. Il y en a bien d'autres à l'usine qui ont divorcé, mais qu'elle ait laissé tomber ses enfants était incompréhensible. Comment une mère peut-elle oublier ainsi les fruits de ses entrailles ? Je ne comprenais pas cette attitude. Le plus grave c'est quand on en parlait et qu'elle disait :

“C'est du passé, je ne les ai pas voulus ces mômes. Je ne prenais aucune précaution et ils sont nés comme cela ! Qu'ils restent avec leur père ! Je ne suis pas faite pour être une mère.

-Tu te rends compte de ce que tu dis Ludine ?

-Je m'aperçois que mon mari, je ne l'aime pas et ses enfants non plus.'

-Tu ne peux pas dire cela !

-Eh bien si, j'ai vraiment trouvé l'amour et au moins lui, il sait me baiser, c'est vraiment autre chose, je prends mon pied. Jamais je n'avais pris autant de plaisir."

Les choses ne durèrent pas bien longtemps ainsi, un mois peut-être et Ludine perdit peu à peu l'éclat de son regard. Elle arrivait au boulot en retard, pas coiffée. Ce n'était pas bien grave, mais c'était déjà le début d'une fin qui n'avait peut-être même pas commencé. Vas t-en savoir comment elle s'est bourrée le cornichon des illusions que sa naïveté regardait au premier degré. Le regard devenait moins brillant, les silences blessés de ce qu'on ne voit pas, taisaient les mots. On sentait bien que l'air du temps était moins pur, mais on ne savait pas ce qui polluait cette atmosphère. Silence radio sur ce sujet, il ne fallait plus oser dire quoique ce soit. Et sans que rien ne se produise de bien grave, elle glissait dans un mutisme qui me faisait peur.

-Tu ne pouvais pas lui parler ?

-Angélique ! J'ai tout essayé pendant le travail. Dans l'usine ce n'était plus possible, nous ne travaillions pas dans le même secteur. Le matin, elle s'arrangeait pour arriver en retard. À la pause, elle se mêlait aux autres, même sans leur parler pour autant, je restais près d'elle pourtant. Ces silences qui nous habitaient toutes deux, parmi ce brouhaha de basse-cour des collègues, me paraissaient un mur si épais qu'il taisait mes intentions et cela arrangeait bien Ludine. Un soir pourtant à la fin du poste, j'ai réussi à la coincer, mais pour m'entendre dire toujours la même chose.

"Mireille, ne m'emmerde pas, tout va bien, je suis assez grande pour faire ce que je veux. Je n'ai

pas de compte à te rendre. Si tu veux rester une amie, tais-toi !”

Les deux femmes furent de nouveau interrompues par leur chevalier servant. Cela se voyait qu’il avait d’autres occupations, il devenait de moins en moins présentable, de plus en plus poussiéreux et sale, de moins en moins charmant.

« Je peux vous débarrasser mesdemoiselles. Excusez-moi de ma tenue, ce sera mieux dimanche prochain à la réouverture. Je n’ai pas de fromage, mais par contre j’ai reçu mes glaces. Vu les circonstances et pour le plaisir d’avoir deux belles jeunes dames à ma table, je vous prépare un dessert glacé et vous l’offre, vous verrez c’est sublime !

-Qu’est-ce que tu en dis Mireille ?

-Je vais éclater, le monsieur est si gentil qu’il est difficile de refuser. Quand je vais raconter tout ça à mon mari, il ne va pas me croire.

-D’accord chef, allons-y pour les plaisirs défendus...ne vous méprenez pas ! De la table bien entendu.

-Ce sera prêt dans dix minutes ! »

Dans ses habitudes d’inquisitrice, limite perverse, Angélique était déjà replongée dans le visage de Mireille. C’est bien là qu’on lit, quand on le peut, les ressentiments de tout ce qui ne se voit pas. Elle fut surprise de remarquer qu’elle aussi, tentait de lire sur ses rides et dans un bout d’éclat du regard. Elle sourit un peu béatement et se ressaisit rapidement. Voyant Mireille reprendre du poil de la bête et sans doute oublier les problèmes du moment, elle se demandait si c’était normal que l’on égare l’esprit des gens de leurs obligations et de leurs peines aussi. N’est-ce pas de l’ingérence quelquefois de profiter de l’émoi pour éparpiller les

certitudes pour qu'ensuite le poids du malheur pèse plus encore quand le froid de la réalité glace les os à les rendre plus fragiles qu'un espoir déçu.

« Angélique, qu'aurais-tu fais à ma place ?

-Je ne sais pas Mireille... je ne sais pas... je n'ai pas connu Ludine, du moins je n'étais pas si proche. Toi si, et nous sommes différentes dans notre espace sentiment. Et quoi faire ? Y avait-il quelque chose de plus à faire ? Je ne sais pas. Il ne faut surtout pas que tu te reproches quoi que ce soit. On ne peut pas toujours combattre la froideur anachronique. Ce n'est pas parce qu'elle a choisi ce départ brutal qu'il faut que tu penses à une part de responsabilité. Elle a malheureusement les siennes, compréhensibles peut-être et tous ces autres larbins les leurs, eux qui, quelque part, ont affaibli la ficelle qui la tenait à la vie, mais quelle vie ! Il ne faut pas non plus trop en dire quand on ne sait pas. Pour comprendre cette chute aux enfers, je suis là pour essayer d'étayer des hypothèses. Ne t'en fais pas surtout. Tu veux peut-être stopper le récit là ? On reprendra un autre jour !

-Non, j'ai du temps, je ne veux pas laisser Ludine où elle est, sans parler d'elle.

-C'est comme tu veux. »

Les sourcils se fronçaient, les cils pesaient sur la paupière, le regard reprenait une altitude démesurée. En quelques secondes, elle était redevenue une ouvrière blessée.

« J'ai encore soif, pas toi ?

-Non Angélique, j'ai l'impression d'abuser.

-Une petite bière ! »

Angélique se dirigea vers le patron qui s'activait en coulisse pour recommander deux chopes.

Quand elle revînt, elle n'était pourtant séparée de Mireille que de trois ou quatre mètres, elle la voyait de dos. Cela lui suffisait pour comprendre tout le poids des sincérités qui bordaient ses mots. Elle n'avait plus de forme, tout semblait peser plus qu'une conscience. Rien ne se tenait plus droit si ce n'est l'apparence. Tout semblait si lourd. Sa tête s'enfonçait dans le cou qui disparaissait dans les épaules sans consistance. Les fringues subissaient le même sort. Même les coudes, sur la table, semblaient s'enfoncer dans le bois. Machinalement, Angélique passa sa main dans la chevelure de cette âme blessée, du haut du crâne jusqu'au dessin de la nuque caressant de deux ou trois mouvements une chevelure fatiguée.

Angélique avait quelques mots sur le bout de ses lèvres, mais les circonstances les gardaient cousues dessus. Rien de plus n'était nécessaire à peser sur ce temps.

« Les bières arrivent.

-Je vais être à moitié pétée Angélique, mais ce n'est pas grave au moins je comprendrai pourquoi mon mal de tête demain matin.

-Mais non, elle n'est pas bien forte. »

Mireille n'écoutait déjà plus Angélique, le regard s'était tourné vers le haut, vers un "on ne sait quoi", là où la lueur s'égarait ne regardant plus rien, sans doute que ce qu'un cœur souffre. Une brillance recouvrait la pupille, sur la paupière du bas se formait une coulure humide qui formait déjà une larme, à peine née au coin de l'œil. Par réflexe sans doute, elle tentait d'effacer cette apparence de la douleur, mais cela ne servait à rien, quand la sincérité n'arrive plus à retenir le vouloir, quand le vouloir n'a plus d'emprise sur le pouvoir, les sens

reprennent le dessus sur la nature. Les lèvres se torturaient seules sans qu'aucun mot ne se forme.

« Reviens avec moi Mireille ?

-J'ai l'impression de la voir quand tout allait bien, le soir quand on se quittait après le boulot, me saluant de grands mouvements de main, un sourire éclatant égayait son visage. Cela fait mal Angélique ces images-là, ça fait mal...très mal.

-Je ne peux pas me mettre à ta place, je n'ose imaginer ce que tu ressens. Mais quelque part, c'est normal. Les séparations d'amour sont toujours définitives, qu'elles soient du cœur ou du corps et sans doute les maux sont à la hauteur des sentiments que l'on porte à l'être parti.

-Tu sais, on l'a tant sali après. Elle est restée quelque temps avec lui à ce qu'on m'a dit, mais la messe était dite. Lui batifolait déjà avec une jeune femme stagiaire ingénieur du service des achats. Elle faisait banquette. Chaque jour passé, elle se liquéfiait plus encore, elle ne venait plus aux pauses, elle se cachait de quoi, je ne sais pas d'ailleurs, d'un orgueil blessé sans doute et d'une peine incommensurable. Remarque, elle avait un gros caractère de mec cette nana. Et là, j'ai entendu dire qu'elle était repartie de chez lui, sans s'être pourtant vraiment installée. Je n'arrivais même plus à la croiser, même de loin, à croire qu'elle fuyait son ombre. Je te promets Angélique, j'ai essayé de la piéger, je l'attendais devant l'usine même après la cloche, c'est comme cela qu'on appelle la prise de poste.

-Vos bières les demoiselles ! »

L'arrivée du breuvage ne dispersait pas Mireille. Elle était dans son histoire et ne voulait plus s'arrêter.

« Je me demandais bien ce que j'avais pu lui faire. Tout tombait en déliquescence, je l'aperçus pourtant un soir, elle traînait près de sa maison, jetant sans doute un regard frustré sur ces murs qui transpiraient encore de ses souvenirs et surtout de la vie de ses enfants. Je l'appelais de loin pour qu'elle reste, arrivée plus près, elle disparut tel un mauvais rêve.

-C'était à ce point ?

-Mais, cela ce n'est rien, de la gnognotte, les charognards se sont réveillés après. Comme quoi, la misère humaine apparaît où on ne l'attend pas. À l'usine, qu'est-ce que j'ai entendu et encore c'est ce qu'on voulait bien me dire. Je n'imagine même pas ce que les plus mauvaises langues disaient sur elle.

Là, ces anciennes collègues du syndicat se lâchèrent, satisfaites de se venger de cette femelle, arrogante quelques semaines précédentes encore. Elles l'ignoraient quand ce n'était pour l'affubler : "T'es bien une belle salope qui couche avec l'ennemi." "Tu n'as pas honte, qu'est-ce que penseront tes enfants plus tard ?" ou bien encore "Traîtresse, c'était bien beau de nous dire ce que l'on devait faire, tu es dans la merde maintenant. C'est bien de ta faute."

Et j'en oublie et des bien plus graves.

-Mais quelque part, c'est du harcèlement ça !

-Mais Angélique, même cela, ce n'est rien à côté de l'encadrement, pas tous bien sûr, mais l'armée de branleurs, compagnons de cet amant, la traînait devant tout le monde dans la boue.

C'était devenu journalier, ce sont les filles qui en parlaient, de ce qu'elles voyaient et entendaient, moi on ne faisait que de me rejeter, la copine de la salope, je ne devais pas être mieux.

Je me rappelle quelques expressions comme : “Tiens, tiens voilà la grenouille qui a voulu se faire baiser par un bœuf, elle n’a pas mal au cul ?” ou “Tiens voilà la cendrillon qui cherche un préservatif pour prendre son pied” et des encore, encore et encore. Ils l’ont salie comme une moins que rien, rigolant aux éclats quand elle passait ou chuchotant des mots qu’elle ne pouvait comprendre mais qu’elle entendait à son égard, dans son dos. Bien sûr de ces courageux, elle n’entendait pas clairement les propos, mais leur attitude ne laissait aucun doute. C’était encore pire, je n’arrive pas à comprendre comment elle pouvait endurer. Chaque jour, était pareil à une rengaine destructrice.

-Mais sais-tu que c’est très grave, ce que tu dis Mireille. C’est bien plus que du harcèlement, quelque part c’est une mise à mort. C’est trop facile de s’acharner sur une femme en pleine détresse. C’est bien dans la nature des hommes, on se demande bien à quoi sert ce qu’ils ont entre les jambes. Pour assurer leur supériorité ? Quand ils n’ont ni le courage, ni le talent, ils enfouissent les faibles, c’est toujours des gens en moins à boucher leur horizon.

-Il n’y avait pas que des hommes, tu sais ! Il y a de vraies garces aussi qui ne se sont pas gênées, des soi-disant amies d’autrefois. C’est là que tu mesures la pauvreté intellectuelle, petit ou grand QI, couillus ou pas couillus.

-Et la direction ! Elle devait être informée de cela ?

-A croire que tout cela l’arrangeait, que ça arrangeait tout le monde, même les syndicats, rancuniers ces cons-là. J’ai eu un entretien avec le RH pour tenter d’arrêter la catastrophe. Il m’a ri au

nez en me disant que ce n'était pas son problème, que ce n'était qu'un problème personnel et qu'il n'y pouvait rien y faire. Un vrai imbécile celui-ci, on est bien géré, toujours le cul orienté vers la porte du directeur. Encore un branleur qui venait chercher sa paye et qui ne faisait rien qui puisse froisser sa hiérarchie. Il passait plus de temps à se caresser les couilles devant le clavier de son ordinateur pour tuer le temps sur internet.

-Eh bien Mireille, tu lui en veux à celui-là !

-A celui-là et à bien d'autres et peut-être plus encore, à tous ceux qui baissent la tête comme pour ne rien entendre, quelle bande de faux culs !

-Mireille, il faudra que je rencontre quelques personnes de l'usine ?

-Ce n'est pas un problème.

-Comment a-t-elle pu endurer tout cela ? Pourquoi ne s'est-elle pas fait arrêter par son médecin ?

-Elle l'a fait, il y a dix jours environ. Et impossible de retrouver sa trace, personne, ni même sa famille ne savait jusqu'à lundi où elle pouvait être.

-Mesdemoiselles, les desserts !

-C'est magnifique, cela doit être bon ! C'est appétissant, n'est-ce pas Mireille ?

Elle s'apaisait d'un coup, rassurée d'avoir craché ce qu'elle avait à dire, inquiète sans doute aussi d'en avoir tant oublié.

D'un sourire libérateur, elle lâcha un oui de politesse avant de se redresser et de se caler bien droite sur son siège pour gagner un peu de respect et surtout détendre les muscles endoloris par cette douleur des âmes. Elle semblait vidée d'un trop de choses que l'esprit ne pouvait plus absorber. Elle

restait béate devant ce dessert bien trop bien servi. Elle ne devait pas en avaler souvent. Le sublime dessert était encadré des deux coudes qui aidaient les mains à supporter son destin, où ce qu'elle en croyait au moins. Le regard était absent, les paupières semblaient refuser de cligner. Elle semblait tel un Rodin d'airain fatigué de cacher un bronze trop froid. Angélique goûtait le délicieux doucement, le regard planté sur l'immobilisme muet qui assume la douleur sans se plaindre. Mireille semblait là, comme une erreur du temps, plantée dans un décor qui n'a même plus d'importance. Cela prouvait bien que les circonstances qui font l'importance de l'être, pouvait être réduites à leur plus simple désenchantement. Elle était presque transparente, silencieuse de ses maux, invisible à tous ceux qui ne savent pas lire dans les larmes des autres.

Angélique la trouvait belle dans cet état, non des beautés qui reviennent des vacances où le soleil colore les peaux jusqu'à l'extrême et ramollit les cerveaux qui n'ont pas les ambitions de penser. Elle la trouvait belle des beautés des cœurs et des âmes transpirant la douleur. Elle n'osait pas l'interrompre, peut-être que là, elle ne souffrait plus, ou moins, en une léthargie que la raison ne mesure. Là encore, c'était une preuve qu'il ne sert d'être plus intelligent pour souffrir des douleurs vraies, quand chaque pore suinte du sang des blessures qui ne cicatriseront plus jamais.

« Angélique, pourquoi me regardes- tu comme cela ? Je n'ai pas besoin qu'on ait pitié de moi. Je suis vivante et elle, elle n'est plus là. Je ne sais pas si on souffre là-haut, j'espère que non, elle ne le mérite pas.

-Mireille, tu es une fille bien. C'est beau cet amour que tu ressens pour elle. Il faut tout de même que tu penses à toi. Regarde ta glace, elle fond.

-Je n'ai plus faim et je sens que si je continue, je vais vomir.

-Laisse, ne te force pas, veux-tu un café ?

-Non Angélique, je suis désolée, j'ai besoin de marcher.

-Ce n'est pas grave, je vais régler notre hôte et si tu le veux, nous ferons un petit tour au bord du lac ?

-Oui, cela me fera du bien ! »

Angélique se releva, décrocha son sac de la chaise voisine, se couvrit de son gilet noir et s'acquitta de la facture au comptoir où le patron attendait patiemment pour débarrasser la table.

« Elle n'a pas l'air bien en forme votre copine ?

-Non, des soucis passagers.

-Ce fut un plaisir mesdames, j'espère vous revoir un de ces quatre !

-C'était très bien, je reviendrai, l'endroit est charmant.

-Eh bien, à bientôt ! »

Le tavernier était sincère, son sourire était fluide. Angélique s'approcha de Mireille, lui mit la main sur l'épaule et l'aida à se lever.

La jeune femme saisit, elle aussi son sac et sa veste, un peu démodés.

Au sortir, l'air du lac vivifiait les branches d'un frais du printemps pas encore oxydé. Elles se dirigèrent vers les bords boisés de l'eau. Mireille ne semblait pas au mieux, Angélique la prit par le bras et elles continuèrent ainsi bras dessus dessous.

« Tu connais l'histoire de ce lac Mireille ?

-Vaguement, je crois qu'on m'en a parlé une fois, mais je ne me souviens plus.

-Eh bien, c'était il y a à peu près cinquante ans ou plus. Mon grand-père m'en parlait souvent. Il y avait une petite maison assise sur le bord du lac, isolée, à l'orée de la forêt. Cette maison était de bois et sans aucun confort. C'était une famille de pêcheur, le père, la mère, un fils et une fille. Un jour, une nuit plutôt, deux jeunes notables partis faire une balade en barque alors que des orages violents s'abattaient sur la région, disparurent au fond de l'eau. Chose extraordinaire, leur corps ne fut restitué par le lac qu'un mois après. À l'époque cela a fait jaser et petit à petit les mauvaises langues disaient que ce n'était peut-être pas un accident. Ces mêmes personnes accusaient plus ou moins ouvertement le pêcheur. Une vraie rumeur se baladait d'ouïes en lèvres et de bouches en langues bien pendues, la jeune fille avait avorté d'une naissance non voulue. Les mégères n'avaient pas assez de mots pour fatiguer leur langue. Les flics avaient investi la vieille maison, le vieux pêcheur fut arrêté avec comme seule preuve des traces de peinture de son bateau retrouvées sur celle de la barque des imprudents. Il fut jugé et condamné et se suicida en prison sans une lettre, sans un mot, sans aucune explication. Quelques mois après, sa fille fit paraître un article dans un journal dans lequel elle expliquait que les deux garçons l'avaient violée sur cette barque ce soir-là, que la barque se renversa sous une vague due à l'orage et qu'elle seule, très bonne nageuse avait pu rejoindre la rive, sans jamais revoir les autres. Son père n'avait jamais su cela. En fait leur mort n'était due qu'à la colère du ciel et que si les corps n'étaient reparus

avant, c'est que le lac voulait les punir de cet acte mal intentionné.

Comme quoi, la méchanceté peut atteindre des limites insoupçonnées, quelques ingrats, une autre nuit, mirent le feu à la maison. On n'eut plus jamais de nouvelles de la famille qui avait quitté la région.

On dit que maintenant, à chaque orage sur le lac, les nuages forment des ombres de ces deux gars-là, priant qu'on leur pardonne.

Tous ces endroits ont des histoires aussi étranges, n'est-ce pas Mireille ? »

Angélique, dans son propos, n'avait trop prêté attention à la jeune femme. Quand elle se retourna pour la regarder, elle la vit à la dérive, trébuchant presque.

« Mireille ! Mireille ! Tu es plus blanche qu'un drap de jeune fille.

-Non, ça ne va pas, je vais dégobiller, mais ne t'inquiète pas, je sais ce que c'est.

-C'est quoi ?

-Je crois que je suis encore enceinte. Ce n'est pas le moment pourtant.

-Tu veux que je te ramène ?

-Je vais vomir, je n'en peux plus de me retenir. »

Elle se retourna vers un fourré qui n'en demandait pas tant et l'arrosa de tout ce que son ventre contenait. Le repas était en piteux état. Angélique lui tendit un mouchoir en papier.

« Cela va mieux ? »

La phrase était à peine terminée, que Mireille remettait cela.

Il fallait repartir maintenant, Angélique raccompagna la jeune femme jusque chez elle, en bus.

Mireille insista pour qu'Angélique rentre deux minutes.

C'était une maison charmante, pas très grande, pas très finie non plus, il fallait bien attendre quelques primes pour faire les finitions, la clôture notamment. La porte franchie, la gouaille des petits occupait le climat de l'endroit, le mari, encore en blouse de travail s'occupait d'eux.

« Richard, c'est Angélique, la dame du journal.

-Bonjour, mon frère m'a parlé de vous. C'était hier, je crois ?

-Oui, tout à fait. Ils sont en pleine forme ces petits ?

-Ben oui. Eh Richard ! Je crois que je suis encore enceinte.

-Ben, nom de dieu, ce n'était pas prévu. Bah ! Ce n'est pas une catastrophe.

-Si tu le prends ainsi !

-Je vais vous laisser, il faut que je prépare l'article de demain.

-Tu veux un petit café ?

-Merci Mireille, la prochaine fois. Je pense que nous nous reverrons rapidement ?

-Merci pour le resto.

-Pour ce qu'il en reste.

-C'est vrai Richard, j'ai tout vomi au bord du lac.

-Allez, au revoir. Si tu as besoin, Mireille, appelle-moi ! »

La fumée du gaz mal brûlé du pot d'échappement du bus s'échappait en volutes agressives. Angélique rejoignait son monde. Quelque part elle se sentait trop seule en ce moment. La loyauté sentimentale de Mireille la

surprenait et la rassurait. Il y avait encore des gens qui avaient du cœur. Elles n'étaient restées que quelques heures ensemble et il lui semblait la connaître depuis bien plus longtemps.

Le téléphone portable vibrait dans sa poche. Elle fouilla dans son fourbi de sac. Bien entendu, pas de surprise, c'était sa Lolo.

« Eh bien ma chérie, je ne t'attendais pas de sitôt ?

-Je suis dans la mouise Lili. Mon propriétaire a vendu la maison sans m'en informer, il faut que je m'en aille rapidement. »

Le front d'Angélique rayonnait d'un plaisir imperceptible. Elle savait bien que cette situation était anormale, en dehors des règlements qui régissent les contrats de location. Mais elle savait aussi que cette situation la rapprocherait le plus encore de sa Laurence. A quoi les problèmes des uns peuvent faire le bonheur hypocrite des sentiments des autres.

« Que vas-tu faire ma Lolo ?

-Je n'en sais rien, je vais peut-être retourner chez ma mère.

-Viens ce soir, nous allons en parler. J'ai un papier à faire, je vais le faire à la maison, je passe au journal et je rentre.

-Tu crois que c'est une bonne idée ?

-C'est comme tu l'entends. Et pour tes enfants ?

-Chez maman pour l'instant, je rentre à la maison prendre des affaires.

-Veux-tu que je vienne t'aider ?

-Non, tu es gentille, mon cousin sera avec moi.

-Tu viens donc ce soir ?

-J'ai toujours l'impression d'abuser.

-Arrête idiot ! Je t'attends, je t'aime. »

Elle appuya sur la touche rouge et jeta son téléphone dans son sac, de joie. Elle releva ses lunettes de soleil, sans doute pour montrer aux yeux de tous, cette lueur coquine d'un plaisir avoué qu'il ne servait à rien de cacher derrière un verre fumé.

Rapidement, elle passa au journal, pour discuter un peu de cette Mireille volubile d'amour avec Pierre et pour voir comment insérer un article dans le journal. Elle aurait le droit à la première page. Puis, elle repartit de fait avec sa voiture

L'auto s'engageait dans l'allée qui mène à la maison. Déjà l'ombre du soir laissait paraître sa volonté à taire une journée trop belliqueuse. Les vieux tilleuls du grand-père Henry trônaient en stères le long de la haie de la clôture. Les nouvelles essences plantées prenaient déjà de l'ampleur et redonnaient à l'allée un semblant de fierté. Angélique se rappelait comme cet endroit, autrefois si bien planté, lui donnait des frayeurs. Petite fille, elle imaginait les ombres des sorcières danser dans les branchages qui jouaient au vent frais et coquin, avec la lumière faiblissante des soirs accablés. La maison avait retrouvé une force qui vient des gens qui habitent les pierres et elle voyait encore au travers des murs, les spectres des amours de ces deux vieux qui l'avaient tant aimée.

Dès son entrée, elle avait allumé les lumières du bas comme pour bien montrer qu'elle était bien là. Elle entreprit de suite une lessive du corps qui, quelquefois, purifie l'esprit de ces remords. Elle voulait être belle, non des fards et des rouges qui donnent envie qu'on bise la lèvre, mais belle de la pureté d'un corps qui ne cache pas son âme. Elle

sortit un rasoir du tiroir pour effacer tous ces poils qui, à ses pensées, faisaient trop masculin et prit le soin devant la glace, un pied sur le bidet, d'éclaircir son pubis pour qu'il soit le plus avenant possible et qu'aucune trace de ces poils blonds, ne reste. Elle fit de même pour l'aine et pour ce qui traînait sur les jambes, tentant de retrouver une peau aussi lisse que celle d'un bébé. Elle glissa, plus nue qu'avant, sous la douche et laissa traîner l'eau tiède sur la peau, longtemps, prenant soin de caresser chaque endroit jusqu'aux milieux intimes, plus longtemps encore, non pour chercher un quelconque plaisir à l'extase, mais pour retrouver une propreté extrême à ce qui ne peut paraître. Un coup d'eau pour bien rincer le receveur, un petit coup pour évacuer les poils pubères presque invisibles tant ils étaient de la couleur des blés à la moisson.

Dehors, une pluie fine des bords de mer tombait assidûment, tentant de montrer à ceux qui veulent que le temps soit toujours beau, même au printemps quand on est en vacances, qu'il faut savourer ces pleurs d'un ciel repent. Tout, dans la nature, doit être respecté, tant on la mutile impunément. Elle est si belle de ces contradictions, elle a encore ses humeurs que l'homme ne comprend, mais pour combien de temps.

La soirée devenait un peu fraîche, Angélique s'habilla d'une longue nuisette, toute nue dedans et revêtit un vieux gilet ample qui lui suffisait pour l'instant. Elle entreprit d'allumer la cheminée pour une petite flambée rassurante, le bois humide et l'âtre se voulaient réfractaire au désir de la jeune fille. Angélique avait le calme qui sied aux personnes sincères et après moult tentatives, enfin, le feu paradait de ses flammes et léchait le petit bois avant de grignoter les rondins plus gros. Puis,

elle se jeta dans la cuisine pour préparer un petit délice mijoté avec amour, geste qui reconforte les sentiments et prouve par des attentions la force des amours qu'on attend, pressés sur le seuil d'une porte virtuelle. Elle sortit une poêle dans laquelle elle fit roussir une noix de beurre salé, avant d'y jeter des dés de jambon. Après avoir fait brunir ces morceaux de cuisse fumée, elle baissa le feu pour y adjoindre des filaments de fromage à cuire. Elle remit des lanières de jambon avec des pâtes maison, préparées par sa mère. Il ne restait plus qu'à laisser reposer avant d'y ajouter de la crème et différents ingrédients secrets qu'elle avait hérités de sa mamie. Il ne restait plus qu'à réchauffer au four pour gratiner le dessus et jeter dans l'assiette un œuf battu aux fines herbes. Fière de son plat, pourtant si facile à préparer, elle ramassa le met dans le four de façon à ne pas dévoiler sa surprise. Elle fit la vaisselle des ustensiles pour que rien ne paraisse et après un coup d'éponge sur l'évier et la paillasse, elle éteignit la lumière de la cuisine pour rejoindre la salle par le corridor de l'entrée.

La table était dressée pour trois personnes avec des chandelles aux flammèches vacillantes. Elle s'installa comme à ses habitudes, s'allongea sur le cuir du canapé. Angélique se prélassait devant l'âtre. Elle n'avait vraiment pas besoin de ce feu en cette saison, mais cela la reconfortait. Il fut le témoin de tant de soirées câlines avec Laurence. Heureusement que les flammes se meurent sans la mémoire des moments, elles auraient sans doute plus à raconter que le tain des miroirs frustrés de la salle de bains. Elle était adossée, le coude gauche reposant sur le dossier, les deux jambes repliées sur la droite. La nuisette était nonchalamment repliée, un œil averti coincé dans l'âtre aurait pu voir qu'elle

ne portait pas de dessous et voir plus précisément cet endroit mignon imberbe et si bien entretenu quelques instants plus tôt. Elle patientait de son serein, ruminant en ses méninges en effervescence, l'article qu'elle devait écrire avant la fin de la soirée. Elle chopa son cahier et son crayon à la mine de carbone fatiguée et commença à noircir le papier de ses intentions.

Comme à l'habitude, la porte était à peine fermée.

Laurence entra la première, excitée comme une gamine qui a reçu un cadeau, jetant son sac par-dessus les chaises, se déchaussant d'une façon encore plus adolescente. Elle avait déjà les bras autour du cou d'Angélique, par le dos du canapé, pour embrasser sa belle. Les bouches se rejoignirent presque hermétiques comme pour cacher un secret. Les langues se touchaient, se croisaient lâchant des mots sans que personne ne puisse les entendre. Le pouvoir des silences des gestes qui ne s'oient pas, ne traverse pas les murs qui ont déjà leurs hontes à endurer.

Laurence était en équilibre sur le dossier, ses bras enserraient le tour du cou d'Angélique. L'instable situation donnait de la dérision aux problèmes des deux femmes. Que le spectacle est beau quand personne ne le voit, les mots ne se disent plus et les regards des extérieurs se taisent aux volets clos et ne parlent plus de rien. Les caresses ne sont jamais perverses quand le sentiment guide la main et le rideau de la scène reste fermé à protéger un dessein. L'esprit qui les guide n'a honte à savourer son destin.

« Mais Angélique, ma puce ! »

La main traînait sur la fesse généreuse qui offrait ses faveurs.

« Tu es toute nue là-dessous ?

-Cela te gêne ?

-Bien sûr que non ma chérie, bien au contraire, je sens presque ta chair qui frissonne aux câlins. Je devrais faire de même pour ressentir ces sensations sur mon sein. »

La porte claquait de nouveau, Laurence retrouvait un serein.

« Maman ! Tu peux refermer la porte derrière toi s'il te plait ?

-Non, c'est ta tante Jeannine ! »

Angélique retrouvait plus vite un esprit presque oublié. Elle tirait sur les jambes tout ce qu'elle avait de tissu pour sauver l'apparence et déjà debout, elle tombait dans les bras de sa tante, de joie, et tentait d'effacer les ressentiments précédents.

« Mais tata, quel plaisir ! Nous ne t'attendions pas.

-Nous, ma chérie, mais je te croyais seule. »

La tante avait le regard malicieux des gens qui s'étonnent de ce qu'ils savent déjà.

« Tata, je te présente Laurence, mon amie.

- Ton amie que je ne connais pas encore ! »

Laurence se faisait discrète et pourtant elle était tout près. On aurait pu la croire, cachée derrière un je ne sais quoi, des convenances peut-être. Mais elle était bien là, silencieuse.

« Laurence, tu ne dis pas bonjour. Je suis heureuse que ma Lili ne soit plus toute seule. Laurence s'approcha, elle se fit agripper par les bras vigoureux de cette tante volubile de sentiments et

qui l'envahissait déjà d'un baiser qui était bien plus qu'une reconnaissance.

-Alors, Laurence, tu lui as dit ?

-Non, non je n'ai pas eu le temps.

-Mais vous vous connaissez ?

-Pas depuis longtemps, deux heures à peine.

-Je ne comprends pas ?

-Attends deux minutes ! Philippe et Hélène arrivent.

-Je n'y comprends encore moins quelque chose ! »

Jeannine et Laurence éclatèrent d'un rire qui cachait quelques moqueries et aussi des secrets qui n'étaient pas d'outre-tombe. La malice se lisait dans leur regard. Tout respirait une humeur frivole du moment, satisfaites d'un sentiment de connivence qui agaçait un petit peu la Lilique.

« Vous vous foutez bien de moi, bon je vais me couvrir plus décentement.

-Je t'accompagne

-Tu ne vas pas laisser ta nouvelle amie toute seule, Lolo ? » Ironisait Angélique.

« Ah, c'est bien toi cela ! Mais tu as raison. De toutes les façons, nous mangerons tous ici, Hélène ramène la gamelle et Philippe le reste.

-Vous aviez bien préparé la surprise ! N'est-ce pas bande de coquines ? Qu'est-ce que je vais faire de ma petite surprise qui traîne dans le four ?

-Pour demain soir ma chérie ! »

Angélique grimpa les marches plus vite qu'un courant d'air. Elle était déjà dévêtue avant d'atteindre sa chambre. Elle enfila un caleçon et un tee-shirt sans dessous. Cela faisait moins coquin, moins provocateur aussi, bien qu'il était évident de

deviner que dessous, il n'y avait pas le nécessaire, mais est-il nécessaire ?

Elle redescendit l'air enjoué, jouant avec ses cheveux, imitant les starlettes des films des années soixante, balançant ses fesses d'un geste pernicieux cambrant les reins pour faire plus vrai encore.

Les deux femmes applaudissaient ce spectacle improvisé. Quelque part, Angélique s'était redonnée la première place, pas pour longtemps d'ailleurs.

« Chaud, chaud devant ! » Elle reconnaissait la voix de Philippe.

« Ah Philippe, quel plaisir ! Je pense que je ne suis pas obligée de te présenter Laurence ?

-Non, ma chère Angélique. Un dessous de plat s'il te plaît, c'est chaud et lourd. »

Elle s'activa rapidement dans la cuisine. Durant ce temps, sa mère était aussi arrivée, les bras chargés d'une cagette portant le reste du repas.

Tout reprenait un peu plus d'espace, la lumière, plus volumineuse, ne cachait plus rien, le feu se mourrait en des braises à peine nées, faute d'une insuffisance de soin et surtout d'un caprice non nécessaire.

Certains jours et certains soirs surtout, le temps file comme nul ne le voudrait. On ne maîtrise plus rien, ni les volutes d'une cigarette mal éteinte dans un cendrier de fortune, ni l'histoire qui s'écrit sans qu'on arrive à tenir la plume. Heureusement... quand c'est de plaisir comme à cet instant, cela compense un peu les heures des peines et des souffrances que beaucoup ont accumulées sans le vouloir vraiment. La vie est bien dégueulasse avec ceux qui mériteraient tant de mieux. Elle ralentit ses secondes pour que le mal soit le plus blessant et

elle laisse filer ses minutes aux meilleurs instants. Il faut bien sûr apprécier en fait ces peu de temps de joie. On ne peut pas toujours prévoir les orages des destinées. Il faut sans doute les attendre et soigner les blessures des avants, pour que l'âme soit prête à de nouveaux déboires.

Les couverts supplémentaires étaient mis avec attention sur la table, la mère, Hélène avait déjà remis le feu sous les gamelles avec une petite flamme, histoire de réchauffer la nourriture en mijotant dans le silence des petites bulles qui frémissent dans un jus de surprise.

Tout le monde était assis maintenant, dans un calme qui demande assistance. Deux bouteilles de Porto étaient débouchées, hommage à ces disparus qui avaient rassemblés ces pierres sans préjuger de ces instants.

« Philippe, s'il te plait, peux-tu nous servir ? Et toi, Lolo la cachottière, tu peux cracher ce que je suis la seule à ne pas savoir ici ? Ne rougis pas ma puce ! Je ne t'en veux pas. »

Le glouglou gouleyant du nectar des coteaux du Duro, glissait dans les verres laissant sur la paroi, s'égarer son vermeil pour qu'il donne plus d'éclat à cet instant non choisi.

« Tu veux savoir le pire ou le meilleur ?

-Le pire d'abord, c'est toujours ce que l'on dit je crois, n'est-ce pas ma puce ?

-Eh bien, vois-tu ! Je suis virée de chez moi, je te l'ai déjà dit. C'est mon ex-famille qui a vendu la maison pour que je m'en aille. Je ne peux vraiment rien y faire, nous n'avons jamais établi de contrat de location. Je dois, bien entendu, retrouver rapidement un gîte durable.

-Ils n'ont pas le droit ! » S'exclamait la Lili.

« Mais si, ils me paieront les deux mois du loyer d'un logement à trouver et le déménagement. C'est leur BA. Il est certain que ce n'est pas un cadeau qu'ils me font. Quelque part, ils me font payer le passé. J'ai pourtant toujours assuré le paiement du loyer entendu entre nous et sans jamais aucun retard. Je n'aurais jamais dû accepter de rester dans cette baraque, j'aurais dû partir depuis longtemps. Je croyais à l'époque à un geste chevaleresque, mais je crois que cela leur permettait d'avoir un œil sur moi. Depuis qu'ils ont appris que je sortais avec Lili, les espoirs, si faibles étaient-ils que je revienne avec le père de mon premier fils, se sont écroulés. Lui, il n'a jamais eu de couilles, il a laissé faire, il se fout de son fils. C'est de ma faute, maintenant, ils ne se gênent plus pour me salir en public, moi et mes enfants. Ils me surnomment "la salope". Moi je m'en moque, mais le résultat est là. »

Angélique avait le regard qui pétillait d'une certaine mansuétude et aussi d'une jouissance salvatrice. Elle savait que cette situation inconfortable pour sa petite amie, n'engendrerait que du mieux pour elle.

« Ma Lolo, tu viens habiter ici avec tes enfants !

-Je le voudrais bien ma chérie, mais tu sais avec les enfants la vie n'est pas facile. Il y a maman qui s'en occupe au mieux quand je ne le peux pas, heureusement qu'elle est là et je ne veux pas la laisser.

-Laurence, nous pouvons trouver un arrangement ! J'ai l'ancienne maison de ma grand-mère qui est au bout du village, je ne l'occupe plus très souvent en ce moment, je suis plus souvent chez Jeannine et puis je vais m'installer définitivement chez elle. Ce n'est pas bien grand,

mais c'est très propre et charmant Ta mère pourrait habiter là-bas, non ?

-Tu vois Lolo ! Il y a toujours un moyen de s'arranger. Ici, il y a de la place pour toi et tes enfants. Dans cette maison, ta mère pourrait s'installer, ce n'est pas bien loin. »

Tous, autour de la table, poussaient à cette solution qui, bien entendu, arrangerait Laurence, mais elle savait bien que ce n'est pas comme cela que tout s'harmonise. Les enfants des autres, ce n'est pas facile à accepter. Combien de couples reconstitués ont mal vécu ces réparations de fortune et se séparaient encore plus vite qu'ils s'étaient unis. Ou pire, combien ont influencé l'avenir des enfants des autres pour qu'ils volent plus vite de leurs propres ailes, au risque de les brûler. Elle restait dubitative de tant de sollicitude, surprise qu'il existe encore certains qui pensaient plus à leurs proches que de faire du fric sur le dos des reclus.

« Lolo, ma chérie, il y a toujours une solution. S'ils te paient le déménagement, pas de problème, en attendant on installera tes meubles dans le garage. Ma voiture restera dehors, déjà que je ne la rentrais pas bien souvent auparavant. Pour tes enfants, il y a encore du temps, les grandes vacances d'été sont pour dans deux mois. Il reste trois mois pour t'organiser et pour que je les connaisse mieux. Pour ta mère, il n'y a pas le feu, jusqu'en septembre elle peut rester chez elle et s'occuper de tes enfants, ensuite nous verrons, qu'en penses-tu ? Tu pourras habiter ici et retourner chez Irène quand tu en auras marre de moi. »

Tout le monde s'esclaffa même Lolo, qui trouvait sa Lili bien pitoyable dans ses harangues, arrangeant son sens de l'histoire, mais vite elle reprit ses sens.

« Ce n'est pas bête ma chérie, ce n'est pas bête. Mais comment vous remercier de tout cela. J'ai besoin d'un peu de temps, Angélique a raison. »

Le sourire malin s'effaçait. La réalité redonnait au regard les tristesses humides des larmes, quand on ne sait plus ce qui est le mieux ou presque le moins mal, à la frontière de ce que le cœur ne peut plus comprendre, à l'orée des certitudes frustrées et des inconsistances d'un équilibre précaire.

« Eh puis la bonne nouvelle ma Lolo ?

-La bonne nouvelle, c'est un peu plus compliqué. Je préfère que ce soit Philippe qui en parle. N'est-ce pas Philippe ?

-Bien, bien, j'ai racheté un petit cabinet d'avocat dans la ville voisine, un tout petit cabinet pour deux personnes, moi et une débutante que je viens d'embaucher cet après-midi, Laurence.

-Mais comment as-tu connu Laurence ?

-C'est Hélène qui m'en a parlé la semaine dernière. Je l'ai contactée et voilà. Maintenant elle a un boulot à temps complet tout près d'ici.

-Les cachottières, ces deux-là, elles ne sont pas gonflées, manigancer dans mon dos, alors là ! »

Hélène et Laurence souriaient innocemment. Angélique les taquinait du regard d'un être bafoué de tant de secrets.

« Eh bien, c'est du beau, mon amie et ma propre mère, c'est du propre !

-Je n'ai pas fini Angélique. Tu sais qu'avec la loi sur la magistrature, chaque affaire pour un

particulier doit être suivie d'une autre pour des personnes sans assistance juridique et rétribuée par l'état. Laurence m'a parlé de l'affaire de la petite Ludine. Cela pourrait déboucher par une plainte et si c'était le cas, Laurence pourrait assister la personne pour se défendre.

-Ce n'est pas bête, vu ce que j'ai déjà entendu aujourd'hui, je pense que c'est bien dans ce sens que l'histoire filera. Cela tombe bien, je vais vous lire l'article qui paraîtra demain. Il faut d'ailleurs que je le frappe et l'envoie à Pierre. »

Elle cherchait dans ses brouillons, la forme finale du texte.

«Le désascenseur social de Ludine.

Ludine a décidé d'en finir avec la vie et la vie de ceux qui l'aiment, continue sans elle. Et sans elle, c'est un bout de leur cœur qui s'en est parti, loin, trop loin d'ici. Si les douleurs qui mènent à des fins, ne peuvent pas toujours être comprises, il est des comportements qui sont inacceptables. Comment peut-on laisser quelqu'un s'enfoncer en un océan d'incompréhension sans lui avoir tendu la main et laisser ces gamins privés du sourire de leur mère ?

Comment, pire, peut-on enfouir plus sa tête dans cette eau tortueuse des histoires de la vie, quand croupie, elle pénètre les poumons et tait des souffrances jusqu'à un silence qui n'est plus que personnel, un soulagement à un mal que l'on n'a pas forcément voulu ?

Comment peut-on aiguïser plus la lame qui pénètre le cœur pour que la fin soit plus rapide ? Comment peut-on ouïr des souffrances sans les entendre ?

Non, il y a des attitudes affables qui ne sont pas acceptables. Toutes ces personnes aux

comportements gravissimes ne sont dignes que l'on regarde leurs yeux. Sans doute, les lunettes de soleil sont faites pour cela, pour que personne ne voie ces attitudes inadmissibles aux regards des autres.

Non, nous ne pouvons admettre que des indécents, pour leur bien-être d'égoïste, poussent les faibles du bord d'un précipice, quand il suffit d'un geste pour sauver un futur.

Pourtant, dans les douleurs qui restent, d'autres se demandent ce qu'ils auraient dû faire de plus quand les premiers n'ont même pas fait le suffisant.

Non, nous n'accepterons pas cette abdication de la responsabilité, mais quelque part tous ceux qui ont forcé le destin devront répondre de leur comportement. Le journal et son personnel continueront à vous informer sur cette affaire et si des culpabilités sont avérées, nous ne resterons pas sans voix.

Nous ne pouvons pas laisser des agissements qui ne soient pas d'honneur pour l'homme. Comme à chaque jour, le journal est joignable vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si vous avez des informations qui peuvent nous aider à réhabiliter la vérité, n'hésitez pas ! Par téléphone, par fax, par mail, vous pouvez aussi venir ici.

Ne laissons pas une histoire de vie finir ainsi en un oubli.

D'avance merci pour elle.

Angélique Lelièvre"

Un calme révérencieux baignait la pièce, même le vin ne chantait plus dans les verres.

« C'est très bien ma chérie, comment arrives-tu à écrire ainsi ?

-Angélique c'est le professionnel du barreau qui te donne son avis. Rien à redire sur la forme et le fond, tu n'as pas perdu ta verve qui est d'une belle qualité. Mais c'est assez acide, vous risquez de vous attirer un paquet d'ennuis. J'ai déjà entendu parler de ce que votre concurrent local vous préparait, la guerre est ouverte !

-Nous nous y attendons depuis le début. Qu'ils attaquent ! On se défendra.

-Je crois que tu as raison, mais faites attention à la diffamation !

-Nous en reparlerons avec Lolo et Jean le macho de flic. Il est gentil, mais un peu collant. Je pense que nous pouvons lui soutirer quelques infos, avec notre charme...

-Mais...

-Tu sais, il s'en fout, l'important pour lui, c'est qu'on le voit avec des jeunes filles. Le reste il le garde pour ses soirées de solitaire.

-Il va falloir aller vite les filles, si quelqu'un doit porter plainte, il faudrait que ce soit rapidement.

-Hein Lolo ! Nous verrons cela demain ?

-Bien sûr Lili. »

Elles s'échangeaient des regards veloutés qui attendaient d'autres patiences. La malice de ce pétitement n'échappait à personne. Mais l'apéro n'avait pas encore vu son gouleyant rasséréner les gorges avides d'un besoin de vérité.

La soirée se poursuivait ainsi, comme s'il était important qu'une tragédie se vive de chaque instant.

Les aurores fluettes d'un matin bricoleur auraient voulu donner l'illusion d'un autre espoir. Il fallait bien se mettre à une évidence, le temps ne voulait cajoler les deux corps de femme toujours endormis.

L'œil inconscient d'un pervers somnolant veillait à leur quiétude, sous la lumière pâlotte d'un ciel à peine réveillé des rais asthmatiques qui tentaient de percer les persiennes des volets. Comme sur une toile ragaillardie d'un empire endormi qui se souvenait de ses sens, la pénombre éclairait des certitudes assoupies. Angélique était litée sur son côté gauche, le bras gauche enserrait l'oreiller qui soutient la lourdeur d'un sommeil averti. Depuis son accident avec son père, elle avait perdu l'ouïe de l'oreille droite. Cette position lui permettait de taire à ses sens auditifs, les bruits d'un monde maladroit. Le bras droit pendait sur le bord du lit, long, effilé, laissant une main pataude pendre vers le plancher, avide de ses doigts. La poitrine volubile se détachait des draps, aussi blanche qu'une pureté virginale. Les filles n'étaient couvertes qu'à demi, ne cachant rien de ces imberbes endroits. Seule une main qui n'était pas la sienne, traînait sur ce corps en cette zone, sans la force des muscles qui laissaient à Morphée le droit de son pouvoir. La main était posée, muette d'un vouloir, sans mot, sans désir, sans le vouloir des zones des plaisirs. La jambe gauche était tendue comme pour soulager un mal de dos, la droite était dessus, repliée, le genou sur le tissu, la cheville reposant sur l'autre mollet. Elle était belle aux yeux des regards de ceux qui veulent que le tableau soit beau. L'autre bout du cadre avait aussi ses douceurs tant la toile ne rejetait pas la délicatesse d'un regard indiscret. Toute collée contre elle, Laurence semblait ne faire

qu'un, qu'une plutôt, non dans des positions d'amour vulgaires et excessives avec un mâle rebutant. La nature a ses règles que les lois ne réfutent, surtout si elles sont des hommes. Le visage de lolo baignait presque dans la chevelure anglaisée de la Lilique, à peine le suffisant pour une respiration tranquille, le bassin collé contre les fesses de ses amours, une jambe contre elle tentant de coincer le pied tendu d'Angélique pour qu'il n'échappe à ce moment. La poitrine, un peu moins ferme de ses deux grossesses, effleurait l'échine de la pubère et l'autre jambe était croisée dans l'autre espace du lit reprenant un endroit complètement inoccupé. Le dos était complètement découvert du drap, laissant seulement paraître une culotte froissée qui protégeait l'intime des vicissitudes oestralles. Comme quoi, l'amour des femmes subissait les mêmes affres que les couples hétéros au moins, si ce n'est plus. L'amour n'appartient pas qu'aux cultures hétérosexuelles, il est aussi, comme une déchirure quand l'aimée quitte la couche, même un seul instant pour une douche seulement.

Le tissu cachait aussi les arrières trop dévêtus aux lueurs d'un jour qui se voudrait corrompu.

Un doigt frémissant de la main de Laurence tâtonnait le velouté de la peau à peine humide des sueurs de la nuit, sans la caresser vraiment, mais rassurant l'instant que l'être aimé dort encore près de soi, sérénité dans un silence qui reconforte les sentiments les plus profonds. La peau de la cuisse réagissait de frémissements presque invisibles, signes d'un réveil subreptice. Les jambes se bougeaient, le corps se retournait tel attiré par un aimant jusqu'à l'instant où se croisent les lueurs de reconnaissance, esquissant des sourires voluptueux d'une plénitude apaisante. Elles se regardaient du

fond des regards avec une croyance réciproque plus profonde que celle pour un dieu hypocrite, priant on ne sait quoi si ce n'est que l'instant dure encore. La lumière faisait mal aux yeux tant l'intense y cherche à y puiser une force qui unit les corps de face jusqu'à l'hypnotisme du rapprochement. Les lèvres s'attirent pour un baiser doux et tendre qui aiguise des sens dans la volupté de l'instant. Les bouches, aux effluves fatigués des soupirs de la nuit, attendront d'être rafraîchies par les brosses attentives à donner une illusion de propre qui régénèrent les haleines. Les deux filles restèrent ainsi longtemps, les doigts avides des effleurements qui n'osent encore les zones érogènes, faisant patienter les secondes pour d'autres moments peut-être plus sensuels. Le plaisir est subtil et racontable si la plume peut vraiment trouver des mots pour conter les extases de sentiment qui se réveillent péniblement.

Le bruit de la porte d'entrée, presque par la volonté de quelqu'un qui dérange sans le vouloir vraiment, aurait dû apaiser la torpeur. C'était sans doute comme une excuse d'être là, la peur de gêner ne refoule pourtant pas dans le silence le regret que cette porte endorme des envies inassouvies.

Cela ne dérangeait en rien les demoiselles qui continuaient à se faire des papouilles, de petits gestes câlins qui n'encouragent plus vraiment, mais traînent aux bouts des doigts, des morceaux de bien-être qu'on laisse s'étaler sur la peau de l'autre. La scène aurait pu durer jusqu'à une éternité peut-être s'il n'y avait l'odeur du café qui venait chatouiller les narines, une petite humée portée par un petit courant d'air frais et le sacro-saint téléphone qui s'évertuait à énerver le calme précaire

de cette chambre. Heureusement qu'Hélène était en bas pour prendre les messages.

Laurence chatouillait Angélique pour qu'elle daigne soulever sa belle prestance. Était-ce vraiment pour la forcer à se lever ou pour la voir plantée dans cette lumière discrète des matins indiscrets ou était-ce pour voir ainsi ces lueurs jouer sur le corps nu de la jeune femme, montrant les formes affriolantes de sa copine embellie des ombres qui mettaient plus encore en joliesse ses rondeurs sensuelles ?

Laurence rejetait les draps au pied du lit et en sortait prestement. Elle se recouvrait d'une nuisette plus que décente et d'un caleçon. Un petit bisou qui en dit long, rompt le lancinant d'un temps qui n'était pas pressé de rompre le charme d'une image presque éternelle, au moins dans les souvenirs des deux femmes. Elle dénoua les marches de l'escalier qui dévoilait une luminosité particulière qui la rendait princesse au réveil.

Un gros bisou à Hélène, tel à une mère et elle s'installa comme à la terrasse d'un café pour prendre le petit déjeuner.

« Qu'est-ce que fait Angélique ma Lolo ?

-Elle est sous la douche.

-Alors, Laurence ! La nuit t'a porté conseil ?

-Eh bien oui ! Ce n'est pas pour moi et Lili que cela me fait réfléchir. C'est surtout pour mes enfants, ce n'est pas facile d'imposer ses enfants aux autres.

-Ils ne sont pas turbulents tes enfants. Cela devrait bien se passer et Angélique est très sociable.

-Je vais en parler à maman, pour avoir son avis. Puis, je vais faire déménager mes meubles dans le

garage, je n'ai pas beaucoup le choix et pas trop le temps de trouver une autre solution.

-C'est une bonne résolution, enfin la moins mauvaise

-Il faut que je fasse dans l'urgence. Par contre, c'est un grand plaisir de me rapprocher de ma Lili. C'est un grand chamboulement qui se prépare. Il y en eut déjà un dans mon passé récent quand j'ai décidé de vivre sans père pour mes enfants.

-Rien n'est toujours facile. Il y a des virages importants qu'il ne faut pas rater et il faut bien endurer ces épreuves que la vie impose, surtout celles de ces personnes dont la méchanceté aiguise ces décisions pour faire plus mal. On sort souvent plus fort de ces expériences ou pas du tout, comme Ludine. Je suis certaine que tu es forte et avec ma Lili, tout sera pour le mieux dans quelques semaines.

-Je l'espère aussi.

-Bonjour tout le monde ! »

Elle rayonnait la Lili de sa bonne humeur inaltérable.

« Bonjour ma puce. »

Le petit déjeuner, depuis les déboires passés d'Angélique, était un incontournable réconfort réparateur. Il était devenu un moment obligatoire qui favorise le réveil dans la douceur et ouvre l'appétit sur des journées qui se voudraient meilleures. C'était aussi une marque de respect à ces deux petits vieux qui vivaient ici autrefois, un hommage en quelque sorte aux plaisirs qu'ils offraient à ceux qui voulaient bien s'arrêter là.

L'arôme du café était le même, passé avec patience dans la chaussette avec l'eau chaude sur la cuisinière en fonte d'une autre époque. Il emplissait

la pièce de ses parfums d'un autre continent pour souhaiter bonjour au jour qui venait. La petite baguette de pain s'étirait sur la table. On entendait quelque chose de vivant dedans qui tentait d'écarter la croûte pour cracher son arôme et offrir à la mie quelques noisettes de beurre toujours salées à l'ancienne, bien jaune, d'un jaune qui rendrait jaloux les boutons d'or. Les croissants, un pour chacun, dorés à souhait, suintaient le gras sur le petit sac de papier d'emballage. Tout pour commencer une bonne journée, radieuse dans le cœur, même si les cieux l'étaient moins.

« Angélique, je t'ai noté les coups de fil sur ton calepin. Il y en a un du journal, un de Mireille et un de Jean l'inspecteur.

-Cela commence à s'agiter, je rappellerai quand Lolo prendra sa douche. Tu fais quoi ce matin ma Lolo ?

-Je vais m'installer dans le cabinet de Philippe, c'est un bordel !

-J'ai oublié de t'en parler. Mais comment as-tu fait avec ton ancien boulot ?

-Je n'étais que stagiaire à mi-temps. Tu te rappelles quand même ? Je devais signer mon contrat incessamment. Mais ils l'ont relativement bien pris. Ce qui les inquiète surtout, ce n'est pas moi, c'est Philippe. Il commence à se tailler une réputation dans le milieu.

-Ah oui ! »

Le déjeuner s'éternisait, chacun avait ici un métier qui ne commençait pas à heure fixe et le réveil était aussi de bonne heure. Laurence était partie régénérer la peau pour une toilette des ombres pour réveiller aussi la sensibilité endormie

de celle-ci. Angélique s'était installée dans le canapé pour s'affairer au téléphone.

Le soleil jouait ce matin et avec les nuages blancs qui s'arrachaient à d'autres horizons et avec la cime de ces vieux chênes du fond du parc, irrévérencieux arc-boutés aux beautés qui les entourent. Laurence réapparut aussi belle qu'une nuit étoilée, aussi radieuse qu'une aurore boréale, exhibant un sourire qui éclaboussait du bonheur d'être là.

« Alors, ma Lili, ces coups de fil ?

-D'abord, le journal, il m'informe d'un article assassin contre nous, c'était à prévoir. Puis j'ai rappelé Jean, il est un peu belliqueux, il me demande de passer le voir. La police souhaite faire paraître un appel à témoin. Puis Mireille, je vais pouvoir rencontrer le mari de Ludine et une autre collègue de Mireille.

-Belle journée en perspective ma chérie ! On se voit ce midi chez Ginette ?

-Bien entendu ma puce, je passerai vous voir au cabinet avant.

-Parfait, tu pourrais te retourner pour un petit bisou quand même ! »

Angélique était encore scotchée sur le cuir, elle s'adossa et retourna la tête à s'y décrocher un torticolis, prêtant ainsi ses lèvres entrouvertes à un baiser langoureux.

-A tout à l'heure ma chérie

-A ce midi ma Lolo.”

Angélique avait vraiment du mal à décoller son cul du canapé, le regard vide, parti en un ailleurs qui ne devait pas être bien loin.

« Ma chérie, où es-tu partie encore ?

-Excuse-moi maman, je pensais à Ludine. Ce n'est pas facile le matin de ne pas y penser.

-Je comprends bien. Il faut que j'y aille, c'est ma journée au siège.

-Ah oui ! J'oublie tout le temps. Tu es si présente et si réconfortante que j'ai l'impression que tu n'es jamais bien loin de moi.

-C'est un reproche ?

-Non maman, je sais ce que tu as fait pour moi et si j'en suis là aujourd'hui, c'est bien grâce à toi.

-C'est normal ma fille, c'est le rôle d'une mère. Tiens, j'ai oublié de te dire, ce midi, je mange avec ton petit frère.

-Il faudra bien qu'il passe un jour ici, le passé c'est du passé. Tu essaies de voir cela avec lui ?

-Je vais essayer. Allez à ce soir ma chérie !

-A ce soir maman. »

Elle se décida enfin, à lever le camp, après avoir clos la porte et sauter dans sa petite auto, direction le journal.

« Alors, Angélique, il nous soigne, n'est-ce pas ? » C'était Pierre.

-Eh bien oui ! Encore un article pour se torcher les fesses. Le tordu qui a écrit cette merde ne doit pas bouger beaucoup son cul de sa chaise. Pour mon grand-père, il avait fait de même.

-Oui, je m'en souviens, un vrai salaud, pour vendre tout est bon. Mais là, il dépasse vraiment les bornes. Il t'attaque personnellement. Quand tu lis "Journaliste aux mœurs douteuses " il y a de quoi se mettre en rogne.

-Tu sais, ce n'est pas cela qui me gêne. C'est plutôt comme il salisse Ludine sans même chercher

à la comprendre. A croire que les incidences humaines ne comptent pas.

-Comme d'habitude Angélique, nous les ignorons, nous, nous continuons nos enquêtes, à la vieille méthode. Où en es-tu ?

-Ce matin, je rencontre Jean, l'inspecteur et aussi le mari de Ludine. Cet après-midi, je vois une collègue de travail de Mireille.

-C'est super. Dis ! Angélique, tu revois toujours ton avocat ?

-Nous avons dîné ensemble à la maison hier soir. Pourquoi ?

-Je ne voudrais pas être pris au dépourvu. Tu veux bien lui demander s'il veut travailler pour nous ?

-C'est déjà fait. C'est Lolo qui suivra le dossier s'il y a une plainte de déposer.

-Comment cela, Laurence travaille pour lui ?

-Depuis ce matin !

-Eh bien, c'est une très bonne nouvelle. Nous allons avoir un duo de choc sur l'affaire. Je te laisse t'en occuper puisque c'est parti ainsi. Il faudrait par contre que je rencontre ton avocat pour établir... je ne sais pas, un contrat ou quelque chose dans ce genre-là.

-Je m'en occupe, je ramène ce torche-cul à Lolo.

-Allez oust. Tu sais bien que je n'aime pas vous voir traîner dans les bureaux. Sur le terrain ! Sur le terrain. C'est là qu'est la vraie vie, n'est-ce pas ?

-Je regarderai mes mails à la maison, je quitte les lieux puisque c'est ainsi.

La belle était déjà repartie, rendez-vous chez Mireille oblige. Un coup de fil à l'inspecteur pour une rencontre en fin de matinée chez Ginette.

Déjà, avec son invitée de la veille au midi, elle était plantée devant la petite maison de Ludine. C'était une bâtisse neuve, construite des mains de son mari qui oeuvrait dans le bâtiment. Rien n'y était vraiment terminé, mais le nécessaire pour vivre était plus qu'acceptable. Les enduits étaient faits de quelques semaines, il restait encore l'échafaudage non démonté, adossé à cette façade. La bétonnière trônait près d'une palette d'agglomérés dérangés. Plus loin un gros tas de sable et de gravier, les sacs de ciment étaient sur une autre assise de bois avec une bâche pour les protéger contre la pluie. Les outils, pelles et pioches commençaient à se piquer de rouille. On sentait bien que le courage manquait pour continuer les travaux et que tout était resté en plan. Mireille frappa deux coups sur la porte qui s'ouvrit sur un homme pas rasé, ni coiffé d'ailleurs de plusieurs jours, vêtu d'affaires qui semblaient propres, mais qui ne voyaient plus les mains expertes du repassage.

C'était un vrai capharnaüm à l'intérieur sans être bordélique pour autant. Une âme avait quitté l'endroit et cela se ressentait. Deux petites têtes blondes jouant au timide, pointaient à l'encoignure de ce qui devait être la salle à manger. La curiosité naturelle des enfants, mêlée à la timidité craintive, les scotchait en l'endroit.

« Bonjour Mireille et madame Angélique. Entrez ! Entrez ! Ne faites pas attention, c'est un peu en désordre. J'ai du mal à m'en sortir avec les deux petits et pourtant ce n'est pas les coups de mains qui me manquent.

-Allez les garçons ! Venez faire un bisou à tata Mireille ? »

Les deux petits se rapprochaient doucement de Mireille, évitant largement Angélique sauf du regard, l'épiaient comme une étrangère, se méfiant de voir une tête inconnue d'un œil quelque part inquisiteur. Ils vinrent se blottir contre le sein amical et s'hissèrent chacun sur une cuisse de Mireille, recroquevillés contre une certitude rassurante. Leurs yeux se voilaient d'un certain plaisir qui n'était sans doute plus de mesure. On sentait qu'il manquait ici une présence féminine, sur le plan de l'organisation bien entendu, mais surtout du rayonnement du bien-être qui éclaire les regards.

« Le café passe.

-Ne t'inquiète pas Jacques, tu as un peu de temps !

-Ce n'est pas le problème. La famille de Ludine ne veut pas de moi pour organiser les obsèques. J'aurai seulement le droit d'y aller, un point c'est tout.

-Mais pourquoi ?

-Il pense que je suis coupable de ce qui arrive et que si elle est partie, c'est que je n'ai pas su la gêter, la garder, un mauvais mari en quelque sorte. Mais c'est quoi un mauvais mari, dites-moi ?

-Encore des gens qui ne comprennent rien, c'est vraiment trop facile d'agir ainsi, plus facile que de prendre ses responsabilités. »

Angélique écoutait sagement ces propos, ses calots scrutaient les trois nouveaux visages. L'homme était marqué par ces épreuves. Les poches sous les yeux soutenaient un regard hagard, presque étranger à lui-même, vitreux comme celui

des gens qui ne vivent plus leur temps. Il semblait lointain de son quotidien, blessé d'un mal récurrent auquel on s'habitue malheureusement. La barbe était de plusieurs jours sans aucun soin. Il était dépassé par d'autres préoccupations et surtout par son passé récent, quand l'esprit s'égare en des brumes incertaines, quand la vérité n'a plus son puits, quand tout autour fout le camp tant tout n'est plus qu'une anecdote. Il semblait sortir du cauchemar belliqueux d'une nuit qui poursuivait son œuvre destructrice, le jour aussi. Il faisait pitié à voir dans son désarroi plus lourd qu'une mauvaise promesse, elle qui fait que l'on se rabougrit au fond des inquiétudes, quand la lumière ignore ces gens, comme si le droit d'être, n'était pas pour tout le monde. Loin des réalités, loin des vérités, dans les pleurs intérieurs qui étouffent les cris que l'on voudrait garder pour que personne ne les ouïe, il faisait pauvre d'espoir. Il y avait pourtant ces deux petites têtes blondes qui se laissaient cajoler par Mireille, inconscients encore des maux qui pèsent sur leurs demains. Ils étaient égarés dans un monde qu'ils n'ont pas demandé, là où la méchanceté ne protège pas les blessés du temps, quand les traumatismes ouvrent leurs plaies pour qu'ils souffrent plus encore plus tard.

« Comment cela va Jacques ?

-Je ne sais plus Mireille... je ne sais plus. La mort de Ludine me peine profondément, mais quelque part, ce n'est pas pire que le jour où elle n'est pas rentrée. Ce qui m'inquiète le plus, ce sont ces deux-là. Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Ils ne méritent pas ça, eux !

-C'est bien triste pour eux, mais ils sont jeunes. C'est un drame, tu assumeras bien Jacques. Ces situations, elles, donnent une force insoupçonnée.

Depuis quelques mois, je trouve que tu endures bien des choses. Oui, ce n'est pas facile. Oui il y aura encore des moments difficiles, mais il y a nous aussi et ta famille et d'autres amis. Personne ne te laissera tomber.'

-Oh ! Tu sais ! Les amis, à par toi et ton mari, c'est plutôt le désert, puis pour la famille c'est un peu pareil, en dehors de mes parents et de ma sœur, point barre. Les autres c'est seulement par politesse, pour se donner bonne conscience. Mais ce n'est pas cela le plus grave, c'est leur mère, je ne peux pas la remplacer, que vont-ils devenir avec moi seul ? Je pense que le temps atténuera peut-être les choses, mais une mère quand elle n'est plus là, elle n'est plus là. Ils ne l'ont pas vue depuis qu'elle est partie, mais je sais bien qu'un jour elle aurait voulu les revoir. Je sentais sa présence, certains soirs, je suis sûr que je ne disjonctais pas, je suis certain qu'elle rôdait, pas très loin d'ici, ces derniers temps. J'ai essayé de la croiser dehors, elle devait se cacher derrière l'ombre d'un bosquet pour qu'on ne la voie pas, mais peut-être que je deviens fou. J'en doute quand même, aujourd'hui je ne ressens plus rien si ce n'est la détresse qui baigne leurs regards. Ils sont petits, ils ne comprennent pas encore, mais depuis quelques semaines ils ne réclament plus rien, même pas leur mère. Je vois bien pourtant dans leurs regards qu'il leur manque quelque chose. Je ne les entends plus crier dans la maison. Regarde ! Mireille, ils n'attendent que cela, que quelqu'un qu'ils connaissent les prenne dans les bras. Je ne suis même pas bon à cela. »

Il était pitoyable, les paupières tombaient sur ses yeux rougis sans doute pour cacher une misère qui se muait en larmes, tentant de taire une détresse qui transpirait partout ailleurs. Avec la manche de

sa chemise pas repassée, il s'essuyait, les narines renflant un mal qui suintait du nez, aussi maladroit qu'un gamin enrhumé.

Angélique restait pataude dans ce tableau miséreux des âmes perdues, muette de ses mots, triste d'être le témoin d'un délabrement familial. Son regard pâtissait de la situation, le pétilllement habituel de ses prunelles était en berne, terni. Quelque part, sa présence amplifiait le désarroi de cette dérive d'un temps que personne ne peut comprendre. Qu'importe que dehors le ciel soit bleu, ici c'était l'hiver et bien plus, dans les yeux.

Derrière chaque porte, derrière chaque volet clos, se cachent des misères que chacun veut ignorer. Ces barrières protègent l'ego des égoïstes qui ne voient plus que leurs pieds, pour ne plus regarder au travers du bois qui gémit, les souffrances qu'il protège. Il faut aller derrière ces palissades pour comprendre que sa peine est toujours bien moins grande que celle qui se cache à l'ombre des lumières, en des cimetières de sentiments où les croix ne fleurissent pas ces endroits et où les morts ne sont pas sous terre.

Elle avait les doigts maladroits pour touiller la cuillère qui interminablement entrechoquait la porcelaine de la tasse pour remuer l'amertume, le sucre était fondu depuis déjà bien longtemps. La lèvre mièvre se tordait à ne rien dire quand l'esprit n'a plus ses réflexes miteux et qu'il se trouve tout nu dans un courant d'air d'inhabitude, là où ne prospèrent plus, que des fleurs fanées d'une plante atrophiée. Les doigts de pied gesticulaient et se

crispaient dans ses chaussures torturant la semelle tant la belle était frustrée de ne rien apporter ici.

Comment peut-on croire encore à un dieu ? Quand on voit ces deux mômes, muets, de la déraison de cet être inventé par les misères des âmes. Quand l'homme n'a plus les moyens de comprendre, il se raccroche à l'improbable pour se justifier des demains qui ne seront pas mieux. Dieu est dans nos âmes ? S'il faut le croire, cela ne se voit, croyons plus en la bonté humaine, il y en a encore. Mireille était un ange dans ce décor, à côté de ces monstres qui avaient délivré Ludine d'un enfer qu'ils avaient créé, pour la jeter dans un silence que nul ne peut comprendre. Les deux mômes se laissaient cajoler par ces deux mains prodigues, croquant généreusement, dans un silence religieux, ces câlins prolifiques, avides de ces doigts qui ne remplaceraient jamais ceux d'une mère, mais qui pourtant, pendant quelques instants, donnaient l'illusion d'un plaisir frustré. Les boucles de leurs cheveux n'avaient sans doute pas vu de ciseau depuis bien longtemps. Le petit qui, à peine marchait, n'avait sans doute jamais croisé la tondeuse avide d'un coiffeur bavard et assoiffé. Ils étaient mignons, beaux dans leur tristesse inavouée. Le petit esquissa un sourire envers Angélique qui, timidement, lui tendit les bras. Mireille voyait bien le geste et d'un petit mot à l'oreille, elle décida le gamin de quitter ses genoux pour qu'il rejoigne maladroitement les deux grandes mains de cette étrangère. Elle engloutit le chérubin au creux de ses bras, le réflexe est naturel. Le petit se colla tout de suite contre le sein généreux qui protège de la censure et arbora une petite risette de vainqueur, narguant son entourage

et peut-être surtout cette période qui ne le gâtait pas. Le père esquissait ce qui pourrait ressembler à un sourire. Ces situations devaient être bien rares et ce réconfort, il fallait le prendre tel quel. Angélique passait ses longs doigts dans la chevelure du bambin avec la tendresse d'une main qui avait aussi manqué d'amour à une autre époque. L'autre main prenait les menottes du petit pour les cajoler humblement. Lui, serrait ses petits doigts autour du pouce d'Angélique comme pour ne la garder que pour lui. Il retourna la tête vers elle, ses yeux s'écarquillaient pour mieux regarder cette nounou occasionnelle. Le regard luisait d'on ne sait quoi, sans doute d'une reconnaissance inconsciente et éphémère qui s'évaporerait dans quelques instants, mais lui ne le savait pas encore. Elle restait muette comme une stèle qui voit défiler des visages d'un autrefois, la glotte nouée d'une peine affligée. Elle était très sensible et ces situations la recroquevillaient dans son non vouloir. On ne peut passer outre certaines réactions du cœur qui se gonflent de l'instant.

« Ça va petit bonhomme ? Comment il s'appelle ? »

Enfin, elle déverrouillait sa torpeur.

« C'est Ludo. Il n'aura connu sa mère qu'un peu plus d'une année. L'autre Manuel, le plus grand a quatre ans. Il ne veut plus parler. Il ne joue plus non plus. Il s'enferme dans sa chambre sans bruit, des heures durant. Ce n'est quand même pas normal à son âge.

-Vous croyez qu'il comprend ?

-Que sa mère soit partie ? Oui c'est certain. Pour le reste je ne sais pas. Il a entendu dire que sa mère était morte, mais il n'en parle pas. Je dois

l'emmener chez le pédiatre la semaine prochaine, ça m'inquiète. »

La conversation était lancée petitement, mais lancée. Le voile qui noie les regards, pour que personne ne puisse y lire les misères intérieures, s'était déchiré. Le papa retrouvait un tant soit peu une stature d'homme moins écrasé par la douleur. Mireille comprit que l'instant était venu pour des confidences que le grand ne devait pas entendre.

« Allez, viens Manu ! On va jouer dans ta chambre, allez viens avec tata Mireille ! »

Le môme ne se fit pas trop prier. Angélique garda le loupot dans ses bras, avec ses sourires et le gamin lâcha un "*Papa, Papa.*"

« Il a oublié le mot maman ! »

Le papa avait des larmes qui suintaient bruyamment du regard, enfermées dans une peine qui ne trouvait que les yeux pour s'extraire.

« Je suis désolé, mademoiselle Angélique... je suis désolé.

-Il ne faut pas Jacques, il ne faut pas. C'est tout à fait légitime, vous en avez plus que le droit, le manque de défaillance n'est toujours qu'apparent pour tous ces autres qui n'éprouvent pas de sentiments, si ce n'est pour leur orgueil de bête même pas sauvage. Et puis s'il vous plaît, pas de mademoiselle. »

Encore une fois, la manche de son pull fut salvatrice, il tentait d'effacer ce moment de faiblesse, essuyant ces quelques larmes, les lissant sur la peau d'un visage buriné, non par les embruns d'une mer, mais par la colère du temps. Elle posa une main sur celles tremblantes du papa

« Angélique, je vous ressers un café ?

-Avec plaisir. »

Il quitta quelques minutes cette pièce et revînt avec une cafetière redondante de ce noir qui fume et réconforte.

« Cela vous gêne si je fume une cigarette ?

-Vous êtes chez vous Jacques ! La moindre des choses c'est que vous puissiez au moins faire ce que vous voulez. J'en fumerais bien une aussi, je vais porter Ludo à Mireille.

-Très bien comme ça. »

Il se retrouvait tout deux, face à face. Angélique ne savait pas par quoi commencer, c'était délicat. Il avait bien vu que cette belle jeune femme était aux abois et prit le diable par le corps

« Angélique ! Mireille vous a raconté déjà pas mal de choses sur Ludine. Je ne pense pas que je vais vous en apprendre beaucoup plus.

-Vous la connaissiez dans la vie de chaque jour, c'est peut-être différent ?

-Peut-être oui ! Ludine, c'était toujours un grand amour. On n'avait pas beaucoup d'argent, mais cela n'empêche pas d'être heureux. Bien sûr... tout ne fut pas toujours bleu, mais j'aimais ma femme, à ma façon peut-être, pas très démonstratif. Je n'ai rien compris quand elle est partie. Rien ne présageait cela. Quelle mouche l'a piquée ? Pourquoi laisser les enfants pendant si longtemps ? Je suis certain qu'elle serait revenue les voir tôt au tard et peut-être même rentrée à la maison. Elle ne serait pas restée ainsi longtemps, elle les aimait ses enfants, elle n'avait pas un sou de méchanceté. Elle était un peu arrogante, mais c'était dans son caractère. Elle détestait l'injustice. Oui, je suis sûr qu'elle serait revenue à la maison... un jour.

-Vous pensez que son geste n'est pas pour cela ?

-Oui... et non. Oui parce que c'est ça qui a entraîné tout le reste. Non, parce que c'est certainement les conséquences de cette histoire qui l'ont mise si bas. C'est une femme fière, son combat au syndicat était noble, rien à voir avec ces autres qui n'utilisent la GCT que pour arranger leur convenance personnelle et pour des batailles d'un autre siècle. Elle me racontait souvent comme elle était écoeurée de toutes ces personnes dans l'entreprise, de tous ces syndiqués atrophiés et surtout de ces lèche-culs de cadres, ces petits merdeux d'arrivistes qui écrasent ceux qui travaillent vraiment. Sans compter ce nouveau patron qui appliquait les règles à sa convenance et pourtant, il était bien incapable de gérer son monde. Elle n'était pas bête, Ludine, assez intelligente même, si elle avait pu poursuivre des études, elle ne serait certainement pas là. Je ne l'aurais sans doute jamais connu d'ailleurs, mais quand on vit dans une cité ouvrière, on reste une ouvrière. Les apparences sont bien trompeuses, Angélique, même certaines de ses copines lui ont craché dessus. Tout ce petit monde fonctionne à la jalousie des autres, elle est loin cette communauté d'avant quand tous se serraient les coudes.

« Mais pourquoi en arriver à ce geste ? Il n'est pas gratuit ! C'est le résultat d'une réflexion sans doute pas saine, c'est reconnu ! C'est un geste désespéré, mais réfléchi. »

Jacques se passait la main autour du cou, est-ce à penser à la corde qui le faisait réagir ?

« Je ne sais pas Angélique... je ne sais pas. Je ne suis qu'un ouvrier. Mais je suis certain qu'à l'annonce des licenciements dans sa boîte, elle s'est sentie responsable. Son histoire avec son connard l'a discréditée et je suis convaincu qu'elle s'est

sentie coupable de n'avoir pu réagir. Ce sont les conséquences qui l'ont tuée et pas la cause, ou les deux peut-être, je ne sais pas... je ne sais plus... Ce qui est sûr, c'est que ses enfants ne la reverront plus jamais... plus jamais.

-Mireille m'a raconté les insultes à son égard, vous êtes au courant ?

-Elle m'a raconté cela aussi, mais la fille que vous verrez cet après-midi vous en dira certainement plus, ce n'est pas une grande copine de Ludine, mais c'est la seule qui pouvait encore discuter avec elle, une syndicaliste aussi et qui a vécu la merde comme on n'en veut pas. Là-dessus, je n'en sais pas plus.

-Jacques... »

Elle posa sa main sur la main de cet homme, une main flétrie, tremblante, amorphe comme si elle devait être amputée tant elle ne servait plus à rien si ce n'est d'amasser les traces de nicotine entre l'index et le majeur dont les ongles étaient brunis.

« Jacques, je ne sais pas si je peux vous être d'une quelconque utilité, mais je souhaitais vous rencontrer pour vous assurer que nous ferons tout pour que la lumière soit faite sur cette histoire. Nous tenterons de retrouver le pourquoi de ce geste.

-Pour moi, ce n'est plus si important, il y a déjà quelques semaines que je n'espérais plus grand-chose. Mais pour les enfants et surtout pour plus tard, peut-être, ce serait bien qu'ils sachent de quoi est morte leur mère et surtout pour autre chose qu'une histoire de cul.

-Je suis désolée de mon impuissance à vos maux. J'aimerais faire quelque chose, accepteriez-vous un petit repas à la maison un de ces quatre ? Mon amie

a deux enfants presque du même âge et vous viendriez avec la famille de Mireille.

-Angélique, vous croyez que c'est raisonnable ?

-Dimanche midi, j'arrange cela avec Mireille !

-Le dimanche est réservé pour mon grand-père.

-Samedi alors ?

-Je travaille le matin.

-Vous finissez à quelle heure ?

-Treize heures.

-Qui garde vos enfants ?

-Mireille.

-Eh bien pas de problème ! Mireille peut venir avant et vous nous rejoindrez après, qu'en dites-vous ?

-Vous, vous êtes une teigneuse, difficile de vous refuser quelque chose.

-Alors c'est bon ?

-Oui, mais simple s'il vous plait !

-Ne vous inquiétez pas, c'est maman et ma tante qui s'occupent de tout cela. »

Mireille était revenue, Manuel avait retrouvé des couleurs, sa tata qui n'était pourtant de sang, avait dans sa besace, des ressources au sourire. Une maman trouve toujours des mots qui, s'ils ne rassurent, donnent l'illusion d'un ciel moins gris.

Mireille avait décidé de rester près des petits et de Jacques ; un coup de fil à son mari et il le rejoindrait pour le déjeuner.

Elle était sur le pas de la porte à saluer Angélique, le petit Ludo dans un bras et Manuel à l'autre main. Jacques était resté à l'intérieur, honteux peut-être de la lumière des dehors.

Angélique quittait ce petit monde d'un pas affligé que les graviers ne supportaient plus. Elle se retourna un instant pour un petit geste d'adieu. Le petit dans les bras de sa tante agitait fébrilement sa petite menotte, geste qui arrache ce qui reste d'un cœur quand on connaît les chagrins qui entourent cet être vulnérable qui ne demandait rien au monde si ce n'est d'être né

Angélique avait la tristesse dans les talons, elle traînait ses godasses sur le bitume crasseux qui soi-disant mène à Rome, à croire que tous les maux du monde prennent le même chemin. Elle remonta dans sa voiture, l'esprit plus confus qu'un matin de brouillard à Londres, affectée, mutilée en son âme. Est-ce normal que des enfants vivent ainsi inconscients de leurs blessures ? C'est bien mal démarrer la vie. Un coup de klaxon la ramenait à la réalité, elle avait égaré quelques règles de conduites.

Déjà se profilait le petit port où trônait le bistrot de Ginette. Il fallait maintenant trouver à se garer, l'endroit était rebutant pour les automobiles, normal, il était d'un siècle où elles n'existaient pas. Pour une fois, pas de problème, juste en face du bar, elle trouvait une place. Elle courut, claquant ses talons sur le pavé mouillé, sans doute un peu en retard. Elle voyait son inspecteur préféré attablé à la terrasse, dans le coin privilégié d'Angélique, à l'abri des averses qui suivent les marées tranquilles, à siroter une bière pression bien fraîche.

« Désolée, je suis en retard !

-Ce n'est pas grave Angélique.

-Je vais dire bonjour à Ginette et j'arrive. »

Le geste fut vite fait, ainsi que pour la petite nièce, qui déjà, sans que la belle n'ait rien

commandé, avait ramené un jus de houblon bien pressé.

Un peu essoufflée, elle s'assit en face du dragueur des apparences.

« Alors, Angélique, la course ?

-Je reviens de chez le mari de Ludine. Quelle tristesse ! Cela me fait mal aux tripes de voir ces deux petiots dans cette mouise.

-Cela doit être bien triste, en effet.

-Il faut les voir pour comprendre. »

Il voulait rompre ces larmoiements, la misère des autres, dans son univers, restait la misère des autres.

« Angélique, j'ai une nouvelle particulière à te donner, que tu pourras utiliser comme tu le veux pour ton journal. Deux jeunes femmes sont venues au commissariat porter plainte contre l'entreprise de Ludine pour licenciement abusif. Il y en a une que tu connais, c'est Mireille Aymar et l'autre une certaine Justine Lelièvre.

-La cachottière, je sors de chez Ludine avec Mireille, elle ne m'a rien dit ! Et puis Justine, c'est une cousine, je ne la vois jamais, mais quelle coïncidence !

-Ce n'est pas étonnant, cette boîte embauche beaucoup de gens de la région.

-Tu as raison, mais c'est tout de même cocasse de retrouver dans ces emmerdements, ma cousine.

-Ce qui est important, c'est qu'avec cette plainte, on va pouvoir fouiller tous les ordinateurs de cette entreprise. Pas seulement pour les licenciements, mais aussi pour rechercher tous les éléments qui pourraient avoir de près ou de loin un lien avec le décès.

-Comment cela ?

-Tu sais ! Le proc, il n'est pas très aimé au commissariat. C'est un vieux gars, je me demande bien s'il a baisé une gonzesse une fois dans sa vie, c'est un frustré ce mec-là. Il n'aime pas les femmes et chaque fois qu'il y a une affaire de ce type, il veut clore le dossier vite fait. Mais là, il est parti en congé deux semaines et son suppléant n'est pas du même bois. Il nous a donné d'office une autorisation de perquisitionner. Ça jase beaucoup dans les "cantines" et les bistrots. C'était encore une usine qui vivait bien il y a encore trois ou quatre ans et aujourd'hui c'est la bérézina.

-Tu fais du social maintenant ?

-Non, mais dès l'instant où il y a une plainte au moins, la machine est lancée et moi le boulot, c'est le boulot. Quoi que tu penses, une pendaison dans une usine, ça fait louche tout de même. D'autant plus que j'ai oublié de te dire. Ludine ne faisait pas partie du plan de licenciement économique, elle était renvoyée pour faute grave. Sans doute pour faire des économies. Ils en profitent pour en virer certains quand ils arrivent à trouver un motif, c'est ce qu'ils appellent "les économies d'échelle".

-Et pour quel motif ?

-Nous ne le savons pas encore, mais Ludine, elle, devait le savoir.

-Je ne sais pas !

-Cet après-midi, nous allons fouiller cette usine, nous en saurons sans doute plus. Ils ne font pas les fiers dans cette boîte. Ils parlent d'une fermeture de deux jours, soi-disant pour du chômage technique. J'en doute, mais qu'ils ferment ou pas, pour nous, ça ne change rien.

-Mais comment allez-vous faire pour les ordinateurs, il doit y en avoir une quantité !

-C'est une équipe spécialisée de NACE qui débarque. Ils en ont pour un quart d'heure par machine. Ce n'est pas une fouille profonde, seulement sur les fichiers des trois derniers mois, copies globales des fichiers créés, modifiés et supprimés. Depuis hier matin, nous avons informé le directeur et le DRH que toutes traces de fichiers supprimés ou manipulés, après notre information, justifieraient une saisie des disques durs et là c'est le blocage complet de l'usine. Ça doit pisser dans les frocs, on dit que ces trous du cul passent bien plus de temps sur Internet qu'à vraiment bosser, nous n'aurons aucun mal à ouvrir une enquête sur des malfaçons de travail conduisant à des poursuites individuelles et collectives. C'est marrant, mais je sens le merdier là-dedans.

-Eh bien quel changement de ton ! Tu as trouvé un gros os à ronger ?

-Ce n'est pas habituel, cela change de la routine et quelque part si ces salauds ont coulé la boîte, il faudra bien des compensations. Les filles de la chaîne, elles, elles n'ont rien demandé. Puis pour Ludine, nous verrons si nous trouvons des traces d'humiliation dans les mails. Ils sont tellement bêtes que je suis certain que l'on va trouver des choses peu ordinaires.

-C'est bien ce que je disais, tu fais du social !

-Ah ! Moqueuse, n'oublie pas qu'il y a un suicide dans cette affaire !

-C'est vrai et c'est bien triste.

Il avait siroté sa bière et se levait.

-Bon, Angélique ! Il faut que j'y aille. Cet après-midi risque d'être long, très long.

-Merci de tes infos, l'autre journal qu'est-ce qu'il en sait ?

-Rien, rien encore, nous ferons une déclaration demain matin. Une journée d'avance pour ton canard, ce n'est pas mal !

-Eh, pourquoi cette faveur ?

-On en a discuté avec le proc assistant. Les infos doivent être traitées objectivement et nous connaissons suffisamment ton honnêteté. Par contre, tu ne cites pas tes sources, d'accord ?

-Pas de problème et merci encore ! »

Angélique sortit de son sac son dictaphone, maligne la petite, elle vérifiait que tout y était bien enregistré. Elle savait que ce qu'il avait dit, était autorisé, mais on ne sait jamais. Elle avalait tranquillement sa bière, la mousse lui dessinait un instant des "mousses tâches" furtives. Elle avait le regard planté dans les cumulus gris sombre qui voyageaient bien vite, lâchant leurs vicissitudes et allant plus vite encore arroser des plus loin. Elle n'était plus sur terre, adossée au fauteuil en résine. Elle devait voyager dans des réflexions si profondes que la réalité de ce qu'on voit, n'existait plus, aussi loin que l'esprit peut chercher.

« Coucou Lili ! » Lolo était près d'elle, face à elle et elle ne l'avait même pas vue arriver. Pourtant, d'où elle était assise, elle ne pouvait pas la rater.

« Cela fait plaisir d'être attendue ainsi !

-Excuse-moi ma chérie, j'étais ailleurs.

-Ça se voit ! »

Laurence se penchait par-dessus la table, les deux mains sur chaque côté de celle-ci pour biser le front de son amie. Mais Angélique releva la tête pour atteindre ses lèvres et les coller aux siennes. Qu'importent ceux qui regarderaient et qui

s'étonneraient d'un baiser de deux femmes ! Ils auront de quoi jaser, mais le cœur a besoin de suffisance que la raison des autres ne peut pas comprendre.

Laurence acceptait de bon cœur ces prémices et loin d'en être surprise, elle appuya le baiser pour qu'il soit plus franc et sincère, pas trop longtemps pour autant, il ne servait à rien d'irriter plus encore ces esprits rétrogrades.

Les yeux d'Angélique sortaient d'une torpeur insipide pour retrouver le limpide de l'iris de sa Lolo aussi loin que le bleu vert de ce lagon permettait d'y puiser une vérité, là où on ne peut plus rien cacher, tant on y voit si près du cœur, là où il n'y a plus d'horizon aux âmes.

Elles étaient bien plantées l'une dans les yeux de l'autre. Laurence voyait bien sûr cette pupille chahutée et voilée, une ombre indiscreète se promenait dans la tristesse. Tout le visage s'en trouvait perturber et elle savait bien que ce n'était pas un état passager et que même sa présence aurait bien du mal à égayer un tant soit peu ce tristounet minois. Elle était bien hors du réel et pour se rassurer, sa main gauche grignotait l'espace qui la séparait de celle de Laurence. Elle essayait d'attraper les doigts de son amie, pour les mêler aux siens et les serrer très fort, presque jusqu'à une douleur physique. Elle voulait lui montrer que si son âme était chahutée, sa volonté était de donner une grande importance à la présence de sa Laurence.

Il était cocasse de les voir assises ainsi, aux postures presque symétriques, le bras libre accoudé à la table, soutenant une cigarette à peine allumée. Chacune était presque le miroir physique de l'autre,

physique seulement, parce que pour les états d'âme, c'était bien autre chose. Chaque côté du tain avait des couleurs bien différentes.

« Alors, ma Lili ! C'est quoi cette peine qui ternit ton visage ? Qui a le droit encore de te peiner ainsi ?

-Tu aurais vu les enfants de Ludine ! Quelle misère ! Cela me fait mal, mal... très mal. Tout à l'heure avec Jean, je me suis retenue, mais avec toi, je ne peux pas. Ce sont des êtres sans âme, rien ne se lit plus sur eux, des zombis, si petits. Des enfants de ces âges ont-ils le droit à ces souffrances que l'on ne comprend peut-être pas ? Tout me remonte de mon plus profond, nous ne pouvons pas les laisser dans cette condition. Il faut comprendre ce qui est arrivé à Ludine ! Je les ai invités à déjeuner samedi prochain, avec tes enfants, ils auront peut-être un peu de quoi se dérider.

-Tu ne perds pas le nord, mes enfants seront bien là... mais avec maman !

-Il y a de la place, ce n'est pas un problème !

-Ma Lili, c'est bien de t'occuper de tout le monde, mais regarde dans quel état tu te mets. Si tu continues, tu vas finir bonne sœur. »

La bouche libérait enfin les muscles des lèvres pour qu'elles tentent d'esquisser une humeur un peu plus sympathique. Elle laissait un instant se consumer la cigarette dans le cendrier, pour secouer sa chevelure en toute liberté ce jour et essayer de se redonner une attitude.

« Bonne sœur ! Pourquoi pas ! S'ils acceptent que nous continuions à faire l'amour. Il ne faut pas rêver ! Je vais rester ainsi, je ne voudrais surtout pas te perdre.

-J'espère bien ma Lili, tu ne vas pas me priver de toi ?

-Bien sûr que non, ma puce. »

Les doigts se resserraient de nouveau comme pour ne faire qu'une main à dix doigts et comme pour que le sang circule de l'une dans le cœur de l'autre. Elles restèrent ainsi quelques minutes à se choyer du regard, guettant chacune un signe qui s'adressait à l'autre. Le monde n'avait plus d'extérieur, elles seules existaient dans l'instant, perdues en un endroit oublié des autres, sur une île du temps, qui se voit et ne se ressent pas, pour tout intrus au tableau.

« Alors, mes chéries ! Que vous êtes belles de la sorte ! Deux princesses échappées d'un conte de fée et qui trônent sur ma terrasse.

-Mais sans prince charmant Ginette !

-En avez-vous besoin ? J'en doute ! »

Laurence se leva pour biser la vieille tenancière, burinée des embruns d'une mer irrespectueuse.

« Alors, Lolo ! Quel plaisir de te voir avec Lili. Au fait, vous vous rappelez mon invitation. Ce sera pour lundi prochain ! Le midi si c'est possible, je voudrais en profiter pour me coucher de bonne heure, pour une fois, c'est presque un luxe !

-Nous nous arrangerons Ginette. Nous ne raterons ce déjeuner pour rien au monde.

-Merci les filles. Pour ce midi, nous testons une nouveauté, c'est la petite qui a mis cela au point et si ça vous dit ce sera une première.

-C'est quoi ?

-Un repas pour deux, on a appelé cela le "menu des amoureux" et aussi... des amoureuses...

-Allez, parti pour deux menus des amoureux !

-Non ! Je suis désolée, c'est un menu pour deux, vous verrez ! Moi j'y ai goûté ... je n'ai peut-être plus l'âge pour que cela fasse effet ! »

Elle s'esclaffa d'un rire quiet des personnes sages de leurs artères.

« En attendant, deux bières Ginette, s'il te plait ?

-Profitez-en, les filles ! Je retourne en cuisine avec la petite. C'est mon petit neveu qui fait le service aujourd'hui. »

Elle avait le don de détendre l'atmosphère. Une personne, bonne, ressent la peine des autres et a toujours un petit mot pour montrer qu'elle ne les oublie pas.

Le premier plat était arrivé, servi par ce jeune homme. Les choses changeaient chez la mère Ginette. Le minot était vêtu d'un jean, d'une chemise rayée noire et blanche, ainsi que d'un tablier, celui même que vêtaient les auvergnats, quand ils avaient envahi les brasseries parisiennes. Il portait le plateau à l'épaule pour s'affranchir des clients installés. Le plateau atterrissait enfin sur la table livrant la surprise. Originale, la présentation, deux assiettes côte à côte formaient un cœur. Dans le fond de celles-ci, une crêpe au blé noir, couvrant largement la porcelaine. Sur le dessus, au centre, la chair de deux pattes de tourteaux émiettée, cela y ressemblait en tout cas. Une tranche de terrine de poisson maison allongée et quelques praires farcies au beurre aillé garnissaient chacun des côtés du demi-cœur. Quelques petites tranches de saumon fumé roulées complétaient la présentation avec une petite sauce vinaigrée dans un petit ramequin, le tout parachevé avec des petites mouillettes.

Sur cette terrasse, le charme était invité. Tout y était, une parfaite coïncidence entre le met et celles

qui devaient l'estimer. C'était comme dans une nuit si noire, quand la lune est privée de ses ambitions, quand on ne voit plus rien que la lumière des âmes propres qui éclairent les sentiments.

Les doigts jouaient à s'effleurer imperceptiblement pour affirmer ces flux qui rassurent de l'intégrité de l'autre, augmentant en ce moment une impression de dépendance. Pourtant, le poids de l'endroit, introverti de tous ces regards affamés de l'événement, hors des habitudes, ne le permettait plus. Il ne fallait pas trop titiller le courage vulgaire de ceux qui n'acceptent pas, que d'autres soient hors des standards de leur vie, non qu'ils soient trop dissemblables, mais surtout qu'ils soient trop voyants.

Il fallait bien mettre au rancart définitivement ces êtres qui affublent une pertinence à vouloir montrer qu'ils existent autrement. Nul ne doit s'extraire de la normalité. Les minorités doivent se taire et se terrer sous le poids de ces trop nombreux encombrants.

Le sourire béat d'une lèvre adoucie semblait chuchoter à l'autre. L'instant était béni d'une paix lancinante. Les visages détendus se parlaient sans mots en une légèreté qui porte les espoirs où on veut les entendre, ni trop loin, ni trop près, là où les parfums exhalés des pensées méritoires enivrent l'esprit de l'être aimé.

On ignore la force des transmissions mentales, pourtant on doute des charlatans qui promettent des demains et aussi de ces pysys qui tentent d'expliquer les pourquoi des comment sans convaincre pour autant. Pourtant, depuis la nuit des temps, des âmes s'expriment sans dissenter vraiment. Les amours se transmettent par les yeux

et aussi par ce courant qui traverse les mains comme une émanation de chaleur au toucher d'une peau plus douce qu'une assurance.

Les dieux n'y sont pour rien, ni tous ces imposteurs. L'être est ainsi fait pour ressentir par ses sens. Mon chien remue bien la queue au plaisir de me retrouver et le psy n'est pas encore venu le voir pour m'expliquer ses tourments. Je ne l'ai pas vu encore non plus, traîner dans une église priant un dieu des clébards pour le remercier de vivre, quand, celui du voisin traînait encore sous les roues d'un corbillard.

Il faut vivre ces moments, la nature humaine a ses pouvoirs.

« Ma Lili, il ne faut pas que tu te mettes dans ces conditions. Il faut relativiser un peu. Tu souffres pour tout ce que tu entends, voit et ressens. Tu es belle en ta fragilité, mais tu ne pourras pas toujours endurer toutes les peines du monde.

-Je sais ma Lolo, mais je n'y peux rien. C'est ainsi. J'ai toi pour me consoler et ma maman aussi ! »

Une larme naissait au coin de l'œil tel un diamant tout lisse en forme de perle, si transparent qu'on y lisait les raisons du chagrin. Angélique la sentait bien grossir de sa prunelle embuée et n'y faisait rien. Laurence, d'une délicatesse des êtres attentionnés, avec la main experte que seule une femme peut avoir, écrasa la belliqueuse sur le dos d'un de ses doigts et tenta de faire disparaître l'intruse, gardant l'humide sur sa peau comme un cadeau d'amour.

« Tu es belle ma chérie, c'est ta générosité qui transpire ainsi. »

La main de Lolo se faisait plus pressante, était-ce bien nécessaire ? Elle voulait montrer plus vigoureusement sa présence. Angélique le ressentait bien et comme par un mauvais temps parti des bords de mer, une éclaircie agitait le fond du regard, lit des sentiments de Laurence avant qu'il ne s'imprègne complètement au plus profond, rassurant ce qui pouvait bien l'être.

Un vrai sourire commençait à redonner de la décence au visage.

L'ultime trace de détresse de ces instants déjà perdus, s'évaporait pour redonner de la réalité au temps. Les pieds retrouvaient la force de la terre. Laurence se détendait aussi.

« Eh bien, il est bien temps ma grande. Il ne faut pas me laisser comme cela, je pourrais m'évaporer comme une erreur. »

Le climat devenait moins austère. Les deux jeunes filles échangeaient plus que des visions du passé. De nouveau, le torrent des sentiments primaires du cœur, voyageait par les yeux. Le fond des iris s'irriguait des plaisirs d'être l'une si près de l'autre. La pupille scintillait d'un sentiment de bien-être. L'étreinte des doigts se desserrait pour retrouver une certaine souplesse, retrouvant des effleurements donnant aux deux mains un échange de subtiles exhalaisons. Le visage d'Angélique se décripait presque totalement illuminant celui de Laurence.

« Discutons d'autre chose ma Lolo, ce soir nous reparlerons de cela. Alors, ton installation ma chérie ?

-Tout en douceur ma Lili. Tu sais, nous ne sommes que deux au cabinet, mais il va falloir se mettre dans les dossiers en attente.

-Es-tu informée des plaintes dans l'affaire de Ludine ?

-Non !

-Eh bien ! Figure-toi qu'il y a a priori deux plaintes de déposer, une pour licenciement abusif, l'autre pour harcèlement moral.

-Qui est derrière cela ?

-Je pense que c'est Mireille. Pourtant, hier, elle ne m'en a pas parlé. Nous avons passé ensemble un bout de temps et c'était bien il me semble !

-Tu es une journaliste, on ne dit pas forcément tout à une journaliste !

-C'est une cachottière, elle me surprend !

-Tu vois bien que tu n'arrives pas à tout comprendre !

-C'est ainsi... c'est ainsi. Ah non ! On ne peut pas être tranquille. »

Son mobile s'affolait en vibrant, silencieux des sonneries arrogantes pour l'entourage.

« Tu vas tout de même répondre Angélique ?

-Bien sûr, cela m'énerve parce qu'il sonne toujours quand j'aimerais rester au calme.

-Il faut l'éteindre dans ce cas-là !

-Il faudrait que je laisse éteint tout le temps, ce ne serait plus un téléphone, mais un répondeur. Allo ! »

Un petit silence redonnait du sérieux au visage d'Angélique. Laurence, sans être curieuse pour autant, tentait de deviner à qui elle parlait.

« Ah Mireille ! Tu tombes bien ! »

Angélique se passait l'autre main dans les cheveux recadrant derrière les oreilles les mèches rebelles que la brise avait nonchalamment dérangées et qui tombaient maintenant sur le

visage. Laurence s'occupait à torturer ses doigts des deux mains, signe d'une certaine impatience.

« Si je connais un avocat ? Oui bien sûr, j'ai sa collaboratrice en face de moi. »

Laurence fronçait légèrement les sourcils. Elle accentuait son attention à écouter en tournant légèrement la tête pour mieux entendre.

« C'est en fait l'avocat qui a défendu mon grand-père. C'est quelqu'un de très bien. Laurence devrait s'occuper des dossiers... je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter de quoi que ce soit ! »

Angélique souriait de ce que sa Lolo ne pouvait pas comprendre.

« Le mieux, Mireille, c'est que je te la passe. A plus tard Mireille.

-Ma chère Lolo, une communication pour toi. N'abuse pas s'il te plaît, c'est le journal qui offre ! »

En tendant l'appareil à sa compagne, elle tenta du même coup d'effleurer la peau de sa main. Elle pouffait intérieurement et cela se voyait. Laurence ne s'en départissait pas pour autant.

« Oui, Bonjour, Laurence Guilbert....

-Non, il n'y a rien à craindre...

-Ce soir ! Ce n'est pas un problème, vous pouvez passer chez Angélique ?...

-Dix-huit heures, on fait ainsi, au revoir Mireille. »

« Alors, ma Lolo, ta première véritable affaire !

-Je n'en reviens pas Angélique ! Il faut que j'en parle à Philippe.

-Demande-lui de passer ce soir à la maison ? Je pourrais ainsi voir ma tante. Je demanderai à maman qu'elle nous prépare des toasts pour l'apéro ?

-Heureusement qu'il y a Hélène, n'est-ce pas ma Lili ?

-Eh bien oui ! Heureusement que j'ai maman. Tu n'as pas à t'en plaindre non plus ma Lolo ?

-Bien entendu que non. Ta mère est une personne exceptionnelle. Faut-il qu'elle ait tant souffert pour être cet ange ?

-Les blessures de la vie peuvent quelquefois forger des caractères ainsi.

-Tu es bien pareille, ma petite chérie !

-Tu exagères Laurence ! »

Les coups de téléphone avaient atténué les tristesses de ce début de repas. Les visages recouvraient des sourires accrocheurs qui luisent du bonheur précaire de l'instant. Les deux mains continuaient à masser le temps pour montrer à chacune que l'autre était bien là, à se soucier de cajoler ne serait-ce qu'une minute au moins, cette surface réduite de peau à portée des bouts des doigts.

« Bon, les filles ! Je peux avoir un peu de place pour poser les plats ? »

Les deux filles souriaient et s'exécutaient.

« Ginette ! Nous ne prendrons pas de dessert ce midi, nous devons partir de bonne heure.

-Cela fait plaisir ! Les miss coup de vent !

-Mais Ginette !

-Je blague les filles, pour une fois que je n'étais pas au four.

-Nous reviendrons dès que possible.

-Je vous taquine, auriez-vous perdu le sens de l'humour ? Allez ! Bon appétit. »

Ginette était déjà repartie. Les deux jeunes femmes attaquaient le délicieux plat des "amoureux", plongeant la fourchette dans le délice et se scrutant au fond des yeux comme des êtres affamés de sentiments.

La bonne table se déguste dans le silence, sauf pour les religieux peut-être et encore, je n'ai jamais goûté à leur repas, ni leurs gourmandises du cœur aussi.

Les deux amoureuses dégustaient les deux, à croire que le proverbe "*vivre d'amour et d'eau fraîche*" était d'un autre siècle. Le calme qui baignait la table, était auréolé d'une émanation invisible aux autres nez, un effluve de petites choses qui n'appartient qu'à soi et qui s'échange quand deux âmes crèvent de faim. L'instant perdait de la consistance, il figeait le mouvement de ses aiguilles en un mutisme respectueux. Seuls les bruits des fourchettes qu'elles n'entendaient, entrechoquaient l'existence.

Vit-on vraiment ces instants quand l'esprit ne peut plus dominer le cœur ? Existe-t-on encore ? Les sentiments ne sont-ils pas un piège du discernement ?

Les deux jeunes femmes n'en avaient cure. En d'autres temps, privées de leurs artères, elles se seraient satisfaites inconsciemment de sentir en leurs veines couler autre chose que de l'amertume.

Angélique prenait soin de s'essuyer les lèvres des restes de la sauce minutieusement absorbée dans l'assiette avec un bout de pain frais. Elle croisait ses deux mains que soutenaient les coudes sur la serviette repliée en trois pour qu'ils ne glissent pas sur la table. Elles croquaient avec gourmandise les images que le visage de Lolo voulait bien lui offrir.

Elle la regardait aussi finir son repas en laissant elle aussi, une assiette aussi propre qu'au début du dîner. Laurence lâchait un gros soupir et s'étirait un peu repue de cette bombance.

« C'est vraiment délicieux, mais heureusement que nous ne venons pas tous les jours, j'ai l'impression, à chaque fois de prendre deux kilos.

-Tu n'exagères pas un petit peu Lolo ! De temps à autre, ce n'est pas désagréable de dîner toutes les deux.

-Là, n'est pas le problème. Il n'y en a pas, de toutes les façons. C'est une manière de parler ma chérie. »

Elle se redressait pour finir sa bière et d'un geste presque de quémanteuse, elle glissait l'autre main sur la table vers Angélique qui faisait languir sa demoiselle, sans bouger vraiment, la taquinant d'un regard coquin qui ne voulait pourtant rien dire. Puis elle entreprit le même geste pour sentir plus encore les chaleurs qui s'échangent par les pores inassouvis.

« Mais au fait ma Lolo, je n'ai pas vu ta voiture, tu es venue à pied ? Ça fait une trotte tout de même !

-Eh bien, tu vois, tu étais tellement absente quand je suis arrivée, que je n'aie pas osé t'en parler. Ce matin, j'ai voulu apporter les cartons vides aux poubelles sélectives, elle n'a jamais voulu repartir.

-Ce n'est pas la première fois ? Tu te rappelles Lolo, quand il neigeait... et puis après ?

-Elle n'était pas en panne !

-Oui, mais c'est tout comme, tu étais restée dormir à la maison.

-C'est peut-être grâce à elle et à la neige que notre histoire a commencé.

-Peut-être... peut-être ! » Ajoutait Angélique d'un air un peu canaille.

« C'est une vieille casserole et je n'ai pas les moyens de la changer. Il faut que je la fasse réparer.

-Comment vas-tu faire ?

-Elle est au garage. Je l'y ai laissée avant de venir, remorquée bien entendu.

-Quand la récupères-tu ?

-Demain soir normalement, je crains la facture !

-Nous allons nous arranger, ce n'est pas un problème.

-Tu es adorable ma chérie. D'autant plus qu'ils n'ont pas voulu m'en prêter une ! Je ne suis pas une cliente habituelle.

-C'est vrai qu'il n'y a pas bien longtemps que tu traînes dans le coin ! Peu importe, nous sommes ensemble cet après-midi et ce soir aussi.

-Je voulais aller voir mes enfants chez ma mère avant le rendez-vous avec Mireille.

-Tu prendras la mienne, tu me laisses au journal avant. J'appellerai maman pour me ramener ou je me débrouillerai avec quelqu'un du journal.

-Tu as vu l'heure, nous allons être en retard avec Isabelle.

-Les cafés et nous décampons. »

Les deux jeunes apprenties enquêtrices étaient déjà parties à la rencontre de la collègue de Ludine, vers ce bistrot, en face de l'usine. Le chemin était court. Elles n'eurent pas longtemps à s'installer au fond de celui-ci, dans un endroit un peu caché des consommateurs habituels.

Elles attendaient patiemment à cette place, que cette femme leur avait proposée.

Elles n'eurent pas à attendre bien longtemps. Une grande et rustre femme rejoignit sans aucune hésitation, la table.

« Bonjour !

-Bonjour, je suis Angélique et voici Laurence.

-Moi, je suis Isabelle, une collègue de Ludine.

-Asseyez-vous, vous sortez de l'usine ?

-Je viens de finir mon poste, c'est ma semaine du matin, c'est celle que je préfère, cela me laisse l'après-midi pour profiter des enfants.

-Peut-on se tutoyer ?

-Bien entendu.

-Veux-tu boire quelque chose ?

-Un grand café s'il te plait.

-Nous sommes des filles simples, il faut que tu te sentes à l'aise.

-Mireille m'a parlé de toi Angélique. Elle m'a dit que tu étais sympa.

-Mireille ! C'est une femme courageuse.

-Tu as bien raison.

-Tu prends un café aussi Laurence ?

-Oui, comme Isabelle, un grand.

-S'il vous plait ! Trois grands cafés.

-Bien entendu mesdames.

-Tu as un peu de temps Isabelle ?

-Il faut que j'aille prendre mes enfants à l'école. Cela fait environ deux heures.

-Alors, Isabelle ! Tu travaillais avec Ludine ?

La jeune femme enlevait ses lunettes noires pour essuyer des larmes. Le regard était marqué des affres des nuits quand les douleurs pèsent sur la

pupille pour que les yeux ne se ferment pas à oublier un visage égaré, quand il manque à la vue et qu'on croit pourtant encore le voir. Les chants disgracieux des cuillères dans les tasses meublaient cet instant douloureux. Elle laissa ses lunettes sur le bord de la table pour sortir un mouchoir en papier.

-Ludine n'était pas vraiment une amie, mais une bonne collègue de travail. Elle était courageuse dans tous ses engagements. Trop peut-être, elle en agaçait du monde. Même moi, quelquefois, je lui demandais plus de calme. Je suis veuve avec mes deux enfants. J'ai besoin de ce boulot, c'est une bouffée d'oxygène pour vivre. Puis, ce n'est pas si difficile, pas très intéressant non plus d'ailleurs, mais pour assurer un salaire, ce n'est pas si mal. J'en connais qui n'ont pas cette chance. »

Elle avala une gorgée de ce double expresso. Angélique et Laurence l'écoutaient avec attention.

-Comment est l'ambiance en ce moment ?

-Grave, la police est là chaque jour dans les bureaux, fouillant les ordinateurs à ce qu'il paraît, même ceux de l'atelier. Les blouses blanches n'en mènent pas large. Ça frime beaucoup moins, les jeunes merdeux se font tout petits. Dans l'atelier, ça jase. Pendant deux jours, on nous a obligés à prendre des RTT. Mais maintenant, il faut bien bosser et c'est le bordel. Il faudra bien que tout rentre dans l'ordre, les clients, eux, ils ne peuvent pas attendre.

« Qu'est-ce qui se dit ?

-Eh bien, les filles ont réussi à avoir la liste des licenciés, je ne sais pas si c'est bien légal.

-Il y en a beaucoup ?

-Pas de trop dans l'atelier. Ce sont plutôt des cas isolés, comme Ludine, des gens à virer parce que

cela arrange la direction... et voir certains autres, la GCT, pour Ludine, par exemple, ne criait pas au scandale. Ce sont surtout les mecs de la R et D qui étaient sur la liste. Parait-il qu'ils n'ont plus rien à foutre, pas de nouveau projet à ce qu'on dit. Ce qui est à craindre pour nous, c'est l'année prochaine quand les cadences diminueront.

-Entre vous comment cela se passe ?

-Comme d'habitude maintenant, c'est chacun pour soi. Il y a un ras le bol général tout de même. Il y en a marre de cette direction et de tous ces branleurs en blouse blanche. Ils nous bouffent notre boulot sur le dos. On en a eu des directeurs et ça reste toujours des patrons. Mais là, on touche le fond. C'est nous qui allons payer leurs conneries. Même des syndicats, on en a marre, ils se réveillent toujours en retard, alors qu'ils savaient bien ce qui allait se passer. C'est quand même pas dur à deviner, nous on le sentait bien depuis quelque temps. Ces imbéciles, ils voudraient que l'on fasse grève maintenant pour ces trous du cul soi-disant victimes du patronat. Nous ne sommes plus d'accord. Pour des filles comme Ludine, je veux bien arrêter le travail, mais pas pour ces lèche-culs de patron, alors là, non, non et non. Des vraies ordures, comment ils l'ont traitée ces derniers mois, c'est dégueulasse, inadmissible. »

Elle reprit son mouchoir pour écraser une larme de colère et d'écoeurement.

« Ils sont vraiment crades de mettre à terre une femme comme cela. Ils sont très courageux de s'attaquer à une si frêle personne.

-Elle avait du tempérament pourtant ?

-Oui, jusqu'à qu'elle fasse cette connerie. Mais après, quand elle s'est retrouvée toute seule, alors

là, facile pour eux prétendus intelligents, parce que diplômés. Elle ne pleurait même plus, tout cela lui faisait mal. Blanche, blanche comme un macchabée, elle n'était déjà pas épaisse, mais là, trente-cinq kilos à tout casser, un cadavre ambulante. C'est le toubib de l'usine qui lui a demandé d'aller voir un médecin pour qu'elle se fasse arrêter et se faire soigner. Elle avait atteint des limites, le toubib lui avait notifié une incapacité de travail. Ici, ce n'était plus possible pour elle, certains s'acharnaient trop sur elle jusqu'au bout, sans pitié comme on bat une victime à terre jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus. De porte drapeau d'idées, elle était devenue une lavette, une moins que rien.

-Comment acceptait-elle cela sans se battre ?

-Je pense qu'ils avaient trouvé la faille, en la traitant de mère indigne. Ils l'avaient touché là où ça fait trop mal.

-On a tous au fond du cœur, des choses que l'on cache, mais qui ne résistent pas aux regards vicieux de ces pervers qui cherchent à blesser. En un endroit qui n'appartient qu'à soi, on tente de le protéger coûte que coûte, pour que les privés d'amour ne puissent pas les atteindre pour pouvoir exister. La médiocrité s'incruste comme une salissure indélébile.

-Ouais, ça doit être un truc comme ça. Eh bien ! Ils ont trouvé la faille pour la détruire.

-Comment cela se traduisait au quotidien ?

-A l'atelier, ce n'était jamais directement, ils sont très courageux ! C'était souvent des post-it anonymes, sur son poste de travail. J'en ai gardé quelques-uns pour les montrer à mon mari tellement je trouvais ça dégueulasse, des réflexions pleines de sous-entendus.

-Tu as gardé ces bouts de papier ?

-Oui, bien sûr, je les montrais à des amis et à mon mari comme preuve de la connerie humaine, tellement ça m'écoeure. Personne ne me croyait, les imbéciles.

-Et les réflexions ?

-Je ne m'en rappelle pas de toutes, mais ils y en avaient de bien crues. Certaines filles de l'usine, l'avaient surnommée "la poule à Bosch". Le chef d'équipe, à chaque prise de poste, lui demandait quand est-ce qu'elle viendrait les cheveux rasés. Tout ça parce qu'elle avait couché avec un cadre, ce n'est quand même pas un crime ? Elle, la révolutionnaire ! Vous savez dans l'usine, les gens peuvent être méchants entre-eux, les mots sont souvent crus, mais ce n'était pas le pire. Il faut voir les brimades quotidiennes. Un jour, ils l'ont convoquée pour un retard d'une dizaine de minutes. Cela arrive bien à d'autres ! Ils l'ont fait poirotter dans le couloir du DRH, une bonne heure avant qu'il lui mette un savon avec menace d'avertissement, voire plus. Quand elle est revenue, ce connard de chef de l'unité de production, l'engueula comme du poisson pourri, parce qu'elle n'avait pas fait sa cadence. Et ce ne sont que des exemples.

-Mais ce sont des exemples comme celui-ci qu'il faut établir pour prouver le harcèlement.

-Tu sais, ce n'est pas bien difficile. Il suffit de leur demander le suivi de production de ce jour par exemple. Tu as les relevés de ce qui se produit heure par heure. Et avec l'heure de pointage, vous verrez bien qu'ils l'ont faite attendre exprès.

-Cela ne suffira pas, ce n'est pas ces détails qui prouvent le harcèlement, seulement le contexte.

-Moi, je veux témoigner de ce que je sais. Dites-moi qui dois-je rencontrer ? Je ne suis pas la seule. On sent bien que tout va se casser la gueule et on ne veut pas être les seuls à payer, on ne veut pas que les vrais coupables s'en sortent. Tu sais, j'en ai ma claque, j'attends une réponse pour un autre boulot dans un centre d'appel téléphonique. Je ne risque pas grand-chose, on ne peut pas laisser l'image de Ludine hanter cet atelier sans rien faire.

-Tu veux porter plainte aussi ?

-S'il le faut, bien entendu, mais contre qui ?

-Mireille a porté plainte contre la société pour abus de biens sociaux ou quelque chose dans ce genre-la.

-Je ne savais pas !

-Lolo, qu'en penses-tu ?

-Ce serait bien que chaque personne qui le souhaite, porte plainte séparément.

-Il faudrait peut-être que l'on se réunisse à l'extérieur de la boîte avec vous deux, un soir ? Non !

-Ce serait bien, mais il faudrait que Jean soit là. Autrement je pense que ce serait illégal. Jean c'est l'inspecteur de police.

-Vendredi, ce serait bien, on sera en chômage technique, je ne sais pas pourquoi, mais on ne travaille pas.

-Lolo, tu peux me passer ton mobile. Ma batterie est presque vide.

-Bien entendu, mais je n'ai pas le numéro de Jean.

-Ce n'est pas grave, je l'ai sur le mien. »

Angélique lui expliqua la situation. Il avait l'air satisfait de la tournure des événements, un peu

irrité que les filles marchent sur ses plates-bandes, mais quelque part cela l'arrangeait bien. Elles faisaient le sale boulot, le "porte à porte" et en plus, il pourrait recevoir un maximum de témoignages en peu de temps et dans un même endroit. Le procureur remplaçant voulait lui-même être présent, mais sans intervenir pour prendre la température comme il le disait. Jean avait confié à Angélique que les fouilles des ordinateurs commençaient à lâcher des choses intéressantes, tant vis-à-vis de la santé de l'entreprise, tant vis-à-vis du harcèlement avéré envers Ludine, pas de lien direct entre les deux affaires. Il insuffla à Angélique qu'elle pouvait aller plus loin dans son prochain article, d'autres plaintes étaient déposées depuis le matin. Le dossier enflait. Il fallait faire vite, les preuves formelles seraient difficiles à trouver. Il y a beaucoup de choses qui se disent et ne s'écrivent pas, il ne fallait pas qu'elles s'envolent en des oublis irrémédiables. La conversation dura un moment, elle s'était retirée un peu, pour que tout reste confidentiel entre eux. Il fallait bien passer au journal, comme à son habitude, tout était enregistré, que ce soit les propos d'Isabelle et aussi la conversation téléphonique avec Jean. Lui, ne se faisait aucun doute sur cette "méthode". C'est pour cela que ce qu'il lâchait, si peu soit-il, était bien fondé.

« Isabelle ! C'est OK pour vendredi matin, comme ce qu'on a dit tout à l'heure. On fait cela ici. J'ai vu avec le patron du bar, il nous laissera la salle du fond. De plus, ce sera officiel, vis-à-vis de l'usine, l'inspecteur vous enverra, dès demain matin, une convocation chez vous. Par contre, demande à tes collègues dès ce soir, qui sera présent, pour que je lui communique une première

liste, je te laisserai mon numéro de téléphone. Après, on s'arrangera, tu leur dis bien que leurs témoignages ne doivent porter que sur des faits, il faut laisser les rancunes personnelles au vestiaire, n'est-ce pas ?

-Mireille ne s'est pas trompée, tu es une fille sympa. On se sentait dans la mouise sans aucune aide. Ce ne sont pas ces faux-culs de syndicats qui en feraient le dixième. D'accord pour vendredi.

-Allez Isabelle, n'oubliez pas que nous nous voyons mercredi !

-Au revoir Angélique ! A demain Laurence ! »

Les trois femmes se séparaient, mais le temps, mine de rien avait rogné un bon espace du tour du cadran, environ deux heures.

« Tu te rends compte ma Lolo ! Il faut que tu y ailles. Tu me laisses au journal ? Je trouverais bien une âme charitable pour me ramener ou maman. Il y a de belles femmes et de beaux garçons au journal, n'est-ce pas ? »

En réponse, elle reçut un coup de bloc à papier sur la tête, se protégeant avec ses mains d'autres coups qui pleuvaient. Elle riait contente de son coup d'un rire d'enfant vierge des soucis de l'amour.

« Ah ! Tu te trouves maligne ! Tu n'as pas honte ! En public ! Devant tout le monde. Tu me le revaudras ! »

Angélique stoppa son pas, se retourna d'un air plus sérieux. Elle regarda Laurence d'un œil virulent et, vigoureusement, elle l'agrippa dans ses bras, pour un baiser d'une tendresse expiatoire, devant un monde affairé à ces riens qui occupent une journée, sans qu'ils regardent ce qu'ils voient,

dans la rue, sans pudeur, sans rien. Simplement, elle embrassait l'être qu'elle aimait.

Laurence en était ébahie, les pommettes rosies de cette surprise, la pupille dilatée de tant d'élan démonstratif.

« On a beau se connaître, tu es et tu seras toujours surprenante ma Lili ! »

Angélique continuait à faire la folle, "heureuse d'être faite" comme on dit. Elle fouilla son sac, en extirpa des clefs, les jetant dans les mains de Laurence.

« Allez, allez ma Lolo ! Au journal, vite ! Vite ! Tu vas être en retard !

-Mais j'ai le temps ma Lili. N'exagère pas.

-C'est ce qu'on dit et après on prend des risques !

-Alors ! Je ne sais pas ce que tu as bu, mais tu es dans un état !

-Tu devrais le savoir ! Nous étions ensemble.

-Eh bien ! Si c'est le café qui te rend comme ça. Il faudra te trouver autre chose à boire.

-Mais ma Lolo, tu ne vois rien, j'ai bu, siroté, sucé tout ce qui baignait dans tes yeux. Regarde, comme ils sont ternes maintenant. On se demande si tu arrives à voir encore. J'ai tout absorbé de ton âme, il devait y en avoir et en avoir, j'en suis complètement saoule.

-Alors, là ! C'est pire, cela ne s'arrange vraiment pas, tu disjonctes ma Lili ! »

Elle baissa tout de même le pare-soleil pour se regarder dans le miroir de courtoisie caché dedans, on ne sait jamais. Il n'en fallut pas plus pour qu'Angélique se bidonne à l'extrême ne pouvant retenir quelques gouttes de pipi qui s'évanouissaient dans la culotte.

« Mais Lili, c'est vraiment du n'importe quoi !

-Bon, allez ! On se calme, Lolo n'a plus d'humour. »

Vrai que la jeune fille se calmait. Mais ce que son iris coquin et ce que son cœur, pensaient, ne se devinait plus dans le regard. La voiture était sur le chemin du journal. La circulation était fluide. Angélique se tournait sur le côté gauche du siège pour mieux voir sa Lolo de profil, sérieuse dans sa conduite. Elle se pencha jusqu'à ce que sa joue repose sur l'épaule droite de sa bien aimée, puis se rapprocha tout entière près d'elle. Elle passa sa main droite sur le genou droit dénudé et caressait le bas de la cuisse avec la tendresse d'une main maternelle, scrutant l'œil qu'elle ne voyait qu'à demi pour voir si cela déclenchait quoi que ce soit. Comme Laurence restait impassible dans son apparence, elle remonta un peu plus haut pour provoquer son amie. Le manège dura un moment jusqu'à ce que Lili trouve la manche de la culotte pour passer sa main dedans, là où les envies lâchent des muscs en pensant au plaisir.

« Eh bien ! Dis donc ma Lolo ! Cela te fait de l'effet !

-Bien oui, ma chérie, rien de ce que tu peux me faire ne me laisse indifférente. Mais crois-tu que c'est raisonnable de conduire ainsi ? Heureusement que je roule doucement c'est aussi bien, j'ai encore du temps. Mais ce n'est pas sérieux ! »

Angélique avait vraiment repris son sérieux, déjà replongée en ses pensées, passant du vert volubile au rouge des silences nerveux.

“Je suis vache avec ma Lolo, elle fait tout pour que je sois heureuse et moi, en récompense, je

l'emmerde jusqu'à peut-être lui faire honte. Je devrais être plus attentive, je l'aime. »

« As-tu dit quelque chose Lili ?

-Non mais...tu lis dans mes pensées ?

-Non, j'ai seulement cru entendre quelque chose.

-En fait, je n'ai rien dit. Mais je pensais comme je t'aime. Je me trouvais vache avec toi. »

La voix baissait d'une octave, plus grave, plus solennelle. Elle paraissait bien plus sincère, une confession en quelque sorte.

« Tu es vraiment bête. En cinq minutes, je t'ai vu en tes extrêmes, l'un enjoué et là d'un triste, l'un extériorisé, l'autre intériorisé. C'est ton charme ma chérie et quand je dis ton charme ! C'est toi, entière, fière, blessée à tour de rôle. Et tu arrives encore à te reprocher quelque chose parce que tu m'as mis un peu en boîte ! Mais arrête, de vouloir être parfaite ! Sois plus simple. Je t'aime comme tu es, je comprends maintenant ce que tu m'apportes de plus qu'un homme, bien plus qu'un homme, c'est ta sensibilité à fleur d'âme. Ce plaisir que j'ai d'être près de toi, de tes caresses, tu es sensuelle presque à l'infini. Tu communique le plaisir d'exister même au temps des conjugaisons qui n'existent pas encore. C'est toi que j'aime, pourvoyeuse d'amour, libératrice des sens, je n'ai pas besoin de fermer les yeux et de penser à autre chose pour jouir avec toi, bien au contraire d'ailleurs. Les souvenirs disgracieux des phallus volubiles me semblent bien peu de choses en rapport à ce que tu me donnes. Tout reste beau sur ton corps, même après l'amour, un peu distendu, mais toujours avenant à mon plaisir. Tu n'as rien qui pend lamentablement entre tes cuisses et tu ne

te retournes pas pour dormir et cacher ce triste fléchissant qui montre son vrai visage.

-Mais ma Lolo ! »

Laurence avait un petit peu d'une rosée d'un réveil un peu trop matinal qui pointait à l'horizon d'un regard pourtant assuré. Avec les vœux qui protègent les espoirs, Angélique effaça l'effrontée acrobate pour taire ses propos prétentieux. Laurence appuya légèrement sur ce doigt salvateur, remerciant en quelque sorte qu'elle ne se dévoile plus encore. La voiture, bien qu'à une allure de sénateur, avait réussi à rejoindre le quartier général du journal.

« Nous sommes déjà arrivées ma Lolo. Je n'ai pas vu le temps passé.

-C'est normal ma puce, à force de me taquiner !

-Allez, fais-moi un bisou. Il te reste encore un peu de temps pour rejoindre tes enfants, mais il ne faut pas que tu traînes. Tu as bien une bonne dizaine de kilomètres pour une demi-heure, cela devrait le faire !

-J'y vais ma Lili. Allez saute ! Il y a de belles nanas et de beaux gosses qui t'attendent pour te ramener.

Angélique souriait et pour faire taire sa dulcinée lui colla un baiser qui taisait toute arrogance. La porte claquait à peine encore, que la voiture s'éloignait de ce lieu.

D'un autre endroit qu'ici, on voyait deux mains qui se saluaient sans se quitter vraiment. Ces adieux, même pour quelques instants, font mal aux tripes, mais il faut bien retrouver ses obligations.

Angélique poussa les portes de la rédaction pour s'affairer à son article. Après un salut collégial, elle s'assit à son bureau. Pierre n'était pas encore

revenu d'une mission. Dans tous les cas, il lui faudrait l'attendre, la tournure des événements faisait le climat dangereux, l'avis de Pierre ne serait pas un luxe. Elle s'attela à la tâche dans cette officine où l'après-midi, les heures étaient plus que studieuses. Les minutes s'affalaient sans un bruit presque pour rappeler qu'il ne fallait pas traîner. Chaque matin, le journal doit paraître et hors de question que les colonnes soient vides. Bien entendu, il y avait quelques sujets bateaux prêts pour combler un accident.

Enfin, elle releva la tête, détendant ses doigts des crispations dues au clavier, scrutant le plafond pour tenter d'y trouver une quelconque vérité. Elle relut son écran qui vomissait l'article du lendemain, calée bien au fond de son fauteuil, la main droite prête à se jeter sur les touches, averties d'une correction brutale.

« Alors, Angélique, tu es prête bien de bonne heure aujourd'hui ?

-Je ne t'avais pas entendu Pierre, Mais oui, j'ai des invités ce soir, Lolo et son patron d'avocat Philipe ainsi que Mireille qui veut défendre sa plainte.

-Ce n'est pas un reproche Angélique. L'important c'est qu'à vingt-deux heures, nous puissions finir les mises en page. Le reste est selon votre bon vouloir.

-De toutes les façons, je voulais valider avec toi. Ce que m'ont dit, Jean et les filles de l'usine, fait que l'article est plus saignant.

-S'il le faut, bien sûr. Des infos que j'ai eues, tout s'accélère, demain il y aura des gardes à vue. Tu as raison, viens dans mon bureau, nous serons plus

tranquille. Laisse ton ordinateur, met ton fichier sur le réseau transfert.

-Je te rejoins dans deux minutes. »

“ Qui a poussé Ludine ?

Aux dires de la police et des témoins ayant connu Ludine, certains se sont acharnés sur elle pour la détruire et qu’ainsi arrive ce dénouement tragique. Il est difficile à ce jour de citer nommément les acteurs macabres d’un suicide organisé. Bien sûr personne n’a passé la corde au cou de la jeune maman, bien sûr personne n’a appuyé à sa place sur le bouton qui actionne le palan pour que la corde se tende. Mais quelque part, quelqu’un a bien accroché cette corde au plafond et si ce n’est par les mains, c’est par la méchanceté, pire par le plaisir d’enfoncer quelqu’un de trop voyant, par le plaisir de s’acharner sur une faiblesse pour masquer les siennes.

Honte à ces cadres en culotte courte, qui, derrière un diplôme à bas prix, ont fustigé cette femme jusqu’à la honte de vivre, jusqu’à la honte d’exister et d’être la mère indigne d’enfants abandonnés.

Honte à ces patrons, avertis de cette mise à mort et qui ont attendu cette occasion pour taire leurs méfaits et qui font de cette usine un cercueil d’emplois. Certains que ceux-ci et ceux-là, par leur incompétence, voire leur travail bâclé, ont accéléré les conséquences.

Honte à ces syndicats qui, sous couvert de guerres perpétuelles aux patronats, ont défendu ces incompetents. Il est vrai que leur protection, leur permettent de voir l’avenir jusqu’au dernier emploi,

le leur. Ils savaient les pertes de contrat, ils savaient qu'un jour tout partirait en ruine, ils n'ont pas réagi à temps.

Les fins ont une fin et celle de Ludine n'est peut-être pas séparée de celle de cette usine. La police enquête, auditionne, perquisitionne et il y a fort à parier que certains arrogants se serrent les fesses.

Honte à ces collègues avides de méchanceté qui ont refusé son regard repentant, la rejetant hors de leur vue.

Honte à tous ces autres qui tentent de ne sauver que leur tête, en enfouissant dans ce purin pestilentiel ceux qui ne peuvent plus lutter.

Merci à celles qui ont encore le courage de braver l'imposture, de porter plainte contre l'inacceptable. Il ne faut pas laisser impuni ni ceux qui ont poussé Ludine au fond des trous de la mémoire, ni ceux qui ont brûlé l'espérance d'ouvrières qui méritent bien mieux que ce que ces jean-foutre incompetents leur laissent en souvenir.

Merci aussi à vous, les silencieux qui lisent nos paroles et les colportent plus loin. Vous êtes si nombreux que l'on peut espérer que nos demains ne verront plus cela."

« Je trouve ça, un peu trop gentil, tu n'es pas d'accord Angélique ?

-Je peux le réécrire si tu veux ?

-Non, non, ce n'est pas si mal. Il faudra que demain, on en sache un peu plus. On va grossir l'équipe. En appoint de la stagiaire qui trie tes mails, je vais demander à Bertrand, c'est un fouineur. Qu'en penses-tu ?

-Je ne voudrais pas que Bertrand se sente obligé de travailler avec moi !

-Je le connais depuis bien longtemps, il n'a qu'une seule ambition, fouiner.

-Mais, acceptera-t-il de travailler avec moi ?

-Non Angélique, pas avec toi, avec nous. Ne t'inquiète pas, ici, il n'y a pas de hiérarchie. Il y a, moi et les journalistes. Bertrand a un talent rare, il déniche l'introuvable.

-Ce n'est pas un problème Pierre, mais il faut que j'y aille.

-Tu repasses demain matin et tu accroches Bertrand. Laisse le s'organiser, il est complètement autonome.

-A demain Pierre. Florence ! On peut y aller, tu m'accompagnes ?

-On y va. »

Florence fréquentait le même trajet qu'Angélique et pouvait ainsi la raccompagner.

Cet après-midi semblait dans les gris des soirs trop pressés d'enfouir les vilénies de l'homme qui se voient. Il était grand temps de rejoindre la maison. Bientôt elle arriverait après ses hôtes d'un soir pour un apéro qui se doit, par définition se tenir avant le repas.

« Merci Florence, tu ne veux pas boire un verre ? Tu es certaine ?

-Oui Angélique, je suis pressée. Je rentre d'un voyage de trois jours, j'ai envie de retrouver mon mari et les enfants ?

-Bonne soirée, encore merci Florence ! »

Comme de bien entendu et vu le nombre de voitures engagées dans l'allée, tout le monde était là, sauf Laurence a priori, puisque la voiture d'Angélique n'était pas là. Elle grimpa les marches du perron quatre à quatre, bouscula la porte

d'entrée, se faufila au salon, se débarrassant de son blouson discrètement au passage.

« Veuillez bien m'excuser, c'est la course au journal. Bonjour ma tata, Philippe. Bonjour Mireille, Richard. Bonjour maman, pas de nouvelle de Laurence ?

-Elle n'a pas appelé en tout cas !

-Il ne faut pas rester debout. Allez, installez-vous ! Mireille près de Philippe, vous pourrez discuter des procédures. Au fait Philippe, je pense qu'il serait bien que tu te libères vendredi matin. Je pense que Laurence sera très débordée. On a en fait organisé une rencontre dans l'arrière salle du bistrot en face de l'usine avec l'inspecteur, le procureur, nous et les personnes de l'usine qui voudraient porter plainte. Elle ne t'a pas appelé pour te le dire ?

-Non, mais ce n'est pas bien grave. C'est inhabituel comme démarche, mais si le procureur est présent, rien à dire. Cela aura le mérite de gagner du temps.

-L'objectif du procureur est que cette affaire soit close sous six mois ainsi que l'engagement des poursuites pour une session du tribunal dans neuf à dix mois.

-Prompt le procureur ! Il a raison, cette nouvelle constitution nous le permet. Il va falloir faire vite. Je connais bien, même très bien les avocats poussiéreux de la société. C'est cocasse, c'était des deux mille-douzards, ceux qui avaient osé bousculer ce monde.

-Je m'inquiète un peu pour Lolo, permettez que je l'appelle. Maman, peux-tu aider à servir ? Philippe, merci de voir avec Mireille et son mari. Tu leur expliqueras les procédures et ce qui risque

de leur arriver, financièrement et comment tu pourras leur faire bénéficier du droit d'équilibre. »

Angélique s'isola quelques instants pour tenter de joindre Laurence sur son portable, mais rien... que la messagerie. De plus sa mère, en prévision de son départ pour ici, s'était fait couper sa ligne. Cela l'inquiétait. Elle revînt vers ses invités, le regard sombre d'une fatalité.

« Alors, ma puce, pas de nouvelles de Laurence ?

-Non, tata, cela me tourmente. Ce n'est pas dans ses habitudes d'être en retard et encore moins de ne pas avertir. »

L'apéro ne s'éternisait pas. Mireille et son mari rentraient chez eux, il ne faut pas abuser des aides pour garder les enfants.

Philippe et Jeannine acceptaient de rester pour le dîner, plus d'ailleurs pour accompagner Angélique dans cette attente. Elle, l'œil rivé sur la pendule n'était plus avec eux.

Le vieux téléphone du salon s'ébroua pour éveiller le tintement agressif de sa sonnerie, Angélique se jeta dessus comme une morte de faim.

« Allo ! Allo !... ah c'est vous Jean !... »

-Ma voiture !... quoi !... un accident !...

-Vous... vous avez bien fait d'appeler...

-Et Laurence ?...

-Vous ne savez pas... qui est au volant ! Les pompiers désincarcèrent une personne coincée dans la voiture... et vous pensiez que c'était moi ?...

-Mais Laurence ?...

-Vous préférez que je vienne... c'est tout près d'ici.

-Maman ! Maman ! Laurence a eu un accident avec la voiture. C'est grave... viens avec moi ?

-Mais Philippe et Jeannine ?

-Ils feront ce qu'ils veulent, attendre ou rentrer.
Tu viens ou quoi ?

-C'est moi qui vais avec toi Angélique. » Rajouta Jeannine.

Derrière les deux femmes, la porte claquait d'inquiétude sur son huisserie. Angélique perdait ses notions de calme, bouleversée par la nouvelle, elle ne pouvait trouver une mesure à son comportement. Sa Lolo était dans une grosse mouise, il fallait vite l'aider.

« Mais tata, qu'est-ce que tu fais. Va plus vite !

-C'est sur quelle route ?

-Mais je n'en sais rien moi ! Il ne m'a rien dit. Prends à droite comme pour aller au journal. J'appelle. »

Mais déjà le bruit des sirènes était perceptible, cela ne devait être bien loin. Des scintillements de gyrophares amusaient la nuit au loin.

« C'est par là ! C'est par là ! »

Rapidement, la voiture fut bloquée par des gendarmes qui barraient tout passage.

Angélique, agitée de son corps, agitée par ses mots, tenta d'expliquer à l'un d'entre eux que c'était sa voiture et son amie. Mais tout était embrouillé en ces propos pour qu'elle puisse être comprise. Jeannine prit le relais calmement. Il fallait garer la voiture sur la berne entre les deux ormes qui tentaient de grandir. Ce qui fut fait, un des agents les guida plus loin. Angélique était agitée, énervée, bien plus même. Ses mains cognaient le dessus de sa tête priant que tout était une erreur du temps ou quelque chose de semblable à cela. Elles approchaient du désastre dans un capharnaüm des sons stridents des sirènes assoiffées et qui devraient

se taire et dans un déluge des lumières qui semblaient clignoter du bleu à l'orange, blessant les regards de leurs agressivités abusives. Angélique s'accrochait au bras de sa tante, les dernières dizaines de mètres étaient rebutantes d'incertitude. Plus elles s'approchaient, plus elles voyaient de monde s'affairer autour du pied du mur de l'atelier de couture, dans ce virage. Angélique voulut courir vers ce tas de tôle qu'elle reconnaissait comme sa voiture, elle fut vite agrippée par d'autres agents qui l'empêchaient d'aller plus loin. Il fallait qu'ils la tiennent et même plus que cela, l'aide de Jeannine n'était pas superflue. Elle avait complètement perdu la notion de quoi que ce soit. Elle tentait d'échapper aux tenailles qui lui pinçaient les bras, en criant.

« Laurence, ma Lolo, je suis là ! Ne t'inquiète pas ! Ne t'inquiète pas !

-Mais calme toi ma Lili, cela ne sert à rien !

-Regarde ! Regarde !... Ils coupent la voiture... ils coupent la voiture et Lolo est dedans... »

Deux grands projecteurs des pompiers les montraient en effet, découpant avec une espèce de ciseau géant, le toit de la voiture tel le couvercle d'une boîte de conserve. Elle s'agitait de plus pour tenter de voir au travers des larmes qui coulaient abondamment, lui masquant la lucidité.

« Qu'est-ce qu'ils font ?

-Ils découpent la voiture. Laurence doit être coincée dedans !

-Non ! Non ! Ce n'est pas vrai ! Dis tata !... Ce n'est pas vrai ! Mais pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce n'est pas possible ! »

Jean s'approcha des deux femmes dès qu'il les eût reconnues au milieu de ces lumières aléatoires qui déforment les douceurs des visages.

« Angélique, il faut être courageuse. Laurence est coincée dans la voiture. Elle est inconsciente, mais son cœur bat toujours.

-Mais Jean, pourquoi ma Lolo ? Pourquoi ?...

-On ne peut rien dire encore, la priorité est de désincarcérer Laurence. Après, nos gars commenceront une enquête pour comprendre. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il n'y a pas de trace de freinage. »

Elle n'écoutait rien. Voyant par-dessus l'auto, le pavillon de tôle déplié brillant ainsi des gouttes de pluies où se reflétaient les feux, Angélique se recroquevillait de crainte. Elle se mordait les doigts des deux mains à sang, se penchant pour tenter de mieux voir, flageolant des jambes. Jeannine la serrait bien contre elle de crainte qu'elle s'écroule, Jean restait tout près au cas où la demoiselle faillirait pour de bon. Des fumerolles s'échappaient au-dessus du désastre.

« Ça prend feu ! Ça prend feu !

-Non Angélique, cela a failli tout à l'heure, mais les pompiers ont pulvérisé de la mousse sur la voiture. »

Elle restait sur les nerfs, bloquée dans son attitude, les yeux déjà rougis, exorbités, tentant de regarder à travers des autres véhicules et de ces gens affairés avec tout leur matériel, tendue à l'extrême, prête à exploser de l'inimaginable. Cette femme habituellement si élégante, rayonnante tombait de son aura, mais elle en avait que faire.

« Mais mon dieu, ça n'avance pas ! Il faut qu'ils se grouillent !

-Ils font au mieux, je sais que c'est difficile pour toi, mais il faut attendre, on n'a pas le choix. Tu as froid on dirait ? »

Elle grelottait maintenant, l'air était pourtant doux pour la saison et elle était bien couverte. Elle n'avait plus de raison, les nerfs contrôlaient le corps et donnaient cet état.

Un autre morceau du véhicule était arraché à la carcasse, scintillant des gyrophares bleus et orange.

« Qu'est-ce qui se passe maintenant Jean ? Tu peux aller voir de plus près ? »

Il s'attela à la demande de la tante pour revenir aussi vite.

« Ils la sortent de la voiture ! »

Jeannine serrait Angélique plus fortement encore, Jean était tout près. Il était blême, froid, le spectacle ne devait pas être beau à voir, un silence des mots pesait sur l'incertain. Il fallait protéger Angélique, mais on ne peut pas retenir un fauve prêt à bondir. Décuplant ses forces, elle avait bousculé les gendarmes qui lui faisaient barrage, mais stoppait net son élan, s'écroulait à genoux sur la berne boueuse de la route, claquant des deux poings le sol, s'éclaboussant. Jeannine l'avait rejointe, un pompier aussi était là, tentant de la relever.

Elle lâchait tout, sans force maintenant, les yeux rivés sur le corps de sa Lolo, allongée sur le brancard, déjà perfusée et intubée. Elle n'était pas belle à voir. Les pompiers la couvraient d'une couverture qui cachait à peine les jambes complètement dénudées. Ils avaient dû couper les fringues et l'une d'elles semblait complètement difforme, ensanglantée. Le reste n'était pas mieux, le visage était méconnaissable, tailladé de partout,

boursoufflé, enflé, bleu, le sang se mêlait aux chairs et aux cheveux mouillés, trempés plutôt, ceux-ci mélangés aussi au reste. Les deux bras collés au corps, immobiles comme pour presque une fin, quand l'odeur du marbre ne traîne pas bien loin. Rien, rien ne bougeait plus, les paupières étaient closes et même dans cette pénombre humide, Angélique voyait bien qu'elles ne voulaient pas s'ouvrir. Laurence était complètement disloquée, immobile, imperceptible, mais aussi bizarre que cela puisse paraître, Angélique ressentait quelque chose qui coulait en ses veines. Elle s'était relevée maintenant soutenue par sa tante et cet homme en uniforme, calmée d'on ne sait quoi, le regard hébété, molle, muette de ses mots et de ses maux, toute détrempeée, les mains et les fringues couvertes de boue. Elle figeait son regard sur les cils sombres et insensibles au temps de sa Lolo. Elle tentait de soutenir un souffle vers sa belle. Jeannine laissa sa nièce prostrée ainsi pour essayer de cueillir des nouvelles auprès du toubib du Samu.

Angélique perdait de sa moelle, l'esprit en un monde qui espère et fomenté des images plus positives. Même cette lumière bleue qui s'en va et vient au rythme des misères du monde ne se reflétait plus en ses yeux, le regard était intérieur. Nul ne pouvait plus rien voir, le destin se liquéfiait avec les larmes des dedans, quand l'orgueil ne veut plus rien montrer, quand la force des amours soutient l'âme, quand le fil ne tient qu'à la volonté de deux êtres. Les vrais amours ont des forces insoupçonnées, ils peuvent repousser les marbres trop pressés d'engloutir les erreurs d'un temps qui voudraient se justifier.

Elle n'était plus qu'une momie qui refusait ses bandelettes, certaine d'une perspective, blessée de ses certitudes.

Sa belle, livide de ses affections qui ne s'entendent, s'engouffrait dans le fourgon rouge pour partir en un voyage dont on ne sait s'il y a un retour. Angélique, raide comme un Rodin de bronze, figeait ses sentiments pour ne plus bouger. L'espoir était dans une incertitude, la volonté restait frigorifiée dans une impuissance à se mouvoir. Plus rien ne paraissait, plus rien n'existait si ce n'est ce fil invisible d'une foi. Puis des maux, s'échappe une autre force, le corps retrouve une énergie que la volition ne peut.

« Lolo ! Lolo ! J'arrive, ne me laisse pas. Non, non, ne pars pas ! ...pas sans moi. J'ai besoin de toi. »

Le geste se joignit aux mots. La déliquescence du vouloir prenait le pas sur le relâchement de la vigilance des autres. Angélique était déjà sur les mains glacées de sa Lolo, dans le véhicule, sans que personne n'eût le temps d'esquisser une quelconque contrariété. Laquelle des deux était plus blanche qu'une défunte, nul ne pourrait le dire. Un dieu égaré, y aurait perdu une raison d'exister pour donner un espoir hypocrite à des âmes dispersées.

Elle s'était installée près d'elle sans que personne ne puisse la soustraire de l'endroit, le regard en disait long sur sa détermination, la place était pourtant réduite. Il fallait bien que l'infirmière et le médecin puissent continuer à s'activer près de Laurence, perfusée, masquée, reliée au monde des vivants par des tuyaux, liens physiques qui doivent assurer que rien, rien n'est encore tout à fait fini,

sans pour autant que la paupière n'ait plus ses soucis.

Angélique se faisait toute petite, dans le coin que les soignants lui avaient concédé, maugréant sa présence. L'état de Laurence nécessitait une activité intense, mais devant l'entêtement de la Lili, il valait mieux ce compromis. Bien que si près de sa belle, elle ne pouvait la toucher, les mouvements continuels du toubib et de l'infirmière du SAMU et aussi toujours ces maudits tuyaux et fils, la séparaient de son immobilisme.

Elle tenta un mot :

« Elle respire ? »

-Oui, elle respire, mais mal, très mal, son cœur aussi est chahuté. »

Il lui semblait avoir déjà entendu ces mots quelques années plutôt, quand, elle aussi, végétait dans un lit sans doute bien trop blanc.

Mais là, elle était le regard de sa mère, elle n'avait plus besoin d'imaginer ce qu'elle avait ressenti.

Angélique ne quittait pas d'un cil le visage de sa Laurence scrutant chaque signe qui pourrait rassurer. Elle était d'un calme et d'une sérénité qui ne lui étaient pas ordinaires, les cheveux mouillés tordant les anglaises en mèches collées et luisantes par ces gouttes de pluie. Seul le visage essuyé montrait un semblant de naturel. Recroquevillée sur elle-même, assise sur ce siège de fortune rabattu de la paroi du fourgon, les deux coudes sur les genoux bien collés l'un contre l'autre, les deux mains faisaient reposoir à son menton. Tout le reste était pétrifié dans une douleur accablante et presque éternelle, seules deux petites étoiles scintillaient au

fond de l'iris, jetant leur flux sur les formes de Laurence.

L'immuabilité était relative, les blessures profondes laissent quelques muscles se contracter, les véritables affections étaient évanouies dans une perte de la lucidité. Elle ressentait ces mouvements imperceptibles aux regards inattentifs, elle les discernait et se demandait si ce n'était pas une illusion de son mental. Elle était devenue sourde aux bruits des objets et des voix, tendant son ouïe pour tenter d'entendre un souffle au bout d'un autre monde. Elle était concentrée au maximum, aiguisant la stridence de ses sens, à un point qu'au moindre mouvement d'air, elle frissonnait, telle une poule déplumée et détrempée. Le monde n'était plus qu'intérieur, tout le sang partait irriguer le cerveau dont chaque fibre était en éveil affûté, pour être sûr que rien n'échapperait à l'acuité d'un de ses sens. A chaque instant, elle croyait ressentir la vibration d'un cœur qui bat, ou le souffle étouffé d'une âme qui se démène, ou le battement d'un cil qui dérangeait les ondes néfastes d'un être diabolique. Nul ne pouvait la sortir de cet état second qui tue la pensée et les réflexes mesurés. Personne ne pourrait la faire revenir parmi les autres vivants tant elle veillait à tirer les filaments invisibles qui accrochent un bout de vie à un bout d'espoir.

Longtemps plus tard, elle se rappellerait cet instant interminable et si court, sans consistance pourtant. Elle comprendrait enfin combien avait du souffrir sa mère, quand elle aussi, fut jetée au couvent des limites. Là, elle comprendrait aussi combien d'amour il avait fallu pour vivre ces pénibles moments. On souffre sans pâtir, le moindre espoir donne du suffire. "Maman, maman,

combien je t'aime, combien j'ai mal de t'avoir tant fait languir, moi, je ne le savais pas. En ces instants, mon cerveau n'avait plus de pensées, trop occuper à ce que la machine ne tombe pas en panne, à pallier les dysfonctionnements, à tenter de me garder en veille, économisant mes énergies perdues, dont celles de réfléchir. Maman, je comprends pourquoi on dit que c'est toujours ceux qui restent qui vont souffrir."

Plus un mot tout le reste du trajet, Angélique suivait l'ambulance jusqu'au bout d'un chemin, pas plus pressée d'arrêter que cela. Tant que les choses sont pareilles, pourquoi voir plus loin. Si l'instant ne se suffit, on se suffit de l'instant, de crainte que celui d'après soit pire. Elle était dans cet état qui fait d'une belle femme, un être blessé au plus profond de lui-même, quand cette douleur torture le visage. Il était déjà tant marqué, des rougeurs des pleurs, des paupières gonflées des larmes pourtant évaporées dans un mouchoir au dessein désuet, de la peau flétrie de ne pas avoir assez aimé. Le fond du regard a perdu ses horizons, la pupille devient obscure, le sourcil chiffonné. Au rayonnement du midi succédait un abattement évident et violent d'une mauvaise nuit.

Dès l'arrivée à l'hôpital, il fallut bien la raisonner, elle ne pouvait plus suivre sa belle au bloc. Laurence disparut derrière deux portes battantes vers un monde inconnu des profanes, là où les effluves des âmes côtoient les ombres des éthers, là où se promènent à se chamailler les anges et les diabolins, au moins pour ceux qui croient encore à des dieux incertains. Pour les autres, l'endroit est simplement sinistre, on y entre à peine vivant et on peut en ressortir complètement mort. Il n'y a qu'une porte d'entrée et deux pour la sortie. Entre

ces battants qui mènent au sas où se jouent les fins des destins blêmes, la mort apporte les reconnaissances que la vie a voulues fuir. C'est là que mille doigts s'affairent à régénérer l'espoir, habiles et quelquefois maladroits 'La perfection n'existe pas et personne n'est parfait'.

Là, se jouent des parties plus serrées que celles de Spassky et Fischer. Là, se joue, suivant les caprices malingres d'un virus égaré ou de la lame d'un bistouri maladroit, la vie des autres, toujours celle des autres.

Angélique comprenait maintenant comment sans ces gifles violentes du passé, tout aurait pu être différent, sans pour autant que sa conscience ait pu comprendre un quelconque pourquoi. Ainsi sont faits les destins s'ils en sont d'ailleurs.

La peur de la mort n'est-elle pas plutôt une infirmité de l'intelligence humaine qui crée cette conscience. Le privilège de penser donne celui d'avoir peur. On a appris à exister et à être, pour qu'un beau jour, de pluie de préférence, tout cela se termine sous un marbre, le plus lourd possible pour que les restants soulagent leur conscience en donnant l'image de leur rang.

Ah, ça ! C'est un gros progrès, on marche sur la lune et on craint encore d'en finir. Non, je pense plutôt qu'à voir les desseins d'un proche s'effacer comme la buée d'une douche chaude s'évapore sur le tain arrogant d'une glace, on a honte de se montrer de chair et pourtant un jour ce sera pour moi, pour chacun de nous. Y as-tu déjà pensé ?

Cette première expérience nous lèche de frissons et nous n'avons de cesse, en des nuits, éveillés, de nous dire qu'un jour il faudra bien y réfléchir.

Je comprends alors les êtres qui bravent le temps pour abrégé des souffrances des demains. Non ceux qui le font de désespoir, mais ceux qui le font sciemment, tel un choix indiscutable de leur terme, avec la résolution de vouloir écrire enfin sa fin sans qu'aucune faiblesse ne puisse l'entraver. Adieu moi, égoïste impersonnel tant cet espace est irréel. Mais qui est le plus égoïste ? Celui qui fuit le destin des siens ou celui qui s'incruste pour être à la charge de ces mêmes pour les priver de demains. Pourtant, dans ce sas où se jouent les vies, l'abstention à toute idée est requise. L'espoir pousse les pleurs au fond des gosiers et les craintes ne les laissent pas si loin, prêts à baigner des yeux pourtant trop rougis. Si loin des regards se joue, de ce côté-là, l'avenir des destins où erre le vide sous nos pas et l'impression d'être inutile. Monsieur le temps a encore montré sa force pour nous révéler ce que l'on est vraiment, en fait pas grand-chose. Ma mère, je crois, me disait, qu'il fallait savoir endurer pour être heureux. Angélique, de ce regard de scribouillard, ne devait pas avoir beaucoup le droit de regarder trop ces lambeaux de ciel bleu. A quoi sert une âme si belle, si c'est pour ne pas pouvoir la contempler dans ces miroirs de verre brisé en éclats et qui saignent le pas.

Angélique était recroquevillée pour se faire plus petite, seule, sur une banquette qui pourrait sans doute raconter bien d'autres histoires. La tête reposant contre le coin du mur, les pieds déchaussés, repliés contre les fesses, donnaient encore plus l'impression d'un pauvre hère, les deux mains l'une sur l'autre, appuyées sur l'abdomen et le regard perdu en des mondes qui n'existent plus. Ses yeux semblaient vides de tout et surtout de rien.

Ses anglaises trempées de l'arrogance d'une pluie qui se moque de ce qu'elle mouille, collaient à tout et donnaient un aspect presque de clocharde à cette jeune fille, qui, quelque temps plutôt chamaillait sa compagne dans une splendeur sans doute trop provocante. Elle se pensait seule. Il est vrai qu'en ces moments, les sens perdent de leur nature en un silence qui glace l'existence. Sa tante l'avait retrouvée et était maintenant tout près d'elle, invisible dans cette attente. On entendait aussi le personnel discret au mieux dans ce bout de couloir. Une vie, quelque part subsistait, mais pour Angélique, le mutisme de son ouïe suffisait à une inexistence. Elle ne sentait plus rien dans ce moment, quand l'incertitude ressemble à la certitude, quand rien ne dépend plus de la volonté d'un soi, il suffisait seulement d'être là. C'est l'importance que l'on veut se donner pour, peut-être se justifier d'exister, quand l'être aimé inconscient se fait bricoler le destin de l'autre côté de ce mur qui cache la vérité. Nul mot envers sa tante qui, elle, martelait le sol de ses cents pas, aussi muette, n'osant transgresser cet espace de non temps, mais veillant au moindre besoin de sa nièce. Dans ce petit coin, elle était abattue de cet acharnement de cette triste fatalité sur sa Lolo si frêle, se reprochant de ne pas penser suffisamment à elle.

Quelquefois, certains s'attachent à leurs plus proches, c'est bien dommage pour ceux qui n'en ont pas, il n'est pas étonnant que l'on voie nos trottoirs salis par ces gens-là.

« Ah ! Hélène, tu as pu venir ?

-Tu as bien fait de m'appeler. C'est ton homme qui m'a emmenée. »

Angélique tourna la tête, cherchant du regard d'où venait cette voix connue, sortant fébrilement de sa torpeur. Elle se déplaça prestement pour se jeter autour du cou de sa mère.

« Maman ! Maman ! Ma Lolo, ma Lolo ! »

Et plus rien, plus rien, que des bras qui se serrent plus fort dans les bruits de larmes qui s'arrachent du plus profond de l'être, longtemps... longtemps. Elle n'était plus qu'un gros désespoir pendu au cou de celle qui saurait faire et dire. Elle avait déjà vécu cela.

« Il faut être patiente ma chérie. Il faut garder l'espoir. Tant qu'ils ne viennent pas nous voir, c'est qu'ils font tout encore pour la sauver. »

La tendresse de la main a des effets insoupçonnés et non compréhensibles. Angélique replongeait dans un calme irréel, la présence de sa mère la rassurait un tant soit peu. Pourtant, la tante Jeannine avait tenté de la tranquilliser au mieux, mais une tante ne trouve pas les baumes qui siéent à chaque mal des enfants.

« Hélène, nous n'avons pas pu t'avertir plutôt, mon téléphone est déchargé et Angélique a perdu le sien dans la boue du fossé où il y a eu l'accident.

-Ce n'est pas un problème Jeannine. Je te savais avec ma Lili. C'est vrai que le temps m'a paru long. L'inspecteur était passé pour m'informer de la situation et ça m'inquiétait. Merci Jeannine, je sais que je peux compter sur toi. Vas-y maintenant ! Il y a ton avocat qui t'attend aux admissions. »

Un petit sourire gêné se dessinait sur les lèvres de la mère et une étincelle indélicate osait se promener sur la pupille de Jeannine. Elle resta encore un petit moment pour embrasser sa nièce en caressant tout son dos d'une main qui lâche des

mots qu'une bouche ne sait plus ou n'arrive plus à procréer.

« Au revoir Hélène. Tu m'appelles n'est-ce pas ? Dès qu'il y a du nouveau, je ne pourrai pas dormir vous sachant ici, à attendre. Tu m'appelles dès que Lolo réapparaît ?

-Oui, ma chère Jeannine, merci encore. »

Elle s'évanouissait, la main agitant un dernier je t'aime ou quelque chose comme cela et Hélène de penser :

« Quelque part, elle a de la chance. Elle va rejoindre celui qu'elle aime. »

Elle se ressaisit pourtant au plus vite pour retrouver sa fille, déjà retournée dans son petit coin.

« Ma Lili, il faut que j'aille faire un petit pipi. Tu sais où c'est ?

-Tu vas vers où est partie Jeannine. C'est par la droite au fond. »

Angélique, seule à nouveau, replongeait dans son alanguissement, loin de cette réalité. Les seules images qu'elle voyait, étaient toutes ces lumières qui clignotaient bleues et oranges et qui semblaient envahir ce bout de couloir pour danser d'un mur à l'autre. Elle leva ses deux mains pour se les coller aux oreilles pour étouffer ces bruits de sirènes qui déchiraient ses tympans et qui la ramenaient trop à la réalité de l'existence, quand sa volonté fuyait ces vérités. Elle s'agitait, s'énervait, piétinait, gémissait.

« Angélique ! Angélique ! J'arrive, j'arrive ma chérie. »

Elle retrouvait l'épaule maternelle si solide de cette femme si frêle. Elle se calma de nouveau et retrouva un immobilisme inquiétant.

Des heures... et des heures... plus d'une dizaine peut-être s'étaient égarées dans ce non temps. La nuit avait fui et le jour tentait de retrouver ses repères, pas tout à fait.

Au bout de ce couloir, rien n'avait changé, la porte restait close, comme verrouillée à jamais. Angélique, toujours immobile, était toujours dans son coin, sans dormir, mais les yeux presque clos, la paupière rougie n'avait plus la force à soutenir les cils.

« Je peux vous préparer un petit café avec quelques gâteaux mesdames. »

Hélène, d'un petit mouvement sur l'épaule de sa fille pour la sortir de son hébétude, lui passa la main sur la joue pour une caresse de douceur et écartait ses cheveux rangés en vrac.

« Ma Lili, tu veux un café ? »

Le ton était d'un calme apaisant qui se voulait protecteur.

« Oui maman, je veux bien, mais rien qu'un café, je n'ai pas faim.

-Deux cafés s'il vous plaît mademoiselle. Je prendrais bien un petit gâteau. Vous avez des nouvelles de la jeune dame ?

-Non, madame. Dès que le chirurgien aura fini, il viendra vous en parler directement. Nous, nous ne savons rien de ce qui se passe de l'autre côté de la porte. Il est vrai que cela fait un moment qu'ils sont là dedans. C'est bon signe en général.

-Est-ce que quelqu'un peut rester quelques minutes avec ma fille ? J'ai des coups de téléphone à passer !

-Bien entendu, je suis en pause.

-Mais il ne faut pas vous priver de votre temps de pause, je peux attendre.

-Non cela ne me gêne pas. Nous avons à peu près le même âge, nous pourrions discuter un peu.

-J'en doute ! Elle est comme ça depuis une dizaine d'heures.

-Tant pis, je vous attendrai ! »

Les cafés ne se firent pas attendre. Il est vrai qu'il ne fallait pas demander de miracle quant à son arôme et à son goût. Pourtant, la jeune aide-soignante expliquait que c'était le café de leur cagnotte et qu'elle le préparait elles-mêmes pour leur pause. Même si ce n'était pas un grand nom, il était tout de même de bonne nature. Il était vraiment bon en bouche, amer à souhait et comme il était bien chaud, il réconfortait les heures absentes de sommeil.

Hélène était partie pour donner quelques nouvelles même si elle n'avait pas grand-chose à dire. Angélique s'était quelque peu redressée pour boire ce café, recadrant ses mèches de cheveux de ses doigts tremblotants. Elle avait vraiment le visage déconfit, blême, sans aucun sentiment qui titille une expression. Elle était telle une statue d'albâtre plantée dans un square, usée des colères du temps, ridée des pluies, ternie au vent et garnie des fientes des pigeons interdits. Elle se tourna vers la jeune fille qui, enfin, pouvait la distinguer plus précisément.

« Mais tu es Angélique Lelièvre ?

-On se connaît ? » Elle fronçait les sourcils.

« Tu es Justine n'est-ce pas ? La cousine de Lolo ? Oui je me souviens, nous nous étions rencontrés chez sa mère. »

Elle hésitait à continuer.

« Mais sais-tu qui est derrière cette porte ?

-Non !

-Assieds-toi... je te prie de t'asseoir... »

Angélique lui prit la main pour qu'elle pose ses fesses sur le bord de la banquette, elle la regardait maintenant tout proche du fond d'un regard qui s'assombrissait tel un mauvais présage. La jeune fille se demandait bien ce qui lui tombait sur la tête, l'inquiétude habitait rapidement chaque pore de ce visage qui perdait la fraîcheur de son âge.

« C'est ta cousine.... ma Lolo... »

La jeune femme s'effondra sur Angélique. Son visage perdait plus encore d'assurance, le blême côtoyait le blanc de la tunique et ressemblait de plus en plus à cette couleur du mur bien trop blafard pour endurer tant de peine.

« Qu'est-ce qu'elle a ? » La voix chancelait tel un soupir au fond d'un puits plus profond qu'un désarroi. Angélique avait du mal à sortir une seule parole, la douleur du cœur baignait les peines.

« C'est un accident ...un accident de voiture...avec ma voiture, c'est de ma faute...je n'aurais...je n'aurais pas dû lui prêter. »

La jeune fille retira les mains de ses poches pour les jeter devant les yeux, horrifiée sans doute, sans pleurs, KO de la nouvelle, elle faisait vraiment corps avec sa tunique, seuls les cheveux de geai douchaient la froideur de ce blême, vierge de ressentiment, vide de rien, fade, immoral presque et quasiment irrévérencieuse au temps qui voudrait se frayer un chemin pour retrouver une minute à suivre.

« C'est arrivé comment ?

-Je n'ai pas envie d'en parler...je n'ai pas envie...

-Je comprends...ma pauvre petite cousine...elle collectionne les merdes. Il y en a qui sont vraiment maudits...maudits... »

Elle reniflait ce qui ne voulait pas sortir du fond d'une gorge assaillie des douleurs qui privent les mots d'une quelconque émancipation.

« Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

-Maman, c'est la cousine de Lolo !

-Eh bien ça, merde ! Elle ne le savait pas ?

- Maman, demande-lui ! »

Voilà qu'Hélène en avait deux sur les bras. Ce n'était pas qu'Angélique lui demandait quoi que ce soit, mais elle était imprévisible dans cet état, elle avait tant souffert déjà pour cet âge. Justine était plus expansive, elle pleurait à chaudes larmes, celles qui rassurent les destinées. On ne refait pas la nature des gens, certains sont comme ci, d'autres comme ça.

Une autre jeune femme vint s'acquérir des nouvelles de la jeune fille et la convainquit qu'il valait mieux attendre dans le service. Déjà qu'Hélène et Angélique faisaient désordre dans ce petit coin.

Le temps tut le temps, les aiguilles poussent les secondes vers des minutes lascives, pas pressées de chasser la petite aiguille d'un cran. Le peu d'espace suffit à ces murs du couloir, il ne suggère rien que l'attente, sauf peut-être la perspective ultime d'une agonie quand on n'espère presque plus, mais que l'on ne veut pas pour autant que tout s'arrête à l'instant.

Même ici, les pensées perdent leurs mots, le cerveau s'atrophie, seul le bruit du battant de cette porte réanimera l'esprit. Ici, on ne respire plus, on

se suffit de petites bouffées d'un air qui ne fait même plus trembler les rides.

L'espace devenait éternel et pourtant le jour était paru bien vite. Hélène aussi se coinçait sur le bout de la banquette, tout près de sa fille et si loin en même temps. Quand on n'attend plus rien, de crainte de souffrir, on reste ainsi évitant toute provocation à ce qu'on appelle pudiquement la fatalité.

La porte aux peintures rayées de tant de passages, laissait enfin ses battants respirer. Un homme se détachait de l'ombre, enlevant son masque, vêtu d'une blouse à manche courte, verte, s'essuyant le front.

« Mademoiselle Lelièvre ? »

Angélique s'était redressée, comme un ressort trop comprimé qu'on venait de libérer.

« Oui, oui... » Elle n'osait en dire plus, pressée d'entendre quelque chose et craignant déjà le pire.

« Vous êtes la mère ?

-D'Angélique...oui, mais pas de Laurence... quoique !

-Rasseyez vous s'il vous plait...ce que j'ai à vous dire n'est pas très agréable à entendre.

Les deux femmes se serraient chacune leurs mains très fort comme pour conjurer une parole qui dérangerait un instinct. Angélique s'était raidie telle une vitre trop contrainte qui attend d'exploser

« Elle est dans un piteux état, nous ne pouvons pas nous prononcer sur l'état de votre compagne. Elle a perdu beaucoup de sang. Nous l'avons plongée dans un coma artificiel profond, on espère qu'elle s'en sortira, nous avons fait le maximum.

C'est très grave, rarement nous avons eu à opérer une personne autant brisée. Il faudra la réopérer si elle s'en sort et dès que possible. Nous avons travaillé dans l'urgence à tenter de faire fonctionner l'essentiel, les organes vitaux, pour une survie et pour éviter des séquelles plus graves dues aux nombreuses fractures.

-Ça veut dire quoi ... elle est fichue ?

-Non...ce n'est pas cela. Elle se bat et respire toujours. Les heures qui viennent seront cruciales. Je ne peux pas vous dire que je suis confiant. Il faut attendre pour que je puisse tenter un diagnostic. Malheureusement si elle s'en sort il y aura des séquelles irrémédiables, à ce stade nous ne pouvons pas en évaluer les conséquences. La fracture du crâne et tant d'autres encore laisseront des handicaps difficiles à estimer aujourd'hui. Il n'y a plus rien à faire que d'attendre demain.

« Je peux la voir ?

-Non mademoiselle... non, vraiment non. J'en suis vraiment désolé. Nous installons une assistance délicate, nous ne la renverrons en Réa que dans quelques heures et si tout se passe bien.

-Mais qu'est-ce que je vais faire ?

-Il faut rentrer chez vous. Il ne sert à rien de rester ici, nous ne pourrions pas l'accepter.

-Non maman ! Non, je ne veux pas rentrer, je ne veux pas maman, je ne veux pas.'

-Mademoiselle, il y a peut-être une solution. Il y a un hôtel juste à côté de l'hôpital. Nous y louons deux chambres à l'année pour les cas urgents, pour des permanences exceptionnelles et bien d'autres aussi inattendues. Si vous le souhaitez, ma secrétaire peut s'informer.

-Oui bien entendu. Merci, je vais en discuter avec ma fille. »

Les choses furent ainsi. La mère conduisit sa fille à l'établissement pour attendre...et attendre...et attendre. Il fallait bien se reposer un peu. L'endroit n'était pas folichon, mais pas désagréable du tout pour autant. Au moins ici, il y avait un satané téléphone qui reliait à d'autres vies et encore de quoi doucher les horreurs qui transpirent des peaux quand celles-ci ne peuvent plus retenir ces larmes invisibles aux regards des autres.

Angélique retrouvait ses prostrations, cet univers qui va si bien aux souffrants, dans les silences qui n'importent plus personne, dans ces silences qui ne comptent plus rien tant ils n'ont pas de cohérence, dans ces silences où la pensée est obstinément ancrée à une Lolo qu'on tente d'imaginer aussi immobile que les fantômes sclérosés d'un enfant qui vient de naître. Elle avait rapidement lavé les impostures, les jetant au fond de cette bonde qui ramasse toutes les misères du corps pour les jeter aux égouts des oublis, mais aussi des morceaux des âmes qui se sont effritées aux humeurs de la vie, en rejoignant bien d'autres jusqu'à ces usines qui lavent ces eaux pour que l'on puisse recommencer.

Non, je ne pourrai plus me laver ainsi, de crainte de souiller ces morceaux d'esprit des autres invisibles qui s'éterniseraient sur un endroit de mon être qui ne mérite certainement pas cela.

Puis elle s'était adossée dans un coin de sa couche, recroquevillant son apparence pour être

plus discrète, les paupières papillonnant d'une fatigue qu'une force inconnue refuse, n'osant masquer ce regard vide des étincelles d'une intention, ternissant d'une ombre l'éclat d'un iris qui ne voulait plus faire l'effort de regarder.

« Ma puce ! Veux-tu manger un peu ?

-Non, maman, non, je n'ai pas faim, je vais fumer une cigarette.

-Je comprends ma chérie, va fumer ta cigarette. Mais il faut manger un peu. Je descends, je vais remonter un plateau pour nous deux. Dis-moi au moins s'il y a quelque chose que tu aimerais grignoter.

-Puisque tu insistes, un bout de fromage, mais c'est tout. Par contre, j'ai une soif du diable. J'aimerais une pinte de bière.

-Je vais dans ce cas appeler pour nous faire livrer. »

Elle joignit le geste à la parole.

« Maman, fait vite ! S'ils rappellent pour Lolo.

-Oui, oui, ne t'inquiète pas. »

Il ne fallait plus, qu'attendre.

« Maman, tu veux bien aussi appeler le journal, je n'ai pas envie de le faire et sur ton portable s'il te plait.

-Il faut que j'appelle Jeannine avant, mais oui je vais le faire. »

Hélène sortit dans le couloir pour téléphoner. Au moins les larmes et les mots de ses pensées ne dérangerait pas sa fille.

Angélique restait scotchée sur son bout du monde qui n'appartient qu'à ceux qui souffrent du plus profond de leur intérieur que l'on n'imaginait pas si vaste. Elle était à la fenêtre pour cramer une

clope. Elle avait rapproché le téléphone tout près d'elle, prête à sauter sur l'appareil à la moindre vibration.

« Angélique ! Ma chérie. Pierre voudrait passer en fin d'après-midi. Il a plein de choses à te raconter et il veut le faire de vive voix.

-Mais maman ! Je veux rester toute seule.

-C'est sympa pour moi !

-Ce n'est pas ça que je veux dire !

-Je comprends, je comprends, mais je lui ai dit oui. Il est malheureux de ce qui vous arrive. Il vous aime bien cet homme-là. C'est un brave homme.

-On verra, on verra. Laisse-moi maintenant !

-Ma chérie, ma chérie, tu me fatigues !

-Maman, ça suffit ! »

Les plateaux étaient livrés, bien garnis ma foi. Angélique s'enivra de la mousse et des bulles qui jaillissent du fond du verre pour choir sous le velouté de ce ferment de houblon sans se plaindre. C'est tout ce que la jeune fille avala. Héléne pensait que peut-être l'après-midi, elle voudrait grignoter. Elle rangea quelques morceaux de viande froide et de fromage dans ce qui restait de place du minibar. Elle enveloppa le pain dans les serviettes de papier et laissa les plateaux vides sur le devant la porte du couloir.

D'autres longues heures s'égrenaient, lentement, comme pour un reproche tant on a consommé leurs sœurs en d'autres temps passés, quand tout allait bien mieux, oubliant sa montre. L'arrogante montrait des aiguilles affolées à pousser les nuits après les jours et les jours pareils après les nuits. Toujours ce calme, qui n'est pas encore celui des

cimetières, trônait pompeusement, prétentieusement, avec cet insolent plaisir à cacher les desseins, retirant tout pouvoir à l'intelligence et oubliant l'humain à son triste destin.

Le son disgracieux de ce téléphone de bakélite d'un autre âge ébranlait cette précarité analgésique. Hélène était plongée dans une somnolence sur sa couche et ce bruit irrespectueux la sortait de son presque irréel reposant.

Angélique avait déjà jeté son dévolu sur le combiné.

« Oui c'est moi !...

-Oui, oui !... Elle est en réanimation !... cela va mieux ?...

-Ah ! Elle est toujours dans le coma !...

-Demain vous tenterez un réveil en douceur. Et pour la voir ?...

-Dans deux heures environ....quand elle sera mieux installée et un peu plus présentable. Je comprends bien, mais une heure ce n'est pas beaucoup ?...

-Oui, oui bien entendu, Oui, merci beaucoup....

-Je sais... je sais qu'elle n'est pas sortie de là. J'ai compris que vous ne pouvez pas encore vous prononcer....

-Essayez de comprendre ! La revoir après tout cela, vous ne pouvez pas comprendre, vous ne pouvez pas savoir....

-Oui, oui dans deux heures, merci d'avoir appelé.

-Maman ! Maman ! Tout à l'heure je vais pouvoir voir ma Lolo. Il faut que je me remette bien !

-Mais ma Lili ! Cela ne sert à rien.

-On ne sait jamais... si elle se réveillait et me voyait dans cet état. Puis personne ne sait, si cela se trouve, on comprend plein de choses, même endormie.

-Il est vrai que cela ne te fera pas mal. J'en aurai aussi bien besoin. Je prendrai une douche quand tu iras voir Laurence.

-Non. Non. Tu m'accompagnes maman !

-Je t'attendrai dans le couloir !

-C'est comme tu veux.

-Bon, je vais prendre une douche tout de suite et j'irai prendre des nouvelles de Justine.

-C'est bien ainsi maman, j'ai un peu faim.

-Regarde dans le minibar, je t'ai gardé quelques morceaux, le pain est sur la tablette dans les serviettes de papier. »

Il est cocasse de noter comme un message de ce truc qui vibre au moindre appel, peut ragaillardir ou anéantir un être, aussi solide peut-il l'être.

La Lili avait repris un coup de fouet et pourtant, y avait-il de quoi ? Rien de certain, mais un filament d'espoir renaissait encore, il fallait réduire cet espace pour qu'il ne s'égaré pas dans les mains de la faucheuse fourbe.

Ce visage, en sa disgrâce, retrouvait une souplesse sans toutefois qu'un sourire ne se dessine. Hélène remarquait bien le livide devenir une pâleur et quelques brindilles d'un éclat du cœur qui réanimait ce regard égaré. Elle n'osait rien dire à sa file, certaine que de toutes les façons, cela ne servirait à rien. Rien ne servait à lui dire qu'il ne fallait pas trop se faire d'illusion. Elle savait que sa fille savait et elle savait aussi que sa Lili fonctionnait ainsi et ce depuis presque toujours. Elle était simple et ses sentiments étaient si

sincères qu'ils transpiraient par tous ses sens, même si le moment était grave et c'était peu dire.

Angélique se préparait un réconfort pendant qu'Hélène se glissait sous la douche réparatrice de certains traumatismes.

Il fallait encore attendre, attendre et après ce flux de réconfort de cette eau presque propre et froide, Angélique remuait maintenant. Le coin du lit était vide, il n'y restait plus que quelques effluves d'un passé presque oublié. Elle alignait les allées et venues dans cette chambre qui n'était pas celle d'un palace, tordant ses lèvres pour ne rien dire, se grattant les cheveux de nervosité.

« Bon, maman on y va ?

-Mais il n'est pas l'heure ?

-On verra bien là-bas. Si cela se trouve, elle est déjà arrivée ! »

Il ne fallait pas traîner ni faire patienter la fatalité, son impatience avait bien eu raison. Elles étaient arrivées à l'étage des chirurgies accidentelles devant l'unité des réanimations. Après s'être renseignée, elle se trouvait devant un box sans porte.

Angélique stoppait là, ne voyant rien encore, elle n'osait plus rentrer, sa mère toute proche.

« Eh bien Angélique ! Je t'attends dans le couloir.

-Oui, oui, va ! A tout à l'heure. »

Elle se retrouvait là, seule, immobile, le regard tentant de percer la cloison. Elle n'arrivait pas à bouger comme si la jambe refusait d'obéir. Un instant furtif, elle retrouvait un éclat de souvenir quand pareil, elle revit son papy, aux hospices des biens pensants, la crainte de le voir vieilli et usé, l'empêchait de franchir le pas. Mais lui était bien

vivant, sa Lolo aussi bien entendu, mais pas debout et pas consciente, dans ce même univers où elle l'avait laissée la veille au soir, à la frontière sans épaisseur de ces deux mondes. Celui où Lili était encore et l'autre qu'elle ne connaissait pas et qui lui courait derrière. Certains croient, à ces prédateurs des histoires d'autres millénaires qui n'arrivent plus à taxer le peu de crédibilité qui ose encore traîner sur les pavés des églises.

Devant, raide, rigide, presque une envie de vomir lui remontait le gosier, elle posa la main gauche sur le mur pour ne pas faiblir. Elle n'était pas bien, déjà éprouvée par cette attente difficilement supportable. Elle ne comprenait pas ce comportement. Jusqu'ici, rien ne l'avait empêché d'être là, d'un seul coup, tout s'effondrait, la volonté et l'espace. Il y avait à peine deux mètres et cela semblait infranchissable.

« Cela ne va pas Mademoiselle ?

-Je ne sais pas... je ne sais pas... je ne sais plus.

-Venez-vous asseoir ! Il y a un siège près de vous, je vous emmène un verre d'eau ?

-Non... non... ça va aller. »

Elle fut quelque peu soulagée qu'une main douce lui agrippe le bras. Cela ragaillardissait la Lili qui franchissait le pas, toujours accompagnée de l'infirmière. Elle ne retrouvait pas bien longtemps un certain mieux être. Lorsqu'elle osa enfin lever le regard au-dessus du lit, elle faillit s'affaler. La main salvatrice la serrait plus fermement encore, tout en rapprochant une autre chaise pour l'asseoir. Angélique chut sur ce siège lourdement, ses deux mains pour se cacher les yeux, baissant ceux-ci vers ses genoux comme pour fuir une image blessante que l'on ne veut plus voir. Elle resta longtemps

ainsi, sans un bruit sans même une larme, dodelinant de la tête de gauche à droite, le visage toujours enfoui dans les paumes. Un imperceptible “non ce n’est pas possible” s’égrenait sans cesse, se perdant entre les doigts très forts serrés pourtant, pour que la lumière ne fuie vers ses yeux. Aucun bruit incongru autre que celui de ce bip disgracieux de l’électrocardiogramme, l’aide soignante n’osait rien dire, elle tentait d’entourer d’attention la jeune fille. La scène se prolongeait ainsi quelques temps, éternelle presque, tant elle était insensible au mouvement de cette vieille terre qui voudrait que tout passe au rythme de ses révolutions trop ennuyeuses.

Puis, lentement, très lentement tel, un mime aux abois, elle redressa la tête, écartant ses fins doigts tremblotants pour s’assurer que ce n’était pas un cauchemar, mais bien une réalité arrogante.

Là, les larmes tenues serrées au fond d’une réalité sans voix s’échappaient, du coin des yeux, pour glisser dans un silence irrespectueux, sur les joues sans qu’elle tente de retenir quoique ce soit. Elle était choquée, profondément secouée. Maintenant, elle ne pouvait plus quitter du regard sa Lolo, cherchant à comprendre l’inextricable. Il n’y avait pourtant rien à comprendre, rien, il fallait se mettre à l’évidence, c’était d’une désolation à faire pitié. L’estomac complètement torturé refusait les salives à avaler. Angélique était prostrée, peinée pour sa Lolo, elle n’arrivait pas à s’y faire. Ce spectacle lui refusait tout émoi perceptible. Elle faisait penser à ces êtres de plâtre qui traînent dans les salles d’exposition, rigides et infidèles aux sentiments que l’artiste aurait voulu leur prêter, alors que des visiteurs s’esclaffaient de résultats anecdotiques.

Il faut dire que ces endroits ne sont pas souriants. On y entend des gens gémir, d'autres maux pires encore ou peut-être pas.

Là, pas de gémissement, presque pas un souffle, mais si quand même, la machine le disait par son bruit désagréable qui malgré tout rassurait. Le moteur fonctionnait encore.

Laurence était à peine couverte, plutôt nue même, sauf la taille et une jambe, seuls endroits, qui étaient, a priori vierge des meurtrissures d'une erreur de casting. La tête était complètement rasée, sur le côté droit, il y avait un drain qui sortait du crâne. Le visage tuméfié de multiples hématomes, complètement enflé, la rendait presque méconnaissable. Les narines aussi étaient intubées pour l'oxygène, un autre tube sortait du ventre maintenu sur la peau par du sparadrap, les électrodes étaient collées autour de la poitrine comme des ventouses des siècles passés. Deux broches, tels des morceaux d'un caddy déchiré sans doute, maintenaient une mâchoire brisée. Le bras gauche en était aussi lardé, de l'épaule au poignet, il ne fallait pas être devin pour comprendre. Tout était presque beurré de betadine. Dans l'autre bras une infiltration de ce qui devait être de la morphine. C'était une momie orange, rasée de la tête comme celles qui avaient fauté à une autre époque gammée, rassurant ceux qui ne s'étaient pas faits prendre pour peut-être des faits bien plus graves qu'une histoire de fesses. Il y a des circonstances qui cachent les misères des comportements, on n'y perd pas son honneur tant que les autres ne savent pas.

« Ma pauvre Lolo, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?
Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Angélique se reprit enfin, elle se releva pour retrouver un peu de maintien, les mains tremblaient comme celles d'une vieille femme qui n'attend plus qu'une fin. Elle voulut s'approcher plus haut, plus près du visage de sa Lolo, mais le bras aussi ferré que celui d'un coffrage à béton et suspendu à une potence, gênait la proximité. Elle décida de contourner le lit d'un pas, pas très certain, tâtonnant le bord pour s'assurer de ne pas tomber.

« Faites attention mademoiselle ! Votre amie a le bassin fracturé !

-De plus ! Elle n'en avait pas besoin. Mais que reste-t-il de ma Lolo ?... Que reste-t-il ?'

-La force à vouloir vivre Mademoiselle, la force à vouloir vivre et sachez, c'est déjà beaucoup, elle est très courageuse. »

Elle reprit le bras fébrile d'Angélique pour la conduire de l'autre côté, doucereusement, avec précaution. Elle l'installa sur un autre siège tout près du bras gauche de Laurence a priori vierge des bricolages. Là, Angélique commençait à renaître. Elle éprouvait ce flux qu'elle avait déjà ressenti la veille après l'accident, une bouffée de chaleur bienfaisante et douce qui traverse les fringues blanches jetables, envahissant chaque endroit de la peau, jusqu'à l'âme. Cela n'était pas du cinéma pour la Lili, ça venait de sa Lolo. C'était comme un message silencieux. Tous les gens qui s'aiment, ressentent ces émotions, ces troubles émotionnels ne se commandent pas, cela ne s'explique pas, même pour ceux qui tentent de comprendre.

Elle écoutait, elle croyait entendre ce qu'elle aurait voulu peut-être entendre, un murmure sans doute venant d'une chose orangée, rafistolée tel un

vieux bateau fantôme sorti des brumes d'une nuit, et prêt à couler.

« Angélique, aide-moi ? J'ai besoin de toi ? Tire-moi de là ? Ma Lili, j'ai vraiment besoin de toi ! »

Elle devenait folle. Non... non... ce ne sont pas des mots, tout simplement une interprétation toute personnelle d'un embrun de ressentiment.

Le regard s'affûtait, la tête retrouvait un port plus fier, elle redressait le haut du corps pour mieux coller le long du dossier et se donnait ainsi une meilleure allure devant ces yeux qui ne regardaient plus. Sa main gauche s'approchait doucement, délicatement de celle de Laurence immobile au bord du lit

« Je vous laisse, je pense que cela va mieux.

-Oui, oui, c'était le choc de voir ma Lolo ainsi.

-Je vous laisse, à plus tard mademoiselle ! »

Elle reprenait vraiment du poil de la bête, le temps lui rendait du courage. Ressentir ces choses indescriptibles qui rassurent, mais dont on ne peut parler sans les ricanements de ceux qui ne peuvent pas comprendre, lui redonnait petit à petit du jus.

Elle oubliait déjà ces bouts de ferraille qui transperçaient sa belle sur une grande part du corps, pour approcher son regard du visage. Malgré toutes les blessures, plaies, griffures et piqûres de bouts de verre et cet œdème qui la rendait presque laide, elle semblait apaisée pourtant, presque à l'abandon de ses muscles, à mi-chemin entre un départ à montrer des certitudes et un revenir au presque plus vite près de la lumière.

Quelque part, Angélique percevait aussi cela, mais cette chaleur douceuse ne venait pas de nulle part et maintenant qu'elle était là, elles seraient deux à se sortir de ce mauvais pas.

« Je suis là ma Lolo, je suis là, je t'entends si toi tu ne m'entends pas. J'entends tes mots. »

Elle touchait du bout des doigts frileux la peau du dessus de ceux de Laurence. Paisiblement, après avoir vérifié que la bétadine était bien sèche, geste de réflexe, elle caressait ce derme si doux qu'elle avait tant bichonné. Elle regardait ce visage fixement, mais bizarrement elle n'en attendait rien, ni le mouvement imperceptible d'une lèvre qui tenterait un rictus, ni le frémissement d'un cil au souffle singulier et réparateur de la bouche d'Angélique. Non, ce silence n'était pas un gouffre, bien au contraire, c'était un brin d'une ambiance complice, une espèce de baume pour les plaies de sa Lolo.

Angélique se bougeait sur la chaise, elle commençait à fatiguer, il fallait qu'elle se remue. Elle en profita pour se caler sur sa fesse gauche et se rapprocher ainsi de sa compagne. Sa main pouvait enfin prendre plus de place sur l'avant bras de Laurence. Ah ! C'était bien elle, elle ne se satisfaisait jamais du trop peu. C'était une femme entière dans tout, elle ne pouvait aimer à moitié.

Elle caressait maintenant ce bout de bras encore vierge de ce désinfectant, l'happant presque telle un fauve s'approprie la dépouille de sa chasse. Quelque part c'était étonnant qu'elle patiente ainsi, se satisfaisant d'aucune réaction, d'une paupière qui restait irrémédiablement fermée, telle la porte d'un paradis.

« Tant pis pour toi, dieu si tu existes, tu attendras ma chérie, je veux vivre avec elle. Non, ma puce je ne te laisserai pas à un être hypothétique, fruit des faiblesses de l'intelligence humaine, un mâle sans doute qui fait des enfants

sans les concevoir. Puis ma chérie, les hommes, tu t'en moques maintenant ! Je crois. »

Elle parlait à voix basse, elle en avait quand même un grain cette donzelle. Je sais que les gens qui s'aiment, ont tous un grain dans des conditions semblables.

« Ma Lolo, que fais-tu là ? On a besoin de toi dehors. »

Elle replongeait en un silence des mots, seule la force du regard résistait à la situation. Elle avait retrouvé la volonté de regarder, certaine que sa Lolo s'en sortirait. Elle fixait maintenant ce bras indemne où se promenaient délicatement ses doigts pour lui chanter des *"je t'aime"* plus lourds que lors des baisers. Elle ne voulait plus se plaindre ni se faire plaindre. Il fallait reprendre le dessus pour déjà penser à des demains. Elle remontait ce regard embué de nouvelles certitudes pour retrouver le visage tuméfié de Laurence. Elle fixait longuement ses lèvres plus blanches que les neiges vierges et oubliées. Elle aurait voulu l'embrasser pour lui dire plus encore comme il fallait qu'elle se réveille. Et en même temps, elle frémissait de peur qu'enfin ses yeux ne s'ouvrent et que le corps bouge, sortant d'un cauchemar qui fuit les guérisons. Il y avait le temps, rien ne pressait.

« Prends tout ton temps ma chérie. Prends ton temps de leur dire adieu à ceux qui te tirent vers eux. Prends ton temps pour revenir dans mes bras, je suis là pour toujours, comme on sait qu'après la nuit, il y a toujours un jour. Ne te presse pas, guérit de tes plaies de l'âme avant qu'elles ne se rouvrent. Nous aurons tout le temps, plus tard. Reviens doucement, vois comme ton pas est fragile. »

Angélique se trouvait bien ici, égoïste comportement, voulant porter le réconfort qui veut forcer le destin. Elle avait fini par se lever pour approcher ses lèvres de celles de Laurence, comme un gamin cherche l'interdit quand il se trouve isolé, tentant sans doute de son souffle chaud de réveiller l'ardeur d'une bouche indifférente. Seulement un effleurement, à peine une bise, mais elle sentait aussi cette petite haleine qui venait sans doute du plus profond d'un gouffre, là où une vie ne s'aventure plus pour s'accrocher à un rien. A quoi s'accroche d'ailleurs un souffle ? A quoi ? Peut-être à ce pulpeux rouge à lèvres, lissé pour lui parler sans mot, peut-être à une histoire qui ne veut pas se finir. Il faut y croire, l'imagination de la plume a certainement plus de force que les tristes existences qui se battent pour ne pas tomber du fil... du dernier fil qui les retient à un passé, pas si passé que cela.

Elle était tout près de tout le visage en se redressant un peu, elle passa sa main sur ce front lisse de toute ride, insouciant aux autres, attentive aux broches.

« Mademoiselle ! Je pense qu'il est temps. Nous avons de longs soins à appliquer à madame Guilbert. Vous pourrez revenir demain matin.

-A quelle heure s'il vous plaît ? » Toujours impatiente la Lili

« Pas avant neuf heures... et si les choses évoluaient, nous vous rappellerions, nous avons noté votre numéro, je crois.

-Oui... oui, bien entendu. »

Angélique restait encore tout près de sa compagne, scotchée par ces paupières qui se refusaient à lui témoigner une quelconque

attention, attirée par ce chant fait de notes d'amour et qui rendent les amants euphoriques.

La peur de nouveau, la crainte plutôt qu'il ne se passe quelque chose quand elle ne serait plus là, la plongeait dans une volonté bien précaire pour autant. Loin des yeux, le regard ne comprend plus ce que les autres sens ne compensent. Petit à petit, à regret, à remord surtout, elle s'éloignait sans le vouloir, le regard fixe sur ces paupières insensibles, honteuse de partir, honteuse d'être de ce côté de la barrière hypothétique. Puis, il fallait refermer cette porte.

Toutes les portes sont des violences qui séparent les vies, telle celle de la mère désespérée qui ne quitte plus du regard, le pied de ce porche d'une église isolée quand elle y oublie une naissance... pour l'abandonner. Chaque sens a ses vertus que l'esprit ne comprend, quand on n'a pas l'habitude du noir le plus profond, une porte qui se ferme est comme une blessure qui ne pourra plus guérir. Quelle foutaise d'entendre ce que l'inconsistance profère '*Loin des yeux, loin du ...*'. Quel est cet imbécile qui procréa cette phrase telle une ignorance ?

Il fallait se rendre à l'évidence de ces vérités. Même si le pas ne trouve pas la force à éloigner l'âme, il fallait se retirer de l'endroit et de ces incertitudes. Il fallait replonger vers un autre monde qui vivait sans cela, ignorant ces peines que l'on veut enfermer loin des yeux. Ce couloir portait la honte sur ses couleurs fadasses et aussi ces indécences à ne montrer aucune indulgence aux destins qui se cachent derrière ces murs, évitant aux autres consciences une quelconque réaction.

Hélène était en grande discussion avec un personnel soignant, infirmière peut-être, qu'importe, Angélique en avait cure. Elle arborait une espèce de sourire coincé, peut-être comme une évidence. Hélène avait tout de suite remarqué ce changement imperceptible d'une humeur encombrante. Cela lui redonnait aussi une apparence plus naturelle, sans forcer l'inconsistance d'un paraître maladroit. Elle n'osait arborer l'esquisse d'une parole, Angélique n'eut accepté que l'on déballe ses malheurs aux personnels soignants qui en avaient certainement vu bien plus, oubliant les images comme on oublie celles d'un mauvais film, oubliant même ce que l'on n'aurait pas dû voir.

Hélène quittait, avec les politesses parfois démesurées des personnes de son âge, son hôte de conversation de quelques instants. Elle retrouvait Angélique qui se tenait à l'écart, dès que le pas put prendre quelques distances. Sur le retour pacifique vers la chambre de l'hôtel, elle s'était pendue au bras de sa fille, tentant sans le quémander d'accrocher quelques mots qui ne voulaient pas sortir.

« Maman ! Lâche-moi un peu ! Laisse-moi. J'ai ces images toutes neuves qui me racontent ma Lolo. Laisse-moi encore un peu ! Tout à l'heure si tu veux...dans la chambre.

-Bien entendu, ma pauvre chérie... bien entendu. »

Ce retour se faisait dans un silence de cimetière qui refuserait un nouveau locataire qui pourtant se respecte, proche de celui des étreintes et pourtant loin de celui des esprits. Rien ne gênait ces pas qui martelaient le sol d'une cadence bruyante pour se

faire ouïr, taisant l'arrogance des mots qui n'avaient plus rien à faire entendre. Ici, toute l'histoire qui ne se répète, demandait à se faire en un mutisme des bouches qui ne mâchouillaient plus que des lettres égarées, bien difficiles à avaler. Encore un espace perdu qui ne se mesure pas, encore un moment qui n'a pas de saveur, fade et pourtant si dense.

Les deux femmes retrouvaient le monde des vivants en poussant le sas pivotant et tourmenté de l'entrée de l'hôtel. A l'extérieur, les grands univers où s'égarait l'individualisme, à l'intérieur, en un volume plus restreint, s'entrechoquent les esprits avides des regards blessés des gens qui s'ignorent. Ils voudraient pourtant se comprendre et repartent le lendemain matin plus seul qu'à leur arrivée.

Angélique s'approchait du comptoir pour cueillir la clé des attentes incertaines.

« Mademoiselle, vous avez un message... et il y a aussi un monsieur qui vous attend au salon.

-On ne peut pas être tranquille ! C'est vraiment incroyable !

-Oh, Angélique ! Tu pourrais être un plus indulgente quand même !

-Maman, j'en ai plein les bottes. Il n'y a que ma Lolo qui me soucie, les autres, ils peuvent attendre tout de même !

-Mais as-tu pensé qu'il y a des gens qui t'aiment et qui s'inquiètent, des personnes qui voudraient t'aider, te soutenir, des amis quoi !

-C'est vrai...c'est vrai maman, excuse-moi ! Allez ! Viens avec moi au salon, allons voir qui nous attend.

-Bien entendu ma chérie. »

Le salon était tout près, une pièce agréable avec un bar. Un endroit qui servait à attendre, à attendre

que rentrent ces locataires d'un jour ou de plusieurs, à attendre que la nuit mange un peu plus son noir et le sommeil de ces immigrés. Ces gens errent en cet endroit, seuls en ce monde inconnu pour tromper l'inconsistance d'une solitude loin de leurs proches. Ici, ils étaient bien loin de leurs repères habituels qui font croire que l'on existe par cette amabilité peu naturelle. En fait, chacun n'est ici qu'un client comme tant d'autres que l'on ne reverra plus, immigré ou pas, un visage qui ne se remarque pas et qui s'oublie déjà, au départ le matin, après avoir réglé cette dette du sommeil.

« Ah Angélique ! » Déjà les bras charnus et velus de Pierre enlaçaient la belle.

« Comment va Laurence ?

-C'est stable...stable, elle est toujours dans le coma.

-Mes pauvres enfants, toute l'équipe pense bien fort à vous, beaucoup à vous. »

A croire qu'il avait déjà tout dit, tant les phrases ne se bouscullaient pas sur le bout des lèvres. Une paix des sons, encore une, trônait sur la faiblesse d'une chronologie qui ne veut pas s'exprimer.

« J'ai une soif d'enfer, à force de toujours trop parler, j'ai le gosier qui s'assèche. Vous prendrez bien quelque chose ?

-Je prendrai une bière, j'ai soif aussi, une pinte et toi, maman ?

-Un grand café.

-Je vais commander, installez-vous à la table en attendant ! Où vous voulez.

-Merci Pierre. »

Les deux femmes s'assirent, se découvrant d'une épaisseur, tout en gardant malgré tout, une réelle

pudeur, sans un mot, regardant cet homme aux intentions bien sincères, mais toujours fagoté avec des fringues qui n'étaient vraiment plus d'époque. Mais qu'importe, si l'habit ne fait pas toujours le moine, il était certain aussi en le voyant ainsi, que la cravate n'avait jamais fait un homme.

Il revint plein de bonnes intentions que les verres renfermaient, la démarche était bizarre telle celle d'un manchot qui traîne sur une glace d'un pôle pas encore entièrement disparu. Il semblait pressé de retrouver ses deux invités et en même temps gêné comme quelqu'un qui aurait quelque chose à dire et qui ne savait pas trop comment aborder le sujet. Il se grattait le menton d'une main et remontait son pantalon de l'autre, vêtement bien solide, mais qui devait dater d'une époque où la Chine n'existait pas. Il était si brillant qu'il avait dû lustrer les bois du fauteuil du journal, travaillé par quelqu'un qui n'avait plus mal aux dents. C'était sans doute une vieille fringue, achetée dans une petite boutique disparue, qui avait encore vu des doigts qui poussaient l'aiguille sans se plaindre des douleurs du travail et qui n'avait pas eu à affronter les mensonges politiques. C'était bien dans la mentalité de cet homme de déranger les vendeuses de magasin pour y trouver encore ces embryons des sueurs d'ici, qui même, si rares, n'appartiennent pas encore à des souvenirs périssables. Il avait cet air d'enfant qui vient annoncer un mauvais carnet de notes et cherchait comment l'annoncer.

« Bon... cela ne va pas tarder. Alors, Angélique ! Comment endures-tu cette nouvelle épreuve ?

-Je ne veux pas en parler.

-Elle n'est vraiment pas loquace ! Mais c'est dans son caractère. Elle est très renfermée et

préfère souffrir dans son silence. Ce n'est pas facile de la reconforter, elle m'envoie souvent balader.

-Je comprends, je comprends...j'ai une information que m'a fournie Jean, l'inspecteur qui devrait tout de même changer un peu les choses même si pour Laurence, il faut attendre.

-C'est quoi ? C'est quoi ? » Angélique se ravivait et se redressait du fauteuil pour sans doute mieux entendre.

« Bien...les gendarmes ont trouvé une large trace de peinture verte sur ta voiture. Ce qui pourrait dire que Laurence n'a pas été dans le mur toute seule.

-Comment cela ! On l'a poussé dans le décor ?

-Peut-être pas à ce niveau, il faut être prudent. Mais certainement une bonne touchette.

-Qui est-ce ? Dis Pierre, qui est-ce ?

-Calme toi Angélique, calme toi... Jean avait remarqué, sur un parking de Liv@, une voiture de service de cette couleur. Par acquit de conscience, il l'a fait saisir immédiatement comme pièce à conviction. Il s'avère que c'est bien ce véhicule qui a eu un accrochage avec ta voiture.

-Qu'est-ce que cette voiture vient faire là-dedans. Pierre c'est quoi ce truc ? Qu'est-ce que cela cache ?

-L'enquête s'est très vite accélérée. Avec les enregistrements des entrées et des sorties de l'usine, Jean a très vite retrouvé les personnes présentes dans le véhicule à l'heure de l'accident. C'est le beau gosse de Ludine et d'autres dont je ne me souviens pas des noms. Il y en a un qui avait été interrogé sur le harcèlement de Ludine et pour ses propos salaces quand il la croisait.

-Mais pourquoi ? Pourquoi ces deux cons ont-ils fait cela ? » Angélique avait le verbe vert, mais étonnamment, elle gardait un certain calme.

« Ils sont en garde à vue et questionnés sans relâche. Pour l'instant, ce que l'on sait ou plutôt ce qu'ils ont dit. C'est que c'est toi, Angélique, qu'ils croyaient suivre. Ils auraient voulu, paraît-il, te parler. Ils attendaient ton passage pour te dire quelque chose.

-Pourquoi ? Ils ont dû croiser Lolo près du journal ! Elle devait revenir ici après avoir rendu visite à ses enfants.

-Cela, c'est une énigme et je crains qu'il faille attendre que Laurence se réveille pour en savoir un peu plus. Nos hommes sont très bavards, ils craignent les conséquences. Je pense que Jean m'en dira plus tout à l'heure, je dois le rencontrer pour l'apéro. Enfin, les bières ! J'ai une soif d'enfer. »

Angélique était maintenant assise, bien droite, elle regroupait ses jambes en tailleur sur le cuir, les pieds déchaussés. Le regard gardait l'obscur du profond du cœur quand il saigne, de ses blessures, les rancoeurs d'une vie trop infidèle à des espérances frustrées. On devinait bien au plus profond de l'iris comme une étincelle redonnant une force à se battre plus fort. Sans doute ces révélations donnaient du grain à moudre. Non seulement il fallait aider sa Lolo, mais aussi comprendre le pourquoi de cette situation. La vengeance ! Ce n'était pas un mot du vocabulaire d'Angélique. Par contre, une profonde colère, encore muette, nourrissait une envie plus vigoureuse de réagir contre les comportements insensés de personnes dont l'esprit est plus tordu qu'un boa qui tente d'étouffer sa proie.

Elle commençait à gesticuler sur ses fesses, claudiquant d'une impatience à vouloir rentrer dedans, dedans quoi, elle ne le savait pas encore. Sa visite à sa Lolo lui avait sans aucun doute remonté un peu le moral. Il n'en fallait pas plus pour lui redonner la hargne de ceux qui veulent se battre pour une vérité. Elle sirotait tranquillement son jus de houblon, la mousse débordait sur la lèvre supérieure, elle fredonnait sans s'en rendre compte, comme une rengaine qui fait grincer les dents, avant que la bouche retrouve une volonté à renverser un monde, vacillant déjà peut-être.

Pierre et Hélène papotaient de leur côté. Angélique campait sur cette position assise qui laissait une impression d'une force montante. Cela faisait deux jours que son cerveau se sclérosait tant il n'avait rien à faire que d'attendre. Il commençait à agiter ses neurones qui bouillaient dans la calebasse. Elle était muette et loin des propos, malgré si proches. Elle retrouvait une image qui impose, écrasée par les épreuves certes, mais la tête redressée, la volonté de montrer qu'elle était de retour pour une bataille.

« Dis, Pierre, pourquoi m'en voulaient-ils, ces gens-là ? Pourquoi s'attaquer à ma voiture ?

-Je ne sais pas, mais sans doute tes articles leur ont fait peur. Ces gens-là grillent leur carrière si on lâche leur nom dans une page d'un journal. Ces informations circulent vite dans ces cas-là, ils ne sont pas près de retrouver un travail dans un même boulot et avec le même salaire. Ces petits merdeux sont tellement gâtés par la vie, qu'à la moindre crise, c'est la panique. Ce n'est pas par leur boulot qu'ils sont devenus cadres, mais avec des diplômes au rabais et bien souvent avec une incompétence notoire.

-Mais, jeter une voiture dans un mur c'est grave tout de même !

-Rien ne prouve à cet instant que ce soit le cas.

-Qui suit l'affaire au journal ? » Rajoutait Hélène, histoire de remettre un peu plus de pression sur sa fille et aussi chatouiller son orgueil.

« C'est moi qui écris les articles avec l'aide de Bertrand, je vous ai ramené celui de ce matin et celui de demain.

-Merci, je les lirai plus tard. » Elle réfléchit quelques secondes.

« Je ne sais pas... je ne sais pas... je ne voudrais pas vous laisser dans la mouise !

-Tu sais Angélique, je suis un vieux et je peux comprendre certaines choses. Mais je sais encore rédiger un article.

-Ce n'est pas ça que je voulais dire Pierre. Toi, tu prends tout mal.

-Ah la susceptible ! Elle reprend du poil de la bête. Je ne disais cela que pour te titiller. Non, j'ai une proposition à te faire. L'hôpital ne vous gardera pas cette chambre éternellement. Je vous en ai donc réservé une plus grande à ce niveau, juste derrière vous, à côté du petit salon que je vous ai réservé aussi, le temps qu'il faudra, le patron est un vieil ami. Comme cela tu pourras remordre et tu pourras le faire d'ici. Vous pouvez vous organiser à vos souhaits. »

Angélique en restait coite, surprise de tant d'attention pour elle et son entourage.

« C'est gentil Pierre, c'est vraiment gentil... » Et puis elle s'arrêtait là, émue, essuyant quelques reliquats de larme coincée on ne sait où.

« Merci Pierre, il est encore peut-être trop tôt. Il est vrai que ma Lili commence à sortir de son désarroi, mais pour combien de temps ! Je pense que demain matin, nous en saurons plus sur l'état de santé de la petite Laurence, je vous rappellerai !

-Oui, c'est bien ainsi. »

Pierre prenait les propos d'Hélène comme un remerciement prolongé et aussi comme une invitation à les quitter poliment. Elle voulait retrouver un peu de calme. Il ne servait à rien que sa fille s'extirpe trop longtemps vers un meilleur si c'était pour replonger en ses misères plus fortement. Elle connaissait bien sa Lili. Cela tombait bien pour Pierre, le jus de houblon se raréfiait dans les chopes. Seuls, quelques embruns de mousse glissaient du haut vers le bas, s'accrochant au verre pour retrouver le fond le plus lentement possible, laissant croire qu'il restait encore un peu de plaisir dans le culot du pied.

« Bon ! Il faut que j'y aille, Jean va m'attendre. »

Il quittait les deux femmes sur cette politesse après une bise bien appuyée sur la joue d'Angélique et une étreinte des plus sincères. Non de celles qui s'évanouissent telles les brumes des matins indiscrets, presque indécentes, mais de celles qui réchauffent imperceptiblement les âmes et qui inconsciemment, parlent de sentiments bien plus profonds qu'un gouffre abyssal. Il lâchait un petit bye et un petit salut de la main en se retournant, les pieds déjà tournés vers un autre destin.

Les deux femmes restaient quelques instants dans le salon. Dans son silence retrouvé, Angélique s'ouvrait doucement aux extérieurs. Sans que l'on sache vraiment pourquoi, son regard recommençait

à s'agiter et à se poser sur chaque ombre qui venait à croiser son champ de vision.

« Il est vraiment sympa Pierre avec toi, ma puce !

-Oui, étonnant même ! Cela fait du bien de le voir. C'est bizarre non ?

-Tu sais, entre les gens qui se respectent il y a toujours des choses impalpables qui croisent les destins et rassérènent, on ne sait pas comment, les pensées éraillées d'un moment trop malin. Je pense qu'avec Pierre, une honnêteté sincère vous lie réciproquement, n'est-ce pas ?

-Oui bien sûr, mais ça ne peut pas tout expliquer !

-Ma fille, tant que ces amitiés gardent vierges leurs vérités, tant qu'aucun autre événement ne vient perturber cette sérénité intuitive, c'est ainsi. On prend sans comprendre, sans arrière-pensée, loin de penser que les choses pourraient être autrement. Comme d'autres jours, sans que l'on comprenne parfois pourquoi, cela casse, par maladresse souvent, par accident, par inadvertance et alors là, tu comprendras qu'il n'y a plus rien qui se passe comme on le souhaite. C'est dans ces moments qu'il faut être attentif et ne pas tomber dans le négativisme, aggraver ainsi plus encore les plaies qui saignent pour qu'à jamais, le sang qui coule, coule du mauvais côté.

-Mais maman, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu philosophes !

-Je...quoi ? Je philosophe ? Non, non ce ne sont que des histoires de la vie. Les longues amitiés, même si elles ont subi leurs écarts d'amour, vivent aussi par l'attitude d'une intelligence comportementale. Non de cette intelligence de ceux qui le crient et le revendiquent, non... mais de

celle des gens simples qui s'ouvrent doucement sans espoir de plus recevoir.

-Eh bien ! Tu me fais une leçon ?

-Ma petite Lili, je te connais bien. Tu tournes tout à la dérision. Tu sais très bien ce que je veux dire.

-Viens maman ! Approche-toi, je veux te faire un bisou.

-Ma fille, tu reprends bien le dessus, cela fait plaisir de te revoir ainsi.

-Tu sais Maman, je suis certaine maintenant que ma Lolo va s'en tirer. J'en suis sûr, d'ici, j'entends presque battre son cœur.

-C'est bien ma fille... c'est bien. »

Hélène soupirait de soulagement, les muscles se détendaient. Un sourire qui n'était pas de bienséance, s'ébauchait sur un visage fatigué, usé du manque de dormir, harassé de cette ardeur du temps qui s'acharnait à détruire sa petite. Elle avait suffisamment payé pourtant précédemment. Ce hasard perfide, s'il en est un, devait vouloir s'acharner sur certains, en protégeant sans doute d'autres. Mais au nom de quelles justices, le peut-il ? Non de celle des hommes, elle n'était pas très folichonne, ni même de celle d'un dieu, aurait-il fallu qu'il existe. De quelles justices alors ? De quelles justices ? Elle s'abandonna, s'adossant de tout son être, les yeux tournés vers le blanc fatigué d'un plafond complètement insensible. Elle leva sa main gauche pour que le revers de l'index efface une faiblesse qui fait briller les regards.

« Cela ne va pas Maman ?

-Je suis fatiguée ma chérie...fatiguée de tout ça. Pourquoi tout est contre toi ? Pourquoi ? »

Angélique leva prestement toute son apparence, puis s'assit sur l'accoudoir du fauteuil où trônaient les afflictions de sa mère. Elle l'enlaça par le cou et lui bissa le front longuement, passant l'autre main dans cette chevelure sans teint, sans éclat où dominant les gris pour rappeler un certain âge.

« Ma pauvre maman, je t'en cause des misères et tu es toujours là pour m'aider, pour nous aider.

-Ce n'est pas cela ma puce... ce n'est pas cela. J'ai l'impression que quelqu'un cherche à te priver de bonheur et à t'empêcher de vivre. Je me demande quelquefois si ton père n'est pas encore bien vivant. Je déconne...mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour que tu mérites cela ?

-Mais maman ! Tu divagues ! Tu racontes n'importe quoi ! Il faut te ressaisir. Tu me fais peur. Allez ! Viens grignoter quelque chose. Tiens, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une petite faim.

-Tu as raison, je débloque sans doute, je deviens peut-être un peu folle. Oui, on va manger un peu et trinquer à la santé de ta Lolo... pour qu'elle aille bien mieux. Tu sais ma Lili, si toi tu peux te passer de prière le soir ou à tout autre moment de la journée, moi, j'y crois... j'y crois à ce dieu qui t'importune. Malgré tout ce qui t'arrive, j'y crois encore. J'arrive même à me demander si ce qui t'arrive n'est pas pour me punir... me punir. J'ai beau cherché pour autant. Je n'ai tout de même rien fait de si grave en mon passé, même s'il n'est pas si glorieux. Qu'ai-je fait qui peut mériter tant de malheur ? J'ai pas tué...je n'ai pas volé... mais je n'ai pas cru ma mère...peut-être que c'est à cause de ton père...de tes pères... ou plutôt à cause de moi qui ai accepté tout cela.

-Maman, maman, arrête, tu me fais mal... tu me fais mal. Si cet imbécile que tu pries avait vraiment ces pouvoirs, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus grand monde sur terre à commencer par ses porte-parole, il y en a tant qui ont fauté. Non Maman, arrête ton cirque, tout ça, c'est dans ta tête. Ce sont des pas de bol et puis, que des coïncidences, je ne crois qu'à ce qu'on doit vivre, mais non en ce que je devrais ou aurais dû vivre.

-C'est trop facile, ma fille de dire coïncidence, c'est trop facile... trop facile... »

Angélique préférait ne pas activer le feu de ses non croyances... si perverses pour sa mère. Elle se leva, aidant ce corps si fatigué des circonstances. Elle s'accrochait à son bras gauche pour la guider vers la salle des estomacs qui veulent se repaître d'une certitude. Le bout de discussion la perturbait quelque peu, elle n'aimait pas voir sa mère comme cela, à croire à n'importe quoi pour survivre. Était-ce bien sain pour l'esprit que de déléguer ses responsabilités à un être si infidèle à ses ouailles et qui, soi-disant, aurait créé un monde ? C'est certainement plus facile d'aller à la confesse et confier à un vieux curé les pardons d'une indécatesse, souvent une simple pensée, quand certains d'entre eux ne répriment même pas leurs envies de masturbation devant une photo d'un être dénudé. C'est plus difficile de se comporter autrement, à assumer chaque instant ses responsabilités, sans fuir ses demains et les conséquences d'un acte même irréfléchi.

Ah ! Celui qui a inventé celui-là devrait se morfondre sous les marbres froids des siècles dépassés. Il y a grand à parier que sous la dalle, rien n'a plus survécu aux usures normales. Tant d'autres êtres, à l'esprit supérieur, eurent aussi un corps

quand, à ce jour, il ne reste plus rien qu'un nom gravé sur une stèle et si ce n'est plus pour certains, une pensée peut-être gelée en nos souvenirs.

« Mademoiselle Angélique ! Mademoiselle Angélique ! Vite ! Vite ! Tenez le téléphone, c'est l'hôpital. »

Angélique se retourna promptement pour rejoindre le petit groom de service.

« Merci, merci.

-Allo, Allo... Oui, oui, c'est bien moi...

-Ah, Laurence... elle a entrouvert les yeux quelques secondes...

-Mais pourquoi quelques secondes seulement ?...

-Elle est presque sortie du coma ?...

-Elle est vraiment dans une phase de réveil ?...

-J'arrive, j'arrive... Je vous dis que j'arrive. »

Sans s'occuper d'Hélène, elle était partie en courant vers l'hôpital tout proche. Seul un petit geste de la main qui traînait derrière, laissait un petit *"excuse-moi maman"* Elle laissait sa mère pour un repas à deux, seule.

« Je vous avais dit non, que ce n'était pas la peine. Elle est encore dans le cirage. Je n'aurais pas dû vous appeler. Encore une fois, c'est bien de ma faute.

-Laissez-moi la voir cinq minutes, cinq minutes seulement...cinq minutes... je vous promets.

-De toutes les façons, le mal est fait, puisque vous êtes là.

-Mais le mal !

-Ce n'est pas ça que je voulais dire. Allez ! Entrez ! Fichez-moi la paix. N'oubliez pas, cinq minutes seulement...je repasserai.

-Oui, oui.

-Tut-tut. Passez les vêtements jetables, même pour cinq minutes. Brigitte, peux-tu aider la demoiselle ? »

De nouveau, elle était près de sa Lolo, bien plus remontée que tout à l'heure la Lili, presque exigeante.

Les choses n'avaient pourtant pas vraiment beaucoup changé à ses yeux. Seulement de petits mouvements de tête, des membres et du corps. Les douleurs se réveillaient malgré les doses massives de morphine. Angélique retrouva le côté le moins encombré, s'assit et reprit dans ses deux mains celles de sa Lolo. Elle ressentait ce fluide invisible, envahissant plus fort encore sa chair entière. Cela lui donnait un sentiment de sérénité, semblable à celui des rêves enchanteurs qui fuient les cris acérés des aiguilles qui s'affolent sur un cadran usé. C'était presque une extase égoïste, une jouissance de l'âme quand elle croit encore à la force de l'autre.

Oui, oui, oui, Lolo allait mieux, cette puissance à captiver les sens d'une Lili toute remuée, était un message vigoureux.

Je reviens te chercher. Je savais que tu m'attendais. Je savais que l'on ne pourrait se passer l'une de l'autre longtemps...

Angélique serrait un peu plus fort la main comme pour lui dire : *'Je t'entends, je t'entends ma chérie, je t'entends'*. Les paupières cillaient fébrilement, avec la volonté de vouloir dire quelque chose, contrariée par une puissance extérieure qui

refuse sans doute une poussière de lumière à ce regard enfermé.

« Lolo, ma Lolo, ma chérie, je te sens, je t'entends, je sais que tu reviens. »

Angélique s'était rapprochée de l'oreille encore indemne de son amour pour continuer à lui susurrer ses encouragements inaudibles à tout autre. Elle voulait l'aider à franchir définitivement cette porte de ce sas de la non vie et refermer promptement les orgueils des malins maléfiques qui aspirent les destins pour les garder de l'autre côté de l'issue de cette écluse futile. Si on ne les voit, sûr qu'ils existent vraiment, il faut vraiment bien séparer cette frontière de l'existence et de la non-existence. Ce serait bien un bordel de pouvoir la franchir à souhait.

Angélique remuait son popotin, pressée que tout s'amplifie dans son désir à elle. Elle n'entendait plus le son infernal de la machine. Le regard très rivé sur chaque signe annonciateur d'un réveil plus prépondérant. La justice de la vie devait rendre son verdict.

« Merde, bouge, dis-moi quelque chose ! Réveille tes mots pour me rassurer ! »

Elle n'en pouvait plus la Lili, excitée comme un vouloir, réfrénée d'un pouvoir.

Le cil gauche de la Lolo clignait presque à l'ouverture de la paupière. Quelque part, ces bafouillages excitaient plus encore la Lili qui n'en pouvait plus. Les fesses gigotaient d'un inconfort. Elle était dans un état qui pouvait ressembler à un accouchement. Les contractions étaient du côté du spectateur, Laurence, elle, ne tentait seulement qu'un retour d'un enfer, pire peut-être, d'un bain des sentiments. Les fruits des espoirs

commençaient à prendre des couleurs qui titillent les palais, pour être certain que le goût des choses soit l'aboutissement d'un mûrissement réfléchi.

Et puis...sans que plus, annonce un réveil tardif, une paupière déplia ses souffrances, les lèvres baragouinaient une incohérence, pour tenter de structurer peut-être un son.

« Lili... ma Lili... »

Ce furent les seuls presque mots qui pouvaient raconter presque une résurrection, Angélique était scotchée, estomaquée, d'entendre des mots qui sortaient de cette bouche qui aurait pu rester muette jusqu'à une éternité.

Le jus des raisons lâchait leurs lacrymales pour qu'elles inondent les pommettes de leurs souffrances. Elle essayait de ses deux mains ce déluge, le regard plombé des flous qui rendent les images plus irréelles qu'un mauvais souvenir. Les doigts ressentaient des contractions un peu plus fermes de sa Lolo. Le regard complètement humide de cette circonstance masquait l'irrationalité de cette épreuve du temps.

« Lolo, Lolo ! Tu m'entends ? Tu m'entends ? Je suis là ma chérie, je suis là, je suis là, dis-moi encore quelque chose ?

-Mademoiselle, les cinq minutes sont passées, il faut partir.

-Partir... il n'en est pas question ! Mais pas question. Elle se réveille ma Lolo. Elle se réveille et je veux rester là tout près d'elle, je veux... je veux.

-Non ! Mademoiselle, non ! »

En même temps que le non, les yeux jetaient une indiscretion sur la malade qui imperceptiblement sortait d'une autre perfidie.

« Non...Non...Quelques minutes encore, mais pas plus s'il vous plaît ? »

La Lili était fière d'une victoire de plus. Sa volonté était plus solide que les rocs d'une Bretagne déchirée et balayée par les tempêtes des esprits, elle lui donnait quelques minutes de répit. Le poids de la persuasion lui accordait des droits à une renaissance.

Un petit toc toc discret réveillait les certitudes. Cela venait de la vitre du couloir.

Angélique se retournait, anxieuse, d'un regard suspicieux pour rencontrer une ombre qui traînait une certaine frustration et des misères qui ne rougissent même plus de quoi que ce soit, derrière le verre. L'index promenait son pli pour tenter d'attirer l'inconstance, une prière discrète qui demandait une attention bien trop relative. Le visage flou derrière ces larmes de l'une et de celles de l'autre avait bien du mal à construire une personnalité.

C'était Irène, la maman de sa Lolo qui se trouvait derrière cette vitre qui protège de la déchéance des êtres qui ne savent plus à qui se vouer et encore moins en quoi croire tant certaine situation altère la confiance.

Angélique ne savait plus que faire, un instant de lucidité lui gela l'esprit *“Ce n'est peut-être pas à moi d'être là, mais plutôt à cette mère qui a tant soutenu la vie de sa fille au grand dam de ces inconscients qui ne vivent qu'au détriment des misères des autres”*. Elle lâcha un petit sourire gêné et remua fiévreusement la main pour montrer qu'elle l'avait bien vue. Elle appuya un peu plus sur le dos des doigts de sa Lolo et lui chuchota :

« Ma chérie, Irène, ta maman est là !

-Bon, mademoiselle, ce coup-ci, il faut sortir ! C'est pour les soins et il y en a pour un bout de temps !

-Non, non vous ne pouvez pas faire cela ! Regardez, elle se réveille et puis sa maman n'a pas pu l'embrasser.

-Cela suffit ! Je vous dis que c'est l'heure des soins. Sortez s'il vous plaît ! Pour après, nous verrons, mais maintenant sortez je vous en prie.

-Oui, oui, mais laissez au moins sa mère l'embrasser !

-Non, après les soins, vous êtes vraiment impossible vous ! »

Angélique se résignait à cette injonction unilatérale. Elle avait entendu sa Lolo murmurer son prénom et croisé un petit bout de ciel bleu au travers de paupières bien fébriles. Elle quittait la pièce pour rejoindre le corridor où se tenait immobile Irène.

Irène, pétrifiée, l'épaule contre la vitre, la tête tout contre elle aussi, tentait sans lutter, par le verre embué par son souffle, de regarder sa fille. La main droite torturait un mouchoir plus chiffonné qu'une vieille histoire, tentant d'essuyer les meurtrissures d'un temps. Elle promenait le tissu des yeux aux lèvres, masquant une grande partie du visage qui n'avait, de toute façon, plus rien à montrer. Elle semblait toute petite, du moins aux yeux d'Angélique, rabougrie par l'usure prématurée d'une mauvaise histoire. Les épaules semblaient s'évanouir sous une veste paraissant bien trop grande. Il n'y avait plus grand-chose de vivant dans ce corps-là et que dire du cerveau qui devait errer en ses synapses pour que l'esprit n'ait plus le droit à une pensée. La douleur écarte la raison et donne

aux sens, la liberté de s'exprimer sans que plus rien ne contrôle que le nécessaire aux formes morales.

« Irène, Irène ! »

Il n'y avait pas besoin de beaucoup plus de mot. Tout devait être superflu, quand l'entendement n'est plus. Angélique l'enfourna dans ses bras, la faisant presque disparaître quand on voyait la belle de dos.

« Angélique ! C'est terrible, c'est vraiment terrible.

-Mais elle se réveille Irène, elle sort du coma !

-Oui, oui, mais que restera-t-il de ma petite Laurence ?

-Il ne faut pas dire cela... il ne faut pas dire... hier, c'était bien pire !

-Je ne sais pas... je ne sais pas.

-Depuis quand es-tu à l'hôpital ?

-Une dizaine d'heures ! Aux admissions à attendre ! »

Angélique, tout en essayant d'apaiser la mère, ne lâchait pas d'un regard sa Lolo. Mais rapidement les stores furent tirés pour isoler la blessée. C'était encore une séparation.

« Mais qui t'a prévenue de l'accident ?

-Jeannine, mais je ne pouvais pas venir comme ça voir ma fille... Il y avait les enfants !

-Ah oui les enfants ! Je n'y pensais même plus, quelle belle-mère je fais ? Mais où sont-ils ?

-Chez toi, avec ta tante.

-C'est très bien ainsi.

-Je n'ai pu venir que ce midi. Tu te rends compte ! Tout ce temps sans voir ma Laurence, dans ces souffrances. Et les petits qui pleuraient sans pour autant comprendre ce qui se passait, la normalité des choses sans doute.

-Je suis désolée Irène, vraiment désolée.

-Mais non Angélique ! Il ne faut pas. Tu n'as rien à te reprocher. Cela me rassurait que tu sois ici. C'est sans doute le contraire que je n'aurais pas compris. Enfin, je ne sais plus ce que je dis. »

Irène continuait à triturer ce linge qui n'était plus qu'une consolation à ce que les sens acérés évacuent de chagrin.

Angélique retrouvait des forces du fond d'un dessein sans réserve pour tenter de reconforter cette petite bonne femme usée par les tourments.

« Tu la verras tout à l'heure Irène !

-Ce n'est pas cela le problème, les problèmes. Ma pauvre Laurence, elle galère, elle galère même quand elle est ici, tout s'acharne contre elle. Ou, elle n'a vraiment pas de chance, ou l'évaporé d'en haut préfère s'occuper de certains autres.

-Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Ce matin, j'ai eu un coup de téléphone du père du dernier. Il veut engager une procédure pour la garde du petit.

-C'est quoi cela encore ? C'est quoi ce bordel ?

Angélique élevait le ton tout en réfrénant la voix pour ne pas gêner.

-Il estime que vivre avec deux femmes homosexuelles !

Ce ne serait pas bon pour son avenir. »

Angélique en restait ébahie, ce mec qui ne s'était jamais occupé de son même, se réveillait au plus mauvais moment pour sans doute des raisons bien futiles à ses pensées.

« Si c'était avec un homme qu'elle refaisait sa vie ? Il n'aurait rien dit

-Oh je crois qu'en fait-il s'en moque bien. Cela ne changerait pas le fond de son tourment. Il a trouvé un motif qui, pour lui, pourrait changer la donne. Tout le monde sait que le juge des affaires matrimoniales a viré sa fille parce qu'elle était partie vivre avec une autre fille.

-Ah les connards !

-Madame, vous pouvez entrer cinq minutes, mais pas plus, ensuite pour vous aussi mademoiselle. Mais pas de cinéma ce coup-ci, vous comprenez ? »

Irène n'avait pas attendu son reste, elle s'était glissée tel un silence, sans bruit, dans l'entrebâillement de la porte, avec une discrétion qui en disait long sur sa volonté. Les stores se relevaient dans le même temps.

Angélique se collait le front sur le verre pour approcher au plus près, ses yeux de sa Lolo, les deux mains encadrant ceux-ci pour mieux voir et piéger la lumière du corridor qui tentait de brouiller la vision. Elle retenait son souffle pour taire les ambitions d'une buée sur cette vitre si infidèle. Elle sculptait de son regard la scène émouvante des retrouvailles. Laurence était repartie rejoindre les maux de ses mots, le traitement sans doute. Irène était tout près d'elle, à la même place qu'Angélique auparavant. La différence était ce calme qui imprégnait cette femme, presque plus immobile qu'un remord, plus silencieuse qu'un christ pendu à sa croix depuis tant de siècles pour qu'on y croie. Seule la main tremblotante promenait ses doigts, effleurant l'avant bras de sa fille, avec une douceur qu'Angélique croyait percevoir. Toute la délicatesse du geste transpirait l'ardeur des sentiments, qui eux, s'entendaient de bien trop loin. Ils étaient si

bruyants, s'échappant violemment du cœur de la mère, comme des enfants de la classe pour une récréation de défoulement.

« Mademoiselle s'il vous plaît ! »

Au même instant que ces mots la sortaient de cette certitude désespérée, elle sentait sur son épaule ce qu'on pourrait croire un tapotement discret.

« Mademoiselle ! »

En se retournant, elle reconnut le professeur qui était venu présenter la situation de Laurence le matin même.

« Mademoiselle Lelièvre ! »

Il lui prit le bras délicatement pour l'écarter un peu plus loin.

« Mademoiselle, votre amie a recouvré un peu plus tôt que prévu, un réveil. C'est une battante, c'est encourageant, mais je vous rappelle que nous ne pouvons toujours pas nous prononcer. Même si l'apparence donne l'espoir, elle tient encore beaucoup grâce aux artifices réparateurs.

Par contre, je vous supplie de respecter les temps de visite. N'oubliez pas qu'il faut que toute son énergie soit réservée à sa bataille. Et contrairement à ce que vous pourriez penser, ces moments de semi réveil la fatiguent. Son corps lutte pour le réveil. Plus tard, quand nous vous le dirons, nous pourrons allonger ce temps. D'ici quelques temps, vous pourrez la voir bien plus longtemps

-Merci, merci. Vous faites bien de me le dire, je ne suis qu'une égoïste radine.

-Non, il ne faut pas exagérer, tant d'autres malades attendent vainement les visites des proches et tant meurent aussi sans presque se battre, dans

une solitude morbide. Il faut continuer à venir, bien entendu, mais ne pas abuser.

-Merci encore. Oui, demain je serai moins exigeante.

-Demain je ne veux pas vous voir avant onze heures. Nous avons des examens assez lourds et des contrôles. C'est d'accord ?

-C'est d'accord.

-Pour la maman aussi, nous lui donnerons un petit créneau horaire.

-Merci.

-Bonne nuit mademoiselle.

-Bonne nuit. »

Angélique retournait près de la vitre. Irène quittait sa fille, attentionnée à ne pas briser le flux du regard, à regret, à remord peut-être pour d'autres sentiments encore plus forts qu'on ne sait pas interpréter.

Angélique sentait sur ce visage comme deux émanations. L'une quelque peu rassérénante, sa Laurence était toujours du bon côté de la barrière. L'autre frustrante, violente, irritait chaque terminaison nerveuse, pour blesser au plus profond une âme, reprochant à la conscience de ne pas avoir été sans doute à la hauteur des amours filiales. Sur le visage d'Irène, elle devinait ce rictus, seule apparence de ce sentiment qui vous cloue, dans l'impuissance à n'être plus qu'un spectateur désabusé d'une histoire pas très belle à raconter.

« Irène, tu peux m'attendre un peu ? Je te raccompagnerai.

-Ne t'en fais pas pour moi Angélique. Ne t'en fais pas...

-Si, Si, j'y tiens.

-Je vais m'asseoir sur ce banc en attendant. »

Irène était de ces personnes presque transparentes, ne voulant pas déranger en quoi que soit les autres. Sa discrétion était gênante pour toute personne empreinte d'une certaine sensibilité. Il est certain que pour les nombreux autres, elle n'existait pas. Comment peut-on ignorer ces personnes qui, quelque part, génèrent des valeurs que les criants ne peuvent pas reconnaître ? Pour Angélique, bien au contraire c'était un personnage d'une extrême valeur et encore c'était peu dire. Ces gens méritent la confiance et mieux encore de la sollicitude tant leur silence est plein des vérités que l'on ne veut plus entendre.

Angélique ne voulait perdre de ce temps si précieux qui n'appartient plus aux dieux. Elle n'avait pas la discrétion de la mère de Laurence, mais qu'importe ses maladresses, elle était déjà près de sa compagne qui était repartie sans doute plus près de Morphée que de Caligula.

Son front sursauta. Sur le bord du lit, traînaient deux feuilles de papier pliées soigneusement, égarées sans doute par le personnel soignant. Elle déplia avec précaution, les documents par curiosité malade sans doute. C'était deux dessins. C'était Irène qui les avait laissés là, près de la main de sa fille, inconsciente de ce trésor d'émotion. C'était deux dessins de gamin, les enfants de Lolo. Discrètement, elle regarda ces chefs-d'œuvre, ce sont toujours des chefs-d'œuvre pour une maman.

Le premier était un peu mieux structuré, celui d'Aurélien sans aucun doute. Y trônait une maison que l'on préférerait de papier tant elle paraissait instable, entourée de fleurs multicolores démesurées et soulignée d'un "maman je t'aime".

L'autre, du petit de deux ans, Julien. Cela ressemblait plus à une barbouille déstructurée de crayons de couleurs, mais l'harmonie était là et sans doute avec l'aide d'une main moins juvénile, trônait au milieu de la page un "*gros bisou maman*".

Angélique en souriait d'une sincère émotion, l'inconscience aux troubles de ces si jeunes enfants, étaient une bouffée d'oxygène. L'amour de ceux-ci ne succombait pas aux blessures des aînés et leur vigueur était une insulte à cette volonté du temps.

Elle replia minutieusement les deux papiers afin de ne pas les froisser et les mit sous ses fesses, à l'abri des regards indiscrets. Il y avait peu de chance qu'en cet endroit protégé de ces ridicules, le papier puisse attraper ces microbes pollués des maladies des autres, elle en reparlerait plus tard avec la garde chiourme vêtue de blanc.

En se rasseyant, s'assurant une fois de plus que ces "Picasso" étaient soigneusement au chaud, elle regardait sa Lolo endormie. C'était sans doute une illusion ou une impression imperceptible à tout autre regard, mais Angélique ressentait le visage moins torturé. Parmi les broches et les blessures, elle croyait voir un petit relâchement. Elle ne ressentait plus ce flux intense qui semblait les tenir aux bords des portes des déserts d'amour. C'était devenu plus un cours tranquille, l'effet violent qui traumatisait les sens, laissait poindre un apaisement. Il régnait en cet endroit une paix relative comme si les maîtres du temps taisaient un instant leur arrogance de pouvoir, pour une pause de la pensée. Angélique s'imprégnait de cet air respirable, le plus délicat et le plus savoureux depuis ce coup de téléphone qui avait sans doute décidé de ces dernières heures. La peau de la main de Laurence laissait les doigts de Lili dessiner des

douceurs éphémères qui semblaient relâcher les muscles atrophiés aux combats. La morphine avait eu raison de la raison et peut-être aussi de bien autre chose. Plus aucun mouvement ne trahissait une volonté. Angélique ressentait bien la différence avec l'après-midi. Elle souriait béate de cette certitude que sa Lolo s'en sortirait, non qu'elle en eût douté, mais que c'était vraiment encourageant de voir ces brouillons d'évolution invisibles à tout cœur qui ne peut tant aimer.

Si cela était une vérité, beaucoup de cajoleurs et de beaux parleurs, représentant l'inconsistance des faiblesses de l'intelligence, se ramasseraient au milieu de leur "messe" quand les brebis retrouveraient une conviction. Ce n'est pas ces invisibles qu'il faut aimer, mais ces autres qui nous sont si chers. Il ne sert à rien de vouloir aimer tout le monde, si, proche de soi, certain meurt sans amitié.

« Mademoiselle, s'il vous plait !

-J'arrive ! »

Angélique prit la main de sa Lolo, elle y laissa traîner un baiser plus long qu'une aventure. Elle promena ses lèvres balbutiantes tout le long de cet avant bras, bisant jusqu'à lever cette chair qu'elle était bien certaine de pouvoir embrasser de nouveau, loin de ce monde qui attire les misères, plus près d'elle tout entière.

Tout en retirant ses protections de papier, elle demanda d'avoir des nouvelles au plus tôt le lendemain matin.

« Appelez ma collègue demain matin, après la liaison. Elle s'appelle Annie, je lui laisserai un mot pour l'informer.

-Je fais quoi de cela ?

-Poubelle mademoiselle, poubelle. Ces feuilles de papier c'est plein de microbes et c'est interdit.

-Je sais, je sais. C'est sa maman qui les a emmenées. Ce sont les dessins de ses enfants.

-Je peux les ouvrir ? Ils ont quel âge ?

-Quatre et deux ans.

-C'est mignon...ils ne savent pas ?

-Non, non...

-Et leur maman dans cet état, c'est bien triste.

-Il va falloir se battre.

-Laissez-moi ces dessins, je vais les mettre dans l'office et dès qu'elle quittera la réa, nous pourrons lui donner.

-Merci, parce que moi je suis capable de les ranger et ne plus me rappeler où je les aurais mis. Merci encore. Merci beaucoup.

-Je comprends votre entêtement mademoiselle, je vous comprends bien. Vous savez, nous en voyons de belles ici et de bien d'autres.

-Je m'en doute, je vais y aller. J'appelle demain et je viendrai vers onze heures.

-C'est ça mademoiselle, au revoir.

-Au revoir.

Irène était restée sur ce banc égaré dans ce couloir, vide de toute vie et pourtant trop plein d'histoires, tant la honte hantait ce corridor. C'est sans doute pour cela que dans tous les hôpitaux, il n'y a pas de fantôme, ni d'esprit ou alors ils sont bien discrets. Les parfums des éthers et autres médications font peur aux conséquences. Quitte à revenir, chacun qui entre ici tente de repartir au plus vite afin de ne voir leurs suaires s'amouracher de ces autres destins inconnus.

Elle faisait pitié à voir et pourtant, sûr que la pitié, ce n'est pas de cela qu'elle aurait voulu transpirer. Elle était immobile telle imprimée dans un décor qu'elle n'aurait pas choisi, telle une erreur qui promène son errance, maladroite, ne se sentant pas bien, ni ici, ni ailleurs, ni...ni...soulagée un instant de ce petit moment passé, mais écrasée déjà des conséquences qu'il faudra assumer. Il est des âges où l'on ressent bien le poids des situations avant que les épilogues poussent la tête sous l'eau.

« Irène, on va y aller ! Tu es venue comment ce matin ? »

-C'est Philippe, il s'inquiétait aussi de sa nouvelle employée.

-Il est tard, très tard. Je vais appeler Jeannine tout à l'heure. Je te propose de rester à l'hôtel cette nuit.

-Mais non, je ne peux pas, il y a les petits !

-Ils dorment sans doute à cette heure-ci et tata, demain matin s'en occupera. Tu verras.

-Tu es bien gentille Angélique, bien gentille, mais je préfère rentrer !

-Mais comment, nous n'avons plus de voiture et les bus à cette heure-là, ils ne courent pas les rues.

-Je vais prendre un taxi !

-Viens avec moi à l'hôtel, on y arrive et on en rediscute avec maman.

-Ta mère est là ?

-Je ne te l'avais pas dit ? Je suis désolée !

-Tu es vraiment une tête de lard ! Mais cela part d'un si bon sentiment. »

Dans ce corridor couvert qui protégeait le chemin entre l'hôpital et l'hôtel, les deux femmes rencontraient un peu de monde. Angélique avait

l'impression qu'à leur vue, ces gens les regardaient délibérément, les imbéciles, les autres pas mieux. Cette tragédie transpirait-elle d'elles à ce point ? Angélique se ravisa, *"C'est moi qui m'imagine"*. Elle avait pris un pas plus lent qu'à ses habitudes, Irène n'aurait pas suivi, alourdie de fatigues accumulées, assommée des stress dus à la situation et aussi ralentie du poids de ses artères. Les muscles et le cerveau s'égarèrent dans la désynchronisation. On avait l'impression que cette dame, pourtant pas si vieille, oubliait en son chemin, ses forces désorganisées.

« Cela va Irène ! Je ne vais pas trop vite ?

-Non, non. Donne-moi ton bras si tu veux bien. Aide ma Lolo à me soulager, je suis certaine qu'elle en rirait à te voir à mon bras.

-Bien entendu, nous sommes bientôt arrivées. Je suis certaine que maman m'attend dans le salon sirotant une petite liqueur. »

Angélique prit soin de prendre délicatement la main gauche d'Irène pour la faire glisser sur son avant-bras droit, jusqu'à ce que les deux bras nouent leur mutuel respect loin des vicissitudes des perverses langues de vipères, quelque part moins fragiles, moins vulnérables.

Elles franchirent le sas tournant de l'hôtel, ignorant pratiquement le groom un peu fatigué, baillant d'un manque de sollicitude. A peine arrivées, au coin de l'accueil, se dirigeant vers le petit salon, elles percevaient plusieurs voix bien distinctes qui s'échappaient de la porte mal fermée.

Cela aiguissait les sens d'Angélique et l'inquiétait quelque peu, son regard fronçait de cette anxiété, les traits se figeaient et la cervelle bouillait déjà : "Qu'est-ce qui est arrivé à ma Lolo ?".

« C'est curieux ! Maman n'est pas toute seule !

-Eh bien ! Philippe que fais-tu là ? Et toi tata ? Mais qu'as-tu fait des petits ? Mais qu'est-ce qui se passe encore ?

-Les petits ! Ils dorment à côté dans ta chambre. Angélique ! Ne t'affole pas ainsi ! Tout va bien.

-Ce n'est pas le problème...mais pourquoi ?

-C'est moi ma chérie. J'en ai parlé avec Jeannine et il nous a semblé que c'était mieux ainsi. J'ai réservé une autre chambre de l'autre côté du salon, là, tu vois ! Pour deux semaines.

-Tu aurais pu me le dire ! Cela ne m'étonne pas de toi ! Toi, tata toujours dans les bons coups, tu es géniale ! Elle n'est pas belle cette famille ! Impressionnant !

-Vous Irène, vous pourrez dormir avec les petits, il y a un grand lit tout à côté d'eux.

-Oui... je suis déboussolée... je n'ai pas l'habitude de bouleversement de ce genre. Avec ma fille dans cet état, je suis complètement dépassée. Merci de vous occuper de moi et des petits, ils y sont pour rien, eux.

-Laurence, avez- vous pu la voir un peu ?

-Elle est dans un piteux état, ma pauvre fille, mais je suis certaine qu'elle se bat pour eux... et pour Angélique. Elle n'est pas encore sortie de l'auberge, mais j'y crois, vous êtes tant... tant ... Je ne pouvais pas m'imaginer qu'elle était si importante pour vous. Elle est toujours vivante... Mais ces salauds... pourquoi ? Pourquoi ? »

Elle sanglotait de nouveau, essuyant de son mouchoir détrempé tout ce qui suintait du regard. Du bord de la bouche, des gouttes de salive s'échappaient des lèvres plus très hermétiques quand la langue ne veut plus avaler ces rancoeurs,

quand l'esprit n'a plus le courage de lutter des languissements.

Il se respirait un air bizarre, un mélange de détresse positive et d'humeur réconciliatrice. Cela faisait presque un bout de monde qu'Angélique n'avait retrouvé un peu de vie, de la vraie vie. Pourtant, cela ne faisait que quarante-huit heures que sa Lolo avait écrasé sur ce mur, les douleurs des incertitudes qui blessent ceux qui aiment.

Pour la première fois, le temps que chacun des autres devisent sur les malheurs de Laurence, elle se glissa tel un soupir que nul ne peut entendre, dans la chambre qui était destinée à Irène. Elle ne savait pas pourquoi ce geste, elle ne comprenait pas non plus cette attention. Le fait est qu'elle était au pied du lit, baignée seulement d'une lueur se jetant sur l'huis presque clos du cabinet de toilette. Cette luminescence suffisait à sans doute rassurer le sommeil des petits et aussi à les distinguer mieux qu'une ombre bien coincée, chacun à un bord du lit. Ils dormaient d'une sagesse qui trompait l'angoisse de ces proches, un peu bruyant dans leur conversation mouvementée des gens qui veulent comprendre. Elle restait ainsi debout, momifiée, dans un immobilisme impavide et béat. De chaudes larmes de désolation semblaient sur un sourire d'un espoir mesuré et peut-être déplacé. Elle éprouvait des sentiments contradictoires qui indisposent la disponibilité à penser. Elle ressentait seulement comme on sent une douleur, quand chaque goutte s'écrase sur une joue, sans qu'on ait pu protéger le visage d'une moindre vertu, accusant le coup sans réagir pour autant.

Sans pouvoir effacer ces coulures qui font les lits de bien tristes rivières, elle se pressa sur le bord de la couche pour embrasser d'une tendresse inespérée

la petite joue de Julien, lui remontant le drap jusqu'au bord du menton. Dans son sommeil qui ne souffrait pas d'amour ni de mal être, il acceptait ce bonus se relâchant plus encore. Sans doute il était certain que ce n'était pas une câlinerie de sa mère, mais quelque part, c'était un peu pareil. Elle fit de même pour Aurélien, le plus grand, qui lui aussi approuvait sans faille et de bon aloi ces tendresses presque maternelles.

Elle retournait sur ses pas presque à regret, ne pouvant pas brutalement refermer cette porte. Elle regardait presque amoureuxment ces deux mêmes inconscients des misères des hommes. Ils devaient confier à cette dame nuit, contre un réconfort, leurs petits ennuis de la vie. Elle n'arrivait pas à se séparer de ces deux ombres, elle ne comprenait pas cette émotion naissante. *"C'est pour ma Lolo que je fais cela. Non, non, ma pauvre Angélique, tu le fais pour toi et pour eux."* Ne sachant plus vraiment pourquoi, elle comprit tout de même qu'en ce jour ces deux enfants prenaient une autre dimension à ses yeux. Une dimension d'amour qui ne se commande pas, quelque chose qui vous envahit d'une délicatesse maléfique et qui ne repartirait plus jamais, ancrée comme une tâche inaltérable et invisible, un tatouage sur le cœur. Elle pensait bien, les derniers mois passés, que les choses se passeraient ainsi, mais en fait ce n'était bien qu'un espoir amplifié par la confiance. Là, contre presque toute attente, jaillissait d'un fond de l'esprit, une source de l'intelligence de l'être. Elle se sentait imprégnée, presque jusqu'au bout des os de ce parfum nouveau qui s'exhale vers le fore intérieur, loin des narines frustrées et avides des odeurs qui ne se ressentent pas à l'extérieur.

Autour d'elle, chacun avait tu ses propos, sentant que leurs mots n'avaient certainement plus d'importance, en rapport à la scène innocente qu'il voyait. Si le ressenti profond d'Angélique était contenu d'une quiétude, elle ne maîtrisait pas les signes imperceptibles, mais apparents. Ces yeux éclairés des émois de la jeune femme, s'entendaient bien comme un discernement, ou plutôt comme une mue, une transformation hyper discrète d'une belle maman bien particulière à une presque maman qu'ils auraient tous les deux adoptés inconsciemment. Quand l'esprit reprit consistance aux yeux de ses proches, elle sentit une gêne qu'elle ne comprenait pas, d'avoir montré aux autres, une fois de plus, ses faiblesses sentimentales. Elle devenait peut être gênante auprès d'eux tant elle prenait de la place au fond de leurs yeux et peut-être bien plus loin aussi, les privant sans doute d'autres richesses dont ils ne se passeraient plus et pour un long moment. Chacun comprenait son geste, chacun saluait ce moment presque comme une aubaine, plus même, comme une certitude. Nul ne pouvait se tromper sur Angélique, chacun la connaissait et savait sa force à exister et à faire exister. Mais il est vrai, que les alchimies de la vie ne peuvent pas se commander. Quelque part et bien heureusement, sinon tout serait prévisible. Nul n'était si surpris, mais tous, une fois de plus, portaient le respect à cette jeune femme tant de fois bafouée.

« Eh bien ma fille ! Ma Laurence serait fière de te voir ainsi... fière oui, si elle était là...

-Il n'y a pas de quoi, je ne suis qu'une fille ordinaire, n'est-ce pas maman ?

-Ah non ! Un peu chiante et têtue comme une mule !

-Angélique, à chaque moment difficile, tu nous donnes des leçons. Tu as une force dont tu n'es pas consciente, mais qui repousse, j'en suis sûr, les limites des maux de ces vils d'en bas. » Enchérit Philippe.

« Ah ça va je ne suis pas mère Térésa !

-Certes, certes, tout le monde ne peut-être l'abbé Pierre ou mère Térésa. Mais il n'est pas non plus interdit à l'être humain d'avoir au moins le respect de se comporter un tout petit peu comme cela. Et ça ma petite Angélique, tu sais le faire, avec maladresse quelques fois mais avec la force des amours qui font des montagnes, de simples anecdotes posées là sur une terre un peu moins ronde et un peu moins fatiguée de tourner à subir tous ces imbéciles-là.

-Eh bien Philippe, on révolutionne ?

-Non ma chérie, mais tu vois, j'ai encore pris une baffé phénoménale. Les gens simples comme Angélique méritent mon respect. Angélique, ne vois surtout pas en ces mots simples, une réduction sournoise de ton niveau d'intelligence, mais bien le contraire. Cette simplicité, elle vient de toi, du plus profond de ton être pour mieux être disponible.

-Je rajouterai aux propos de Philippe, un vieux mot de ton grand-père ma chérie. *“S'il faut souffrir pour être belle, pour être moins con, rien de cela.”* Tu es si belle et naturelle, aussi bien extérieurement qu'intérieurement. Tu démontres bien cet adage à tous ceux qui aboient quand la caravane est déjà passée depuis si longtemps. » Ajoutait Hélène.

Le ton était feutré pour patronner le sommeil des enfants. La tante et son compagnon s'enfuyaient déjà pour protéger et leur intimité et celles de leurs proches. Il faut, bien entendu, être là quand les

orages de la vie s'approchent, quand le ciel est zébré des lueurs aveuglantes pour protéger les siens. Il faut aussi savoir se retirer quand des coins de ciel bleu déchirent les nuées si sombres et laisser les protégés retrouver les sentiments premiers.

Hélène et Irène restaient avec Angélique, la jeune fille n'était pas pressée d'aller se coucher, voulant rester sur toutes ces saveurs retrouvées et nouvelles.

« Ma fille, n'oublie pas, demain matin, ce serait bien que tu soulages Irène et t'occupes des petits.

-Tu as raison maman, d'autant plus que Bertrand radinera de bonheur. Philippe m'a demandé si je comptais participer à cette réunion avec les filles de l'usine qui portent plainte au bar d'en face. Je pense qu'il faut faire un point avec Jean aussi. Tout cela avant onze heures pour la visite à Lolo. Mais avant, je voudrais manger.

-Il est bien tard, le restaurant est fermé depuis longtemps. Attends-moi ici ! Je vais demander à l'accueil.

-Ah Irène ! Cette maman, elle veut tout faire pour moi, un peu trop même.

-Tu ne peux pas dire ça, une mère n'en fait jamais assez !

-Ce n'est pas le problème, cela dépend en fait de mon humeur.

-Dis, Angélique. Je n'ai rien pour me couvrir cette nuit ?

-Si si, je crois que Jeannine t'a ramené un sac, je l'ai vu sur l'autre lit dans la chambre des enfants.

-Elle est bien gentille et bien agréable ta tante... et son mari aussi.

-Pas encore mari. Mais oui, elle est géniale.

-Je vais aller me coucher Angélique, je suis lessivée et ces épreuves m'ont complètement mis à genoux.

-Je comprends Irène... je comprends. Va rejoindre les petits. Demain, nous ferons au mieux pour t'aider. Moi aussi, si maman me trouve quelque chose à grignoter, je ferai de même, demain réveil à six heures.

-Embrasse ta mère, à demain. »

Angélique se retrouvait seule, à se remémorer les émotions de la journée, plantée au fond du fauteuil, engoncée jusqu'à ne plus pouvoir, écrasée par les divers ressentiments qui transpiraient sur ce visage, s'égayant d'une esquisse d'un sourire et ensuite retrouvant un certain sérieux, pire peut-être une tristesse qui donne au regard, le brillant d'une larme qui ne coulera jamais. Elle était plus relâchée tout de même qu'à d'autres moments de ces derniers temps passés. Dans son espace à elle, un endroit isolé du monde, là où ses neurones oeuvraient en permanence aux sentiments retrouvés, les cellules grises n'étaient jamais au chômage dans cette tête.

« Tiens ma chérie, deux sandwiches et une bière sans alcool.

-Très bien maman, très bien et toi ?

-J'ai déjà mangé. Tu ne te rappelles pas ? Quand tu m'as laissé en plan tout à l'heure pour la petite Lolo.

-Ah oui ! C'est vrai, excuse-moi.

-Tu n'as pas besoin de t'excuser. Ce sont les choses de la vie. Puis tu sais, je préfère que tu sois ainsi, aimante, sans arrière-pensée. Je vais me coucher, je suis complètement claquée.

-Va maman, va, fais-moi un petit bisou ! Dis maman ? Tu verrais les petits dormir, comme c'est mignon !

-Les mômes, quand ils dorment, c'est toujours mignon. C'est une façon de dire ma fille, ils sont vraiment adorables. Allez ! Bonne nuit ma fille, bonne nuit. »

Angélique se retrouvait seule, il était largement plus de vingt-trois heures. L'hôtel semblait être tombé en léthargie, même les murs paraissaient s'être assoupis, taisant les résonances des bruits du jour. Ils oubliaient ainsi les malheurs des uns et les bonheurs des autres pour que ces différentes allégories ne s'entrechoquent et ne créent une cacophonie d'images et de sons qui ne voudraient plus rien dire.

L'ouïe était perturbée, un ronronnement perpétuel encombrait le cerveau, sans doute de tout ce qu'il avait entendu et certainement aussi de tout ce qu'il aurait dû entendre. Bien plus encore, il était las de tout ce que les perfides langues de vipères averties, crachaient en venin pour blesser les amours propres par des propos cachés. Bien entendu, loin des oreilles concernées, ces vilénies étaient pourtant portées par des ondes muettes pour que l'on sache ce que l'on devinait. Il faut savoir que ces langues bien pendues ont le verbe bien acide quand il suffirait de tendre une main pour aider ces personnes qu'elles venaient d'ensevelir.

Grignotant tranquillement dans la pénombre qu'elle s'était créée, elle était bien, toute seule, à ne rien attendre de l'instant. Il lui avait toujours fallu des moments semblables, isolée d'un monde qu'elle n'appréhendait pas toujours bien. C'était le seul

moment où elle avait vraiment l'impression d'exister, à essayer de comprendre où elle en était, une sorte d'auto psychanalyse. C'est vrai que ce soir, l'heure était un peu moins grave, elle avait entendu sa Lolo murmurer quelques mots, les petits étaient là, si près d'elle. Toutes ces choses un peu plus agréables ont bien une fin, il faut bien recouvrer une certaine lucidité, ce n'est pas un semblant de rai qui fait une belle journée. Elle se résolut à retrouver sa mère, entre ces murs clos, en cette absence de lumière, là où l'être n'existe presque plus parce qu'on ne le distingue pas. Elle ne voyait vraiment pas grand-chose dans cette pénombre presque effacée, mais elle devinait bien sa mère et trouvait sa couche. Elle se déshabilla bien lentement contrairement à ses habitudes, pourquoi ? Elle n'en avait même pas conscience. Seul le regard pervers de celui qui lit ces mots, tente de voir pernicieusement cette image irréaliste, sans rien vouloir comprendre. Nue, parmi ses effets les plus intimes traînant à ses pieds, elle se dirigea vers la douche, closit la porte pour que le regard de ces mêmes vicieux ne traverse pas le bois, mais surtout pour ne pas déranger le sommeil de sa mère qui semblait bien loin des propos que l'histoire aurait voulu lui conter. Elle laissa couler l'eau longuement en un flux tranquille pour qu'elle mouille tout son corps sans brutaliser sa peau de pêche d'un jet trop puissant. La tête bien droite, les bras soulevés, le corps cambré, les jambes un peu écartées, on aurait pu la croire implorer un inefficace inexistant si on ne la connaissait pas. Non, elle se laissait aller à ce plaisir simple qui ne demande pas de fortune pour exister. Cette eau fraîche qui dégouline, réveille la peau et la cognition d'être. Angélique restait ainsi sans bouger, bravant les aiguilles d'un réveil

fatigué. En cet endroit, elle avait vraiment l'impression de se trouver dans un non temps de silence quand tout se repaît d'une fatigue certaine. Elle vivait sans vivre, sans vieillir de ces quelques moments. Si ce n'était un vrai ravissement, c'était un réconfort qui soigne les pensées. L'eau ruisselait ainsi sur le carrelage, tels des péchés lavés du pardon pour disparaître à jamais, sous une bonde, sans commentaire sur toutes les misères qu'elle voyait passer. Il fallut encore une fois cette impression de bien être. On ne peut vivre éternellement de non vie, ce serait faire honte à l'intelligence humaine. Elle resta encore quelques instants devant cette glace gigantesque, non pour y regarder une quelconque froissure des épreuves passées, mais pour attendre que l'eau finisse de s'écouler, sans qu'elle ne prenne une serviette pour essuyer ces larmes artificielles. Elle éteignit cet éclairage qui la faisait belle pour rejoindre son matelas, pas très sèche et se couler sous la couette, là où la lumière, quand il y en a une, ne montre plus les attraits de cette belle jeune femme, comme toute autre personne d'ailleurs. Elle ne dévoile plus que l'ombre d'une forme qui peut taire les défauts, tant que d'autres yeux décident des canons de la beauté, invisibles à ceux-là et aussi sans aucun doute à celui qui n'existe pas.

Comme à ses habitudes, depuis cette gifle mémorable et son passage à l'hôpital, elle s'étalait sur le dos, les bras croisés derrière la tête, les jambes cherchant un coin différent du matelas au pied du lit, les yeux grands ouverts tentant de voir au-delà de ce plafond presque invisible. Ainsi, l'esprit dégagé de sa gangue humaine, pouvait errer à souhait vers les ondes qui manquent au cœur pour battre. Elle se croyait vraiment bien, près de sa

Lolo, telle une ombre protectrice d'un fantôme veillant ses amours pour qu'ils ne s'échappent pas. Puis l'esprit fatigue de porter ces visions et comme quand on choit au fond du gouffre, il perd de la lucidité quand le regard inconscient a déjà égaré ses lumières avant qu'elles ne disparaissent vraiment.

Les nuits sont des règnes de ce que l'on ne contrôle plus, laissant à des embryons de mémoire le choix des imaginations perverses. Ils jouent dans un ordre plus que hasardeux à faire d'un sommeil, un marathon de la souffrance ou un hymne à une joie inconnue, presque disparue au réveil. Pourtant, c'est ce qui fait que l'on soit frais et dispo ou bien le contraire sans que l'on sache vraiment pourquoi.

Angélique s'étirait déjà sans que pour autant une lueur de cet astre qui traînassait à chasser le noir, lui fasse cligner le regard. Hélène ronflait tendrement dans une léthargie presque d'apparence, sérénité qui cache sans doute bien des misères. Comme à l'habitude, quand elle précédait la sonnerie absurde de son réveil, elle n'avait pas trop l'habitude de regarder les chiffres. Elle n'en avait cure, elle se retournait. Elle décida d'attendre ainsi que le temps s'efface de lui-même, de peu ou de moins qu'importe, c'était en quelque sorte un jeu à ne rien attendre. Elle regardait sa mère, cela lui dessinait un petit sourire. Elle était presque dans une absence de temps, tant celui-ci n'avait plus de consistance. Ce ne pouvait être une éternité et ni une seule seconde non plus, presque un moment gagné à cette vie qui nous oblige à avancer... et pourquoi ? Chaque minute passée

n'avait que la valeur des pensées qui s'étaient écoulées, près de tout et loin de rien et l'inverse aussi. Ce moment était aussi comme un non sens que les réalités fuyaient, loin des préoccupations qui s'ébroueraient dès que l'infamale sonnerie de ce petit con aux chiffres bâtonnés déciderait d'obéir à un ordre de la veille.

Cet instant s'il ne paraît jamais une éternité est un réconfort certain aux esprits qui ont besoin d'un peu de sérénité.

« Six heures, vos informations »

Et voilà, tout s'écroule, les réalités se réveillent plus vite que la vérité, les maux aussi et d'un seul coup, la lumière blesse plus que tout le reste. Angélique voudrait continuer à traîner dans cet espace d'un non droit, malheureusement, il fallait bien assurer ce réveil assassin, presque un coup de poing pour taire cet intrus à la volonté irrévérencieuse. Elle se secouait pour être bien certaine que l'heure était venue. Un moment se mourrait déjà qu'elle regrettait. Et vlan, les draps étaient déjà rejetés aux pieds du lit, laissant le corps nu se faire agresser aux regards d'une perverse lumière naissante. Il fallait sortir vite de cette nuit aux sommeils sans couleur, à cet instant qui ne ressemblait pas à un temps, comme si dans cette période, elle ne savait en quel siècle plus tôt ou plus tard, elle avait osé avoir une intention. Était-ce autorisé en ce monde courtisé par le non-droit ?

Déjà, l'eau caressait cette enveloppe charnelle, comme on voudrait effleurer le destin d'un jour valeureux. Là encore, l'esprit se perdait pour n'être dissous que par les gouttes, histoire de résister aux empreintes presque fomentées par d'autres pensées. Elles auraient un sens plus générique

qu'un mauvais polar dont les pages seraient usées par les salives indigestes de ceux qui lisent les mots sans vraiment les comprendre. Il faut sans doute prendre le temps de câliner chaque lettre pour bien comprendre le sens de ce qui les assemble en mots. Il faut aussi s'imprégner de ce qui unit les mots pour entendre dans chaque phrase un message et les effluves qui s'échappent des papiers pour bien ressentir ce que l'encre a dessiné.

Après avoir bien rincé ses désespoirs pour une peau plus lisse, pour retrouver une raison presque aussi neuve qu'une vieille pensée, la belle se vêtit avec les soins d'une femme qui se voudrait belle sans le penser vraiment. Lentement, elle cachait tout ce qui fait vraiment une apparence féminine en cachant tous les attributs de femelle. Elle était pourtant si belle nue quand on la voit si peu pourtant ainsi.

Angélique fignolait l'arrangement de ses cheveux devant ce miroir un peu dérangé sur son tain, par une légère buée fomentée par un duel de température fraîche sur le verre et tiède par l'air expulsé par l'eau de la douche.

« Angélique ? Angélique ? Tu es dans la salle de bains ?

-Oui maman ! Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air bien agité !

-Oh, je me réveille d'un cauchemar

-C'est quoi encore maman ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Angélique rapatriait rapidement la chambre pour trouver Hélène, en sueur, dans un autre état que quelques minutes auparavant. Elle se jeta rapidement près de sa mère pour lui caresser le

front empreint de gouttes qui ne mouillaient pas que la peau.

« Mais qu'as-tu maman ?

-Ce n'est rien, ce n'est rien, seulement un mauvais rêve ma chérie.

-C'est quoi maman ? C'est quoi, ce rêve, ce cauchemar plutôt ? »

Elle tenait sa mère dans ses bras telle un enfant effrayé.

« C'est toi, toi que je voyais dans le lit de Lolo...j'ai honte.

-Il ne faut pas maman. On ne contrôle pas ces conneries-là.

-Mais ce n'est pas normal que mes nuits soient peuplées de ces choses. Je te vois toujours dans les pires moments. Ça veut peut-être dire que je crains encore le pire pour ton avenir. Comme si tu n'avais pas assez souffert. Je t'ai vu encore si malheureuse, ces jours-ci.

-Mais maman que veux-tu y faire ? C'est ainsi, je suis certaine que ce sera mieux plus tard. Allez ! Lève tes fesses et va te laver ces mauvaises pensées sous la douche. »

C'est là qu'elle s'aperçut que sa mère n'était vêtue que d'une petite culotte et que tout le reste était bien nu et qu'elle enserrait cette poitrine autre fois nourricière tout contre elle, consolant cette femme bien plus marquée dans son intérieur. Elle la regardait se diriger vers la douche complètement dévêtue. La Lili traînait son regard sur ce corps encore assez bien conservé pour une quinquagénaire.

Elle ne ressemblait pas beaucoup à sa mère, de corps en particulier. Hélène avait un petit cul porté bas sur les cuisses avec des jambes courtes. Elle

n'était pas bien grande non plus. La poitrine n'était pas bien ferme, mais à cet âge et après trois grossesses, que demander de plus. La peau était d'une blancheur à faire rougir l'albâtre, interdite de soleil, seuls les membres et le visage étaient un peu moins blêmes. Il faut dire que sa mère ne traînait pas trop dehors, à peine dans le jardin à la fraîche, gardant sans doute ses hontes au frais pour ne pas les offrir aux cancanières du quartier. Elle restait derrière des murs bien épais pour que des regards indiscrets ne puissent percer des vérités et colporter au plus loin ces blessures qui ne regardent personne.

C'était encore une belle femme, bien d'autres plus jeunes ne pouvaient prétendre à une allure si appétissante. Que c'était difficile de voir cette apparence charnelle si punie des absences de caresses, pour une faute, une erreur pas plus et dans un temps si lointain. A une époque où on aspire à un bonheur tant espéré déjà, les seules frustrations avaient promené leurs errances sur cette peau esclave de la connerie masculine. Ses deux frères, bien entendu n'avaient rien compris à la délicatesse des femmes. Jamais, de sa mémoire, elle n'avait vu une quelconque étincelle d'un plaisir jouissif qui rend les femmes radieuses. Elle était bien triste de voir sa mère privée de la reconnaissance de ses deux fils, frères infidèles. Les blessures devaient être bien profondes, mais rien n'y paraissait à qui ne savait regarder ce corps à peine froissé et frustré d'étreintes sensuelles.

« Maman ! Je vais au petit salon préparer le petit déjeuner.

-Oui, oui, je serai prête dans dix minutes ! »

Angélique se retrouvait au petit salon. Il était bien tôt, le calme serein des hôtels avant l'éveil des clients et l'effervescence du personnel trompait l'activité cachée sous les douches des chambres, derrière des portes bien fermées pour ne pas être dérangé, par qui, nul ne le savait. Sans oublier ces activités de fourmis qui se cachaient derrière des murs où naissent les odeurs sur les feux qui s'activent à cuire et à chauffer le réconfort des clients.

Un jeune homme en tenue de costume cravaté, s'approchait discrètement de la jeune fille.

« Mademoiselle, s'il vous plaît. Mademoiselle ?

-Oui !

-Je vais vous préparer le petit-déjeuner et vous l'emmener ici. Vous serez combien ?

-Cinq, jeune homme. Mais que de sollicitudes !

-Ce sont les consignes de monsieur Lambert, le patron de votre journal. D'ailleurs, il y a quelqu'un qui est arrivé au hall d'accueil pour vous Madame Angélique.

-Merci, mais enlevez cette madame, s'il vous plaît, Angélique suffira amplement. Comment vous prénommez-vous ?

-Guillaume.

-C'est bien Guillaume. Cela doit être Bertrand ?

-Oui, c'est bien cela. Je n'avais pas trop compris son nom.

-Ce n'est pas bien grave. Pouvez-vous lui dire de venir s'il vous plaît ? Et puis, avez-vous l'heure ?

-Il est presque sept heures.

-Merci, merci bien.

-Qu'est-ce qui se passe ma Lili ?

-Rien maman. C'est Bertrand un gars du journal.

-Et le petit déjeuner ?

-Cela vient maman ! Eh bien, on dirait que tu as faim ?

-Ça m'use ces nuits-là. Je suis bien contente d'être réveillée. Au moins dans la journée, ce que je vois est vérité, même si ce n'est pas toujours terrible, au moins, je vois d'où viennent les baffes. Et j'ai faim, oui très faim.

-C'est une bonne maladie maman !

-Ah ! Bertrand, quel plaisir !

-Bonjour Angélique, bonjour madame. Moi aussi cela me fait plaisir de te voir, grand plaisir même. Pour Laurence comment vont les choses ?

-Ce n'est pas terrible, mais il y a du mieux. Je vais appeler à huit heures pour en savoir un peu plus.

-C'est vraiment un truc à la con qui vous arrive. Comment c'est possible d'être aussi con ?

-Tu veux déjeuner avec nous ?

-Ce n'est pas de refus, je suis claqué !

-C'est vrai que tu as une drôle de tête ! On pourrait croire que tu as traîné les bistrots, toute la nuit !

-Ce n'est pas tout à fait cela ! Mais c'est vrai que je suis fatigué. Il y a du boulot au journal et cette nuit, j'ai donné un coup de main à l'imprimerie. Depuis l'affaire Liv@, nous avons plus que doublé le tirage et si nous pouvions, il en faudrait plus. Tout est vendu dès potron-minet. On va même porter les derniers paquets directement à certains kiosques. C'est de la folie !

-Mais on ne peut pas en sous traiter une partie ?

-Nous avons plus d'ennemis que d'amis ! Nos concurrents font partie d'un grand groupe... Il s'arrange pour bloquer les indépendants.

-C'est dégueulasse !

-C'est un peu de ta faute ! Tu as allumé le feu, aujourd'hui ça brûle de partout. Nous sommes obligés de laisser les téléphones décrochés, nous n'utilisons plus que nos portables. C'est un bordel depuis deux jours.

-Je reviens. Je suis certaine que ma Lolo va s'en sortir !

-Moi aussi, j'espère pour elle et pour toi aussi.

-Merci Guillaume. C'est bizarre comme nous sommes gâtées ! Encore merci.

-Regarde ça maman comme c'est copieux ! Veux-tu bien nous servir un café ?

-Bien entendu ma chérie.

-Tiens Angélique voilà le journal de ce matin.

-Oh ! Le Pierre, il n'y va pas de mains mortes. C'est saignant, je comprends qu'il y en a qui ont les jetons. Il n'y a plus de cadeaux ?

-Tu peux le dire. L'autre journal a pris parti pour cette société Liv@. Ils n'ont pas encore bougé leur cul de leur bureau et pourtant ils en crachent. J'ai beaucoup de mal à croire qu'il y ait une vérité là-dessous. Ils pensent qu'avec quelques coups de téléphone, on peut faire un article sans vérifier quoi que ce soit. Et voilà ce qu'est un journal de merde.

-Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils fonctionnent ainsi. Ce sont des guignols. N'importe qui peut écrire leur article, en plus ils ne vont pas nous faire croire que c'est de la littérature ! Ils puisent leurs fondements dans les poubelles de presque aussi pire qu'eux. Cela reflète bien notre époque quand

certains courageux restent derrière leur écran pour trouver leur breuvage en des sources bien tarées.

-Oui, tu as bien raison, je n'arrive pas à comprendre comment des gens achètent ces merdes-là.

-Ce n'est pas bien compliqué, ces scribouillards les caressent dans le sens du poil. L'important n'est pas l'histoire, mais comment elle est racontée. Ce qui intéresse ces lecteurs, ce sont les destins des privilégiés et aussi que d'autres vivent bien plus difficilement qu'eux. C'est pour cela que je suis bien contente de travailler dans notre journal. Le salaire n'est peut-être pas élevé, mais ici au moins nous avons encore le droit d'écrire ce que l'on pense quitte à y perdre un annonceur. Le journal vit principalement de ce qu'il contient et non des publicités racoleuses.

-Pierre y fait très attention. Dis ! Angélique, je peux manger une croûte, j'ai vraiment une dalle dans l'estomac.

-Bien entendu Bertrand, il y a bien plus que ce que nous pourrions ingurgiter. Je trouve que c'est un peu trop même et puis c'est Pierre qui régale, enfin je blague.

-Merci.

-Lili, Lili !

Une petite voix s'égosillait en trotinant dans un pyjama un peu trop grand pour lui, risquant la chute sur la moquette à chaque instant.

-Ah ! Petit Juju. Viens me voir !

Le même avait stoppé son élan à la vue du collègue d'Angélique, troublé de cette présence masculine, trop imposante à ses yeux. Angélique se leva pour l'aider à franchir ce pas virtuel. Il était mignon dans cette gêne naturelle, intimidé certes,

mais on devinait en ce regard instinctif, toute une lumière de bonheur coincée au fond d'une pupille frustrée de ne vibrer vraiment à sa convenance. Les cheveux bouclés d'une dizaine de centimètres tombaient, un peu en vrac, sur ce visage légèrement hâlé. L'index presque collé sur la lèvre inférieure, illustrait bien plus encore cette angoisse d'un comportement à contre souhait. Cela démontrait aussi une certaine éducation de ce gamin âgé seulement de deux ans. Il était déjà arrivé sur le genou gauche d'Angélique, plaqué tout contre le sein qui ne l'avait pourtant jamais nourri, encore un regard inquisiteur envers cet homme qui devait lui paraître comme une erreur dans l'histoire. Une main accrochée au cou de sa protectrice, il recherchait sans doute une chaleur bienfaitrice. Il gigotait comme pour mieux être calé contre elle. La posture ne resta pas bien longtemps pour une postérité, sans bruit, Aurélien, bien que plus âgé, s'était glissé sur l'autre cuisse et s'installait de même, chahutant un peu le confort de son petit frère, pour retrouver un réconfort qui n'avait rien d'artificiel. Le tableau aurait pu paraître presque séraphique si le temps n'avait pas contrarié leur destin. Pourtant, l'image était bien belle. Tous étaient maintenant autour de la table pour un repas qui n'avait rien de frugal. Bertrand regardait circonspect la scène avec une retenue, sans mot comme les deux belles-mères ou que l'on doit considérer ainsi. Les petits doigts du gamin se traînaient dans cette chevelure seyante d'Angélique en tortillant les boucles autour de ses phalanges comme pour mieux lui appartenir.

L'autre plus discret encore, se coinçait sans sourire, presque triste, le regard vide même de ressentiments. A croire que les peines à peine

recousues étaient refoulées en un endroit secret du corps et du cœur, blessant cette jeunesse à peine consciente, au plus profond de son non-être. Angélique semblait un peu dépassée par l'évènement, la mère de Laurence restait béate devant cette situation incongrue.

Il est dans les convenances de cette société dépassée d'accepter qu'une autre femme assure les faiblesses d'un temps, une vraie mère, une grand-mère ou une tante attentive. Mais non, non, surtout pas la compagne d'une mère. L'esprit amputé de ceux qui ne croient plus en rien, qu'aux acquis de leur faiblesse, ne comprend pas l'amour. Il est bien trop facile de considérer cette passion hors des standards comme une hérésie, oubliant que les sentiments sont sans doute bien plus forts que les apparences qui siéent à ces infirmes de l'intelligence. Les pensées de ces faibles n'ont pas de vigueur, le regard ne porte pas plus loin que ce que l'œil voit. Derrière, pourtant, derrière ces images, au dos là où il n'y a que du blanc pour ne plus rien imaginer, il y a autre chose qui ressemble à des amours, bien plus consistantes que l'hypocrisie de ces médisants. C'était, c'est et cela restera un furtif moment qui ne remplace rien et qui ne veut plus rien dire non plus, que des *"Je t'aime"* en mots entendus seulement par les plus sensibles. Cette sensibilité vient du plus profond de l'être, antonyme de l'apparence Nikeuse de ceux qui n'existent que pour être vus. Ce sont ces scènes qui font la vraie vie, celles que beaucoup ne veulent plus regarder tant leur mutisme de sentiment couvre l'impertinence de vouloir juger ce qu'ils voient sans vraiment vouloir comprendre ce qui bat, derrière ces poitrines opprimées et qui ne parlent pas.

Le bucolique fleurait le respect, les apparences tombaient sous les pieds pour être foulées. Le silence taisait l'absurde, l'image l'aspect. Il ne suffisait plus que d'écouter, dans ce tombereau fragile d'effluves incompréhensibles, l'échange d'amour que beaucoup ne veulent pas comprendre.

Le petit s'était encore niché plus près dans le creux de l'épaule de la Lili, il semblait plus petit, se protégeant lui-même. Son regard était toujours planté sur Bertrand avec une insistance non comprise par ces autres yeux qui pourtant le bordaient de chaleur. Le plus grand s'était avancé vers le genou, un peu plus près de cette table roulante qui tendait ses effluves pour attirer la convoitise.

On aurait dit une bataille des regards, les uns cherchant un certain réconfort, les autres à percer des vérités qui feraient peut-être trop mal si on les comprenait.

« Angélique, si j'étais comme nos concurrents, j'écrirais un article sur ce que je vois, c'est vendeur. Je me contenterais de garder ces images pour moi, il y a des sortilèges qui ne s'expliquent pas. Tu es si belle ainsi, j'ai beaucoup de mal à comprendre, mais ce que je vois n'a pas besoin d'autre chose que ce silence respectueux. Je bénis ces dieux qui font ces moments, quand pourtant, ils jettent une maman aux frontières d'un malheur.

-Non, non, ne me parle pas de cet inexistant qui voudrait nous faire croire que notre destin ne dépend que de lui. Je suis désolée Bertrand, mais tout ce qui nous arrive ne vient que de la connerie humaine.

-Bon, allez les enfants, qu'est-ce que je vous prépare à manger ?

-Maman, laisse Irène, elle sait bien pour les enfants. Si tu veux, va demander du chocolat en poudre pour le biberon de Julien, le matin en général cela lui suffit.

-C'est une bonne idée ! »

Hélène quittait les lieux pour s'affairer à sa tâche. Bertrand s'était servi un copieux repas, du jambon, du fromage et des œufs durs, avec un grand café bien tassé pour tenter de se redonner un semblant de fraîcheur et puis un bon demi-litre de jus d'orange.

« Angélique, tu viens avec nous au bistrot Liv@ ?

-Oui, mais sans doute pas jusqu'au bout, je ne voudrais surtout pas rater l'heure de la visite à ma Lolo.

-Je comprends, je comprends. On y va pour neuf heures et après, nous verrons. Ce n'est pas si loin de l'hôpital, je t'y déposerai si tu le veux bien.

-Merci Bertrand, merci. »

Le portable d'Angélique vrombissait sur la table, promenant son désarroi et des nouvelles pas encore entendues sur ce bois attendri des peines de ce monde. C'est Bertrand qui décrochait, voyant sa collègue empêtrée dans ces câlins d'une pseudo mère refoulée, les deux mains vraiment occupées à câliner ses deux chevelures vierges de la méchanceté humaine.

« C'est pour toi Angélique... l'hôpital.

-Allez, venez les enfants avec mamie, nous allons déjeuner, Hélène arrive avec le chocolat.

-Allo...Oui...C'est bien moi, Angélique Lelièvre... alors comment va Laurence ?... Elle a les yeux ouverts, quelle bonne nouvelle ! Elle ne dit rien... mais c'est normal non ?... son état s'améliore ?... bien, bien, merci »

Angélique retrouvait sur son visage des traits de malice qui reflétaient bien quelques félicités recouvrées. Les yeux pétillaient d'une impatience à vouloir en savoir plus, mais elle savait bien aussi qu'il n'y aurait qu'à la visite qu'elle serait vraiment un peu rassurée.

« Alors, ma puce ?

-C'est un peu mieux, elle est sortie du coma, mais elle reste prostrée... cela doit être normal. Puis son état est meilleur.

-C'est une bien bonne nouvelle. » S'exclamait Hélène.

« Il ne faut pas s'emballer maman, c'est mieux, un petit mieux, c'est tout. »

Irène ne disait mot, le faciès imperturbable, tel une statue dont l'airain refuserait de s'exprimer, fière et blessée, discrète en son émoi, secrète en son apparence. Rien ne transpirait d'un quelconque sentiment, la fièvre devait couvrir en son intérieur. Les blessures des âges demandent plus pour un espoir. Il est certain que tant qu'elle verrait sa fille ainsi, prisonnière des assistances qui repoussent l'impression d'une vie, elle ne sortirait pas de sa souffrance, telle une pénitence ancrée au fond du coeur. Elle entendait Angélique d'un semblant discret et sans doute qu'elle écoutait bien plus le sens de chaque expression pour ne pas s'évanouir. Elle ressemblait à une pierre spongieuse qui absorbe les mots pour ne rien exsuder de son apparence.

« Irène ! C'est positif tout de même ?

-Oui... oui, je verrais tout à l'heure. »

Chacun s'agitait maintenant à un grignotage plus que conséquent. Le petit avait retrouvé sa place tout contre sa Lili, le biberon bien coincé

dans les lèvres et soutenu par une petite poigne qui ne lâcherait pour rien au monde ce breuvage chocolaté. Le grand avait bien compris que l'on parlait de sa mère et sortant de sa timidité juvénile, il s'approcha de sa grand-mère pour s'enquérir, dans un chuchotement presque imperceptible.

« Mamie, qu'est-ce qu'elle a maman ? Quand est-ce qu'elle revient ? »

Irène se voyait bien obliger de lâcher quelques vérités à ce même qui sans doute, sans comprendre vraiment un préalable, se doutait bien que quelque chose d'anormal se passait. Ce n'était pas la première fois qu'il restait avec son frère, tous deux, chez la mamie pour des week-ends bien prolongés, mais ce n'était pas dans un hôtel et encore moins dans cette ambiance si particulière.

Il lui fallait un certain tact pour dire le nécessaire et rassurer sur le reste sans que le petit frère puisse comprendre un chagrin de son aîné. Les grand-mères ont cette nature à assumer certains moments de la vie. Ces personnes, au travers de leur temps et des misères qu'ils traînent, comprennent d'un regard, l'embryon d'un mal et d'une souffrance.

Angélique avait mal pour eux, comme à l'accoutumée, elle s'emparait des maux des autres. Elle ne pouvait comprendre dans l'infime désarroi, les couleurs des souffrances de ces enfants. Mais malgré cela, elle savait qu'elle ne soulagerait en rien les maux de ces petits.

« Angélique, bonjour ma puce ! »

La tante Jeannine avec son bel avocat Philippe venait s'inviter.

« Tata, viens ! On va vous faire une petite place. Vous avez déjeuné ? »

-Oui, bien entendu ! Mais un café peut-être.
Qu'en penses-tu Philippe ?

-Ce n'est pas un refus, mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus.

-Je voudrais parler à Angélique et Irène en aparté, si cela ne gêne personne.

-Dans un petit quart d'heure, on va laisser Juju finir son chocolat.

-Pas de problème, alors un grand café ! La journée va être longue. »

Jeannine et Philippe restaient sur leur réserve, de crainte d'une maladresse de mots qui peuvent blesser bien plus profondément qu'une longue lame acérée. Chacun autour grignotait en sirotant un café ou un grand jus d'orange. Angélique retrouvait un appétit révérencieux. Elle beurrait copieusement ses morceaux de baguette coupés en deux pour y étaler largement des lanières de jambon et de fromage.

« On retrouve l'appétit ! C'est bon signe ma chérie. »

Jeannine avait oublié d'être bête. Derrière ses lunettes aux verres éprouvés de tout ce qu'elle avait pu voir de méchanceté autour de sa nièce, elle comprenait bien que son comportement révélait quelques horizons moins sombres que les veilles.

« Je pars avec vous au bistrot Liv@. Je reprends la place de Lolo jusqu'au terme de cette affaire. Il est hors de question que ce destin de Ludine reste ainsi sans ses vraies vérités et que l'on oublie ces miséreux comportements d'hommes et de femmes au fond d'un puits, pour qu'ils effacent d'un coup de manche de chemise un bout de leur histoire écrite à la craie blanche sur un tableau vraiment trop noir.

-Nous irons ensemble tous les trois, n'est-ce pas Bertrand ?

-Ce n'est pas un problème, bien au contraire ! »

Le petit commençait à creuser son réveil, il gesticulait jusqu'à glisser sur les jambes de sa protégée pour s'enquérir, sans bruit, d'un bout de croissant qu'Hélène avait laissé sur la table du salon. Elle en profita pour le saisir par la taille et le tirer sur ses genoux. Il se laissa faire tel un animal dompté, comme si chaque câlin pouvait compenser un manque dont il n'était pas conscient. Le grand tenta aussi une manœuvre similaire quittant sa grand-mère pour une presque autre, presque inconnue pourtant.

« C'est le moment Philippe ! »

Angélique s'extirpa de son fauteuil en cuir et se dirigea un peu plus loin avec Philippe et Irène, suffisamment pour qu'une messe basse ne puisse pas s'ouïr des enfants.

« J'ai pris en main les problèmes de Laurence vis-à-vis de son ex-mari. Ce n'est pas de la tarte, cet homme n'a vraiment pas grand-chose d'un homme. Il est à se demander ce que Laurence lui trouva. Certes c'est un bel homme, mais il en a que l'apparence.

-Il était pourtant gentil, au début !

-C'est un manipulateur. Il n'y a que l'argent qui l'intéresse. Il a émis une requête pour reprendre son fils sous le seul et unique motif que la pension était trop élevée pour ses fins de mois, enfin presque. Il a aussi dit qu'il était privé de son gamin et que Laurence l'empêchait de le retrouver.

-Ah ! Ça c'est un comble. Il n'a jamais rien demandé, ni à le voir, ni à le prendre et encore

moins à payer une pension alimentaire pourtant décidée par le juge.

-Je m'en doutais un peu. Je l'ai rencontré en me présentant comme l'avocat de son ex-femme. Il m'a dressé un tableau ridicule de ses vérités. On voit bien qu'il n'a pas grand-chose dans la culotte, excusez-moi de l'expression. Mais maintenant qu'il sait que la mère du petit est à l'hôpital, il a exigé la garde immédiate de son fils, c'est un délire incompréhensible.

-Le salaud, dire que je l'appréciais ! Comme quoi on peut lourdement se tromper.

-Sur le fond, il peut essayer de faire ce qu'il veut, tant qu'il n'y a pas de session programmée devant le juge, il faudra s'en tenir à une négociation avec lui. C'est cet après-midi. Il faudrait que vous veniez avec moi Irène ! La loi autorise que vous soyez tutrice temporaire jusqu'à ce que Laurence puisse se défendre elle-même.

-Qu'est-ce que cela veut dire ?

-J'ai appelé le juge hier pour lui expliquer cette situation. Ah oui ! J'oubliais, ce n'est pas l'autre frustré qui siègera, mais le juge Etienne. Il est bien plus objectif et n'a pas les antécédents de vie de l'autre juge. Cela veut dire que quand quelqu'un ne peut pas physiquement se défendre, personne ne peut changer la situation, le cas est pourtant très singulier, le fait du couple d'Angélique et Laurence et aussi le comportement de cet imbécile qui veut profiter de la conjoncture. Mais le juge est clair sur deux points. Il n'y a pas de loi qui empêche quelqu'un de refaire sa vie sans aucune notion de sexe. Nous pourrions même à ce sujet le poursuivre d'homophobie. Le deuxième point, c'est qu'il ne se prononcera que le jour où il pourra entendre

Laurence devant lui, ce qui, malheureusement dans le contexte, nous laisse du temps.

-Eh pour moi ?

-C'est encore plus clair pour vous Irène. Si vous acceptez une tutelle temporaire, vous garderez les petits. C'est ainsi, on ne profite pas du malheur des uns pour assouvir les mesquins destins des autres. Il aurait fallu que ce malpropre se réveille bien avant.

-J'irai avec vous cet après-midi, mais qui va garder les enfants ?

-Moi. Vous n'avez sans doute pas besoin de beaucoup de temps, Philippe ?

-Non, Angélique, une heure ou deux, maximum, plus le trajet et nous sommes tout proche du tribunal.

-A quelle heure devez-vous y être ?

-Il faut que nous confirmions ce rendez-vous à quinze heures.

-C'est très bien ainsi. Si nous avons l'autorisation de plus de temps, nous nous reliaerons auprès de Lolo, n'est-ce pas Irène ?

-C'est très bien comme cela, chacun y trouvera son compte.

-Qu'allez-vous faire les mémés avec les enfants ce matin ?

-Tu sais, il est déjà huit heures trente, le temps de les doucher et de les préparer et nous irons faire un tour...chut ! Secret de mamies.

-A quelle heure puis-je aller voir ma fille Angélique ?

-Je suis désolée Irène, j'ai omis de demander l'heure pour toi. Il était convenu onze heures hier soir pour une première visite.

Angélique s'écartait pour se renseigner de cette possibilité de visite de quelques minutes.

« Tu pourras me rejoindre là-bas, je n'aurais le droit qu'à une demi-heure et après, de même pour toi. C'est un peu court, mais il faudra s'y faire ?

-Pas de problème pour moi, je me contenterai de cela.

-Maman, pourras-tu accompagner Irène ?

-Ce n'est pas un problème ma chérie. Je m'occuperai des enfants à la maison ensuite, je préparerai à manger pour tout le monde, je suis certaine que les petits bonhommes m'aideront. Puis j'irai vous rechercher après avec les enfants à l'hôpital. Il ne faudrait pas abuser trop longtemps de Bertrand, sinon il va s'écrouler au bord de la table. »

Ainsi, ils étaient partis retrouver les gens de l'usine. Il semblait à la Lili que cela faisait des semaines qu'elle ne les avait pas vus alors qu'en fait cela faisait à peine trois jours qu'elle n'avait pas revu les collègues et copines de Ludine. Tout lui remontait en mémoire comme des gifles violentes qui réveillent d'un sommeil accidentel. Elle avait du mal à comprendre comment elle avait pu vivre ces deux presque vies si différentes pour autant et les avoir subies en un même temps.

« Ah Angélique, j'ai oublié, il faudrait qu'Irène porte plainte contre ces "narvalots" qui ont causé cet accident. En attendant que Laurence aille mieux, il n'y a plus qu'elle qui peut le faire. Les enfants sont vraiment trop petits pour émettre un souhait et pour toi, je suis bien désolé, mais tu n'as malheureusement aucun droit, vous ne vivez pas ensemble et ce même, il faudrait le prouver.

« Je comprends bien Philippe, mais tu pourras lui en parler cet après-midi !

-Mieux même, nous pourrions porter plainte directement auprès du juge, il sera là ce matin. Je vais essayer de coller les deux rendez-vous.

-C'est bien ainsi »

Le chemin n'était pas bien long, Angélique revoyait chaque visage s'afficher tel que sur un mémorial de victimes d'une guerre. Cela n'était pas le cas bien entendu, chacune était bien vivante, seule Ludine manquait à l'appel et c'était déjà bien trop. Rien que d'imaginer cette femme accrochée à cette corde, lui donnait des frissons. L'image de cette tête seule tenue, tant le reste comme sa vie d'ailleurs, pendouillait telle une détresse que l'on jette en pâture aux regards de tous ceux qui l'avaient déjà oubliée, pour qu'ils se rappellent, lui faisait déjà mal.

L'imagination est quelquefois plus crue. Le théâtre ou le cinéma, peuvent offrir des scénarios à bascule, où le spectateur se balade en deux heures entre les émotions qui nourrissent les larmes et les rires du dénouement positif d'une fin presque attendue. Il en n'est pas de même de celles de la vraie vie, de celles qui rongent les espoirs jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un sens à vivre quand les galères succèdent aux galères, quand les choses ne finissent jamais aussi bien, pour qu'il n'y ait pas de fin.

Il faut vivre les souffrances, les endurer, les surmonter et pourquoi quelquefois ... un avenir ! L'avenir, c'est pour ceux à qui il n'arrive jamais rien, à ceux qui peuvent se promener dans un champ de gouttes de pluie et sortir les cheveux

aussi secs qu'après deux heures passées chez une coiffeuse.

Avenir ! Quel mot présomptueux ! Qui voudrait nous faire croire que chaque demain peut être différent. Bien heureux ceux qui s'y accrochent, ils n'ont pas le regard planté dans le cœur des autres. Bien entendu, on ne peut pas vivre continuellement dans le défaitisme néfaste des passés ravageurs, mais on ne peut non plus obliger ceux qui souffrent, dans un silence expiatoire, de donner une image presque rassurante afin de ne pas fâcher ces autres. Il faut vraiment avoir souffert pour comprendre ces maux, quand on a le sang qui veut couler à l'envers pour montrer à ces pseudos dieux que les volontés des hommes peuvent surmonter ces croyances néfastes. Je comprends tous ceux qui libèrent leur conscience de ces convictions belliqueuses, c'est certainement une façon de fuir les vérités passées et de se présenter sans être jugé par eux.

Une personne aimée qui part, c'est comme un membre qui vous est coupé et même, si cela ne se voit, cela empêche la raison de marcher correctement, ainsi boitent les pensées pour tenter de porter plus loin un funeste destin. Si certains croient le contraire et si d'autres vivent effaçant ces passés douloureux, qu'ils soient et qu'ils restent loin de moi, ces gens ne m'intéressent pas. Qu'ils m'oublient avant que je ne sois plus, j'aurais moins de mal à regarder leurs visages hypocrites se pencher sur cette petite boîte qui contiendra les restes de mon corps et aussi de mes pensées, le tout bien verrouillé au fond de ma seule conscience pour ne plus les emmerder.

Angélique avait vraiment des pensées frustrées, rustres aussi et si personnelles qu'elles étaient

difficiles à lire. Ce n'est pas une récréation de tenter de la comprendre.

« Nous sommes arrivés ! »

Le tonton d'adoption ouvrait goulûment la portière à sa nièce adoptive à peine sortie de cette souricière de raison.

Un soleil franc et une bise fraîche l'accueillaient. Elle n'avait fait attention à ce climat qui présageait peut-être d'une journée meilleure. Elle était vêtue un peu sévère, de ces sombres couleurs qui ne sortent pas d'un deuil et qui pourtant montrent aux autres, trop peut-être, les blessures qui plongent les cœurs dans des réflexions non cartésiennes. Angélique ne se sentait pas très bien, une pâleur glaçait le visage un peu comme celui des clowns blancs. Elle se raidissait dans sa démarche et bien que le temps soit bien plus clair que l'eau des fontaines disparues, il lui semblait que sa mémoire était trempée des pluies acides de la médiocrité de certains humains. Sa sensibilité active avait bien du mal à accepter ces changements de réalité, passant des maux physiques de sa compagne, à ceux moraux de ces gens orphelins d'une amie ou aussi victimes d'une hiérarchie complètement laconique et incompétente. L'incompétence mène aux vices pour pallier leurs manques. Ces cadres médiocres utilisaient les mêmes armes que ces colons d'autres siècles passés, ils utilisaient la cravache...verbale aujourd'hui. Allez ! Hue bande de bourrins, au boulot.

Elle poussa presque à regret la porte du bistrot. Au bar, le patron qui essuyait imperturbablement ses verres avec un torchon pas si propre que cela, semblait surpris. Les dessins d'un visage, pas très net pourtant, se liquéfiaient de cette surprise, y

tombait un sourire presque accueillant, une image presque sans émoi. Angélique, d'un coup d'œil, comprenait l'embarras, qui quelque part, gagnait le comptoir. Il est des situations où l'on ne sait ni quoi dire, ni quoi penser. Elle voulut stopper rapidement ce climat de déliquescence. Quand les êtres ne sont pas prêts à assumer une situation, il vaut mieux prendre les devants pour ménager une déconfiture qui deviendrait trop harmonieuse.

« Bonjour ! C'est au fond ?

-Oui, oui. »

Le boss était bien gêné, il jeta son torchon humide de sa tâche sur son épaule droite et s'activa pour sortir du derrière le comptoir, bousculant sur son passage tout ce qui ne devait pas être bien à sa place. C'était un homme confus de ses contradictions, qui accueillit la Lili.

« Je suis bien désolé mademoiselle, vraiment sincèrement désolé pour votre amie et je vous souhaite avec mes plus profondes sincérités que tout aille bien mieux pour elle. »

Il lui tenait la main droite dans sa main gauche, la tapotant de l'autre pour tenter de démonter une certaine sincérité. L'était-il sincère ? Qu'importe, c'était un geste et au moins, il avait montré une certaine candeur à exprimer quelque chose qui d'office serait moins hypocrite.

Le temps de suivre cet homme, il tenait à accompagner ces trois personnes dans la salle du fond, ceci pourtant seulement pour quelques mètres.

Angélique pensait à tout ce qui pouvait, dans cet estaminet, traîner sur ce zinc parmi les auréoles des demis mal consommés ou celles plus noires des soucoupes à café, quand la maladresse renverse

cette mousse laiteuse d'un trop plein de ce nectar. Il a dû en être dit, pourtant, elle en n'entendait rien, plus rien. Les mots s'étaient évaporés, ces vérités de bistrot ne sont donc que des paroles falotes et éphémères sans gros fondements ! Et pourtant, au bruit de ce silence à son entrée, elle put imaginer facilement que certains ne s'étaient pas gênés à laver leur petite conscience en cassant du sucre sur ces histoires, qui dérangent. Les amours ne se comprennent pas en ces endroits. Seule l'apparence d'un comportement standardisé doit faire qu'on ne sorte pas de ce décor de siècles délavés qui gardent en leurs couleurs, le gris qui sied à cette société embouteillée.

Cela la faisait sourire un peu, cela faisait bien longtemps qu'elle se moquait bien de ce que tant d'autres pouvaient dire. Elle était très discrète sans pour autant vouloir cacher quoi que ce soit, il ne servait à rien de mettre de l'huile sur le feu, certains comprennent, d'autres salissent. Les premiers ont leurs raisons, les seconds sont sans doute bien plus encore empêtrés dans des situations ambiguës. Ils cachent leurs misères d'une vie pas si belle, derrière les volets clos de leur bâtisse. Ils protègent leurs faiblesses qui ne doivent pas fuir au travers des lames mal jointes pour ne pas tomber dans le regard des étrangers. Mais elle en avait rien à foutre, ils peuvent en sourire, déblatérer, salir, crier même ce qu'ils veulent, l'important c'est d'aimer et elle, elle avait de l'amour à revendre, pour sa Lolo, les petits, sa famille, ses amis et tout autre qui frapperait à sa porte et cela lui suffisait. Le petit bonhomme, toujours nanti de son torchon humide sur l'épaule, poussa la porte du salon pour faciliter l'accès à ces trois personnes.

-Votre patron est passé hier, il m'a demandé de dresser un petit buffet, avec quelques boissons. Vous verrez c'est pas mal et s'il manquait quelque chose, n'hésitez pas à me le demander !

-Je vous en remercie. »

Là encore, un silence rompait l'ambiance qui ne devait pas être pour autant bien folichonne, mais pas pour les mêmes raisons. A son entrée, au bruit du groom en bois qui grinçait comme une vieille bête blessée, toutes les têtes se tournèrent presque en similitude, vers Angélique. Dans cette pièce assourdie, elle entendait presque les mots collés encore sur les lèvres, en un brouhaha incompréhensible qui voudrait peut-être vomir des expressions de consolation ou autre sympathie pour combattre l'instant.

Jean, l'inspecteur, était au milieu de ce groupe avec le procureur. Il devait bien y avoir une vingtaine de personnes groupées autour d'un gentil buffet qui s'il n'était pas exceptionnel, était bien sympathique. Les préparations semblaient sobres et il n'y avait rien de radin dans les quantités. Le luxe était sans doute dans la valeur humaine de tous ces gens qui osaient s'attaquer à une organisation du travail qui n'avait ni rien de moderne, ni rien de bien guillerette. Elle cachait sous les apparences d'un logo ambitieux, une société rétrograde où pataugeait un panier de crabes, dans une mélasse nauséabonde pour sortir la tête et écraser d'autres, bien plus incompetents encore.

« Angélique, cela fait vraiment plaisir de te revoir, nous attendons ton patron pour commencer.'

-Mademoiselle Lelièvre, c'est bien courageux de votre part d'être ici, nous nous sommes déjà rencontrés, je suis le procureur Etienne.

-Oui, je me souviens. »

Le trio se trouvait maintenant entouré de personnes et d'attendrissements silencieux et sincères. Cela changeait de ces regards inquisiteurs plantés devant le bar où se racontent toutes les misères humaines du monde.

« Ah ! Tout le monde est bien là, c'est bien et comme à l'habitude je suis en retard.

-A peine Pierre, à peine, nous avons encore un peu de temps avant de commencer. »

Pierre fendait la foule pour retrouver sa protégée.

« Angélique, ma petite, ce n'est pas trop difficile ?

-Non Pierre, je vais de toutes les façons seulement vous assister. Je resterai dans un coin pour prendre des notes et si je peux vous aider à rédiger l'article pour demain. »

L'ambiance était particulière, entre une salle de réunion pour élèves studieux et une séance de psychanalyse collective. Les tables étaient rangées en U, le procureur et l'inspecteur plantés au milieu, Angélique et Pierre à une extrémité, sages, silencieux et impassibles noircissant leur bloc de ce qu'ils entendaient.

Et, il s'en racontait des choses et pas belles sur ce qui se passait dans cette usine.

En fait l'idée de cette réunion était d'entendre tout ce que ces personnes pensaient pour définir l'intérêt d'une plainte collective et qui se bâtirait bien entendu sur les propos de ces personnes séparément. Il fallait bien respecter les règles judiciaires.

« Regardez par la fenêtre ! Ils installent une banderole sur le portail de l'usine. »

Chacun se leva en repoussant bruyamment les chaises pour regarder dehors

“Les traîtres sont en face pour détruire nos emplois !”

« Mais c'est du n'importe quoi ! Qui installe ça ?

Je reconnais quelques gars, les petits lèche-culs de la direction, accompagnés de quelques membres de certains syndicats.

-Regardez par la fenêtre du directeur, toute la direction est là à savourer ces instants. Ils ont tous, le sourire, les traîtres ce sont bien eux !

-S'il vous plaît, retournez vous asseoir, ils veulent vous intimider, un point c'est tout. » Le procureur reprenait la parole.

-Merci mesdames et messieurs, ils ont le droit de s'exprimer, cela prouve bien que votre action les inquiète. Je trouve leur comportement vraiment vil et insignifiant. J'irai rencontrer le directeur. Ça confirme bien le pourquoi vous êtes ici. Maintenant si quelqu'un veut se désister, aucun problème, je pourrai le comprendre. Mais avant, évitez d'étaler vos choix ici devant tout le monde, nous allons prendre vos dépositions au tribunal chacun votre tour. Jean, vous avez assez de monde pour nous aider ?

-Tout est prévu, j'ai une dizaine d'hommes qui sont déjà installés au tribunal. Nous avons réquisitionné vos bureaux de onze à treize heures, pauses casse-croûte obligées pour votre personnel.

-C'est très bien ainsi, je voudrais vous dire certaines choses avant de vous entendre. Il est bien clair que maintenant, nous avons suffisamment d'arguments pour engager des procédures envers

certaines personnes physiques de votre entreprise, à commencer par certains cadres et la direction, à titre professionnel et personnel. Je pense qu'une plainte collective aura bien plus de force et nous allons requérir les accusations suivantes : harcèlement moral ayant entraîné un suicide ; non assistance à personne en danger ; abus de bien sociaux par incompétence ; atteinte à la liberté individuelle et pour madame Laurence, quand la plainte sera déposée et en attendant la fin de l'enquête pour un premier niveau d'accusation, blessures graves sans intention de les donner.

-Pour Ludine et Laurence, c'est tout ?

-C'est pour engager la procédure, ce n'est déjà pas si mal. Sans vous, tout cela serait sans doute déjà stoppé avec des peines administratives seulement. Mais ne vous inquiétez pas, en fonction de l'avancement de l'enquête de la police, tout peut être reconsidéré, nous pourrions aggraver ou alléger les accusations. Pour vous, les journalistes, bien entendu, rien de ce que vous avez noté dans votre édition de demain, n'est-ce pas ! Attendez que nous officialisions ces déclarations demain, cela vous donnera du grain à moudre. Quand on sait que les avocats de l'usine et de votre concurrent étaient invités ici, je me demande pourquoi, on n'y voit personne. Cela ne change rien sur le fond, pas d'article sans qu'il soit confirmé. C'est une règle et même si eux ne respectent pas les procédures, moi je n'y coupe pas.

-Pas de problème, nous respecterons votre demande. Quel est le risque ?

-C'est de repartir à zéro et c'est peut-être ce qu'ils souhaitent pour gagner du temps.

-Allez, maintenant au tribunal! Cette usine dégage des parfums négatifs.

-Mademoiselle Lelièvre, je voudrais vous dire quelques mots avec Jean. C'est personnel, très personnel.

-Je peux attendre quelques minutes, mais pas plus, je dois aller à l'hôpital!

-Le temps que chacun et chacune rejoignent les voitures garées sur le parking. »

Les personnes quittaient rapidement le bar, vidant expressément l'endroit et chacun voulait saluer Angélique d'un petit mot ou d'une tape amicale sur le bras ou l'épaule.

« Voilà le résultat de l'enquête de la police sur l'accident, c'est relativement clair. Le choc sur l'auto a bien eu lieu juste avant l'accident. C'est le choc, même si peu violent qui a causé le drame. Ce qui diffère des dépositions des personnes dans le véhicule concerné, c'est le côté volontaire ou involontaire de la collision. Le conducteur assure que c'est bien Laurence qui aurait fait un écart. Les autres indiquent ne rien savoir de ce qui se serait passé. Ce qui est certain, c'est qu'ils venaient de doubler la voiture et voulaient l'arrêter. Dans le crépuscule, ils n'ont pas reconnu Laurence. C'est bien à vous qu'ils voulaient faire peur. Tous ont bien dit qu'ils voulaient vous faire cesser les articles sur leurs prétendus comportements, la peur que leur carrière soit ternie d'un bide pour leur avenir!

-C'est bien ce que nous avons toujours dit. Comment ces attitudes stéréotypées et fabriquées peuvent arriver à ces agissements ?

-C'est toute la question Mademoiselle Lelièvre. Et c'est l'objet de ce malheureux dénouement.

-Ce sont des petits, avec de petits esprits.

-Ce sera au tribunal d'en juger.

-Merci de ces informations, monsieur le procureur. Désolée, mais il faut que j'y aille.

-Je vous comprends Mademoiselle et... »

Il n'avait pas réussi à trouver le bon mot pour Laurence, Angélique tournait déjà les talons, pour aussi vite retrouver ce qui pourrait être bien plus qu'un espoir, l'esprit presque serein, l'âme un peu moins noire. Les ambiguïtés de l'humain se heurtent à l'existence, les craintes aussi de voir des espoirs effacés.

Bien calée dans la voiture de Bertrand, au fond d'un siège, la mousse n'avait plus de densité tant elle s'enfonçait dans une disgrâce d'inquiétude. Elle était partagée entre deux sentiments, oubliant presque déjà les visages des quelques minutes précédentes et déjà inquiète de ce que lui réserveraient les suivantes. Le temps ne laisse aucun repos à l'âme, la préoccupation de l'instant prévaut à ce passé récent et aussi à ce futur encore idéalisé. Rien ne paraissait plus sur cette pâle face, une Joconde ambiguë qui montre une beauté sans que l'on devine pour autant ce qui se cache derrière cette croûte flatteuse, peut-être simplement un beau morceau de bois vierge des misères de l'homme.

Inquiète et presque rassurée, inconsistante dans ce qu'elle pouvait cogiter, elle resplendissait dans sa bivalence, ballottée dans son intérieur, figée dans l'apparence. Déjà ces murs de la crainte grandissaient devant le pare-choc de cette voiture insensible. Elle quittait sans équivoque cette ambiance quelconque de ce qui n'est qu'un tas de ferraille barbouillé, empreint de la sueur de certains ouvriers. Elle saluait Bertrand sans politesse, mais

avec le respect qui sied, presque inconsciente de certaines lassitudes. Elle était déjà tournée vers ce bâtiment qui paraissait bien plus immense qu'une inquiétude, une montagne de pierres assemblées pour que rien ne paraisse. Pourtant, si monstrueux, il cachait ces maux que l'on n'entend plus à l'extérieur tant les murs sont épais et tant les étages sont nombreux. Il faut bien ces épaisseurs à ces pierres pour contenir ces souffrances, pourtant déjà presque inaudibles au personnel soignant.

Il faut bien contenir en un lieu, certaines misères du monde pour soulager les esprits trop tranquilles et qui veulent ignorer les afflictions qu'on entasse en ces étages miséreux. Ces bâtisses sont sans doute des monuments tristes et souvent laids, mémorial des maux qui peuvent atteindre presque un ciel nuageux approchant l'éternel pour que le chemin soit plus court, quand s'y meurent des vies chaque jour pourtant. C'est un leurre, le ciel n'est pas si près, ces pauvres finissent tous au sous-sol, là où les frigos conservent encore une illusion avant qu'on les cache les plus profondément pour ne plus jamais les revoir, couverts d'un marbre si lourd que même un vivant ne pourrait bouger la pierre.

Elle franchissait les escaliers du hall d'accueil, de corps sûrement, l'âme errait encore en une disgrâce d'imprévoyance. La disposition se perd en ses certitudes, elle voudrait se voir plus optimiste et se réservait une crainte d'on ne sait plus pourquoi. L'être humain est asservi à ses pensées, inconsistant en ses croyances, cherchant le rassurant et aussi à moins croire en l'ambiguïté. Il se repaît, se nourrit de douleurs que quelquefois il crée. Plus elle approchait de sa Lolo, moins la démarche devenait sûre, à croire que la vie et ses frontières font peur aux assurances.

Elle était arrivée dans le couloir de l'étage qui mène aux évidences, le pas léger pour éviter le bruit tant l'endroit est calme et sourd, là où se dessinent des destins. Le temps ici tait son arrogance en respect à ces fins pour ne plus rien dire. Les mots ont-ils encore un sens ici ? On ne les écoute plus de toutes les façons. L'ouïe n'est plus le sens que du souffle, ouïr une haleine fatiguée est déjà un espoir. La vitre qui protégeait, de cet autre monde, les fragilités des êtres à la dérive, dévoilait sa Lolo, tout aussi encombrée de tous ces artifices que la veille. La revoir ainsi par ce verre protecteur encombrait ses desseins, mais rien de plus qu'hier, les promesses des mieux sont encore des mensonges, l'ivresse des espoirs plus qu'une beuverie des sentiments frustrés. L'infirmière guettait son arrivée pour être certaine que la Lili se plierait bien aux formalités des lieux. La tristesse plombe la paupière et pourtant l'envie d'être encore plus près, de l'autre côté de cette frontière protectrice, la jetait dans ces déguisements qui faisaient d'elle un objet couvert de papier. Elle s'activait, avec l'aide de cette dame, à revêtir ce qui faisait peut-être d'elle un autre personnage d'apparence, au moins. Il ne restait plus qu'à ajuster ce masque qui piège les microbes des souffles et déjà, elle avait franchi le sas. Cet harnachement métallique qui rafistolait les os brisés la rebutait, mais comme la veille, elle avait d'yeux que pour ce regard fermé des paupières fatiguées.

Un sourire rassurant émergeait sur ses lèvres asséchées de baisers quand elle glissa sa main sur celle de Laurence. La température d'un corps encore vivant gonfle l'espoir du mieux. Elle tenait la main droite de sa Lolo dans la sienne, gauche et la caressait subtilement, avec une délicatesse sans

doute extrême tant tout ici, dans ce lit, sentait une vulnérabilité qu'il fallait protéger. On ne peut même plus parler de silence tant celui-ci est plus profond qu'un abîme d'intention, seulement contrarié par cette machine envahissante qui rappelle encore plus l'impression d'une fragilité malade. Elle continuait ces petits gestes de sensibilité, traversant le flux des esprits qui se reconnaissent, loin, très loin des déserts affectifs qui polluent ce monde d'égoïstes, certain que pour mieux vivre il suffit d'être apparent. La pupille était scotchée à ce haut de visage indemne, pour tenter d'y reconnaître un signe plus rassurant que ce sommeil pervers. Il se dégageait du visage de sa Lolo, malgré la morphine qui taisait la douleur, comme un apaisement, tout semblait relâché. A croire que ces autres contraintes n'étaient que d'apparence. Pourtant, elle ressentait bien comme une douleur à voir ces broches qui traversaient les chairs pour maintenir les os. Tout doucement, comme un papillon sort de sa chrysalide et se dévêt de ses habits de chenille, les paupières, fébrilement, cillaient, tentant de repousser les cils plus vers le haut, pour libérer ainsi ces onguents de lumière pour un éveil presque irréel. Il est des images qui s'impriment plus encore dans la mémoire, suscitant un bonheur rassurant et futile, dans des yeux, voilés de larmes naissantes qui bannissaient les vocables. Certes ce n'était pas ceux d'une Joconde d'un De Vinci ou bien d'un autre, mais c'était pour la Lili, comme une renaissance dans un univers pas fait pour et qui donne à l'esprit, une grandeur d'un tout petit bout de vie... encore là. Les yeux de Laurence étaient presque entrouverts, la pupille fixait un horizon inexistant, vers un lointain tout proche,

quand on ne voit pas encore, ou à peine, une lumière diffuse, frustrée, incontinent.

Il était bien difficile à Laurence de bouger la tête avec tout cet attirail. Toutefois, au fond du regard, Lili commençait à y lire un embryon de pétillement, source régénérée de sentiments. Ses yeux essayaient d'aller voir de l'autre côté de l'apparence qui, certain, était celle des mains qui caressaient ses doigts de plus en plus relâchés. Les lèvres aussi, pour ravalier une salive incongrue, étaient atteintes de fièvre. C'était comme une esquisse d'un mouvement pour dire plus de mots coincés en cet esprit mutilé, l'ébauche d'un rictus, l'espoir aussi peut-être d'un sourire avorté.

Angélique y voyait bien là un effort à se montrer pour vouloir dire des choses que l'on ne peut pas penser. Le regard de la Lili inhalait ces perles à peine nées d'une bienveillance à la vie, qui ici se débattaient au bout d'un fil si fragile, savourant l'instant comme presque un enfantement. Le temps donne des instants plus forts qu'une naissance, plus profonds qu'une réviviscence, loin des turpitudes de ces sens qui s'activent à ne pas vivre et à paraître. Angélique sentit grimper en elle la sève qu'appellent les printemps, certaine maintenant que ceux-ci présagent d'autres mois à venir, quand dans les souffrances, surgira une source bien plus forte qu'un vieux fleuve assoupi.

Laurence avait réussi à tendre son regard vers celui de sa Lili, nul ne sait ce que parlent les yeux, mais il était bien évident qu'à ce moment, une conversation volubile nourrissait ces petites larmes qui s'échappaient de chaque regard, une façon de se dire bonjour quand on n'avait pas eu le temps de se dire au revoir.

Angélique ressentait un mouvement lent des doigts de la Lolo qui voulait faire comprendre par des pressions subjectives et presque imperceptibles qu'elle était là. Si ce n'était pas du bonheur, c'était un ravissement retrouvé de pouvoir se parler ainsi. La consistance du temps ne représente plus rien, qu'il y ait eu deux jours, deux mois ou deux siècles, c'était comme si c'était hier, loin de rien et près de tout. Ces petits câlins des doigts et des yeux étaient un baume providentiel pour que ces deux êtres exhibent comme ils s'aiment. Il fallait bien que le souffle qui ne vient pas du corps, puisse insuffler ce bouche-à-bouche virtuel pour qu'exponentiellement, l'espoir habite les blessures presque perpétuelles.

Angélique couvait maintenant d'une force d'amour incommensurable et sans limite ce regard un peu frustré pour que le flux des visions devise de sentiments.

« Lili...ma...Lili ? »

Que cela faisait du bien d'entendre ces mots d'une raison étouffée, échappés de cette bouche torturée, presque inaudibles à toutes autres oreilles. C'était un baume arraché aux psaumes engloutis sous une église en ruine.

« Oui, ma chérie, je suis là ... je t'aime. »

Ce "*Je t'aime*" traînait encore aux oreilles attentives comme s'il retentissait en un écho infini de sincérité. Il n'y a rien de plus à raconter, tout le reste serait une ignominie. Quand l'essentiel est dit, le reste n'est plus qu'anecdote. Il n'y a pas qu'au fond des puits que l'on trouve des vérités, le regard de Laurence en était un sans fond ou presque, jusqu'au bout du cœur. L'eau y était si limpide que l'on pouvait y lire les pensées sans qu'aucun mot

encombre de leur imprécision, une oreille pourtant bien attentive.

« Lili... ma Lili... tu as vu comme je suis belle... et encore... je ne me vois pas... Je sens bien... tous ces clous... qui perforent ma chair. »

Ces phrases s'écoulaient trop doucement, Angélique rapprochait son oreille pour comprendre leurs sens, monocordes presque ahanées, rien que de les prononcer devait être une terrible souffrance.

« Ce n'est rien ma puce, ce n'est rien. Le plus important est de t'entendre, de te voir et de toucher bien vivante. »

Laurence retrouvait un mutisme flapi, comme pour regrouper un souffle trop dispersé et aussi peut-être à amalgamer quelques mots éparpillés aux quatre coins d'une mémoire un peu désordonnée.

S'il est des choses inexplicables, inextricables, presque imperceptibles à des esprits trop pressés, c'était pourtant bien ici une vague d'amour qui s'échangeait sans mot dans cette émanation qui s'échappe des regards obscurcis. C'était peut-être Angélique qui avait le plus de mal à s'exprimer par les sens. Entre une joie contenue et retrouvée et une peine des douleurs de sa dulcinée, elle n'arrivait pas à rassurer et se rassurer de mots, qui n'existaient sans doute pas. Dans son regard Laurence lisait bien, malgré son état végétatif, cette ambiguïté, mais n'en montrait rien. Longtemps, elles restèrent ainsi, plongées au plus profond de l'autre à reconstruire des efforts qui seraient salutaires. Plus rien n'existait ici que la couleur des âmes de ces deux jeunes filles, la souffrance physique efficiente de Lolo, était presque entre parenthèses, loin, très loin des propos futiles que tant échangeaient sans

doute pour ne rien dire. L'instant pourrait s'arrêter ici que rien n'y changerait, la profondeur des sincérités est un océan de bien être, à défaut des restes qui paraissent bien illusoires. Monsieur le temps lui pourtant n'obéit pas à ces règles et son impertinence pousse les aiguilles sans qu'on le voie vraiment et peut-être aussi plus vite pour rendre les séparations plus douloureuses qu'une césarienne établie sans anesthésie.

« Ma Lolo, que ce temps passe vite. Il faut que je laisse la place à ta maman. Elle est derrière la vitre à attendre. »

Elle sentait une pression plus forte des doigts de sa Laurence qui tentaient à se crispier pour retenir sa main et sans aucun doute bien plus que cela.

« Non... ma Lili... pas tout de suite... »

Le visage se raidissait peu à peu, des larmes investissaient ce regard attristé. Angélique sentait bien par les doigts que le cœur s'agitait et que les autres souffrances retrouvaient son amie. Que faire ! Tout, bien entendu la retenait ici, mais elle savait bien aussi qu'il fallait satisfaire aux exigences des temps de visite pour qu'Irène puisse aussi être près de sa fille. Les doigts tentaient de s'agripper encore plus. Angélique comprenait aussi que cette tension attiserait les souffrances physiques. Elle en avait mal aux tripes, tout se tordait violemment dans l'estomac en perdition, la douleur était violente et elle n'en montrait pourtant la moindre expression. Elle en caressa avec plus d'insistance cette main vierge et ce bras, s'approcha pour poser avec une délicatesse sans pareille, un bisou sur la joue droite, d'une tendresse sans équivoque, avec une attention qui calme les propos. Elle lui chuchota un je t'aime qui devait sans doute s'entendre à l'autre bout de la planète, un je t'aime pathétique, langoureux, pur

comme les sources vierges des hauts de montagnes inviolées, un je t'aime d'une consistance à ne jamais s'estomper, marqué au fer rouge au fond d'un cœur pour qu'on ne puisse le voler. Elle lui colla un autre baiser plus près des commissures, près du froid des aciers qui forment les broches. Comme une fatalité, Laurence évacuait les nuées de son regard, consentant un départ jamais si proche et un vide qui fait que les grands amours se nourrissent plus encore des souvenirs des câlins.

Irène, un peu plus détendue que la veille, jetait au travers de la vitre son amour maternel et qu'importe l'épaisseur du verre. Ces choses-là traverseraient les blindages des blockhaus qui supportent pourtant les guerres. Elle couvait de ses forces mentales le fruit fomenté en son ventre et son âme meurtrie jusqu'au bout des ongles, engloutie dans des souffrances du corps qui se devinent.

Quelque part, cette mère subissait plus encore ces maux qui se taisent au fond d'une gorge, là où habitent plein de choses coincées des frustrations d'un passé. Il n'est pas étonnant que ces gens toussent le matin, pourtant sans les fumées d'une cigarette qui calmeraient les destins. Dans ces matins, après une douche qui revigore le corps, il faut expulser dans les râles circonspects, ces maux qui vous empêchent de réfléchir. Les bruits de l'âme évacuent alors les sentences de l'absurde et on retrouve, presque après avoir vomi, une fraîcheur passagère pour un repos illusoire des idées.

Angélique essayait de décoller ses fesses de ce siège, trop attachée sans le vouloir pourtant, la détresse des amours a des liens que nul autre ne ressent. Sa main glissait déjà tel un regret et aussi une honte à vouloir rompre ce flux qui parle plus

qu'une gésine égarée. Les souffrances sont dans les bas d'un ventre qui ne peut plus subir ni les amours blessés, ni les afflictions du passé.

C'est une volonté de la non-volonté qui exigeait ce départ comme si on voulait se trancher une main pour ne plus jamais rien voler... même pas un baiser...

Qu'est ce qu'elles avaient volé toutes les deux à ce siècle, seulement des douleurs occasionnées par ces hommes incapables de méditer.

Angélique sentait son corps se déformer, les tortures de l'esprit la malmener. Il fallait bien pourtant quitter sa petite chérie, comme une mère abandonne son enfant au pas de la porte d'un couvent désaffecté. Et encore, elle entendait son cœur, débordé d'une honte à abandonner un amour si désappointé.

"Oh ! Mon chien, j'ai bien fait comme pour mon père aussi, de ne pas vous oublier au bord d'une route du passé. Désolée, maman, on n'a pas assez vécu ensemble, le dernier souvenir que tu m'as laissé, n'est qu'une souffrance que je ne puis pas oublier."

Angélique pâtissait de ces fractures du cœur qu'on ne peut plus réparer. Le reste n'était pas mieux, les moiteurs trempaient les tissus qui ne protègent plus rien. Hors les yeux, elle était bien plus nue qu'on ne pourrait l'imaginer. Même sa Lolo devait y trouver ses désolations sans vraiment les chercher. Pourtant, les souffrances ne sont pas de ce côté, on croit entendre et comprendre et pourtant... pourtant, peut-être que les maux les plus acérés ne sont pas sur le lit qui soutient ce physique mutilé.

Elle continuait à se liquéfier, presque ignominieuse de laisser son amour aux mains de ces inconnus presque étrangers et qui s'amuse à recoudre les chairs. Elle perdait l'apparence qui devait rassurer et pourtant elle voulait paraître sereine. Mais entre l'esprit et l'âme, les réflexes du comportement s'entrechoquent pour ne plus rien montrer, cette séparation lui faisait mal, d'un mal qui ne s'explique, il n'y a plus de raison, seul l'émoi commande et le corps suit. Quand il faut quitter des obligations, on oublie presque ce que l'on est et aussi ce que l'on paraît. Les fièvres ne sont plus des pensées, mais des mutilations que l'esprit oblige. Le regard ne quitte plus rien, les mètres ont les consistances qu'on ne voudrait pas leur donner. Les cartésiens y perdraient leur latin et les latins, leurs racines. On devient presque plus rien jusqu'à ne plus penser. L'œil reste accroché aux vraies images, celles qui font plus mal que les autres remémorées.

Qui parle et qui entend en ces silences forcés ?
La mémoire d'un être éreinté !

Angélique partait sans rien laisser vraiment, engloutissant, telle une gourmande, ces images, ces parfums et ces bruits étouffés. Elle ressentait la blessure d'une lame bien trop effilée et qui s'agitait à déchirer la chair, ce mal est peut-être plus supportable et pourtant, pourtant...

Ces deux femmes se languissaient de quelque chose dont on se repaît... un jour de résurrection tant elle est espérée. Les bleus des regards perdent de leur limpidité. On n'y voit plus rien qu'un petit monde fier, leur appartenant. Le fruit vient de la fleur qui se nourrit de la sève et pourtant la sève est bien née d'un fruit hasardeusement planté...

Angélique oubliait ici un morceau d'elle-même sans le vouloir vraiment. Au cas où il faudrait entendre et comprendre quelque chose de muet, elle laissait ici des morceaux de ses sens, pour être bien certaine qu'à d'autres moments, elle pourrait bien entendre un murmure essoufflé. De ces séparations qui crèvent les envies de rester, naîtront des nuits où on ne peut plus rêver.

Elle était dans un état imprévisible, sourde à l'espoir et au contraire aussi, certaine que ce sang qui coule en leurs deux artères, n'alimentera plus l'oubli. S'il est des sirènes qui n'appellent plus les marins au port, il est aussi des sirènes qui voudraient ne plus sonner la mort.

La Lili était plus que morfondu de partir. Les larmes oubliées se cachaient derrière l'iris pour ne pas tomber.

Il ne restait plus que presque une presque-île qui pouvait les relier, sans rompre, exquis effilochement d'une épaisseur invisible. De petits pas en petits pas, derrière l'envie de ne pas progresser, la force de la conscience l'avait presque déjà jeté dehors, tout près de la baie vitrée. Irène, comme la veille, tel un félin fondant sur une proie, en un silence peu perceptible, était déjà près de sa fille. Angélique restait, collée derrière la vitre pour ne rien manquer. Cet éveil était une naissance et ce n'est qu'après qu'elle en aurait les contractions, le corps étant meurtri de multiples coups du passé et quelque part, quand Lolo s'éveillait, c'était Lili qui souffrait.

« Mademoiselle, s'il vous plaît ?

-Non ! Laissez-moi un peu de temps ! Tout ce que vous voudrez après. »

Il y a donc, en ces maisons où voyagent les tourments, une certaine lassitude à comprendre les gens. Les usines à soigner perdent leur humanité et le bruit des souffrances ne devient plus qu'un murmure presque oublié. Pourtant, cet homme, des maux des autres éprouvés, restait penaud devant cette passion assurée.

Il en vit pourtant des amours dans des douleurs séparées, des hommes perdant la dernière dignité devant une femme ainsi arrimée et aussi des femmes plus robustes devant un mari désarticulé. Cet amour, hors des connivences, avait sans doute montré des forces que la nature ne pouvait réprover. Le respect à cette dame, ne pouvait être que sans mot. Il fallait s'en aller presque tout piteux.

Angélique se retourna tout de même, pour ne plus rien voir. La voix avait perdu sa bouche qui s'était évaporée. Elle replongeait sensiblement dans cette image coincée derrière ce verre embué.

Elle sentait Laurence aussi attentionnée à ce visage maternel qui sans doute autrefois, s'était longuement penché sur cette même frimousse à sa naissance, quand les ans n'avaient pas encore foudroyé de ses turpitudes d'adultes, ce faciès angelot. Elle devinait encore ce regard cherchant plus loin qu'au-delà d'un strass, quand les yeux ne pouvaient même plus s'orienter.

De longues minutes s'écroulèrent insensibles à la ferveur, Angélique ne bougeait plus, à regarder, regarder ou à se rassurer, c'était toujours un peu de temps gagné. Là aussi, est une grande différence qu'affichent les gens qui s'aiment sans vouloir pour autant le montrer, la curiosité n'a plus rien de

malsain, il ne reste que l'essentiel, deux âmes déchirées par une vitre qui les séparait.

Comme quand elle était bien plus près de sa Lolo, l'horloge avait poussé plus vite ses secondes pour qu'elles soient obligées de bien plus vite s'éloigner.

« Mademoiselle, s'il vous plaît ? »

-Oui, je suis désolée, vraiment désolée.

-Non, ce n'est pas grave, vous vous aimez bien...N'est-ce pas ?

-Bien... je ne sais pas encore, beaucoup sûrement. J'ai beaucoup mal pour elle.

-Son état s'améliore, nous pensons qu'elle s'en sortira. Elle se bat comme un beau diable, c'est surprenant ! Sans doute pour vous, les enfants et cette pauvre dame. Je pense qu'elle a passé le cap du miroir.

-C'est quoi cela ?

-Ou on traverse le tain et disparaît, ou on reste du bon côté.

-Je ne savais pas, je ne connaissais pas cette expression !

-Mais la suite ne sera pas facile, tout sera bien long, récupérations, d'autres opérations, rééducations et encore des souffrances et voire plus. »

Angélique reprenait de la hardiesse, le sourire presque indécent. Les deux mains devant la bouche s'exclamaient presque. C'était le premier mot à peu près rassurant depuis ces sirènes hurlantes, déchirant de leur bleu et orange, une nuit qui pourtant, aurait bien voulu être tranquille.

Il fallait bien repartir. Comme la veille, Lili et sa presque belle-mère quittaient l'endroit, y oubliant

et leurs âmes et leurs ombres coincées en un endroit qui ne se voit de personne, ni même d'un dieu inexistant sûrement.

Dans ce silence quasi religieux, elles parlaient. Angélique prêtait son bras à cette femme, mêlant ainsi et leurs destins du moment et leurs misères, pour un bout de chemin. Rien ne s'entendait, ces derniers moments avaient suffisamment de force pour que chaque esprit assouvisse un festin d'émotions aussi profondes que personnelles. Si les mots peuvent avoir des sens communs, la sensibilité de chacun est bien différente, il est bien compréhensible que chaque âme se soigne de ces choses immatérielles qui peuplent l'esprit peut-être plus reposé en un silence qui crève les tympanes.

C'était le début d'une autre ère, quand la confiance s'ancre du bon côté des appétences, exigeant plus encore et plus vite. Les jours nouveaux avaient des senteurs presque oubliées, l'être se reconstruisait, oubliant presque les mortifications qui tenaillaient les tripes jusqu'à nourrir le corps de ces sentiments égarés. On en oublierait aussi les rêves d'un hier, en des endroits où l'on n'est jamais passé. Les lèvres osent des sourires qui ne sont plus déplacés. L'expression volubile redonne aux bouches ces discours qui parlent enfin de ce que l'on pense vraiment. La reconstruction est longue, d'autres souffrances plus physiques attendaient Laurence. Autour d'elle se formait un groupe restreint des forces de l'amour et d'amitié, un bouclier protecteur, dans un univers serein, où les valeurs d'argent ont perdu leurs odeurs néfastes.

Tout ce beau monde était installé à la maison familiale, les semaines et les mois qui s'assent l'ennui, font retrouver quelque sérénité.

Laurence occupait la chambre du bas dans un lit séparé tant certaines douleurs sont résistantes aux traitements et demandent encore plus de patience. Angélique veillait sur elle comme une mère poule couve ses œufs pour perpétuer le cycle infernal des naissances des poules. Elles couvent des œufs qui feront des poules qui couveront des œufs qui feront des poules... Les petits habitaient à l'étage avec Irène aussi, dans l'attente que tout puisse se réorganiser autrement. Elle irait vivre plus tard dans la petite maison héritée par Philippe. Hélène, elle, était toujours dans la petite maison. La pièce principale du grand logis était devenue le centre névralgique d'une vie, cela faisait des années qu'autant d'animations n'avaient pas bousculé les

poussières, une famille reconstituée en sorte... vraiment pas singulière. Deux femmes à l'amour aussi solide qu'un roc finistérien, renforcé par ces épreuves, résistaient aux humeurs d'un océan violent de ces contradictions. Les deux petits étaient chaperonnés par ces deux mamies et une presque autre mère suppléant l'autre reconstituant son corps, le reste presque intact. Une partie du salon était équipé de quelques engins de torture pour la rééducation, un autre coin, de deux bureaux pour les deux belles, l'un adapté au fauteuil roulant pour quelques temps encore. Il lui fallait bien de la patience pour retrouver l'usage de ses membres inférieurs.

Ce n'est pas le travail qui manquait, Lolo préparait avec Philippe la cession du tribunal du lendemain. Il ne fallait rien laisser au hasard pour défendre sa cause à elle, celle de Ludine, de ses enfants et de son mari et aussi celles de tant de personnes qui perdraient leur emploi pour des raisons d'insuffisance de travail de ces cadres prétentieux. Le problème de son ex-mari était réglé. Après avoir sollicité la garde du petit, il avait été débouté par le juge et depuis, plus aucune nouvelle, même pas pour son fils, quel drôle de père qui pense plus à toucher les pensions alimentaires qu'à serrer dans ses bras un si mignon petiot. Il devait sans doute filer le parfait amour en un endroit, exilé de lui-même. Pourtant, ce gamin aurait bien besoin d'un amour paternel, l'amour de ces quatre femmes devait bien étouffer l'éveil d'une sensibilité masculine.

Angélique passait une bonne partie de son temps ici à préparer ses articles quotidiens, aussi acides qu'auparavant. Bertrand faisait une partie du travail du terrain. Elle ne voulait pas être séparée de cette

vraie vie, là où tout se voit et se comprend. Il était d'une aide précieuse, un rameur de bitume qui fouine là où les relents des hier laissent des traces nauséabondes. Il continuait ainsi à nourrir quelques pages du canard de ce triste feuilleton Liv@. Bien entendu, les articles avaient quitté 'la une', sans doute pour des informations plus importantes. Il était pourtant hors de question de laisser dans l'oubli cette histoire d'autant que le quotidien concurrent s'en occupait aussi. Bien loin d'être objectif, il avait pris le parti de défendre cette entreprise référence dans la région, et pourvoyeuse d'emplois. Angélique s'en léchait les babines, toutes ces inexactitudes lui donnaient des arguments faciles, nourries de véritables informations vérifiées sur le tas. Le journal tirait toujours un nombre important d'exemplaires, il gagnait des batailles contre les concurrents. Le peuple des arches des idées, adhérait de plus en plus à ce journal qui lui au moins, n'avait rien d'un torche-cul. Cela paraissait simple et pourtant que de galère, mais l'honnêteté et la sincérité, hors des sympathies aux couleurs politiques, trouvaient une place et c'était rassurant. C'était peut-être cela la vérité. Ce soir, la maison était calme, presque vide. La rentrée scolaire approchait. Les deux mamies avaient décidé de passer quelques jours de congés, loin de ce lieu où dès demain, le tribunal chaufferait des plus vils propos. Elles voulaient éviter aux petits, toutes paroles qui pourraient les blesser. Le monde n'était pas meilleur qu'autrefois, il y a toujours des losers qui se prélassent des malheurs des autres. Chacun en était bien convaincu, les odeurs des caniveaux promèneraient leurs effluves dans chaque endroit de cette ville réveillée. Et puis, quelques jours au bord de mer changeraient les

idées, autant aux mêmes qu'à elles-mêmes. Chacune avait besoin d'un repos des pensées. Les deux filles étaient suffisamment bien entourées pour assumer ces pressions adverses. Elles avaient le caractère bien trempé comme celui des aciers dont on fait les plus belles lames pour mousser un adversaire.

Ce n'était pas encore le soir tout à fait, plutôt une déliquescence d'un après-midi fatigué qui se foutait complètement du sort de ces princesses. Plus tard, Angélique avait prévu un petit repas chez Ginette pour évacuer le stress d'un demain incertain et pour retrouver quelque part, un peu de parfum oublié il n'y avait pas bien longtemps pourtant et aussi pour fuir quelques moments, cette galère nauséabonde.

Elle aidait sa Lolo à rejoindre la douche installée au rez-de-chaussée pour elles deux, Hélène avait fait bâtir un endroit spacieux. Tout était de plein pied, mieux même sans aucune saillie qui dérangerait un pas maladroit. Le fauteuil pouvait rouler sans effort vers ce siège pivotant sous la pomme généreuse. Elle diffusait une pluie bien large aux gouttes si fines qu'elles caressaient la peau, derrière une vitre au verre fumé qui ne protégeait pas grand-chose si ce n'est d'une main aventurière.

Il y avait sur l'instant, comme un parfum suspendu au plafond, dans l'attente patiente d'une coïncidence pour enivrer et l'endroit et le temps. Laurence arrivait maintenant à se tenir à peu près droite, sous ce crachin régénérateur, une main bien accrochée à la barre de maintien. Angélique la savonnait comme chaque jour et la rincerait, la sécherait et l'habillerait pour rejoindre le salon. C'était presque son petit joujou qui ne disait rien de tant d'attentions. Il est des jours où on ne sait pas

pourquoi, l'abstinence des plaisirs d'autrefois ou la faim de croquer dans une pomme virtuelle, change les humeurs sans qu'on le veuille véritablement. Pourquoi ? Souvent c'est incompréhensible, souvent non contrôlable. Elle s'était aussi complètement dévêtue pour être encore plus près de sa petite Lolo. Cela faisait sourire sa compagne, béate et d'une plénitude à décrocher une lune qui ne devait pas être pendue bien loin.

« Tu sais ma Lili, je ne pourrai pas te savonner, moi ! »

Angélique lui jeta un regard malin, qui s'il ne faisait rien comprendre, pouvait bien laisser à penser des malices sans aucun doute presque inavouables. Cette fille était bien trop futée pour ne pas guider ces petits enchantements.

Elle s'approcha de son aimée pour ouvrir le mitigeur, profitant de frôler de son bras droit, la poitrine vierge de cicatrice de sa Lolo. Il ne faut pas plus pour que les besoins charnels s'éveillent sans qu'on le cherche vraiment. Elles étaient face à face sous cette bruine bien séante, seules en cet endroit isolé du monde et de la maison aussi. Lolo s'agrippait plus fort encore pour ne pas faillir pour cette minute qui valait bien quelques efforts. Angélique avait le regard planté dans celui de sa compagne, échangeant des senteurs de choses qu'elles ne s'étaient pas encore dites et de mots d'amour qui ne sont pas des mots, mais qui s'entendent pourtant bien vite. Une jouissance épurée s'échappait des regards à se trouver là ainsi, aussi nue que l'esprit d'un enfant qui viendrait de naître. Etait-ce vraiment pour un plaisir physique ? Etait-ce vraiment de l'amour au sens de Roméo et Juliette ? Etait-ce un merci au temps ou aux conjonctures ? Qu'importent les mots et le sens que

bien des intellectuels cherchent à leur donner, c'était un débordement réciproque qui ne pouvait se décrire, comme un fleuve à deux sens, sans aval, sans amont, nourrissant de ravissement les sourires. Le ressenti était bien puissant, scotchant les deux filles ainsi, si proches et pourtant si éloignées, encore en une contrée qui n'a plus d'assurance, en un instant sur terre ayant perdu ses aiguilles à vouloir compter trop malicieusement des secondes perdues à ne rien faire. Que l'image était brutale, que le ressentiment était profond pour laisser pour presque une éternité cette insolence du moment ! Sûr que les faïences et le verre de cette douche seront empreints à perpétuité de cette force aveugle qui liait les deux cœurs sans que pour autant encore l'une touche vraiment l'autre et vice et versa. Petit à petit une petite buée pernicieuse cachait cette image aux yeux de ceux qui ne peuvent pas le concevoir, protégeant l'indiscrétion jusqu'à ne plus rien voir. On serait tenté de chasser l'indigente en essuyant d'un revers de manche, la vitre dédaigneuse. Pas de chance, l'intruse est de l'autre côté et même moi, je n'ai pas le pouvoir de franchir l'impossible, il faut laisser à l'imaginaire ce qui ne s'est peut-être pas passé. J'en suis désolé, les caresses d'amour ont leurs voluptés, elles pourraient aussi éveiller vos phantasmes, vous, curieux de ce qui ne vous appartient pas. Tant pis pour une suite qui serait peut-être fallacieuse, ces femmes méritent leur intimité. Elles vous montrent que c'est possible de vraiment s'aimer et de résister aux contraintes des autres et au temps qui fait tout pour tout briser. Vous souriez à ces amours qui vous gênent quand ce n'est pas beaucoup plus. Qu'importent vos avis, qu'importent vos mots, ce n'est pas vous qui décidez de l'amour, vous qui

sans doute, êtes bien frustrés de ces dames que vous ne voyez plus.

Le bruit rassurant et protecteur de ce crachin cessa, le battant de verre pivota, pour laisser deux corps dégoulinants, propres jusqu'au fond des pores de ces plaisirs qui frémissent encore sur la peau. Angélique tirait le fauteuil pour rasseoir sa Lolo avec une délicatesse qui vient du fond de l'âme. Laurence se laissait aller, s'affalant généreusement jusqu'au fond du dossier, dans la plénitude d'un délice partagé et aussi quelque part soulagée que cela n'ait pas duré plus longtemps. Ses mains s'accrochaient à celles de sa Lili, les yeux baignés d'une indescriptible lueur, d'un flou plutôt, mais surtout pas d'un vide plus creux que les abysses, mais là où flottent les esprits en un monde sans borne qui n'appartient qu'à ceux qui se chérissent. Elles étaient belles, toutes les deux, l'une dans l'autre par les yeux, les prunelles éberluées d'un ravissement retrouvé de ce bien-être dont on ne sait pas parler. Angélique, dans sa plastique sans faille, était agenouillée devant le fauteuil pour mieux percevoir encore ces paroles d'amour qui se chuchotent aux mots sans lettre. Elle regroupait les deux mains de Laurence au creux des siennes, soupirant qu'enfin elles retrouvent une destinée commune. C'était la première fois depuis cet accident qu'elles avaient vraiment l'impression d'exister de nouveau, presque comme avant, avec pourtant ces lourdes cicatrices qui balafrent la peau et les pensées aussi et qu'on oublie pourtant, un instant. Pourtant, tout n'était encore comme avant et le serait-ce de nouveau ?

« Lolo, allons au salon, tu vas attraper froid, je te rhabillerai là-bas !

-Oui ma Lili...au salon...mais ne me rhabille pas tout de suite, je veux sentir ta peau contre la mienne quelques instants encore.

-Je vais t'installer dans le canapé, tu dois être fatiguée. Ce n'est pas très raisonnable ce que nous avons fait ?

-Tais-toi ! Que veux-tu c'était super ! Je t'aime, je t'aime, je t'aime. »

Angélique profitant de cette lente euphorie, poussait le fauteuil en tortillant les fesses encore humides.

« Mais qu'est-ce que tu fais Lili ?

-Je conduis une voiture de rallye !

-Non, pas cela s'il te plaît !

Elle se calma aussitôt consciente de sa maladresse. Sur le canapé, devant la cheminée aux odeurs froides des cendres disparues, elle assit provisoirement sa Lolo, avant de repousser l'engin encombrant et de s'y installer aussi. Angélique se plaça, s'allongea sur le côté gauche pour que la tête puisse s'accoter sur le rebord adouci d'un coussin. Elle passa sa jambe gauche par-dessus la tête de Laurence et tira tout doucement celle-ci entre ses deux jambes, jusqu'à ce que sa tête s'appuie au milieu de sa poitrine. Laurence se laissait aller, dépliant délicatement ce membre multi fracturé pour se retrouver elle aussi, allongée, entre les cuisses de la Lili qui prenait du temps à bien disposer sa compagne. Les deux filles, nues comme on ne peut plus, se laissaient ainsi aller en cette position relâchant les muscles pour ne plus s'aider, laissant vraiment le canapé subir leur fortune.

Laurence penchait un peu la tête vers la gauche et tentait peut-être de cacher ses cicatrices avivées du visage, vestiges des broches d'acier. Angélique glissa une main sur le sein du même côté, la main droite s'approchait doucement de cette joue avenante qui ne se refusait pas à une caresse délicate. Le bras gauche meurtri de Laurence était coincé contre la peau du cuir, la main droite dorlotait le pied effilé de la Lili. Les échanges étaient plus subtils que quelques instants auparavant, les câlineries parlaient différemment, elles ne suscitaient plus les mêmes sens. La conscience de ressentir était là, le ravissement était plus empreint de la délicatesse qui reprend ses deux S. On était dans un épanouissement qui se voudrait éternel, dans une ambiance rassérénante et qui bouffaient les secondes comme un glouton avale avec boulimie ses souvenirs pour ne pas exister. Là est la succulence, on entendrait presque l'air friser les destinées, on ressentait quasiment une inexactitude du temps qui voudrait prolonger l'instant. La félicité enivrait les raisons, les pulsions raisonnées nourrissaient les minutes de béatitude. Les câlins acérés des doigts qui effleuraient l'insoupçonnable, nourrissaient le temps d'une insatiabilité infâme, goinfrant d'énergie ce mécanisme fourbe. Les aiguilles de ce monstre d'indélicatesse semblaient dopées pour grignoter plus vite encore la faiblesse des instants qui ne savaient plus exister. Angélique glissait d'exquis massages sur ce sein qui n'en demandait tant, l'autre main occupée à pétrir de reconnaissance les doigts agités des mêmes sentiments de sa Lolo retrouvée. Cette maison retrouvait presque une quiétude qui se voudrait séculaire, protégeant avec une infinie délicatesse rassurante, les regards

évanouis, sur un bien-être incommensurable. Les deux jeunes femmes ne pouvaient se voir et pourtant chacune se voyait dans le regard orphelin de l'autre, embarquée dans une passion réciproque et une maturité qui évacue tous les mots et tous les maux dans une sincérité qui masque un instant les vraies réalités. Tout semblait comme dans un passé récent qui oubliait ses hier, l'amour s'en retire peut-être plus fort, presque peut-être indestructible, blindant les volontés pour des demains sans doute meilleurs et sans doute aussi bien plus loin. L'encre pourrait s'égarer bien plus encore sur cet instant, tous les parfums qui s'exhalent ici, pourraient être perpétuels. Mais ce sont ces arabesques qui forment les mots qui manquent, pour mieux chanter le moment ou peut-être les faiblesses des pensées de celui qui voudrait vous le faire croire et qui n'arrive pas à trouver en sa mémoire inconsciente ce qui ferait pour vous, ressentir l'entière force de ce moment habitant les deux femmes.

Sans doute, derrière d'autres volets clos se cachent aussi d'autres semblables instants, mais ils sont sans doute plus convenables et moins tâchés de ce sang qui blesse une certaine jeunesse qui ne le mérite pas vraiment. Et qu'importe la couleur du sexe, l'important doit être ce que deux êtres peuvent ressentir ensemble.

« Il faut que l'on y aille ma Lolo !

-Pourquoi ?

-C'est une surprise ma chérie... une surprise. Ta première sortie.

-Où va-t-on ? Tu sais bien pourtant que je ne voudrais pas me coucher trop tard ce soir, demain est une grande journée.

-Justement, justement... c'est pour cela, pour que tu sois en forme demain. Comme la veille d'un examen, il faut te changer les idées.

-Tu es vraiment incontrôlable et surprenante ma puce ! Si tu en as décidé ainsi, eh bien allons-y ! »

La malice inondait la vision de Laurence, elle pétillait d'une impatience juvénile. Elle émettait une confiance radioactive qui faisait succomber chaque faiblesse des autres qui pourtant s'évertuait à s'enfuir, loin, bien loin, des curiosités malsaines des mal-baisés d'un voisinage hypothétique. Elle émanait une foi qui permettait de trouer les brouillards qui rendent floue la vue et laissent aux autres sans l'impression orpheline de n'être nulle part. Elle bouffait l'oxygène goulûment, celui qui fait vivre les indépendances pour que son entourage soit imbibé de ses sentiments. Pourtant, elle était simple et fraîche, comme une nature qui se réveille d'une toile de Manet. Quelque part c'était la force à vivre, sa force à montrer son envie de vivre qui scotchait l'inconscience des êtres qui n'ont pas le courage de se montrer.

« Ne bouge pas ma chérie, je vais quérir ce qui te fera la plus belle et pour qu'on ne se trompe, je te vêtirai de mes lumières et moi, je porterai tes tissus sans que personne ne voit l'imposture, telles des soeurs qui se joueraient de leur ressemblance. Nous, nous ne sommes pas semblables, mais nos sentiments sont bien jumeaux. Nous ne jouerons pas, mais quelque part, nous nous montrerons identiques, si ce n'est en un temps, ce sera en nos souvenirs. Tu verras, nul ne s'apercevra de la supercherie à croire que nous n'existons pas.

-Mais ma Lili, ça y est, tu disjonctes encore ! Tu racontes n'importe quoi ! Quelquefois cela me fait

peur, tant tu parais bien certaine de ce que tu n'es peut-être pas.

-Bien ma Lolo, tu n'es pas mieux. Il faut absolument qu'on aille prendre l'air. Allez ! Je vais choisir les fringues, les miennes pour toi, les tiennes pour moi. Ne bouge pas ma chérie, tu seras bien plus belle que moi. Regarde le fond de cet âtre noir des suies du passé, avec un peu d'imagination, tu y reverras les flammes lécher nos pieds pour qu'on n'ait plus jamais froid.

-Tu es vraiment conne ma puce, vraiment conne. Tu as de la chance que je ne puis pas te chahuter, tu serais bien obligé de courir pour cacher tes hontes. Je vais être plus belle que toi ! Parce que tes affaires sont plus belles que les miennes ? Dis que je suis une clocharde aussi pendant que tu y es ?

-Allez ! Bâ ! Arrêtes tes bêtises, je te laisse quelques minutes. N'en profite pas pour te barrer, coquine ! »

Elles se trouvaient bizarre de se voir l'une et l'autre dans ce qui leur ressemblait. Elles avaient à peu près la même taille et une morphologie semblable jusqu'à la taille de la poitrine généreuse. Cela facilitait ces échanges vestimentaires.

Angélique prenait soin à ce que sa compagne soit apprêtée au mieux. C'était vraiment la première sortie de Laurence, hors des visites hebdomadaires à l'hôpital et bien d'autres au Kiné. La convalescence allait crescendo et il restait encore beaucoup à faire, pour retrouver une certaine indépendance avec un pas plus rassuré et aussi des réparations esthétiques du visage. Pour tout ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas, les forces de l'esprit avaient retrouvé la vigueur et la foi de la valeur humaine. Il fallait bien cela pour affronter les

demains judiciaires et les regards effrontés de ceux qui l'avaient plongée dans ces souffrances. Les deux filles approchaient du port. Laurence ne cherchait plus à augurer où elle allait, elle avait deviné plus fort à chaque moment passé, elles se dirigeaient vers le restaurant de Ginette. Comme par enchantement, il y avait une grande place pour garer la voiture, pile poil devant la devanture, sur le trottoir opposé. Angélique ne se fit pas prier pour loger l'auto devant la terrasse du bistrot.

« Ma Lolo, je vais sortir le fauteuil et après je te sortirai de la voiture. »

Elle avait déplié l'engin et ouvrit la portière avant droite pour l'approcher, afin que Laurence puisse s'y glisser. Malgré les séquelles de ses blessures, elle avait gardé la souplesse d'une danseuse oubliée dans les décors d'un théâtre sevré de spectacles. Elle se glissa sans problème sur ce siège roulant et se dégagea vers le trottoir pour laisser sa compagne claquer la portière et verrouiller la voiture.

« Allez mémère, je t'emmène. As-tu froid ma chérie ?

-Pour le froid, non, il y a à peine dix mètres à faire, je peux le supporter. Pour la mémère, tu abuses tout de même, n'est-ce pas ma petite vieille !

-Tu t'y mets aussi ! C'est bien la peine de me faire des reproches, si c'est pour faire pareil. »

Laurence tourna la tête pour tenter de voir le visage de la Lili. Angélique se pencha pour faire de même. Et au moment où les regards se croisaient, elles pouffèrent d'un rire communicatif, tels des enfants s'esclaffant sans savoir vraiment pourquoi.

« On ne fait vraiment pas très sérieuses toutes les deux, deux gamines, c'est tout ce que l'on est.

Regarde ! C'est Ginette qui nous ouvre. Elle a l'air radieuse. Regarde-moi ce sourire ! Cela fait plaisir.

-Alors, les filles, on s'amuse !

-C'est Angélique qui disjoncte, je me demande bien si quelquefois elle n'a pas de problème au cerveau. Des fois, je me demande si elle est bien sortie de sa période d'adolescente.

-Tu exagères encore Lolo !

-Cela fait plaisir de vous voir tout comme avant. Après ces durs moments, je suis contente pour vous et tout ira vers mieux encore. Allez, venez que je vous embrasse ! »

Elle étreignit les deux jeunes clientes avec une ferveur presque mythique et une sincérité sans aucune faiblesse. Cela se voyait d'ailleurs dans ce franc regard, noble et fier de rencontrer des gens qu'on aime avec une larme coincée au coin d'un œil.

« Merci Ginette, merci beaucoup de t'être enquisse de nos nouvelles. C'est vraiment sympa !

-Je vous aime bien les filles. Je crois que c'est normal quand on estime des personnes comme vous. Vous êtes des filles bien et même bien plus que cela. De vous voir est un bonheur.

-Merci encore. Dis Ginette ! Peut-on manger dehors ? Qu'en penses-tu ma Lolo ?

-La température est encore agréable et dans le coin de la terrasse, à l'abri de la bâche, il n'y a pas de vent.

-Ce n'est pas un problème, les clientes sont reines. Les habitués commencent à la désertter, mais moi je trouve aussi que ce soir cela devrait être agréable. Pour Laurence, ce sera sans doute plus pratique pour installer le fauteuil.

-Banco, ma Lolo, je vais t'installer. »

Joignant le geste à la parole, Lili poussait le fauteuil vers l'endroit protégé des brises qui rosissent parfois bien autre chose que les joues. Laurence avec l'aide de son amie se dégagea de son engin pour retrouver un siège, sans roue, plus adapté au confort d'un repas qui se voudrait peut-être très amoureux.

« Des chandelles Ginette ! Que c'est romantique.

-Je fais de mon mieux pour que vous vous sentiez bien ici. Cela me fait tellement plaisir de vous retrouver.

-C'est la petite qui est aux fourneaux ?

-Elle s'y sent de mieux en mieux et cela me fait du bien de marcher. Piétiner dans la cuisine, c'est de plus en plus difficile.

-Mais tu dois faire des kilomètres, ça doit être tout aussi fatigant ?

-Non, je m'économise, j'évite les pas inutiles et puis je me repose l'après-midi et le soir, je vais me coucher après le service. Je laisse la petite tout ranger et j'ai aussi mon petit neveu qui vient au mieux m'aider.

-Pourtant, tu as l'âge de la retraite depuis longtemps ?

-Tu sais, ce n'est pas si facile, mon mari n'a laissé que des dettes, il faut que j'éponge. Cela se tire. Puis, je voudrais que la petite puisse reprendre l'affaire plus tard. J'irai au plus loin avec elle, ce n'est pas juste de voir comment sa famille la considère. Pourtant, c'est une courageuse, elle mérite bien que quelqu'un ne la laisse pas dans la mouise. Puis la retraite...sans plus voir mes clients, quitter ce restaurant avec tous ces souvenirs, c'est comme si on m'arracherait un bras.

-Dis Lolo, ce n'est pas du courage ! Quand on voit les si nombreux qui font tout pour quitter cette vie de travail bien avant l'échéance et bien souvent sans l'avoir bien mérité au détriment de leur génération descendante.

-Cela ne m'étonne pas de Ginette. La bonté et le courage se lisent dans ses yeux. Bien dommage qu'il n'y ait pas plus de personnes comme elle sur cette terre maudite de ses habitants. Certaine que tout irait bien mieux.

-Arrêtez les filles, vous allez me faire rougir, à mon âge ce n'est pas très bien. Puis, vous pouvez dire vous deux... s'il y a bien deux personnes courageuses, c'est plutôt vous et de la part de jeunes c'est bien rare.

-Bon, nous allons arrêter les compliments. Ginette, c'est quoi l'apéro de cette semaine ?

-Un petit cocktail au caramel !

-Qu'en penses-tu Lolo ?

-Est-ce léger Ginette ?

-C'est à base de vin blanc, c'est assez doux.

-Il faut que je fasse attention avec mes médicaments, je ne tiens pas à être malade pour demain. Cela ira bien.

-Puis pour le repas, je vous propose une grande salade gourmande.

-C'est sympa, il y a quoi dans la salade ?

-De la salade verte, des tomates, des dés d'avocat, des morceaux de crabe, des vraies crevettes décortiquées, des lamelles de magret fumé et des toasts chauds au foie gras. C'est assez surprenant, mais cela se marie assez bien, étonnamment même, le foie gras et les crevettes c'est un délice.

-Lili, qu'en penses-tu ?

-C'est très appétissant ! Je suis partante.

-C'est bien Ginette, deux salades ! »

Elles se retrouvaient seules sur cette terrasse désertée. D'autres clients étaient bien arrivés, mais s'étaient placés à l'intérieur, sans doute installés plus confortablement. Cela convenait bien aux deux jeunes filles, elles savouraient cet instant qui aurait pu être de solitude. Elles le partageaient en un moment prolifique aux communions des âmes quand, du silence, s'exhale une sérénité des sentiments profonds.

« Es-tu bien installée ma Lolo ?

-C'est bien, même très bien. Pouvoir se rasseoir à cet endroit après...

-Je comprends ma puce, je comprends, mais ne laisse pas ton rimmel s'écrouler sur tes pommettes. »

Joignant le geste au mot, elle était déjà penchée sur sa Lolo pour effacer cette trahison du temps. Laurence avait bien du mal à se rapprocher de sa Lili assise. Les séquelles du bris du bassin et l'instabilité des jambes réparées provoquaient une rigidité et des douleurs qu'elles voudraient bien taire un peu. Malgré tout, elle glissait au plus loin sur la table ses doigts, tremblant d'un certain émoi, vers sa Lili. Le soir ripait peu à peu vers une grisaille qui donnait aux bougies des chandeliers, une nitescence plus forte. Angélique rapprochait sa main pour retrouver celle de Laurence et mêlait les doigts de chacune comme une union forte qui fait passer les flux des cœurs par ces membres réchauffés. Elle se penchait plus encore pour mieux sentir le souffle rassurant de sa belle. Dans les deux regards, dansaient les flammèches emmêlées et

chancelantes, images des bougies, l'instant paraissait si éphémère tant ces lueurs semblaient si fragiles. Dans cette ombre grandissante, ces éclats sur les pupilles dilatées donnaient une délicatesse aux yeux. La limpidité des pensées réciproques cachait sans doute certaines larmes naissantes. L'émotion culminait le reste, on sentait une force s'échanger ainsi, rien en ce moment présent ne pouvait plus être plus important que ce festin féroce de sentiments complètement libérés. Les doigts exerçaient une pression plus importante sur chaque main pour renforcer ce qui n'était pas une impression, mais une certitude. L'amour était bien réciproque et total. Les lèvres brillaient de ces lueurs par un rose pourtant bien discret, cachant des mouvements presque imperceptibles à qui ne peut comprendre. Ils taisaient bien au fond des gorges rassasiées, des paroles aussi volatiles que les éthers des hôpitaux qui s'oublie ici. En ce moment, les meurtrissures étaient égarées dans l'inconsistance des pensées inondées par d'autres propos. Si un œil curieux oserait poser sa perspicacité sur l'endroit, il ressentirait un trouble étrange mêlant l'incompréhension...à une certaine jouissance d'un bonheur simple.

De ce soir qui s'écroulait, se dessinaient deux silhouettes, seulement éclairées de ces lucioles vacillantes et une certaine vigueur qui devait bien tuer les disgracieuses éloquences des personnes qui ne comprennent rien aux amours non ordinaires.

« Alors, les filles, je vous dérange ? Désolée, voici votre apéritif et quelques amuse-gueules.

-Non Ginette, merci.

-Cela va ma Lolo ?

-Je suis vraiment heureuse d'être avec toi. »

Elle s'essuyait de l'autre main, une indiscreète voulait s'évader du coin d'un œil un peu embrumé d'un émoi incontrôlable.

« Je suis vraiment heureuse, je me sens revivre enfin, même si je ne suis pas complètement rétablie et si le visage et le corps sont sensibles des cicatrices qui m'enlaidissent.

-Mais tu es toujours aussi belle, ma Lolo, puis ces cicatrices, elles disparaîtront après une micro chirurgie. Puis, c'est bien la preuve que notre amour peut se sortir de ces épreuves qui font tant souffrir.

-Tu dis cela, mais peut-être regardes-tu déjà d'autres personnes bien plus attirantes !

-Arrêtes tes conneries, tu ne changeras pas de ce côté-là ! Je t'aime comme je ne puis pas t'oublier...à chaque instant.

-Je blaguais ma Lili, je blaguais. Moi aussi je t'aime d'une force illimitée. C'est grâce à toi si je m'en remets... et aussi pour mes enfants. Si je ne t'avais pas tout près de moi, je ne sais pas où je serais aujourd'hui.

-Nous trinquons, ma puce ! Pour un nouveau départ.

-Pas pour un nouveau départ, mais pour tenter d'oublier cette parenthèse douloureuse. Le nouveau départ c'était un soir de neige, te rappelles-tu ?

-Oui, oui, cent fois oui. Trinquons comme tu veux. J'ai un énorme plaisir d'être près de toi ici et cela me suffit amplement. Même si tu te souviens que ce calvaire a pratiquement commencé en sortant d'ici.

-Oui, après que tu es fait la folle dans la voiture. Je me souviens d'une main baladeuse qui se promenait dans ma culotte. »

Angélique s'esclaffait bruyamment.

« Tu ne disais rien, tu avais l'air bien consentante !

-Normal, je conduisais, que veux-tu que je fasse ?

-Les filles, les salades. Toujours à faire les coquines ?

-Ce sont nos petits secrets.

-Gardez les bien au chaud vos secrets, c'est ce qui renforce les sentiments.

-Merci Ginette. Peux-tu nous ramener deux bières ? »

Les deux filles s'activaient maintenant à écorner cette assiette géante si appétissante et si copieusement garnie, un peu plus éclairée par le néon de la terrasse. S'il y a des moments où les presque pénombres sont des réconforts à ne blesser les âmes, pour dîner, il vaut mieux voir les plaisirs qui traînent dans les assiettes. Elles prenaient bien leur temps de savourer avec délicatesse chaque morceau arrangé. Toujours de temps à autre, un regard recherchait l'autre avec une insistance rigoureuse. Une malice réciproque éclairait plus les visages. Il ne manquait qu'une étincelle pour faire éclater un rire communicatif. Elles étaient semblables dans leurs gestes, la tête s'approchant en une harmonie pour quérir la nourriture et mâchant à l'unisson avec une minutie qui s'éternisait dans ce jeu.

Comme toute bonne chose a une fin, elles essayaient maintenant avec délicatesse les assiettes pour que plus rien ne survive à ce bon repas.

« Regarde, Angélique ! Sur l'autre trottoir... il y a quelqu'un qui nous fait des signes de la main. Elle

n'a pas l'air toute seule. Je ne vois pas grand-chose dans cette obscurité.

-Tu as raison, c'est bizarre. Tu as prévenu quelqu'un ?

-Non, non... Ce serait bien plus toi ! N'est-ce pas encore une de tes cachotteries ? »

Les ombres se multipliaient et grandissaient, en traversant la route. Laurence croyait bien reconnaître certaines voix, certaines démarches aussi, mais sans plus. Elle se trouvait bien vite envahie, entourée de personnes qu'elle connaissait bien. Une dizaine d'amis et de proches la cachaient aux autres regards.

« Alors, Laurence ! On sort sans l'accord de ses amis ? »

Elle était chamboulée, écrasée par la richesse des amitiés dont on n'imagine pas le poids quand on les a égarées aussi brutalement. Là, étaient certaines personnes du journal, son patron et des membres de la famille hors les enfants et les mamans qui devaient rester à la maison. Ils étaient tous venus si souvent au pied des portes qui ne peuvent encore s'ouvrir pour quérir des nouvelles rassurées de Laurence. Ginette était plantée derrière cette troupe avec deux bouteilles de champagne.

« Prenez les chaises d'à côté et collez les tables, il doit y avoir assez de place pour tout le monde. »

Ces émotions n'ont pas la vigueur des passions qui attirent le contact corporel pour ne faire peut-être plus qu'un et pourtant, elles chamboulent presque tout autant. Ce doit bien être cela l'amour. Celui de ces deux personnes complémentaires qui s'entremêlent physiquement, serait plutôt une fusion, un mélange de deux êtres qui n'en forment

plus qu'un, d'une essence invisible au regard de tout autre. Ce doit être cela, une faim due à l'absence momentanée d'êtres qui vous manquent. Ces rapports d'amitié, dont on ne peut se passer, ont des forces différentes, où l'on puise le réconfort et un certain orgueil à exister. Cela n'empêche pas les paupières d'essuyer et d'évacuer ces ondes lacrymales qui mouillent les joues avant de s'évaporer sur un revers de manche ou dans un vieux mouchoir, même de papier. Il y avait une certaine liesse, où se brassaient les mots de réconfort, les sourires sincères et une protection inaltérable et qui, à cet instant paraissaient indélébiles.

« Dis, ma puce ! Tu m'as bien eue ce soir. Je savais que tu n'étais pas prévisible et aussi... cachottière. Mais quel plaisir d'être au milieu d'intimes qui vous aiment bien. C'est un baume qui soulage bien des souffrances.

-Eh oui ! Toi qui n'aimes pas les surprises.

-Ce n'est pas cela. Mais ce soir tu m'as comblée. Une bonne heure, toutes les deux, comme aux plus belles soirées d'avant et cet autre moment. Comment te dire merci, comment ? Il y a des choses que l'on voudrait dire et il n'existe pas de mots pour l'exprimer. Peut-être pour que cela reste à soi ! Quelque part, c'est un sentiment égoïste de penser ça.

-Tu sais ma chérie, si les mots se suffisaient pour toutes ces choses-là, cela se saurait. Heureusement, il y a des sens bien plus subtils qui n'ont pas besoin de l'ouïe. Laissons à celle-ci le plaisir d'écouter ces silences. Dire que l'on est égoïste quand on éprouve

ces sentiments, alors là tu dérailles, tu es vraiment comme moi imprédictible.

-Tu as peut-être raison. Tiens ! On arrive et dodo, pour être fraîches demain matin. Ce soir, je voudrais que tu retournes dans le grand lit, près de moi. Je suis certaine que tu ne me dérangeras pas, j'ai besoin de sentir ton corps et ton souffle tout près de moi.

-Pourquoi pas, puis si je te gêne, tu me le diras, retour dans l'autre couche. Moi aussi j'ai hâte de me retrouver plus près de toi. Cela fait si longtemps... »

Les deux filles descendaient de la voiture, l'une dans son fauteuil, l'autre pour le pousser. Quand l'accès au pas s'est trouvé obstrué par cette lourde porte de bois massif, nul ne pouvait voir ce qui se passerait derrière ces murs aux volets clos.

La frustration de ne pas voir, ne doit pas ouvrir à des suppositions qui peuvent être erronées. Vous me direz, c'est le sport favori des langues bien pendues des vipères aux venins acérés. C'est bien là que l'on salit bien souvent la réputation de certaines personnes pour qu'enfin, elles ne gênent plus le paysage idéalisé de certaines autres au cerveau sclérosé. C'est là que l'on détruit, sans parfois le comprendre, l'équilibre qui tue ces gens, hors des propos salaces des esclavagistes de la non-raison. Il faut bien écarter de ce champ de vision, le plus de monde pour exister. La délation est un moyen, la connerie aussi et comble pour ces personnes au QI qui serait supérieur, c'est souvent en ceux-ci que l'on voit les plus vils.

Les volets ici, étaient bien clos, qu'importe la couleur, les volets bleus ne sont pas mieux que d'autres. L'important est qu'ils soient fermés,

barrière matérielle aux yeux indécents. Il est étonnant que ces voyeurs se nourrissent des divergences de vie, on ne sait pas si c'est la cause de jalousie, ou d'impuissance aussi.

Les deux jeunes femmes s'étaient bien isolées pour que je ne puisse les voir. Ce soir, nous les laisserons en leur pays des rêves de Juliette. Je ne me sens pas l'humeur d'un Arsène qui se voudrait Lupin. Il n'y a certainement rien à voler ici, si ce n'est de l'amour que vous ne comprendriez peut-être pas.

Certains matins ont la force de rassurer la journée. Celui-ci était important et aucune d'elles n'avait besoin du réveil, le menu du jour risquait d'être indigeste. C'était le premier jour de ce procès qui s'annonçait assez long tant il y avait d'actions en justice et de personnes impliquées dedans. Il fallait être prêtes, certain qu'il y aurait des paroles blessantes et peut-être bien plus, des insinuations de vicieux habitués aux joutes verbales de ces lieux.

Un petit-déjeuner copieux et en route pour cette corvée nécessaire en cet endroit où se mêleront les mensonges éhontés des vilains et les bonnes volontés que l'on ne croie tant on ne peut pas les prouver.

Angélique se souvenait bien de l'endroit, quand elle était venue défendre l'honneur de son vieux papy contre certains qu'il gênait. Ce ne fut pas une sinécure.

Durant ce nouveau procès, elle sera aussi très sollicitée, comme témoin dans l'affaire de Ludine, pour corroborer les plaintes collectives du personnel de cette usine à la dérive, comme aussi pour défendre la plainte qu'elles avaient déposée

avec Laurence sur la tentative d'homicide à son encontre et les séquelles subies par sa Lolo. Il restera aussi à protéger ses articles jugés diffamatoires par ces sevrés d'intelligence. Il y aura du monde et les dirigeants de cette usine utiliseront sans doute quelques avocats réputés pour défendre l'incompétence présumée de certains cadres.

Le mastodonte noir des erreurs du passé se présentait massivement L'escalier de pierre qui ont oublié ce qu'elles avaient été, se dressait devant elles. Rien ne paraissait facile pour faire rouler le fauteuil vers le haut.

« J'avais oublié ma puce. C'est encore un endroit qui date d'avant l'invention de la roue sans doute.

-Oh Lili arrête ! Il doit bien y avoir une solution ? »

Elles étaient parties tôt et en fait, avaient bien une bonne heure d'avance. Il n'y avait pas foule en l'endroit pour l'instant, le peu de personnes qu'elles aperçurent sans vraiment les reconnaître était bien trop endimanché pour vouloir froisser un pli de pantalon ou de se soumettre à une tâche subalterne.

Angélique jetait des regards des plus noirs envers ces dédaigneux qui tournaient la tête pour faire comme si de rien n'était. Elle était certaine que dans ce lot, il y avait de ces messieurs de l'usine. Il y a des comportements qui ne trompent pas et leurs airs supérieurs qui toisaient Laurence et son fauteuil en disaient long sur la connerie humaine.

« Mademoiselle Angélique, mademoiselle Laurence, attendez ! »

Mais que pouvaient-elles faire d'autre !

C'était le mari de Ludine avec sans doute des membres de sa famille ou des amis. Lui aussi s'était vêtu des habits du dimanche, plutôt d'un samedi, cet habit devait avoir quelques années, un peu fripé et rien à voir avec ceux des autres. Dans ces milieux-là, on n'achète pas un costume comme une baguette de pain et de plus c'était certainement celui de son mariage. Il était bien à plein dedans, quelques kilos en plus depuis, il ne faudrait qu'il gesticule de trop au risque de fatiguer une couture bien sous contrainte.

« Permettez que l'on vous aide mesdemoiselles ? Nous vous devons bien cela. »

Aussi vite dit, aussi vite fait, la Lolo, sans bouger ses fesses, traînait en son fauteuil sur le palier du haut en pierre. Elle pouvait de cette hauteur montrer tout le dédain à ces autres inférieurs maintenant.

« Merci, c'est sympa ! Avec ces imbéciles qui nous ignorent, cela commençait à me gratter le vocabulaire.

-Vous auriez bien trouvé quelqu'un d'autre. Tout le monde n'est pas comme eux. Ce serait, j'en suis certain, bien l'inverse, vous êtes tombées au mauvais moment, un peu en avance.

-Les mauvais moments... »

Angélique ne voulait pas trop en rajouter. Le pauvre homme en avait sa dose aussi de mauvais moments.

« Vous avez pu faire garder les petits ?

-Oui, sans problème, j'ai beaucoup de gens qui m'aident, ma famille, et des amis, même des collègues de boulot de Ludine, se proposent.

-C'est bien pour les petits !

-Ah ça oui, il y a des moments il me faut bien cette aide. Je ne pourrais pas m'en sortir, puis... il faut bien que j'aïlle au boulot.

Son allant s'obscurcissait, le réel retrouvait ses souffrances et son visage, les gris des nuits que l'on ne peut pas oublier. Angélique se sentait gênée d'avoir réveillé des maux à peine endormis.

-Avez-vous vu Philippe ?

-Non, non »

Tout ce petit paquet de monde aux mêmes intérêts ou à ceux opposés, se pressait pour passer cette porte coulissante en verre qui n'avait plus grand-chose de vraiment transparente tant des tonnes d'empreintes qu'avaient laissées des bouts de doigt, assombrissaient la lumière. Et toujours les mêmes, pressés à vouloir bousculer cette non hiérarchie d'ici.

« Il ne faut pas oublier que certains pisseront dans leur froc dans quelques moments. » Marmonnait la Lili.

« Que dis-tu, ma chérie ?

-Ils me font vomir ces trois-là. Je suis certaine que dans le lot, il y a le mec qui a poussé la voiture avec toi dedans.

-Ma Lili, ne commence pas, si cela se trouve, ce ne sont pas eux ! Comment peux-tu en vouloir déjà aux premiers venus ?

-N'oublie pas ma chérie, j'ai un sens inné pour me faire une opinion. Regarde celui du milieu comme il te fixe dans ton fauteuil. Je te dis que j'en suis certaine. Te rappelles-tu que l'un d'eux t'ait, ou nous ait fait des excuses. Et encore, des excuses pour ces morveux, ce n'est même pas cela que j'aurais souhaité, des regrets au moins auraient suffi.

-Enfin, vous laissez la place. Vous n'aviez peut-être pas remarqué, c'est un fauteuil roulant !

-Angélique, arrête ! Tu es vraiment chiante. Ce n'est même pas commencé et toi tu allumes déjà.

-Je ne les laisserai pas respirer de la journée. Aujourd'hui, ils n'enterreront pas leur vie de garçon, mais leurs ambitions.

-Ah non ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre. Si tu continues, je ne vais pas rester près de toi. Tu vas me foutre la honte !

-Te foutre la honte ma chérie ! N'oublie pas que tu es dans un fauteuil et à ce que je me souviens, ce n'était pas un souhait de ta part ?

-Allez ma Lili, calme toi ! Garde ton influx pour après.

-Il y a quelque chose qui ne va pas Angélique ?

-Non, non Bertrand, je te remercie.

-Si si Bertrand, elle en a après ces zigues-là... à gauche.

-Elle a bien raison, ce sont les trois mecs de la voiture.

-Eh bien la Lili !... tu as du flair...

-Laisse ma Lolo, ça y est, je suis de nouveau calmée. »

La porte passée, Angélique retrouvait bien l'endroit. A gauche, le guichet de la mal aimable, mal fagotée, mal de tout. Elle avait dû prendre la poussière depuis. Elle était toujours là, avec ce sourire forcé qui pèse sur des lèvres gercées de tant d'amabilité. Aujourd'hui, elle n'avait pas besoin de s'activer, les gens suivaient les autres. Les premiers avaient trouvé l'escalier, les autres moutons les suivaient presque comme s'ils partaient vers un abattoir virtuel pour revenir après la tête sous le

bras, guillotinée. Bien coincée derrière son hygiaphone... de l'époque et son téléphone de bakélite, elle croupissait, telle une mare non abreuvée. Il y avait bien toujours cet ascenseur, que dire, tout au plus un monte charge. Angélique se souvenait. Elle en avait encore la chair de poule de grimper dans l'engin. Il devait sans doute dater d'une préhistoire, d'avant les dinosaures. De ceux-ci, il en restait bien en nos partis mal politiques et aux ministères austères, mais quand on dit partis, ils sont pourtant toujours là, verbiage de notre langue sans doute inventé par ceux-là.

Il fallait bien se résoudre à l'épreuve, l'escalier commençait à s'engorger. La salle ne devait pas être ouverte à l'étage et quelque part dans ce brouhaha, se côtoyaient sans vraiment se connaître certains qui se haïssaient déjà. Elles auraient bien du mal à retrouver les bras de quelques minutes plus tôt. Comme c'est bizarre, nul ne les attendait derrière les portes de métal qui protégeaient l'engin ou qui interdisaient l'entrée.

« Ma Lolo, il faut se payer le monte plat là-bas. Ça doit fonctionner avec des cordes ce truc-là. Je suis certaine qu'au-dessus, il y a des punis de ces lois dans des cachots invisibles, qui tirent pour le monter d'un étage »

Angélique entreprit de séparer les deux vantaux de fer qui barraient l'accès. Cela couinait de partout là-dedans. Il n'y avait pas que des gens qui se plaignaient ici, les articulations de métal geignaient d'arthrose antique sans qu'aucune goutte d'huile ne soulage la douleur. Solution qui ne pouvait bien entendu venir de bras en cet endroit. Enfin il fallait aussi ouvrir les battants vers l'extérieur, l'espace est si exigü à l'intérieur et il fallait aussi glisser le fauteuil avant qu'elle ne se referme. Après une

brève réflexion, elle décida d'assaillir l'endroit avec une autre tactique. Elle attaqua les battants en marche arrière. Après les avoir entre ouverts, elle glissa son bassin dedans et se retourna, les maintenant ainsi suffisamment béants. Ensuite ce fut un jeu d'enfant de coulisser le siège dedans.

« Eh bien ma Lili...astucieuse !

-Tu sais ma Lolo, pour être astucieuse, il n'y a pas forcément besoin d'avoir un diplôme d'ingénieur !

-Ah, ça y est ! Elle est repartie. J'ai bien fait d'emmener un enregistreur, cela promet ! Tu m'avais bien dit que pour le procès de ton grand-père, tu n'avais pas réussi à te contenir.

-Eh bien oui, elle est comme ça la Lili, un peu ange et beaucoup la lique. »

L'engin se mit à vibrer avant d'entamer un périlleux voyage...d'un étage, un grand étage il est vrai. Dans ce bâtiment les plafonds n'étaient pas à moins de quatre mètres.

« Tu vas voir que cette machine va nous dire que nous sommes trop lourdes.

-Ce n'est pas possible ma chérie, à l'époque où il a été installé, les balances n'existaient pas. Ça y est, nous décollons pour un grand périple. »

C'était encore plus impressionnant ce jour qu'autrefois, ça bringuebalait de partout et Angélique avait beau regardé la petite plaque qui indiquait qu'une visite technique avait eu lieu très récemment, elle n'était pas pour autant rassurée.

« Regarde ma Lolo, le mec qui a fait la révision, n'a pas dû faire son rapport Cela devrait être interdit ces machins-là.

-Tu sais ma Lili, il n'est peut-être venu que pour mettre la plaque !

-Arrête de me taquiner, tu sais bien pourtant que je ne suis pas à l'aise dans ces trucs-là. »

Puis, au bout du désespoir, à une vitesse qui n'était même pas celle d'un sénateur, il fallait s'arrêter au bon endroit. Il fallait bien s'attendre à un décalage avec le quai d'accueil et Angélique espérait déjà qu'il serait plus bas. Cet arrêt fut inconfortable presque comme si les câbles étaient élastiques, un yoyo final un peu brutal. Et là, après avoir poussé le rideau métallique et les battants et après avoir tiré le rideau extérieur, surprise, le plancher était presque aligné.

« Je comprends que personne ne le prend et pourtant il n'y a pas écrit "danger" dessus. »

Les deux filles retrouvaient maintenant ce qui devenait une cohue. La salle serait sans doute trop petite, la porte était toujours fermée.

Angélique balayait du regard cette horde à peine sauvage. Bien entendu, elle retrouvait des minois connus et aussi ceux, dans un coin, de ces pleutres cravatés qui devaient penser qu'encore cette cravate était un plus pour montrer peut-être une intelligence supérieure. Il fallait l'étaler comme un diplôme délavé, imprimé sur leur front. A croire que ce bout de papier certifiait que la personne méritait un col blanc. La chemise était blanche, un morceau de tissu acheté à la sueur d'un enfant chinois qui pédalait à longueur de la nuit pour allumer des étoiles. Elles appartiennent pourtant à tous les regards qui ont le droit de lever un cil vers un ciel sans nuage. Mais si le soleil est pour tout le monde, ceux-ci en achètent des morceaux au détriment de ceux-là pour passer l'été dans des endroits qui deviendront désert. Ils sont beaux ces *"mine de*

rien et de pas grand-chose”, un bel étalage vide d’énergie.

Les deux gros battants de bois grincheux, tentaient une ouverture par ailleurs réussie. Un *“ah”* d’un certain soulagement s’entendait en murmure et le mouvement des pas lents qui se pressent, s’enfournait par l’huis libéré. Chacun avait l’air impatient et pourtant rien ne servait de courir. Il n’y avait pas de choix, ceux de l’arrière poussaient sans vraiment le faire, ceux de devant se trouvaient bloqués par la lenteur des premiers. Il est vrai que certains de ceux-ci prenaient bien le temps de regarder et choisir l’endroit où ils poseraient leurs fesses. Petit à petit, la salle se remplissait et plus elle était pleine, plus il semblait qu’il restât du monde dehors. Il était bien vrai que cette salle s’avérait trop petite. Liv@ semblait s’être installée ici. Le palier devant cette porte ne devrait pas suffire non plus à rassasier la faim d’une certaine justice. Une place avait été réservée pour Laurence et son fauteuil ainsi que pour Angélique qui se trouvait privilégiée, au premier rang à gauche, tout près du bureau du procureur ainsi que celui des avocats de la défense.

Un brouhaha constant portait les sons inaudibles des voix qui pourtant, dans un chuchotement désordonné, tentaient de ne pas se faire entendre. Les plafonds sont hauts ici et réverbéraient le moindre bruit, chaque discussion accolée amplifiait le phénomène. La cour du tribunal ne s’était pas encore installée. Chaque endroit, devant le prétoire, était vide, à croire que la justice n’avait pas de consistance. Angélique susurrant aux oreilles de Laurence pour lui conter ce qu’elle pouvait apercevoir. Dans ce climat d’attente, chacun en fait, cherchait les visages connus et amis pour

consolider la nécessité d'être ici et se rassurer que la bonne raison était bien du bon côté.

Heureusement que la probité ne se résume pas en ces rapports de force primaires, mais qu'importe ! En cet endroit que l'on a si peu fréquenté, on se sent souvent si mal à l'aise que cela ne fait pas de mal de moins se sentir isolé. Tous ceux qui avaient pu trouver une chaise, s'étaient assis. Quelque part, même si l'endroit s'y prêtait, c'était un peu aussi l'ambiance des messes qui n'avaient plus rien de basses. Il est d'ailleurs bizarre de constater qu'en ces deux endroits si peu ressemblants, au moins quant à leur destinée, le comportement est un peu semblable. Les ouailles d'un côté, les hôtes de l'autre, tout aussi noir vêtus les uns que les autres et quelque part aussi tout aussi donneur de leçons quand ce n'est pas plus, dans l'un, on condamne en pénitence, dans l'autre, en un pénitencier. L'heure était largement consommée, mais les acteurs se faisaient attendre, un peu cabotins le président, le procureur et les avocats. C'est aussi vrai, que rarement des affaires de ce genre se défendaient en ce lieu-là. Cela changerait un peu des retraits de permis, des divorces qui se passent mal ou des soirées violentes qui avaient mal tourné. La porte du côté gauche, au fond, s'entrouvrit. Chacun se leva comme à la messe. Un bruit de chaises et de pieds qui se heurtent à tout ce qu'ils rencontrent, aiguïsaient l'ouïe de sons disgracieux. Les hommes et les femmes en noir grandissaient pour prendre leur place. Enfin cela pouvait commencer, pour chacun c'était l'espoir d'une explication et aussi il ne faut pas l'oublier de dédommagements qui, s'ils ne règlent pas tout, peuvent au moins aider à n'avoir en plus, des soucis d'argent.

Pour ces autres, qui sans doute encore hier criaient qu'ils ne risquaient rien et étaient dans leur bon droit, là, devant les brûlures des âmes qu'ils avaient provoquées, devant cette assemblée si nombreuse à leur encontre, ce ne serait plus la même chose. Même si le costume tentait de garder une apparence sereine et bien repassée, le reste commençait à inhaler des inquiétudes. La moiteur gagnait le front et les mains suintaient un malaise à se trouver ici. Il faut bien expier ses fautes, la justice ne se contente ni d'un pardon, ni d'une pénitence encore moins d'un Avé et d'un Pater, ceci est pour d'autres lieux. Angélique ne les quittait des yeux que pour en référer à sa Lolo et encore, elle ne lui disait pas tout ce qu'elle pensait au risque que Laurence lui demande de se calmer ou pire de se maîtriser. Elle n'arrivait pas à les quitter du regard, du regard profond et noir sur un fond bleu qui fusillait tout ce qui croisait sa vue. Elle restait droite, un peu fière, mais surtout ne montrant aucune faille, un bloc élégant, d'un bronze qui n'oserait même pas couvrir les morts. Elle était ce qu'elle était vraiment, intransigeante, honnête autant vis-à-vis d'elle que pour ces personnes qu'elle était venue défendre. Elle paraissait une Jeanne presque d'Arc, prête à en découdre pour une vérité, non la sienne, cela n'avait pas d'importance, mais celle des autres, celle qui devrait protéger les "*vierges*" celle qui doit être et qui ne l'est pas vraiment. Il est certain qu'en ce jour, le ciel perdrait de son azur, écorché par ces tromperies machiavéliques. Bien souvent, les apparences de ceux qui ont perdu depuis bien longtemps la transparence, ne servent pas à ces autres que l'on devrait protéger.

Laurence avait beau tiré sur la manche du blazer bleu marine de sa Lili, elle n'arrivait pas à la sortir de cette léthargie acidulée, tant elle était plongée vers ces autres empêtrés dans le noir repassé d'un costume sans âme. Pourtant, en certain monde, ces bouts de tissu tirés à plus de quatre épingles, favorisaient la présentation soignée des élégants qui s'y croient. Mais là, non, elle ne voyait que le tissu. C'était tout juste si elle devinait quelqu'un dedans, à croire que le vêtement supportait le reste.

« Excuse-moi ma chérie ?

-Tu es encore en train de fusiller quelqu'un. Je le sens bien, tu es crispée, tes fesses sont toutes tendues je suis sûr. Si j'osais, j'irais le vérifier.

-Laisse Lolo...laisse... cela va se passer !

-Mais que se passe-t-il ?

-Chut ! Chut ! Ce sont les pingouins qui arrivent.

-Mais c'est qui les pingouins ?

-Eh bien ma chérie, le président et ses assesseurs, le procureur, le greffier et les avocats dont notre Philippe. Heureusement qu'il est là pour sauver l'apparence. Au moins, lui, il porte bien l'habit.

-Tu n'exagères pas un peu, ma puce. Je crois que tu n'es vraiment pas objective !

-Ah ! Tu es toujours en train de me reprendre. Allez, fais-moi un bisou ! »

Elle se pencha comme si elles étaient seules au monde. Laurence tendit la joue, pour tempérer l'ardeur de sa Lili qui se releva presque aussi rouge qu'une pivoine. Bien entendu, elle était partie pour bien plus que cela.

Tout le monde s'était levé au vu de ces notables du lieu. Puis le marteau, le maillet plutôt, s'écrasa

trois fois sur la table pour soulager le président d'un mot qui devait le gêner

« La séance est ouverte. »

Puis d'un ton sérieux et sans équivoque, il renchérit :

« Mesdemoiselles, mesdames, messieurs, cette session est particulière, elle sera entièrement centrée autour des affaires Liv@ et de Ludine Mercier ainsi que toutes les incidences. C'est exceptionnel, c'est une cession préparatoire, qui devra nous permettre de réorienter les poursuites et les jugements. Certains seront jugés ce jour, d'autres sans doute rejugés plus tard et peut-être même aux assises. Il ne faut pas oublier que dans ces affaires plus ou moins liées, il y a une jeune femme décédée et une autre dans un fauteuil roulant. Il y a aussi des enfants orphelins et d'autres qui ne peuvent plus profiter de leur maman comme auparavant. Les prévenus seront appelés à la barre dans un ordre non convenu, les témoins suivront cette chronologie, excepté pour ce premier témoin que la cour souhaite entendre au préalable. Cette dame est psychiatre indépendante et non concernée par l'affaire. Monsieur le greffier, à vous ! Messieurs les avocats, êtes-vous prêts ? Monsieur le procureur ? Allez, il faut y aller !

-Lili, qui est-ce ce témoin ?

-Je ne sais pas. Regarde Philippe !

Il était tout près d'elles, à moins de trois mètres, seul de ce côté alors que sur l'autre bord du tribunal, il y en avait bien une dizaine, prêts à en découdre, mais qui n'étaient venus ni pour défendre la même cause, ni les mêmes clients. Philippe souriait, montrant de la main qu'il ne fallait pas s'inquiéter.

« S'il vous plaît madame Lou Pommard ? »

Une belle femme, très distinguée, bien coquette sur elle-même de la tête aux pieds, s'approcha de ce bout de barre en bois qui séparait la plèbe, des honorés.

« Bonjour madame Pommard, vous êtes psychiatre, je crois ?

-Oui, monsieur le président.

-Si nous vous avons demandé d'être là aujourd'hui. C'est pour que vous nous éclairiez de votre expérience. Vous travaillez avec des gens qui ont tenté de se suicider et d'autres prêts à passer à l'acte. N'est-ce pas ?

-Oui, entre autre.

-Pouvez-vous nous parler plus particulièrement des suicides par pendaisons ? »

Les enrobés des tristesses d'un clergé défroqué étaient plutôt détendus et attentifs, malgré le grave du sujet. Il faut dire que cette première invitée, avait un charme qui ne laisse pas les hommes indifférents.

« Monsieur le président. C'est un sujet qui n'est pas si simple, mais nous pouvons classer les tentatives de suicide en deux catégories. Certains le font comme un appel au secours ou un chantage à la mort qui n'est pas forcément le but final. C'est en général un appel à ceux qu'ils aiment pour leur dire qu'ils ne vont pas bien et qu'ils ont besoin d'aide. Et il y a d'autres personnes qui, vraiment au bout du rouleau, le font vraiment pour en finir. Ce n'est pas forcément un acte issu d'une réflexion, mais plutôt, une descente aux enfers, un état psychique complètement dissolu, un jusqu'au-boutisme sans retour possible. Les causes peuvent en être multiples, mais très rarement venant d'une rupture

sentimentale seule. Cet état ne permet pas de considérer une solution autre, que celle d'en finir. Souvent, c'est venant d'une situation où un évènement a rompu un équilibre définitivement, il n'est plus possible de revenir en arrière. La nouvelle situation devient inacceptable et le poids des souvenirs est plus fort qu'une espérance. Les efforts faits pour lutter, sont rattrapés par cette vie d'avant, qu'on ne peut plus retrouver. Malheureusement, nous le remarquons par le moyen utilisé qui est souvent très radical. La pendaison et la défenestration sont les moyens qu'ils choisissent, ce ne sont pas des choix pour autant. Ce serait plutôt la conséquence inconsciente de leur état. Ils ne voient plus personne, ni plus rien de matériel qui puisse les aider à sortir de cette dépression.

-Qu'est-ce que cela voudrait dire pour madame Ludine Mercier ?

-Je ne connais pas du tout cette dame et pourtant à lire son dossier, je suis persuadée qu'elle était à la rupture interne. Plus rien ne la retenait sur cette terre, ni même ses enfants.

-Elle était donc dans un état de désespoir profond et elle ne pensait plus qu'à en finir !

-Tout à fait et je peux vous certifier sans aucun risque d'erreur que cette dame ne voulait plus s'en sortir. Quelque part, le choix de l'endroit où cela s'est produit est certainement un message envers son passé.

-Qui aurait pu l'aider à sans sortir ?

-Un psychiatre, cela est certain. La question serait plutôt "*Qu'est-ce qui aurait pu la protéger ?*" Là, encore une fois, malheureusement, c'est un tas de petites choses qui aggravent l'état de la raison,

quelque part, chacun qui la côtoyait aurait pu avoir un petit rôle.

-Merci, madame, je vous remercie de ces éclaircissements, nous ne souhaitons pas entrer plus dans les détails aujourd'hui. Monsieur le procureur, messieurs les avocats, des questions ? La défense ?

-Non Monsieur le président.

-Vous, les avocats des prévenus ?

-Oui Monsieur le président, je représente avec mes trois collègues les intérêts de la société Liv@.

-Eh bien, allez-y !

-Madame, vous dites donc que Madame Mercier a agi pour des causes graves. Le problème du couple en est certainement la cause ?

-C'est une cause, mais pas la seule. Il est bien rare que des problèmes de couple aboutissent à des suicides de ce type. Bien plus souvent des appels au secours, médicaments avalés, taillades des veines, voire beaucoup plus grave par un crime collectif suivi d'un suicide réfléchi. Mais dans ce cas, il y a cette pendaison dans l'usine et cela est un message à l'encontre du périmètre de son travail. C'est un cas complexe où divers événements en cascade ont acculé cette femme vers une fin irrémédiable. Je ne pourrais pas rentrer plus dans les explications, on m'a seulement demandé mon avis d'experte à ce sujet.

-C'est bien entendu ainsi Monsieur l'avocat. Vous avez dû consulter d'autres psychiatres pour étayer votre dossier, n'est-ce pas ?

-Tout à fait Monsieur le président, tout à fait.'

-D'autres questions ?

-Non, non monsieur le président.

-Merci madame, vous pouvez disposer. Si nous avons besoin, nous vous rappellerons.

-Messieurs les avocats, j'espère que les choses sont assez claires. Cette personne est honorable et reconnue dans son métier. Vous étiez d'accord pour que l'on présente son avis à la cour. Alors, ne nous embrouillez pas durant ce procès avec d'autres pseudo-psys qui diraient le contraire. Cette dame restera à notre, votre disposition, pendant toute cette séance préliminaire.

-Encore un qui aurait dû se taire. Tout ce qu'il recherchait s'est retourné contre lui, n'est-ce pas Lolo ?

-C'est un fait, il est bien maladroit. Mais Lili, garde un peu ta lucidité ! »

Angélique affichait un sourire de vainqueur. Elle n'était pas possible cette femme, impossible de cacher ce que son cœur éprouvait. C'était un vrai livre ouvert aux milliers de feuilles lourdes de mots qui se serraient contre les lignes pour ne rien rater de ce qu'ils pourraient dire.

« Merci encore Madame. Pour la cour, ce que vous nous avez dit est parfaitement clair pour comprendre dans quel état d'esprit était cette pauvre femme. »

La psy s'en retournait, anonyme parmi le public, noyée dans cette masse, où elle n'était presque plus rien de plus que les autres assis. Dans sa démarche, se dégageait une impression de certitude, une allure de quelque chose de sincère, une force du verbe qui repoussait les mauvais propos des infâmes esprits tordus de ces curés plus noirs qu'un prêche malhonnête. Pendant que cette certitude se noyait dans le public, les regards la suivaient presque comme un regret, certain au moins qu'une

vérité se serait dite ici, quittant ce silence pieux d'un monastère vide de ces croyants.

« Mesdames, messieurs les avocats, je voudrais que les choses soient bien claires. Je ne veux pas que l'on remette en cause ce témoignage durant toute la session, vous l'avez accepté. Si nous avons demandé à cette dame de venir, c'est pour éviter des débats éternels au sujet du suicide. Cette femme ne s'est pas tuée uniquement pour une histoire d'amour ratée. La responsabilité de toutes les personnes qui sont convoquées à la barre est de fait. Restera uniquement à en déterminer l'importance. Cela veut dire aussi que chacune d'entre-elles risque une condamnation ultérieure. Là aussi, l'éventail des peines sera à confirmer.

-Mais monsieur le président !

-Quoi monsieur le défendeur de Liv@ ?

-Nous avons déjà l'impression que vous condamnez cette société !

-Nous verrons ça plus tard, mais il était bien entendu que ce témoignage était accepté par votre parti. Maintenant il est avéré que madame Ludine Mercier n'a pas mis fin à ses jours, seulement pour un problème de cœur que vous auriez voulu comme seule cause. Pour le reste ce sera à la lecture et à l'audition des témoins que nous déciderons de la responsabilité de cette société en tant que telle ou à celle de certains de ses employés. Nous espérons que cela est bien clair, n'est-ce pas ?

-Bien, bien monsieur le président.

-Monsieur le président ? Monsieur le président ?

- Qui, êtes-vous ?

-Le DRH Monsieur Toty. Je vous sollicite pour avancer mon passage. Vous comprendrez bien que

c'est pour ma société. Il est important que je ne perde pas trop de temps ici.

-Alors, vous, vous êtes gonflés ! Pour qui vous prenez-vous, monsieur ! Ici, il n'y a pas de passe-droit. L'ordre de passage est établi par le greffier et vous passerez quand votre dossier apparaîtra sur la pile. Encore une chose, monsieur, vous pensez avoir plus de droit que tous ces autres, que certaines ouvrières qui sont aussi venues témoigner de vos faiblesses. Vous, vous êtes rémunérés en venant ici ! Elles, elles ont dû prendre des heures, voire une journée de congé pour certaines et c'est vous, il me semble, qui octroyait ce royal cadeau. Puis quand vous prenez vos congés, l'usine tourne quand même, vous n'êtes pas un rouage indispensable au bon fonctionnement de cette entreprise. Je comprends pour autant l'importance de votre métier, mais je crois sans trop me tromper que vous pourrez déduire de vos congés cette journée, au même titre que ces autres personnes, qui, elles, ne le demandaient pas.

-Tu entends ma Lolo comme il se fait marcher dessus ce bon à rien de DRH. Le président n'est pas ouvert à beaucoup de compassion avec ces personnes. La bagarre va être rude.

-Mais Lili, personne n'est là pour se battre !

-Tu crois que nous allons laisser salir Ludine et les autres. Non, je ne le permettrai pas, Philippe, non plus.

-Bon ! Greffier s'il vous plaît, le premier dossier ? »

Le DRH retournait penaud vers l'assistance, comme un gamin qui vient de se faire réprimander, retrouvant les vérités de ce lieu. Il redevenait ce

qu'il était vraiment, un individu parmi les individus, cravaté peut-être. Est-ce si important de l'être ici ?

« Le syndicat GCT et ses deux délégués monsieur Rouget et monsieur Delisle, s'il vous plait, veuillez-vous approcher de la barre ? »

Deux personnes à l'allure anecdotique s'approchaient du prétoire, pas trop fiers d'être là, inquiets de cette convocation, se demandant sans doute ce que l'on pouvait bien leur reprocher.

« Messieurs, l'enquête de la gendarmerie vous déclarent responsables en tant que personne et en tant que représentants de votre syndicat. Vous serez donc auditionnés en tant qu'individu et en tant que délégué. Êtes-vous d'accord ?

-Monsieur le président, oui, mais nous ne comprenons pas pourquoi ? »

Les deux hommes étaient beaucoup moins arrogants que quand ils distribuait des tracts devant les barrières de l'usine. Là, devant les instances judiciaires ce n'était plus le patronat qui était jugé, mais eux.

-Monsieur le procureur, s'il vous plaît.

-Bonjour mesdemoiselles, mesdames et messieurs. L'acte d'accusation à l'encontre de ces messieurs est non assistance à personne en danger et harcèlement moral aggravé ayant entraîné un suicide.

-Monsieur le procureur, mes clients ne peuvent pas être d'accord d'avoir entraîné un suicide tout de même ?

-Monsieur l'avocat ! S'il vous plaît, veuillez laisser monsieur le procureur continuer. Vous aurez l'occasion de vous exprimer après.

-Merci monsieur le président. Messieurs si vous êtes ici, c'est que quelque part, vous avez failli à

vos mission qui est de défendre les employés de votre entreprise. De l'enquête des gendarmes et des témoignages recueillis et que nous avons enregistrés, vous avez messieurs, au titre de délégués, complètement écrasé cette madame Ludine Mercier. Et ce pour qu'elle vous laisse tranquille dans votre mission, à croire qu'elle était très dérangeante. Sans doute, entendu tout ce qu'on nous a dit, elle était entière et foncièrement honnête et cela vous dérangeait. Puis ensuite, quand elle a commencé à perdre pied, vous n'avez rien fait pour l'aider à s'en sortir. Une ex-camarade de ces messieurs ! Drôle de façon de respecter la camaraderie ! Vous avez laissé cette femme dans les sables mouvants de la vie et vous l'avez regardée s'enfoncer jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement. Cela pour cette femme, mais quand est-il des licenciements prévisibles ! Nous savons que vous étiez informés de la situation de l'entreprise. Qu'avez-vous fait pour informer vos adhérents et les autres aussi. Je n'arrive pas à comprendre votre silence, alors que quelquefois, vous aboyez pour des choses bien plus futiles. Exemple les augmentations de salaire que vous demandiez sachant pertinemment que le couperet des licenciements tomberait rapidement. Nous ne savons pas si vous devez vous glorifier d'avoir défendu nombre de personnes qui vous suivront à cette barre dans la journée. Nous avons pourtant les preuves que certains ont largement contribué à la déchéance de votre usine. Ce n'est pas croyable ce comportement. Où est la foi ? Même si c'est complètement dépassé aujourd'hui, des syndicats qui défendent un certain monde ouvrier. Je ne sais pas si vous vous souvenez encore de ce qu'est le monde ouvrier, vous savez celui qui se salit les

mains chaque jour, pour vous faire vivre. Vous les mandatés, qui, à ce qu'on nous a rapporté, n'êtes pas pour autant un modèle du travail, vous qui ne salissez plus que vos salives. Vous messieurs, élus pas ces gens qui ont cru en vous, osez-vous vous regarder dans une glace ? Messieurs, vous êtes bien de ces gens de notre époque. Vous n'avez plus la valeur de vos prédécesseurs, sans doute d'un autre siècle. Seul votre paraître vous fait bouger. Monsieur le président, ces personnes sont coupables d'avoir aidé cette femme à mourir et aussi de laisser cette entreprise s'écrouler grâce à ces cadres qu'ils osaient défendre et faire croire que ceux-ci pouvaient être louables. Il y a vraiment une inéquation de comportement, gueuler au plus fort pour rameuter la population et laisser cette société Liv@ dans les mains d'incompétents. Il est vrai que vous deux travaillez au service recherches et développements, cela vous rend encore moins excusables et certainement bien plus coupables.

-Vous avez fini monsieur le procureur ! Je vous trouve bien dur, nous en reparlerons plus tard. Messieurs les avocats à vous. Ceux des prévenus en premier.

-Monsieur le président, monsieur le procureur, je suis maître Carré défenseur de ces messieurs.

-J'ai vraiment beaucoup de mal à comprendre l'acharnement de monsieur le procureur. Comment pouvez-vous accuser ces personnes de tous ces maux ? Ils font de leur mieux pour défendre qui le mérite. Ce ne sont pas eux tout de même qui ont installé la corde dans l'atelier. Ce ne sont pas eux non plus qui ont raté ces marchés qui auraient pu assurer l'avenir de cette usine. Et si ces messieurs ont défendu certains cadres, c'est qu'ils estimaient que ceux-ci étaient plus victimes que fautifs. Les

coupables, c'est l'équipe dirigeante de l'usine. Je n'arrive pas à comprendre, vous avez lu toutes ces lettres de leurs collègues et camarades qui démontrent le contraire. Si vous le souhaitez monsieur le président, nous pouvons rappeler toutes ces personnes à la barre pour confirmer les écrits.

-Maître, nous avons bien lu toutes ces lettres de soutien qui sont dans le dossier, vous accuseriez nous de mal faire notre travail ? Je vous remercie, j'ai quelques questions à poser à ces messieurs, avant que Maître Lebel les prenne en main.

-Messieurs ! Depuis quand étiez-vous informés de ces pertes de marché en défaveur de votre entreprise ?

-Depuis deux ans à peu près et cela s'est encore aggravé depuis.

-Comment cela ?

-Ce n'est pas compliqué monsieur le président. Quand nous commençons à perdre les marchés de remplacement, nous savons qu'il y aura deux ans de décalage avant les incidences en production et puis trois ans après, le vide complet, plus rien à fabriquer. Cela devient un désert d'activité, plus rien, rien, rien.

-Pourquoi ne pas avoir fait le foin à cette époque déjà ? Quelque part c'est votre rôle ?

-Vous savez monsieur le président, les gens de l'usine ne comprennent pas que le boulot perdu l'a été deux ou trois ans plus tôt. Eux, ils voient qu'il y a toujours du boulot dans l'atelier et tant qu'il y en a, ce n'est pas un problème.

-Mais vous, vous le saviez et cela vous donnait un moyen de pression vis-à-vis de la direction.

-C'est bien ce que nous disait Ludine. Mais nous ne sommes pas formés à cela. Qu'est-ce que nous aurions pu faire ? De l'information ? Autre chose ? Je ne sais pas moi, je ne suis que syndicaliste.

-Madame Ludine Mercier avait bien raison de vous secouer le paletot. C'est vraiment navrant de voir des gens qui sont supposés défendre ces ouvrières se taire en connaissance de cause sur leur devenir. Je ne sais pas moi, je ne suis pas syndicaliste, mais certain que je n'aurais pas attendu pour crier au scandale.

-Mais monsieur le président cela est facile à dire. D'abord, ce que nous savions, c'était d'après les gens des études. Mais derrière ces paroles, vous vous figurez bien que l'on ne trouve aucun écrit là-dessus. Ce n'est pas facile de vérifier et de trouver des preuves et la direction sait bien aussi manipuler l'information.

-Vous aviez bien la possibilité à chaque réunion avec la direction de remettre le sujet sur le tapis en exigeant des explications ?

-Que croyez-vous ? Que cette équipe de la direction s'engage sur ce problème ! A chaque CE, les chiffres sont truqués, on y intègre des marchés potentiels que l'on n'a aucune chance de gagner et ils gonflent les chiffres pour rassurer l'étage au-dessus et nous aussi, justifiés par telle ou telle information que nous nous ne pouvons pas accréditer. Nul n'est dupe à ce sujet, mais la réalité, nous ne la connaissons pas.

-Et vous laissez faire ces pratiques. Nous sommes vraiment surpris de cet état des choses. Je vous rappelle que nous avons des preuves, écrites celles-là, que vous aviez ces informations. Nous comprenons, par contre, que vous devez vivre à une

époque différente du siècle passé. Nous comprenons que les syndicats ne sont plus forcément organisés pour les grèves auxquelles ils devraient contribuer. Nous comprenons aussi que cette direction ne joue pas le jeu et quelque part c'est devenu un rite, presque un jeu entre vous. Mais nous vivons à une ère, où les gens ont le droit de savoir, quitte à ne plus respecter les règles dépassées d'un combat de classe, oublié. Nous avons des humains devant nous, vous, moi et bien d'autres. Dans votre mission, nous pensons qu'il y a mieux à faire que de cracher sur une direction incapable. Il aurait fallu se battre, il aurait fallu dire vraiment ce qui se passait quitte à en écorner certains, même de vos rangs.

-Monsieur le président, monsieur le président. Mon client a suffisamment été franc avec la cour, pour que vous ne lui reprochiez tous les malheurs du monde. Oui, peut-être le syndicalisme est sans doute bien dépassé par cette évolution de la société qu'ils n'ont pas anticipée. Mais ce sont des structures établies et mes clients n'ont pas beaucoup le choix, si ce n'est d'appliquer les consignes des décideurs d'au-dessus.

-Je comprends bien, je comprends bien cette situation. Mais cela n'empêche pas la rébellion. Tout le monde a le droit de s'exprimer et si l'on comprend que l'on n'est pas écouté, on se rebelle encore plus fort. Je ne sais pas... on quitte l'endroit, on démissionne. Enfin on tente de faire quelque chose de bien, plus utile. Je ne vois pas d'excuse à l'acceptation. On se doit d'être pour les autres, surtout quand on en a fait le choix, tel que vous, de défendre des compagnons. Il y a des aides qui ne peuvent pas attendre. Madame Ludine Mercier ne pouvait plus attendre.

-Peut-être monsieur le président, cela n'empêche que pour les licenciements, les responsabilités de mes clients sont quelque part bien minces. Avant tout, c'est bien la direction de l'usine et ses cadres qui ont perdu les marchés. Il ne faut pas reprocher ceci à mes clients, tout juste s'ils n'ont pas crié assez fort.

-Je conviens que leur part de responsabilité n'est pas de premier rang. Mais elle existe, ne serait-ce qu'au titre d'informations. Mais comment ont-ils pu accepter de défendre ceux qui, pour partie sont la cause de cette situation ?

-Monsieur le président, il ne faut pas se tromper. Pour mes clients, ces cadres-là ne sont pas ceux qui décident. Ce sont les chefs de services et les directeurs. Il est bien évident que ce sont ceux-ci qui sont les vrais responsables du désastre.

-Nous verrons cela plus tard, à l'audition de ces personnes. Mais encore, vous ne me retirerez pas de l'esprit que ceux-ci ont bien une part et peut-être la plus grande. Il est trop facile d'accepter une place de cadre avec le salaire qui convient et ensuite ne pas accepter les responsabilités qui en incombent. Puis, je suis toujours perturbé du fait qu'un syndicat défende des personnes qui ont contribué à une faillite collective. Que l'on porte plus d'attention à leur problème d'inconscience qu'aux effets sur l'avenir de ces ouvrières, qui elles, n'ont rien demandé, me dérange. J'ai beaucoup de mal à le comprendre, mais enfin. En ce qui concerne madame Ludine Mercier, j'aimerais bien que ces messieurs nous expliquent comment ont-ils pu laisser faire et la laisser choir dans ce désespoir dont on connaît malheureusement le dénouement.

-Monsieur le président, cette dame s'est mise aussi dans la mouise toute seule. Je ne reviendrai pas sur cette aventure sentimentale, puisque vous ne l'autorisez. Pour le reste, mes clients sont peut-être coupables d'insuffisance d'aide, mais cela doit s'arrêter là.

-Insuffisance d'aide ! Eh bien, c'est peu de le dire. Dîtes-moi messieurs, qui d'entre vous a essayé de discuter avec elle après sa bévue ? Qui ?

Un silence à enlaidir un sourd, régnait au premier rang où étaient ces messieurs. La gêne des vérités assène des coups que l'on ne peut pas éviter. Seul un chuchotement montait du fond de la salle.

« Alors, messieurs qu'avez-vous fait ? Vous étiez trop contents de la voir ainsi et d'être ainsi débarrassé d'un fardeau ?

-Monsieur le juge, vous êtes un peu dur tout de même. Mes clients n'ont rien fait de mal. Ce que l'on peut leur reprocher, c'est sans doute de ne pas avoir fait suffisamment envers cette femme.

-Cela s'appelle de la non-assistance à personne en danger ! Si vous n'avez rien d'autre à ajouter, nous allons en discuter avec mes assesseurs et les avocats, si une peine peut-être envisagée à ce stade, cela éviterait une véritable session pour ces deux personnes. »

De nouveau le silence tombait sur les premiers rangs, le mot peine résonnait comme une surprise, une mauvaise surprise. Le président et ses assesseurs ne voulaient pas laisser les choses traîner pour ces premiers auditionnés. Le dossier de la gendarmerie et de la police était d'une clarté, d'une objectivité qui faciliterait le jugement. Et rien de cette audition ne venait contredire cette analyse. Il

fallait pour ces personnes ne pas perdre de temps. Ils ne s'étaient pas absentes bien longtemps.

« Messieurs les délégués syndicaux, s'il vous plaît. La cour vous condamne à un mois de prison avec sursis pour avoir oublié madame Ludine Mercier. Pour le reste, il n'y aura pas de peine seulement un conseil. Messieurs, vérifiez si votre conscience d'humain est bien entière et réfléchissez à votre avenir en tant que délégué syndical. Une démission serait un bon signe d'une certaine reconnaissance de vos insuffisances et montrerait à vos successeurs que l'on ne peut pas impunément laisser mourir une entreprise quand on connaît les causes de la maladie. Avez-vous quelque chose à ajouter ? Acceptez-vous cette décision ?

-Oui, monsieur le président. Mes clients comprennent votre décision.

-Messieurs, vous vous en tirez bien. J'ai seulement une dernière question qui n'a rien à voir avec ces affaires. Vous n'êtes bien entendu pas obligés d'y répondre. J'ai quelqu'un de ma famille qui travaille dans une entreprise comme la vôtre. Cette personne m'a dit, avoir refusé un cadeau du comité d'établissement parce que ces cadeaux étaient tous en provenance d'un pays étranger, très étranger même. Est-ce bien vrai, messieurs, que les cadeaux que vous offrez aux employés sont d'origine chinoise ?

-Nous, nous n'offrons pas de cadeau, c'est le comité d'établissement qui est responsable de cela.

-Mais le comité d'établissement de votre entreprise est bien géré par votre syndicat ?

-Eh bien...Oui...Mais je ne vois pas ce que vous nous reprochez !

-C'est encore quelque chose que moi, je ne comprends pas. Mais quand vous offrez aux employés un hachoir électrique ou bien une cafetière, chinoise, j'espère que vous êtes bien conscient des conséquences que cela peut avoir pour l'usine qui est à côté de la vôtre. Si je suis bien informé, cette usine fabrique les mêmes produits ?

-Quelque part bien sûr, mais ce n'est pas nous qui mettons au catalogue ces produits chinois. Nous passons par une centrale d'achats nationale. La liste de ces produits est la même pour toutes les entreprises où nous gérons le comité d'établissement. Je suis certain que c'est la même chose pour tout syndicat qui gère un CE.

-Cette situation est cocasse tout de même. Comment un syndicat fortement ancré dans des idées de gauche, peut, par cette action et activer la mondialisation et détruire des emplois que cherchent à défendre d'autres élus de votre syndicat. Franchement cela me paraît très indécent. Vous, soi-disant défenseur de l'emploi, vous contribuez à le détruire et peut-être encore plus vite que vos patrons. A croire que le ver est dans le fruit et que vous aidez à saborder les usines. »

Il y a des coups que ces personnes n'attendaient pas et les vérités sont ébranlées. Comment dire que ceux qui doivent défendre en fait ne le font pas, cela trahit la solidarité et ce à quelques mètres seulement des deux usines. Le silence noue le gosier parce que la salive ne circule plus et tous les mots que l'on n'a plus envie de dire, font une sorte d'amputation temporaire des sens qui fuient la raison. Une moiteur d'avant un gros orage pesait sur les deux hommes, c'est comme s'ils venaient d'apprendre qu'ils n'étaient pas le père de leurs

enfants. Comment en être là, eux qui étaient persuadés d'être sur le chemin des bonnes causes.

« Mais, monsieur le président, ce n'est pas nous qui décidons du système, c'est ainsi et on vit avec ces imperfections.

-C'est bien ce que je vous disais tout à l'heure. Dans ces cas-là, si on n'est pas d'accord avec le système, il faut faire quelque chose. Il est vraiment trop facile de faire croire ce que vous n'êtes surtout pas. J'ai lu beaucoup de choses dans les dossiers de ces affaires et je vois beaucoup ici sur le manque d'intégrité humaine. Je crois que de la façon dont vous exercez les droits des autres, nous pensons que le pire est encore à venir. Et que dans ce pire, vous aurez laissé vos empreintes et peut-être bien plus que bien d'autres. Allez ! Vous pouvez reprendre votre place dans l'assistance. »

De nouveau les mouches pouvaient reprendre leur vol, on les entendrait à des kilomètres tant le poids des reproches à ces deux délégués, était lourd de conséquence. L'incrédulité ne protège pas l'incohérence. Nous nous devons de crier à tout disfonctionnement de cette triste société de plus en plus amputée.

« Bon ! Greffier, le dossier suivant. C'est monsieur Bochelette, je crois ? »

-Oui, monsieur le président

-Monsieur Bochelette, veuillez-vous approcher de la barre et déclinez à l'huissier identité, adresse, qualité, etc....

-C'est pour nous ma Lolo, c'est le mec qui a poussé la voiture dans le mur.

-Calme-toi, mais calme-toi Angélique !

-Monsieur Bochelette, à la lecture de votre dossier, je suis très ennuyé. Vous avez été l'amant

de madame Mercier et de plus vous avez provoqué l'accident de madame Laurence Guilbert, sans compter vos nombreux exploits professionnels qui quelque part ont bien plombé votre entreprise. Ah ! Vous êtes représenté par maître Corbeau !

-Oui monsieur le président, ce n'est pas gênant que je représente monsieur Bochelette ?

-Non, non, bien entendu. Nous allons laisser monsieur le procureur entamer les débats.

-Eh bien monsieur le procureur ! Quand peut-on démarrer ?

-Regarde ma puce, le président tente de détendre un peu l'atmosphère avant la bagarre !

-Ecoute ma Lili, c'est toi qui devrais te détendre. On n'est pas sur un ring et on ne va pas se battre.

-Lolo ! N'oublie tout de même pas que c'est cet imbécile qui t'a foutu dans ce fauteuil.

-Non, je n'oublie pas ma Lili, mais j'aimerais bien tout entendre.

-Dis que je te gêne !

-Monsieur le président, messieurs les assesseurs, regardez ce monsieur, comme il est beau, comme il est jeune. Regardez ce sérieux qu'il semble dégager, on pourrait croire quelqu'un de très sûr, quelqu'un à qui on pourrait confier ses économies. Il ne faut pas s'y fier. Ce monsieur n'est surtout pas mieux que quiconque. C'est un homme sans fond, fait d'apparence. Ce n'est qu'un miroir qui ne reflète plus rien. Ce monsieur a réussi tout ce qu'il a entrepris, aucun de ses projets n'a été retenu par les clients et cela ne l'empêche pas de se montrer. De plus, pour une raison qui m'est encore inconnue et qu'il nous expliquera peut-être plus tard, il est l'auteur de ce handicap de madame Laurence Guilbert et ce n'est pas involontaire. Les gendarmes

et la police ont bien prouvé qu'il a délibérément poussé la voiture de cette dame contre un mur. Ce monsieur oublie peut-être que les autres, les autres qui finissent dans un mur ou aussi au chômage sont des personnes, avec une autre vie que la sienne, avec une femme ou un mari avec des enfants aussi. Ce sont des personnes qui ont une autre vie qui n'est pas de paillettes, avec des souvenirs, avec des projets, avec des sourires qui vont se figer, pour longtemps... très, très longtemps... et pour certain pour toujours. Ce monsieur a provoqué des larmes, des pleurs, des souffrances, des agonies et aussi des cicatrices qui resteront sensibles presque toute une vie. Ce monsieur a réussi ce que beaucoup de personnes n'oseraient pas avouer. Et pourtant voyez comme il est beau ! Si je peux me permettre, sans pour autant trop vouloir revenir sur cette malheureuse aventure avec madame Ludine Mercier, ce monsieur a oublié aussi ses semences en des endroits où il n'a pas oublié ses mesquineries. Bien entendu, nous ne pouvons lui reprocher ces conquêtes et son comportement machiste. Mais mesdames et messieurs, moi, je ne peux oublier cette femme humiliée qui laisse aujourd'hui deux enfants loin des propos de ce lieu et sans le plaisir d'une maman qui, le soir, se pencherait pour les embrasser. Des enfants peut-être un peu trop bruyants, le jour, pour qu'enfin ils profitent des sommeils réparateurs qui cachent les rêves qu'ils ne peuvent pas exprimer et qui pourtant bordent les lèvres d'un sourire le matin. Mesdames et messieurs, ce monsieur n'est qu'une apparence, un paraître, sans doute un fruit de notre société qui protège l'incompétence et le résultat des promesses oubliées. Peut-être qu'il n'est pas si coupable que cela ! Mais si, monsieur a

bafoué les règles de l'intégrité humaine, il n'a aucune conscience des étincelles qui font les beaux regards, quand les gens profitent d'un tout petit bonheur. Lui, arbore les hâles des vacances aux miles gagnés sur le dos des ouvrières. Il n'a aucun respect des callosités qui poussent sur les doigts des gens qui s'usent au travail. Il n'est capable que de faire le beau à la cafétéria, contant ses exploits sur des neiges qui ne sont qu'artificielles ou sur ces vagues qui ne refusent pas la connerie humaine sur des planches qui n'arrivent pas à couler malgré le poids de l'incompréhension. Ce monsieur, mesdames et messieurs, n'est qu'une lézarde d'une ruine supportée par un enduit fallacieux qui veut tromper l'avenir. Je ne lui confierai ni mon âme, ni mon portefeuille et encore moins une amitié, je suis presque certain de tout y perdre. Ce qui me fait le plus mal encore, c'est qu'il n'est pas tout seul dans son univers. D'autres comme lui, qui ne sont pas là ce jour, sont tout proches de ces mêmes drames. Il est grave d'arriver à ces situations, dans ce monde qui sans doute les fabrique. Pour bien des gens qui risquent de perdre leur emploi, nous ne pouvons le mettre à l'abri de ne recommencer ailleurs, ces mêmes comportements. Monsieur le président, pour madame Laurence Guilbert, il ne faut surtout pas oublier ce fauteuil qui soutient les outrages de monsieur Bochelette. Monsieur le président, le parquet demande, pour ce monsieur, des poursuites instruites aux assises. Pour nous, c'est une tentative de meurtre. Voilà monsieur le président, mesdames et messieurs, ce que nous souhaitons pour cette affaire.

-Merci monsieur le procureur, à vous maintenant, monsieur le défendeur d'avoir la parole !

-Eh bien monsieur le procureur, vous dressez un tableau bien triste de mon client. Il ne faut pas croire que les choses soient si blanches ou si noires. Mon client est une victime, une victime d'un système, victime d'une société comme beaucoup d'autres personnes. Certes, il y eut cet accident, c'est un drame dû aux circonstances. Il n'a pas voulu pousser la voiture. C'est seulement une manœuvre accidentelle, les conséquences sont hélas importantes, mais cela ne reste qu'un accident. Mon client regrette cette soirée, bien entendu il souhaite que la convalescence de madame Laurence Guilbert aille de mieux en mieux. Vous ne pouvez pas imaginer comme il a souffert de cette situation. Tout comme la mort de madame Ludine Mercier, là aussi, mon client n'est pas le responsable de la situation. C'est un bel homme qui a beaucoup de succès auprès des femmes et ce n'est pas un crime. Cette autre histoire est bien malheureuse, il est d'ailleurs regrettable de voir ces histoires d'amour finir ainsi. Vous voyez bien mesdames et messieurs et le comprendrez, mon client cumule les malchances. Bien entendu, il n'est pas tout blanc, mais il se trouve surtout mêlé à une histoire qu'il n'a pas voulue et qu'il déplore bien entendu. Ce n'est pas facile pour lui de vivre avec le poids de ces conséquences, sur le dos, mais pas sur la conscience. Monsieur le procureur, quant à ces remarques sur ces capacités de travail, nous avons des témoins qui vous donneront une autre image et de plus, quoique que vous en disiez, le propos n'est pas là. Vous n'allez tout de même pas reprocher à mon client, le fonctionnement aléatoire de sa société et de son usine. Ce n'est tout de même pas lui seul qui a mis cette entreprise au bord du dépôt

de bilan. Demandez plutôt à ses supérieurs ainsi qu'aux différents directeurs ce qu'ils en pensent. Mesdames et messieurs, même si mon client n'était pas à la hauteur de son poste, faut-il lui en vouloir ? Non, c'est à ceux qui l'ont embauché, puis sublimé qu'il faut en vouloir. Voyez, mon client est bien plus victime que coupable et je ne vois pas ce qu'on peut lui reprocher qui mériterait les assises. Mon client acceptera volontiers une peine légère. Bien entendu, il l'acceptera parce qu'il en est bien triste et que cette peine expierait ses maux. Monsieur le président, mesdames et messieurs, je pense qu'une peine avec sursis serait tolérante. D'avance merci.

-Monsieur le défenseur, je vous trouve un peu léger sur ce coup-là, votre client n'est pas une oie blanche. Je suis convaincu d'une responsabilité bien plus importante. Il est évident qu'il est difficile de juger certains actes sans témoin. Il me faudra éclaircir certaines situations. Par contre, pour l'accident, comme vous le dites, il n'y a pas photo et il est bien vrai comme le demande monsieur le procureur que nous ne sommes pas bien loin des assises. Je voudrais entendre votre client monsieur Bochelette. Monsieur Bochelette s'il vous plaît ?

-Regarde ma chérie ! Il fait déjà beaucoup moins le beau. Son costume est toujours impeccable, mais le bonhomme l'est beaucoup moins.

-Lili, tu es insupportable. Tes fringues te collent à la peau. Tu transpires comme une bête blessée. Je pourrais deviner des écumes rancunières autour de ta bouche, noyant les mots des lèvres pour qu'on n'entende plus que ta rancoeur. »

Angélique claqua un talon sur le sol, geste de dépit à une vérité qu'elle ne voulait pas s'avouer. Le bruit fit sursauter le voisinage arrière, ce qui calma

un peu ses propos. Le verbe retrouvait un peu de sérénité, le ton presque une discrétion, les cheveux ne portaient plus en guerre, mais restaient en bataille.

« Mais, ma Lolo, c'est plus fort que moi, il y a de l'adrénaline qui monte. Je suis très tolérante comme tu le sais, mais j'ai du mal à comprendre des gens comme lui. Bien sûr, ils ont le droit de vivre, comme nous, mais ailleurs, tu vois dans un monde où ils seraient tous pareils, à se bouffer le cul à longueur de journée, dans leur monde sans frontière qui ne ressemblerait plus à rien. Tiens, Tiens ! Je n'y pensais pas.

-Mais Lili, tu prêches pour qui ? Réserve-toi, tu vas bientôt y aller à la barre !

-Tu te moques de moi ?

-Il y a de quoi ! Quand on te regarde ainsi.

-Oh ! Ça va ! »

Elle voulait rompre cette ambiance, elle ne voulait plus rien entendre. Ce spectacle était une motivation à se battre. Elle ne pouvait accepter d'ouïr des injustices et notamment ce qu'elle avait entendu de cet avocat. Celui-ci lui hérissait les poils et sans doute bien plus. Ce n'était pas facile de se comporter avec une objectivité sans réserve. Elle avait pourtant cette qualité de ne juger que sur des faits avérés et non sur des partis pris qui, quelquefois, sont bien idéalisés. Oui, elle avait l'esprit de justice, celle de l'intelligence, celle de ceux qui se forgent une conviction, quand ayant gratté le vernis qui trompe les apparences.

C'était naturel chez elle, elle avait dû tomber dans la marmite toute petite. Elle ne pouvait se satisfaire d'on-dit. Elle cherchait de tout bord des vérités et tentait de comprendre ce qui paraissait

incompréhensible. Ce n'était pas un don, seulement un comportement d'un peu d'intelligence.

« Laisse-moi, je ne veux pas rater ces questions du président. »

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle s'était levée, seule, debout, devant cette assemblée d'assis. Non pour mieux se montrer, non, ce n'était pas le genre de cette fille au prime abord timide. Elle ne cherchait pas non plus à affaiblir la sereine carcasse du prévenu qui était à la barre. Elle semblait grandir de cette assistance et pourtant Laurence la retenait par le bord d'une fringue pour freiner un petit peu cette situation gênante qui pourrait passer comme provocante.

« Mademoiselle Lelièvre, vous pouvez vous asseoir. Il n'est pas obligé de rester debout.

-Ce n'est pas interdit monsieur le président ?

-Non, non. »

Il voulait couper court à la conversation, la réputation de teigneuse de cette jeune fille était, bien entendu, parvenue à ses oreilles.

Tout le reste des personnes présentes en cette assemblée, s'était tournée vers elle pour la regarder. Certains, les yeux baignés de crainte, tant il connaissait son courage au combat, certains autres, les plus nombreux, avec une chaleur reconnaissante qui quelque part chantait une louange silencieuse à ce même courage.

Elle paraissait fière peut-être, le dos cambré par des muscles tendus d'incertitude. Pour ceux qui ne la connaissaient pas, elle impressionnait, le visage tendu de blême pour ne rien prêter à la blessure des mots. L'allure était si droite, autant qu'une justice exacerbant le tableau. Elle devenait la chose qui dérange, la tache d'encre rouge sur une feuille

blanche encore vierge de tout espoir. C'était l'exemple qui ne confirme plus les règles. Elle paraissait comme une arrogance de noir vêtue qui invectivait le temps, déchirant de sa stature, la sereine volonté d'un jugement. Elle était collée en cet endroit, suintant sous le tissu des rages des pores qui crient à l'injustice. Le noir ne cache pas ces salissures des sueurs, qui trahissent aux yeux des autres les affres des sentiments. Elle gardait son humidité pour elle, tentant de n'en rien montrer pour l'instant, en vain. Lolo sentait bien ces moiteurs relayer une absence. Sa compagne était presque dans une traque qui prépare à la bagarre, brave tel l'animal qui part au duel pour ne parfois pas revenir. Il n'y avait rien à faire, l'oreille était astreinte à n'écouter que ce qui viendrait de là-bas, l'attention complètement asservie à l'ouïe. Voilà, il ne restait plus qu'à attendre. Philippe rassurait d'un petit geste de la main de ne rien faire.

Il la connaissait bien la petite, elle l'avait tellement déconcertée lors du procès du grand-père, qu'il savait bien que ce serait un atout important et décisif dans son jeu. Il savait aussi qu'elle dérangerait fortement le clan opposé. Il n'y avait pas encore l'embryon d'une colère et encore moins celle d'une vengeance, seulement la force gigantesque d'une honnêteté et d'une intégrité absolue, une règle de vie et sans doute bien plus encore.

Dérangeante certes oui, elle l'était, mais tellement belle à vouloir en débattre avec ces autres, ces gens qui se croient impunis, parce qu'ils portent costumes et cravates, ces gens qui ne craignent pas la justice des hommes et qui frissonnent devant cette femme... une seule femme.

Cette Jeanne sans arc pourrait bouter des "anglais" dans des endroits de l'univers où il n'y aurait même plus de planète pour eux, pour y oser un pied. Mais le pire n'était pas elle, l'encombrante. Le pire était là, devant la barre, planté dans son costume bon marché. Là, l'allure était bien autre, si l'on pouvait voir le devant du pantalon, tout près de la braguette, on y retrouverait des réplétions voire bien plus, des auréoles de pisse. Là, le corps transpirait l'incontinence de la personne qui perdait des gouttes d'urine qu'il n'arrivait plus à contrôler. Le hideux côtoyait le piteux, la gêne bien plus encore, le vêtement soutenait l'asthénie. La comparaison ne pouvait s'établir, l'une était l'aigle royal qui planait sur les lieux, l'autre la proie qui s'était auto désignée. Et nul n'oserait miser un kopeck sur l'autre.

« Monsieur Bochelette ?

-Oui, monsieur le président ! »

Des gouttelettes s'amoncelaient sur le front pourtant bien lisse des misères qu'il avait créées. L'animal lâchait ses muscs, la traque était bien arrangée.

« J'ai quelques questions à vous poser. La première est vis-à-vis de madame Ludine Mercier. Avez-vous eu des sentiments pour elle ? »

Un long calme... long sans doute pour lui et son avocat, presque infini probablement, était peut-être déjà un aveu.

« Heu...Oui...J'avais envie d'elle.

-Comme d'autres ? »

Un autre mutisme pesait sur les ouïes attentives.

« Pas au début tout de même, Mais après ...oui monsieur le président.

-C'était une petite aventure en fait ? »

L'animal rapetissait dans ce costume ou l'inverse peut-être, le costume commençait à tailler vraiment très grand. Angélique le regardait ainsi perdre et l'apparence fallacieuse d'un être sans fond et aussi ce qui faisait encore qu'il ressemblait à un homme. Il n'y était plus, les souliers s'entrechoquaient l'un derrière l'autre, ses mains, trempées d'inquiétude, torturaient le bois de la barre qui n'en demandait tant, la justice est quelquefois sadique.

« Tu vois ma Lolo, il me fait pitié. C'est une loque déjà. Je suis sûre qu'il a pissé dans son froc.

-Lili ! Arrête ! Tu es méchante.

-Non, tu vois, j'en ai pitié ! On dirait une bête blessée et qui la saignera pour de bon ? Eh bien moi, tu vois, je ne le pourrai pas.

-Tu n'es pas un peu hypocrite. C'est peut-être aussi facile de prendre un peu de plaisir à voir ces gens si bas et de les épargner ensuite sachant que de toutes les façons, ils ne s'en remettront pas.

-Mais en quoi, c'est intéressant que je vous réponde monsieur le président ?

-C'est pour me forger une opinion de vous monsieur. Vous savez, je ne suis pas très vieux, mais j'ai des vieux principes. Je veux au mieux connaître les gens et les situations pour pouvoir donner un jugement le plus objectif. J'ai plein de dossiers sur cette affaire que j'ai lue soigneusement, mais c'est bien de visu que je préfère comprendre. On ne juge pas qu'en lisant dans les livres. »

Il hésita encore un bon moment, à croire que cela se bousculait dans le cerveau, avant de sortir de cette bouche bien impure.

« C'est une femme comme cela, une amourette d'un moment.

-Vous l'avez hébergée chez vous quelque temps tout de même ?

-C'est plutôt elle qui s'est imposée. Jamais je ne lui ai proposé quoi que ce soit.

-Et pourquoi avoir accepté alors ?

-Monsieur le président, elle avait des qualités... dans l'intimité... Vous comprenez bien.

-Oui, oui. Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin pour entacher plus sa mémoire. Et cela a duré combien de temps ? »

Angélique continuait de chuchoter à l'oreille de sa Lolo.

« Je ne sais pas comment Jacques peut endurer tous ces propos sur sa femme et la mère de ses enfants. Il reste stoïque, imperturbable, blême, cela doit être bien difficile.

-Il a dû en entendre bien d'autres depuis le départ de sa femme. Certaines personnes ont toujours le courage de profiter de ces situations. Cela fait tellement de bien de voir les autres dans la mouise, cela justifie le petit confort et aussi ses propres problèmes non connus de la rue.

-Tu as bien raison, tu te souviens. Derrière les volets clos...

-Je ne sais plus. Quatre ou cinq mois !

-Ah oui ! Je comprends bien l'attachement que vous accordiez à cette dame !

-Monsieur le président, bien entendu que je n'ai pas été correct avec elle... mais il y en a eu d'autres, elles ne se sont pas suicidées pour cela !

-On ne vous reproche pas ça. Mais ce qui m'intrigue, c'est que vous n'avez pas l'air d'attacher d'importance à la personne, à l'être humain, à cet être qui aime, qui pense et qui parfois, se fourvoie.

Moi aussi, plus jeune, j'ai eu quelques aventures et il y a eu toujours un respect pour celles que j'ai rencontrées malgré les blessures qui restent. Non je pense qu'il n'y a que le sexe qui vous intéresse, n'est-ce pas ?

-Il ne faut pas dire cela, nous discutons tout de même !

-D'avenir ! De mariage ! De bébés !

-Eh bien monsieur le président, je n'ai pas envie de me caser maintenant, je veux seulement assurer ma carrière, ce n'est pas une faute tout de même ?

-Regarde le bien ma Lolo, il se recompose. C'est plus fort que lui. Même dans la guigne, il tente encore quelques vantardises. Il fait pitié. On se demande bien ce que Ludine a pu lui trouver. Il ne doit pas avoir une grosse paire de couilles.

-Lili, ma Lili, arrête ! Assied toi ! Là, tu es vulgaire.

-Nous vous dérangeons peut-être mademoiselle Lelièvre ?

-Non, non, seulement un peu impatiente.

-C'est bientôt à vous dans quelques minutes.

-Très bien, très bien, monsieur le président. Puisqu'il le faut, je patienterai. »

Le beau cadre retournait rapidement la tête vers Angélique, toujours aussi droite que le i dans les mots vérité et justice. La voix semblait le traumatiser et il se voyait déjà au bord d'une rupture qu'il ne pourrait maîtriser et qui s'avèrerait fatale dans quelques instants quand la lionne rugissant en son intérieur affamé, retrouverait sa faim de vérité. On aurait dit le beau Serge, dans un vieux film de gangsters, transpercé par les balles que la belle n'aurait pas encore tirées. Ce changement de comportement radical était

étonnant, l'homme s'était ressaisi et retombait aussi bas pour autant quelques minutes après. Il était vraiment sur le fil d'un rasoir qui ne coupe plus, en un équilibre qu'il ne maîtrisait plus, dans l'attente d'une chute finale.

« Ce n'est pas de votre faute, comme d'habitude, c'est la responsabilité de personne. Mais pour moi, bien vrai que c'est de votre faute, pas que la vôtre sûrement, mais vous avez votre part et toutes ces parts mises bout à bout, cela fait un paquet d'incompétence, d'incompétence au travail, mais bien plus grave d'incompétence à vivre. Je comprends bien les situations délicates dans lesquelles sont nos entreprises. Il y a vraiment de la lucidité à détruire le travail des femmes de vos ateliers. Et vous c'est votre carrière, votre plan de carrière qui vous importe. Moi, je suis beau parce que je suis cadre. Je suis ingénieur madame, avec ce diplôme qu'on m'a donné parce qu'il faut des ingénieurs. Cela fait bien d'avoir plein d'ingénieurs sous ces ordres. Monsieur, j'ai encore un mot sur ce comportement. Ce n'est pas parce que vous avez envahi les entreprises que vous êtes plus intelligents pour autant. On n'a pas rendu l'homme et le nombre d'hommes plus intelligent en une génération. Non, même si cela fait plaisir à vos parents que vous ayez eu ce diplôme, vous n'êtes pas plus intelligents qu'eux. Et ce diplôme n'a certainement pas toutes les valeurs que vous voudriez lui donner. Vous voyant ainsi monsieur, je crois voir tout ce que nous ne voudrions pas être. Vous ne faites partie, en fait, que des gens ordinaires parmi des gens ordinaires. On peut vous reconnaître bien sûr, par votre costume acheté chez Leclerc ou à votre quatre-quatre que vous ne savez même pas garer. Vous êtes si nombreux ainsi, ce

serait à faire vomir une neurasthénique. Ce n'est pas de votre faute, certes. Mais vous jouez ainsi avec le cœur et l'âme des gens. Vous êtes-vous posé la question de ce que pensent ces personnes, ce qu'elles souffrent, ce qu'elles ressentent en fait ?

-Vous pouvez répondre !

-Eh bien...Non...Non. Vous savez quelquefois, j'ai déjà du mal à me comprendre moi-même. »

Son avocat était resté assis, dodelinant la tête de gauche à droite. Rien ne servait plus à rien pour l'aider, son client creusait sa tombe avant de s'y ensevelir. Et le pire était sans doute à venir.

« C'est bien ce que je pensais, un petit esprit diplômé dans un costume bon marché. Nous allons maintenant passer à la deuxième affaire vous concernant et qui est bien plus sérieuse que la précédente. Etes-vous prêt ?

-Bien oui monsieur le président. De toutes les façons, je n'ai pas fait grand-chose. C'est un accident.

-C'est ce que nous verrons et jugerons monsieur. J'ai lu le dossier avec application et en ce qui vous concerne, je suis loin de penser comme vous. Un accident ! C'est bien vite résumé monsieur. J'ai relevé suffisamment d'informations qui vont plutôt dans le sens d'une agression avec comme arme, une voiture. Si cela est bien retenu à la fin de cette audition, oui, cela pourra se poursuivre aux assises. Vous comprenez bien l'importance de notre jugement monsieur ?

-Oui. Oui, mais tout de même, quelque part vous me demandez de me taire ?

-Pas du tout jeune homme, bien au contraire, je veux la vraie vérité, pas des propos incohérents. Je n'aime pas ces comportements qui fuient pour

mieux se justifier. Je ne supporte pas la culture du mensonge et de l'à-peu-près, cela m'exaspère. J'ai bien du mal à comprendre que l'on puisse vivre ainsi. Je déteste les gens qui cachent derrière un front lisse, une barrière de franchise qui masque un cerveau autrement plus fripé que cette vieille éponge qui aurait absorbé bien plus de vinaigre qu'une huile voudrait épouser. Monsieur le procureur, vous avez quelque chose à ajouter je crois ?

-Oui ! Monsieur le président. »

Le beau gosse retombait de nouveau d'un piédestal virtuel, se foulant sans doute bien plus qu'une cheville, un bout de son orgueil saignait déjà.

« Ma Lolo ! Regarde ce bobo, c'est un ramasse désillusion. Il n'a aucune idée de comment il va se faire bouffer par le procureur. Puis après ce sera Philippe, moi et toi.

-Lili ! Regarde et tais-toi un instant s'il te plaît ! J'ai du mal à suivre et je voudrais comprendre pourquoi je suis dans ce fauteuil.

-Bien, Bien, quelle susceptibilité !

-Chut ! Je te dis.

-Bien, bien. »

Elle était un peu vexée, non, pas vexée, dérangée par les paroles de sa Lolo. Excitée, elle reprenait du sérieux avec un peu plus de convenance pour aussi écouter ce que cet homme avait vraiment à dire.

« Messieurs de la cour, mesdames et messieurs, je voudrais bien faire comprendre le rapport de police sur ce fameux accident. Il est bien évident que l'on n'a pas de film pour déterminer quelle est la voiture qui a poussé l'autre volontairement ou involontairement. Mais nous avons les témoignages de vos collègues monsieur. Aucun ne dit, avoir vu la

voiture conduite par madame Guilbert aller vous percuter. Sur la route, vous avez bien fermé le passage à l'autre véhicule. Tout ceci se retrouve dans les traces des pneumatiques relevées sur le bas côté de la route et établies par la police. Vous avez volontairement poussé la voiture dans ce mur avec les conséquences que l'on voit pour madame Guilbert. Pour cela pas de doute. Rien que pour ce fait, monsieur le président, je vous demande d'être ferme, très ferme. On n'a pas à se venger avec un véhicule. Monsieur le président, je voudrais que l'on entende madame Laurence Guilbert.

-Bien entendu. Madame Guilbert, pouvez-vous venir à la barre ?

-Ma Lili, peux-tu me pousser s'il te plait ? »

Certains de l'assistance, n'avaient pas encore vu Laurence ainsi. Un brouhaha de stupeur s'échappait de ce public hétéroclite, apitoiement des maux que l'on n'espère pas pour soi,

« Madame Laurence Guilbert, pouvez-vous nous expliquer dans quelles conditions de vie êtes-vous ?

-Monsieur le procureur, cela fait déjà six mois que cet accident est arrivé et je n'ai pas encore retrouvé l'usage de mes jambes. Il faudra, à ce que disent les spécialistes, encore longtemps, beaucoup de patience, de soins et sans doute d'autres opérations.

-Et moralement ?

-Vous savez quand on est si bien entouré, si bien aidé, il est plus facile d'accepter ces fissures qui balafrent mon visage et ces jambes qui s'obstinent à ne vouloir marcher et aussi toutes ces autres douleurs qui, si moins gênantes, sont tout aussi handicapantes et qui ne s'estomperont peut-être jamais.

-Merci madame Guilbert, monsieur l'avocat de la défense, une question ?

-Oui, monsieur le président ?

-Allez-y !

-Madame Guilbert, où habitez-vous aujourd'hui ? »

Philippe s'était levé d'un bond.

« Ne répondez pas Laurence ! Ne répondez pas. Monsieur le président, je trouve cette question bien pernicieuse. Elle voudrait sans doute faire état de la vie intime de ma cliente, c'est hors du propos !

-Je suis de votre avis. Vous n'avez pas à répondre à cette question ! Avez-vous une autre question ?

-Non, par contre je voudrais répondre aux paroles de monsieur le procureur.

-Allez-y ! Allez-y ! Vous pouvez rejoindre votre place madame Guilbert, nous vous rappellerons si nécessaire.

-Mesdames et messieurs, monsieur le président, de nouveau, je trouve monsieur le procureur bien sévère avec mon client. Peut-être, a-t-il serré la voiture de madame Guilbert. Mais c'était pour qu'elle s'arrête tout simplement. Nous ne sommes pas à Chicago au temps de la prohibition, je voudrais que vous preniez bien en compte cette situation.

-Admettons que le mouvement soit involontaire, mais pas l'accrochage. Il y a tout de même eu un accident et vous en voyez les conséquences. C'est un acte bien grave qui se traduira de toutes les façons par une condamnation à la prison... ferme peut-être.... »

Le beau gosse n'avait plus rien de beau. Au mot prison ferme, il faillit choir. Et oui, il ne faut pas croire que tout soit impuni.

« Et s'il est délicat de juger ce monsieur sur son comportement avec madame Ludine Mercier, ainsi que dans son travail, là, pour cette agression cela est possible. »

Un calme seyant secouait les certitudes. Certains mots retrouvent une force plus grande quand ils sont prononcés ici.

PRISON FERME, pour ce grand dadais, c'était inconcevable. Il s'affolait sur lui-même ne trouvant plus que des questions à ses questions.

Philippe sentait qu'il fallait frapper là.

« Monsieur le président, je voudrais que l'on écoute madame Angélique Lelièvre intéressée aussi malgré elle à la situation.

-Madame Lelièvre s'il vous plaît ? A la barre ! »

Elle ne se le fit pas dire deux fois, parcourant les quelques mètres d'un pas décidé et volontaire.

« Madame Angélique Lelièvre, enfin vous voilà !

-Cela veut dire quoi monsieur le président ? Serait-ce déjà une désobligeante remarque ?

-Oh non ! Ne le prenez pas si mal. Toujours affûtée !

-Si vous appelez cela ainsi, bien entendu. Tout d'abord, monsieur le président, je voudrais faire une déclaration avant que vous me posiez des questions ?

-Si cela reste dans les règles normales. Vous en avez discuté avec votre avocat ?

-Bien entendu monsieur le président, merci. Messieurs de la cour, mesdames et messieurs. Je voudrais clarifier la situation et bien formaliser, afin

d'éviter les propos salaces qui traînent sous vos chaises. Voilà, Laurence et moi, vivons ensemble maintenant, nous sommes amantes. Pas d'une mode, non. Nous sommes simplement deux êtres qui s'aiment profondément, sincèrement. Si nous sommes deux femmes, cela nous est bien égal. Nous avons avant tout, deux esprits, deux âmes, deux cœurs comme dans tout autre couple. Maintenant, nous n'avons pas à nous justifier de cette situation et si cela gêne certaines personnes, j'en suis profondément désolée, mais ce n'est pas ça qui changera la situation. Merci monsieur le président.

-Merci madame, cela méritait bien cette mise au point. »

Nul n'osait esquisser un quelconque sourire. Angélique pesait de sa présence en cet endroit et son ton serein et sincère jetait le froid sur les plus téméraires.

« Madame Lelièvre, je voudrais que vous me donniez votre avis de journaliste et en tant que cible de cet attentat à la voiture.

-Attentat, monsieur le président, le mot est un peu fort tout de même ?

-Cela m'a échappé maître.

-Voilà monsieur le juge, mesdames et messieurs, je vais d'abord m'excuser auprès de ma compagne Laurence. Ma Lolo, ma Lolo, pardon. Qu'ai-je donc fait de si grave pour te voir ainsi ? Moi, je n'ai pendu personne, je n'ai pas poussé de voiture dans un mur. Oui, j'écris dans un journal. Mais c'est un journal honnête il me semble où ne s'écrivent que des vérités vérifiées sur le terrain. Qu'ai-je donc fait pour mériter cela et toi ma Lolo pourquoi es-tu dans ce fauteuil ?

-Madame Lelièvre ? Vous avez l'encre assez acide dit-on ! Vous ne vous gênez pas pour salir les gens, pour faire du tirage. Nous connaissons bien le milieu des journalistes, faire du tirage pour faire du fric.

-Du calme maître, du calme !

Le président sentait bien, ainsi que Philippe, que la Lili allait lui rentrer dans le lard.

-Maître ! Il ne faut jamais rien dire sans le faire vérifier au préalable. Auriez-vous lu un seul article de notre journal pour en parler ainsi ? Franchement je ne le pense pas...vous ne répondez pas ? Et je vous comprends bien. Parce que si vous disiez oui et régulièrement, cela pourrait être considéré comme une assiduité que vos clients pourraient vous reprocher. Et si vous disiez non, c'est qu'en fait vous dites n'importe quoi »

Philippe savourait la verve de sa cliente, il se demandait à l'instant pourquoi, elle n'exerçait pas son métier où certainement elle excellerait. Mais derrière les pages de son journal, c'était pas mal non plus. L'avocat du prévenu restait tout penaud comme un gamin morveux qui devrait se moucher, acculé sur ses arrières qui n'avaient plus beaucoup de fondement, privé de l'oxygène quelques instants. La gifle était phénoménale, elle faisait d'autant plus mal que c'était ici, lors d'une session, devant ses confrères, par une jeune fille qui n'est pas du métier, devant un parterre pratiquement complètement acquis à la cause de celle-ci.

"Il va falloir qu'il s'en remette sinon il est cuit."
Pensait Philippe.

« Maître, puis-je reprendre mon propos ? »
Demandait-elle d'un ton presque hypocrite, avec une politesse qui n'avait plus rien de naturelle.

« Oui, oui... mademoiselle.

-N'hésitez surtout pas si vous avez d'autres questions ! Ma Lolo, qu'ai-je donc fait pour que tu mérites cela ? Qu'ai-je donc fait qui mérite ce voyage au bord d'un gouffre qui aspire les néants ? J'écris dans un journal ! Oui, un journal à la très bonne réputation. Bien entendu, cela gêne que l'on dise les vérités et qu'on aille voir sur le terrain pour les vérifier. Cela gêne tellement que nous serons en procès contre des confrères bien moins scrupuleux. Oui, j'ai écrit des articles sur la fin tragique de la pauvre Ludine. Oui, j'ai dit ce que l'on m'avait dit et monsieur l'avocat de la défense pourra aller le vérifier. Ces personnes ont déposé ces propos sous serments auprès des gendarmes.

-Mademoiselle Lelièvre, ce n'est pas vérifiable, c'est juste pour salir ce très bel établissement et son encadrement productif. C'est l'éternelle guerre des blouses bleues contre les cols blancs. »

Philippe fit une tentative pour taire le boutonnet à la robe noire, ce n'était pas nécessaire.

« Merci monsieur l'avocat, je voulais y venir. Mais auparavant je voudrais vous demander si vous étiez borgne, pour ne voir que le monde qui vous intéresse et qui est sans doute le terreau de votre naissance. Monsieur l'avocat, ouvrez bien l'autre et vous verrez qu'un autre monde existe qui se salit les mains pour que les vôtres restent propres. Ouvrez bien l'autre, au risque que celui-ci ne se sclérose et vous rende complètement aveugle. Encore une fois monsieur, c'est en allant voir les gens que l'on comprend et non à rester derrière son ordinateur à ignorer ceux-là. »

Elle n'eut pas fini sa phrase qu'un brouhaha allant crescendo tirait des sommeils presque éternels, ces vieux murs. Puis, ce sont quelques mains qui osaient claquer l'air pour faire entendre des bravos. Puis ce fut plus nourri, voire presque insupportable pour cette brave antiquité qui se voulait une vénérable justice. Le défendu et son avocat sentaient l'oppression d'un ressentir, l'agression d'un mal-être, la volubilité de personnes, qui, pour une fois pouvaient défendre, si ce n'est un avis, au moins un comportement. Ces autres de l'usine rabougrissaient au bruit. Comme quoi, l'histoire a ses revers. Qui aurait imaginé que ceux qui salissaient en toute impunité, seraient reclus, un jour au moins, au coin d'une mauvaise histoire et certainement en première page d'un journal qui se voulait ne pas être un torche-cul pour leurs fesses pas si propres, cachées par des costumes repassés ?

Les coups de marteau pleuvaient sur ce vieux meuble de bois, secoué en ses rhumatismes. Le silence revînt lentement, laissant aux pierres, un instant pour qu'elles reprennent un souffle de siècles oubliés. Le président était rassuré, le tapage retombait telles des antiques poussières pas pressées, traînant dans des rais de lumière. L'arrogance des mots s'était tue, il restait quelque chose de plus fort. C'était dans les regards, la puissance d'une volonté requinquée, forte d'une certaine naïveté infantile. Cet élan semblait repousser bien plus loin les restes du tribunal, presque au fond, contre le mur, presque enserrés dans la pierre qui déjà gémissait. Le président lui-même, avait perdu son bon ton. Cet incident n'était de coutume en ces circonstances, c'était certainement la première fois qu'il ressentait une telle fougue pesait sur une atmosphère.

Angélique s'était retournée, surprise aussi, l'index au travers des lèvres, très gênée de la situation. Mais aussi, fière de ces personnes qui étaient venues soutenir ce qui restait de leur pauvre collègue, amie et famille de Ludine. Fière qu'ils soient ici et pas pour de l'argent, ils avaient tous pris une journée de congé. Il y avait quelque part chez ces gens-là, une noblesse encore de l'âme que l'on ne trouverait pas chez ces jeunes cadres dynamiques, prêts à renier père et mère pour se montrer. L'image est cruelle quand on sait combien d'eux s'expatrient pour garnir leur carte de visite, oubliant la famille à de nombreux kilomètres et bien souvent dans des maisons de retraite qui ressemblent plus à un centre d'accueil pour animaux abandonnés. Ils reviennent tout de même, j'exagère, ils ne les avaient peut-être pas négligés, presque morts, pour gratter ces tickets du nouveau jeu de la compagnie des jeux *'héritage'*.

Le juge discutait avec ses assesseurs. On comprenait bien qu'il se soit senti presque agressé. Il retapa deux coups sur la table.

« Mademoiselle Lelièvre, vous pouvez continuer. Monsieur le défendeur, quelque part, l'avait bien cherché.

-Merci monsieur le président, excusez-moi de ce moment d'égarement. Monsieur le président, mais je vois auprès de l'avocat de la défense, ce personnage qui ne vit que par le mensonge.

-Monsieur le président, je ne le permets pas !

-Monsieur le défendeur, laissons mademoiselle continuer, je veux entendre ce qu'elle a à dire. N'oubliez pas que nous déciderons rapidement d'une poursuite aux assises ou pas pour votre client. »

Le guignol endimanché était devenu transparent, inexistant, presque comme son avocat, cela sentait la térébenthine. Attention à l'explosion !

« Monsieur le président, mesdames et messieurs, ce monsieur n'a rien fait pour aider Ludine dans son désarroi. Et si l'on ne peut dire que lui-même l'a poussé au geste regrettable, il n'a surtout rien fait quand ces autres compagnons ont sali la jeune femme, jusqu'à un extrême qui fait perdre la raison. Bien entendu, peu de preuves directes, mais que de témoins ! Mais comme preuve, monsieur le juge, il y a ma voiture, il était bien au volant pour jeter ma Laurence dans ce fauteuil. Et pourtant, il ose dire que ce n'est qu'un accident ! Ce monsieur n'a pas dû être pourvu par la nature pour se reclure dans des mensonges de premier communiant boutonneux. Ce monsieur est bien un menteur. Si ce n'est pas tout à fait le cas, demandez-lui pourquoi il a poussé ma voiture dans le décor ?

-Monsieur Bochelette, pouvez-vous répondre ?

-Ce n'est pas de ma faute, monsieur le président, je l'ai pas fait exprès, c'est peut-être le volant qui m'a glissé des mains, je l'ai pas fait exprès.

-Monsieur Bochelette, quelque part madame Lelièvre a bien raison. Ce ne sont pas des propos de personnes perspicaces et honnêtes qui assument leurs actes. Vous devez changer d'attitude, je vais être obligé de le prendre en compte dans notre décision lors du verdict.

-Non, monsieur le président, je vous demande une suspension de séance pour en discuter avec mon client.

-Une demi-heure maximum. Madame Lelièvre, mesdames et messieurs, désolé, mais suspension de séance pendant une demi-heure.

-Ce n'est pas un problème monsieur le président. »

L'hémicycle se vidait peu à peu. Il est vrai qu'ici, si l'air était si frais au début, le climat s'était bien réchauffé des haleines et des chaleurs humaines, les véritables, les simulées aussi. Il faut bien reconforter les rhumatismes de ces vieux murs qui abritent tant de hontes que celles-ci transpiraient au travers de la pierre, pour s'écouler dehors en larmes si tristes qu'elles font de ces endroits, des lieux bien rebutants. Il n'y avait pas beaucoup de place à l'intérieur du bâtiment, chacun se retira dehors, pour respirer un air moins vicié ou pour retrouver un souffle qu'il avait oublié. On ne devinait plus, cela se voyait maintenant. Au tribunal, il y avait deux camps, celui de ceux qu'on accuse et celui de ceux qu'on défend. Il était bien aisé de comprendre lequel était celui de Ludine et de Laurence, les victimes de ce paquet restreint de cadres aux costumes bon marché, cousus par un gamin chinois au fond d'un atelier qui ressemble plus à une misère étouffée. C'est aussi ici que l'on comprend que les ouvrières n'ont peut-être pas le choix des sueurs de leurs vêtements, ces autres endimanchés, qui se répandent d'une certaine intelligence, devraient avoir honte que le tissu sente encore quelque part, le sang des peaux usées des doigts d'ouvrières encore moins bien riches que celles-là. Laurence accompagnée de sa Lili protectrice et si aimante se trouvait bien au milieu des plus nombreux, sollicitée du réconfort de petits mots, de petites caresses qui réchauffent le courage. Philippe était là, les mains dans les poches, couvant la Jeannine de son regard langoureux, certain de ses présages, fier de sa cliente. Laurence et Angélique avaient la sérénité mesurée. Elles restaient graves,

sûres de leur vouloir, certaines aussi que de l'autre côté, d'autres allaient morfler. Il n'est pas facile d'avoir un esprit permanent qui cherche l'équilibre d'une justice des âmes quand celle-ci pondère sans doute des décisions aux conséquences bien aussi tragiques. Ici ne se juge pas les actes répréhensibles de gens habitués aux gestes complètement interdits. Ici se juge, ce que la société a procréé, des personnes inconsistantes, vides presque aux apparences et qui fait d'elles, les spectres d'une parodie.

« Ma Lili, je ne voudrais pas que l'on s'embarque dans une procédure dont on ne maîtriserait pas les conséquences. Ces gens ont aussi leur fragilité et ils ne sont certainement pas prêts à en assumer les répercussions.

-Je suis d'accord avec toi ma chérie. L'avocat de ce trou du cul est si mauvais qu'il court à la cour d'assises. Mais il ne faut pas oublier qu'il t'a mise dans ce fauteuil. Tu peux le remercier. Je vais essayer de rester au plus juste de mes propos.

-Alors, là, je voudrais bien voir ça ! » S'esclaffa Philippe.

« Je m'excuse Angélique, désolé. Je vous écoute, je vous écoute. Mais c'est ainsi, Laurence le sait pourtant. Il n'y a plus rien à faire. Ce bonhomme est dans une merde pas possible. Vrai que je ne voudrais pas qu'il paye seul... l'addition. Je vais lui laisser une chance, il se fera dans tous les cas bousculer. Il est difficile, dans ces lieux d'essuyer la buée qui cache les vérités, derrière des vitres dont on ne sait même plus si elles sont translucides. Quand la machine déraile, pour un même délit, vous pouvez ressortir en liberté ou passer quelques

années en cabane. Et avec l'avocat qu'il a, la cabane sera bien décorée !

-Mais ce n'est pas cela la justice Philippe ?

-Ce sont les forces et les faiblesses de cette justice.

-Ce qui me bouffe moi, c'est la mauvaise foi des gens. Si on les écoute, ils sont tous innocents et blancs comme une neige qui ne tombe même plus l'hiver.

-Tu sais. La neige, il y a bien longtemps qu'elle a fondu sans même un bout de soleil. Cela a toujours été ainsi. Mais tu as raison Angélique, les gens n'ont plus d'honneur. Et quelque part... ici... ce n'est pas grand-chose pour autant. Il faut voir tous les innocents qui ne passent jamais par la case tribunal.

-Combien a-t- dit de suspension, le président ?

-Trente minutes !

-Eh bien Philippe, je n'aime pas être en retard, il faut que nous reprenions le monte charge ma Lolo.

-Elle exagère encore ma Lili. Elle est comme cela. Mais c'est bon signe. »

L'équipe reprenait la direction de la salle d'audience. Il ne servait à rien d'être en retard. Cela énerve toujours ceux qui attendent. Puis, si l'on veut vite rentrer dedans, mieux vaut ne pas perdre une minute. Chacun retrouvait plus ou moins sa place dans un brouhaha, de pieds de chaise qui se heurtent et de chaussures qui crissent sur le parquet bien plus que centenaire, de mots d'excuses, de chuchotements, de messes basses, toutes sortes de bruit qui dérangent l'esprit et que l'on n'entend qu'ici avant de s'évaporer par les fissures du plancher dès que les pingouins apparaissent. Chacun avait retrouvé sa place. Même

le roquet avait retrouvé la barre. A croire qu'il ne l'avait pas quittée, collé, scotché à celle-ci. Il avait dû maigrir ou rapetisser ou peut-être étaient-ce les murs qui s'étaient écartés pour le garder le plus loin du regard.

« Regarde ma Lolo ! Comme il est blanc. On le croirait mouette ou plutôt albatros, un gros maladroit qui ne peut plus s'envoler. Il n'y a pas qu'un Icare pour rater son envol, pour partir vers des chaleurs jalouses et se vautrer comme un airbus cherchant à se poser dans un jardin de cent mètres carrés.

-Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Tu es en forme toi ! Mais méfie-toi, de ne pas te vautrer comme tu le dis, certains trébuchent sur ce qu'ils voient. Alors, imagine sur ce qu'ils ne voient pas !

-Tu es sympa toi ! Chut ! Chut ! Le juge regarde par là !

-Mademoiselle Lelièvre ! S'il vous plaît ! Approchez un peu ! Pouvez-vous reposer votre question ? Celle d'avant la suspension de la séance.

-Oui ... bien entendu, pour le fond et la forme... je ne suis pas certaine de l'exactitude de mes mots.

-Allez-y ! Merci.

-Alors, monsieur Bochelette, pourquoi avez-vous poussé ma voiture ? »

L'homme n'avait plus de regard, ses yeux devaient errer dans ses chaussures ou sur un bout de sol, loin d'un ciel irrévérencieux. La fierté tombe dans les godasses quand on veut affronter et reconnaître les erreurs d'un passé, pas tout à fait encore. Les jambes flagellaient comme pour le mouton atteint de la tremblante. Le mal était peut-être lui tout entier. Quand on s'enfonce dans l'inconsistant, jurant sans doute trop vite à qui ne

veut plus rien entendre *“Ce n’est pas de ma faute. Non, ce n’est pas de ma faute”* c’est ce qui arrive, les maux d’un être qui n’est plus ce qu’il voit dans un miroir.

« Alors ! Monsieur Bochelette... vous n’avez plus rien à dire ? »

Il tenta de lever la tête lentement pour montrer quelque part, une bonne volonté, mais chacun pouvait le constater, le poids du cerveau devait peser plus lourd que la conscience. Ce n’était pas l’intelligence qui s’était engraisée en si peu de temps. Non, bien au contraire, elle ne devait pas être bien dense et là, elle devait se noyer dans l’incohérence qui trompe les certitudes de ces gens-là. Tout se mérite et ces moments-là aussi, sans doute et souvent, les plus grandes peines sont ces hontes publiques qui détruisent ces images fragiles de ceux qui ne se sont construits, qu’une apparence. Cette honte peut anéantir le paraître tant il n’y a que cela qui semble tangible, à ce que l’on veut bien faire croire. Une apparence solide ! Et tout s’effondre devant plein de monde que l’on ne connaît pas, devant plein de monde qui vont vous juger. Quelque part, cette justice sans loi, c’est peut-être une authentique justice, immanente, sans condamnation de juge, condamné seulement par des regards qui ne pardonnent pas, qui ne pardonnent plus. Dans ces situations, l’humilité doit conduire à la règle et la règle doit tracer l’histoire des humbles.

Il se décida de redresser enfin sa silhouette, une ombre presque même, tant il aurait voulu disparaître.

« J'ai bien poussé votre voiture. Je voulais vous arrêter... je n'ai pas voulu la mettre dans le mur. J'ai peut-être poussé un peu fort. »

Il soufflait, presque soulagé de ce repentir, presque comme tous ces gens plus ou moins hypocrites qui retrouvent presque un sourire au sortir d'une confession, alors que nul ne sait ce qu'ils avaient à se faire pardonner.

Pourtant, de quels droits ces hommes soi-disant représentant d'un dieu qui devait être bien handicapé, peuvent s'autoriser du droit d'un pardon. Nul ne peut pardonner que l'être offensé. Il est trop facile que derrière des barreaux de fortune, quelque part, on dispense une espèce de jugement qui ne se traduit que par des prières à un dieu qui laisse pourtant tant de misères, déversant des rancunes dans les favelas de Rio ou d'ailleurs. Pourquoi ces hommes, dont certains violent des enfants en Chine ou plus loin encore, peuvent-ils se permettre de pardonner au nom d'une virtuelle dévotion aux insuffisances de l'intelligence de ceux qui se croient érudits.

« Alors... Pourquoi ? Pourquoi ?

-Nous en avons marre de vous madame Lelièvre. Chaque jour, dans votre journal, vous nous égratigniez, nous les petits cadres de la boîte. Nous voulions seulement vous faire peur pour que vous arrétiez de nous salir. Nous avons un avenir avant...Aujourd'hui, grillé, complètement grillé. Nous ne sommes plus rien... plus rien. »

Angélique le regardait d'une force qui déshabillait la cohérence d'une force et d'une tranquille arrogance. Les muscles du visage tendu, sagement les lèvres patientaient de cracher une vérité. Elle semblait le doigt d'une justice qui ne se

donne pas entre des murs aussi épais. Les mains, pourtant lucides, se croisaient les doigts dans le dos...pour ne rien dire. Elle semblait non pas condamner, mais blâmer, le petit cadre ressemblait vraiment à un trou du cul mal torché.

« Arrêtez de me fixer comme cela madame. Ce n'est pas un crime tout de même ! »

Angélique ne pipait mot, figée dans une grandeur candide qui bouffe toutes les lumières. Elle rayonnait telle une sculpture représentant une authenticité du temps qui ne s'use ni aux vents ni aux pluies. C'était peut-être trop facile face aux minables cauchemars qui trônent dans les nuits de ceux qui ont quelque chose à cacher. Rien ne ridait l'ombrageux regard, même la chevelure ondulée semblait graver dans la pierre. Ce silence tutoyait ces autres silences des gens qui n'ont plus rien à dire, sous l'influence d'une apparence qui ne tromperait pas son ombre. Le petit con tremblait de tout ce qu'il lui restait de couilles, moites, réduites à leur plus simple expression, dans un état bien différent que quand il se vautrait sur Ludine pour faire luire un sexe qui se cachait aujourd'hui, discret entre deux petites noisettes.

Le piteux côtoyait le chatoyant. Les certitudes dépassaient l'inconsistance de l'être. Il était clair qu'une sorte d'équilibre était rompu. D'un côté le fier intègre, de l'autre le ridicule qui s'affaissait en une non-existence. Quelque part, l'image était belle. Ces deux personnes étaient nues des apparences et il était pourtant aisé de comprendre, le véritable visage de ces deux êtres.

Il y eut comme un non-sens à la vie, une parenthèse muette et expressive en même temps. Quand plus rien ne s'exprime et qu'il ne reste plus

que du ressenti, dur à avaler, dur à digérer, un espace du temps s'égare ici presque comme un accident. Tout semblait immobile, immortalisé sur une toile déchirée dans un cadre usé par les regards. Le film était sur pause, non sur l'être vivant, mais seulement sur les raisons de montrer une différence. Angélique, stoïque, telle une vérité ancrée dans l'histoire qui ne s'essouffle, jetait toujours son regard d'une force destructrice sur ce tas d'inconsistance qui s'évertuait à s'accrocher à la barre du prétoire qui devait se tordre de douleur pour ne pas finir en ruine habillée. Il n'y avait presque plus rien à dire, les mots s'avèrent parfois superflus quand l'esprit est rassasié de ce qu'il voit.

« Puis-je vous poser une autre question, monsieur Bochelette ?

-Oui...Oui. Oui, vous pouvez !

-Expliquez-moi pourquoi vous avez laissé Laurence après avoir poussé la voiture ? Pourquoi êtes-vous rentré chez vous comme si de rien était, comme si cet accident n'avait pas eu lieu ?

-Je ne sais pas... je ne sais plus... et puis, je n'ai pas envie d'en parler.

-Vous pourriez répondre à mademoiselle Lelièvre ! N'oubliez pas que vous avez laissé cette dame sans secours dans ce tas de ferraille. Vous avez bien vu les photos de ce ramassis de tôle ! Elle aurait pu mourir dans cette voiture tordue. Heureusement que d'autres ont vite porté assistance.

-Vous ne croyez pas que je suis assez humilié comme cela. Cela suffit ! J'en ai marre.

-Humilié ! Il fallait y penser avant. Vous ! Vous roulez dans un beau quatre-quatre, pas dans un fauteuil roulant ! Je ne sais pas si vous savez, mais

un fauteuil roulant, pour partir en week-end c'est beaucoup moins pratique sur l'autoroute.

-Cela suffit, je vous dis ! Cela suffit ! Je n'ai tué personne tout de même !

-Il s'en fallut de peu monsieur Bochelette, de très peu. Ce n'est pas vous qui avez veillé à l'hôpital des heures durant pour tenter d'avoir ne serait-ce qu'une bonne nouvelle. Vous êtes un tout petit monsieur, tout petit. Vous n'avez même pas eu le courage de prendre des nouvelles. Rien, rien, pas un coup de téléphone. Vous êtes petit dans votre caleçon, petit dans votre cerveau, un parasite... un parasite.

-Mademoiselle Lelièvre ! Arrêtez ! Arrêtez. C'est de la diffamation ! »

Le juge s'énervait, il affolait le marteau sur le pupitre.

« Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ? Que je me flingue ! Que je disparaisse ! Qu'est-ce que vous voulez enfin ?

-Que vous disparaissiez, ce n'est pas moi qui vous regretterais. Non monsieur, je ne souhaite pas votre mort. Ce que je souhaite monsieur, c'est que vous deveniez un homme, avec une conscience...mais je crains que ce soit trop vous demander !

-Mais qu'est-ce que vous croyez madame ! Mon client est ce qu'il est. Tout le monde ne peut pas être parfait comme vous voudriez bien faire croire que vous l'êtes.

-Monsieur l'avocat, vous vous réveillez enfin. Je ne vous permets pas de me juger. Je dis seulement ce que je pense et si cela vous dérange, j'en suis vraiment navrée. Comme je suis désolée que vous ressembliez tant à votre client.

-Cela suffit ! Cela suffit. Suspension de séance... jusqu'à demain matin. Il se fait tard et j'en ai ma soupe d'entendre tant de gens non coupables. »

Encore dans le bruit de chaises qui s'entrechoquent pour libérer l'assistance assidue, la salle se vidait libérant les esprits, qui pour certains, retrouvaient une maîtrise.

« Regarde ma Lili ! Tu es trempée de sueur. Ton chemisier est plein d'auréoles blanches !

-C'est l'écume de mes nuits. Il faut bien que j'évacue l'amertume des colères renfrognées et les pleurs que les yeux ont égarés dans un petit coin perdu, au milieu d'un hôpital où le destin joue aux dés les demains, qui peuvent finir dans un fauteuil ou entre quatre planches de sapin.

-Au moins, tu ne t'es pas mise en colère ! Mais est-ce mieux pour autant ?

-Que veux-tu dire par là ?

-Tu impressionnes ma chérie, pire même. Je ne sais pas comment le dire, mais cela trouble. Rien que ta présence debout, cela tue.

-Qu'est-ce que j'ai donc encore fait que l'on va me reprocher ?

-Rien, rien ma chère Angélique. Mais Laurence a raison. Tu laisses planer une force qui ferait vaciller un dieu ou toute autre chose pareille. Je ne sais pas l'expliquer, mais c'est ainsi.

- Philippe ! Elle est trop belle ma Lili quand elle est ainsi, sincère et tellement certaine d'elle. C'est peut-être l'image de l'honnêteté.

-C'est certainement un ensemble de détails et de sentiments, qui forge cette impression qui n'en est même pas une.

-Allez ! Lâchez-moi, je ne suis pas une femme extraordinaire. Je suis tout à fait normale. On n'en parle plus, j'en ai marre.

-Il ne faut pas le prendre ainsi Angélique. Cette force, c'est vous et je vous préfère de mon côté que de l'autre.

-Bien entendu Philippe, mais je ne suis pas ici pour être d'un côté ou de l'autre, mais pour une vérité. Les frontières entre les côtés, je m'en moque. Ce n'est pas important. Ce système-là me révolte. Il faut des perdants et des gagnants ! Ce n'est pas cela l'important.

-Ça y est, elle repart dans ses élucubrations sur les théories de la valeur humaine.

-Bon les filles, il faut sortir, sinon il va falloir éteindre les lumières et fermer la porte à moins que l'on ne nous oublie ici jusqu'à demain.

-Nous y allons ma Lolo. En voiture cocotte. Il n'y a rien de confortable pour dormir ici toutes les deux.

-Elle est repartie sur autre chose !

-Bla... bla... bla...

-Il n'y a plus rien à dire.

-Allez ! Dans l'ascenseur pour un voyage au bout de l'enfer. »

La nuit, déjà pressée de taire tant d'outrage à l'intégrité humaine, baignait les marches de ce monstrueux bâtiment

« Ah tata ! Tata. Pourquoi nous attends-tu dans cette pénombre si peu rassurante ?

-Eh bien, je viens récupérer mon Philippe. Je ne vais pas le laisser avec deux si belles filles. Il est si beau qu'il pourrait vous faire tourner la tête.

-Cela est bien vrai, tata. Hein ma Lolo ? A trois cela pourrait être bien ?

-Elle est vraiment repartie à déconner. Je n'arrive pas à comprendre comme elle peut avoir ces deux visages, si forte il n'y a même pas une demi-heure et si frivole prête à la déconne maintenant.

-Oui, elle est comme cela ma nièce, je la comprends bien. En fait c'est bien elle, elle n'a qu'un seul visage, l'authenticité dans un écrin d'humour.

-Eh bien ma tata, quel compliment !

-Ce n'est pas un compliment ma chérie, c'est une vérité. Tu es trop belle dans ton être, altruiste, peu de gens sont aussi propres dans leur essence.

-Allez ! A la maison, vous allez me faire pleurer. »

Les quatre ombres, qui se traînaient aux pieds de cet escalier imposant des salissures et des misères qui débordaient de cet intérieur pour vomir sur ces marches, s'éloignaient. Elles regagnaient les deux voitures. Les deux amoureuses dans la voiture de Laurence et les deux amoureux dans celle de Philippe. Les quelques kilomètres se passaient dans un silence quasi mystique. Dans la voiture des filles, Angélique prenait soin à une conduite des plus tranquilles, attentionnée aux contours déformés des bords de route. Laurence, une main sage sur la cuisse dévêtue de sa Lili, y cherchait sans doute un réconfort. Ses yeux étaient rivés sur le moindre pan de mur qui bordait la chaussée et qui pourrait rappeler des sombres heures d'un passé pas si lointain. On ne chasse pas le passé sans appréhender la circonstance, même si tous les trous du cul n'étaient pas si nombreux, il en suffisait d'un, pour mettre une voiture dans le décor. Et là, à cette place, certain qu'elle aurait

rejoint bien plus vite les affres des ténèbres perpétuelles.

L'allée de la maison, nue des vieux tilleuls qui ne servaient plus qu'à nourrir un âtre affamé, se dessinait.

« Cela va ma Lolo ? Ce n'est pas trop difficile ?

-Cela ne me rappelle pas que de bonnes choses, mais là, comme tu conduis, c'est rassurant et de plus, nous sommes presque arrivées.

-Presque...presque, il reste encore une centaine de mètres.

-Tu déconnes encore ! Tu n'es vraiment pas possible ! Tiens ! Philippe est déjà là. Il y a la voiture de maman, ce n'est pas normal. Quand devaient-elles rentrer les deux mamies ?

-Dans quatre ou cinq jours je crois. Tu as raison, ce n'est pas normal. J'espère qu'il n'est rien arrivé aux petits !

-Ne dramatiser pas pour autant ! Nous allons vite le savoir.

Angélique s'activait à installer sa Lolo dans son fauteuil et sans même refermer les portières, elle glissait l'engin sur les graviers gémissants.

-Eh bien les mamans ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Et les enfants ? »

Elles s'étaient pressées au-devant des filles dès le bruit de la voiture, devant la porte, certaines d'une inquiétude.

« Ils sont couchés, il est tard. Nous ne voulions pas vous laisser seules dans cette galère.

-Vous auriez pu nous prévenir avant. Ma Lolo est toute retournée !

-Bon ! C'est fini, tout notre petit monde, toute notre petite famille est là, et si elle est bien particulière, c'est la plus belle des familles. »

Comme à l'habitude, lors de ces soirées, le clan reconstruisait ses forces à résister à un mal venant souvent malheureusement de certains hommes. La bouteille de porto se vidait pour faire rougir d'un rubis, les petits verres, réconfortant de ce calme puissant qui tait tous les démons qui traînent encore dehors. Comme à l'habitude, lors de ces soirées, chacune et chacun retrouvaient un certain ravissement qui pourtant empêche de dormir les yeux clos.

Angélique et Laurence s'étaient alitées nues, blanches de leur peau qu'elles n'avaient point prêtée aux rayons rougeoyants d'un extérieur agressif. Angélique était sur le dos, les bras croisés soulageant la tête sur l'oreiller, la chevelure étalée presque rangée sur celui-ci. Le regard mélancolique fixait le plafond très assombri et recherchait peut-être comme une ombre qui réconforterait l'instant. Lolo était sur le côté, ramassée dans ses douleurs, collée au mieux sur le flanc gauche de sa Lili, la main droite aussi sous la tête. L'autre bras croisait les deux seins, la main sur l'épaule, les doigts exerçaient de petits mouvements, caressant le bas du cou de sa belle.

« A quoi penses-tu, ma chérie ?

-A rien, à pas grand-chose en fait.

-Tu m'as bien dit pourtant que quand on a les yeux ouverts et que l'on ne dit rien, c'était qu'obligatoirement on pensait à quelque chose ?

-Oui...Oui ma puce. Oui et non.

-Tu ne veux pas me parler ?

-Si, si. Mais ne t'inquiète pas ! C'est toujours ainsi les jours qui ne sont pas ordinaires. Je n'ai plus l'impression de me maîtriser. Dans ce cas, c'est mon mental qui me fuit. Je ne suis plus tout à fait moi et ça m'énerve. Tu le sais bien, je n'aime pas faire du mal à qui que ce soit et avec ce que vous m'avez dit tout à l'heure, à la sortie du tribunal, j'ai bien l'impression d'avoir été bien plus loin que je l'aurais voulu !

-Mais ma Lili, tu ne pourras jamais tout maîtriser. Ce n'est pas possible. Il y a toujours des moments où on est débordé par ses sentiments, c'est humain ! Il ne faut pas que tu t'en veuilles, tu es humaine et si humaine.

-Cela ne changera rien, je suis ainsi et je ne peux pas accepter cet état de fait et mes excès. J'ai peut-être enlevé les moyens à cet imbécile de se défendre. Quelque part, c'est trop facile d'écraser des gens en situation de faiblesse. J'en ai franchement honte.

-Tu es vraiment impossible ! Tu disais tout le contraire avant ton intervention. N'oublie pas qu'il m'a foutue dans ce fauteuil ! Tu ne te rappelles pas ?

-Si si, mais je n'aime pas ces situations. C'est quelque part aussi une autre injustice. Regarde mon grand-père quand mon crétin de père l'a giflé, il est resté stoïque, blessé au plus profond de lui, mais pas un mot, rien, rien que des sentiments coincés au fond du cœur et ailleurs aussi sans aucun doute.

-Tu ne peux pas être ton papy, ma puce ! Sûr que cet homme avait de grandes qualités. Mais n'oublie surtout pas tout ce que tu as fait pour lui et ce que tu fais pour moi et les miens. Tu es d'une grandeur

d'âme bien rare à notre époque. Allez ! Viens !
Rapproche-toi de moi, plus près de moi. »

Elle s'exécuta, ne résistant pas à l'appel des mots de sa Lolo qui étaient bien plus qu'un réconfort plaisant. Aussi, elle se mit à caresser ses joues d'une infime délicatesse.

« Doucement Lili, doucement. Pas plus bas, je sens se mouiller mon mignon. »

Elles se regardèrent ainsi sans ne plus rien dire si ce n'est par le regard, ne cherchant rien d'autre que le distrayant de l'instant, jusqu'à ce que tout s'évapore dans l'inconscience, jusqu'à un sommeil probable.

Ainsi se meure des heures jusqu'au bout d'un on ne sait quoi, des heures qui sont bien utiles tant elles pansent certaines plaies autrement mieux que certains calmants. Les matins n'ont quelquefois que les sourires d'une nature chantante pour subsister. Ils savent bien que le calendrier ne leur laisse pas le choix d'exister. Chaque jour doit succéder au précédent, surtout pour sortir de ce noir de ces nuits qui ne peuvent être éternelles et aussi pour comptabiliser les avants et les après et donner ainsi à l'humain une impression d'exister.

Les deux filles avaient laissé entrouvertes les persiennes. De ce fait, des rais s'échappaient des claies, jouant à faire danser quelques illusions de poussières et à chatouiller les paupières pour les éveiller. Une impression de chaleur s'écoulait dans l'humeur. Les filles avaient le corps dénudé jusqu'au bas des reins, nonchalamment recouvert de ce qui restait de drap. Le tissu couvrait le nécessaire au regard presque pervers de celui qui abuse des mots pour tenter de dire quelque chose.

On sentait bien comme un pré réveil. Les corps se défroissaient un petit peu pour sortir de la torpeur. Les paupières vibraient sans bouger encore pour autant. Les bras et les mains recalait l'oreiller pour mieux se préparer à ces dernières minutes d'une léthargie, pour une renaissance annoncée. Ce n'était plus une pénombre, mais encore loin d'être une pièce éclairée, un peu comme les filles dans un entre-deux doux qui permet de passer d'un temps à un autre, d'un état à un autre, sans les brusqueries vulgaires d'une ambition démesurée.

Angélique semblait déjà presque prête, la paupière s'attardait vraiment à libérer les lumières, mais elles clignaient subrepticement. Sa main droite s'avancait prudemment jusqu'à toucher la joue de Laurence qui se crispait au contact, elle regardait sa compagne la couvant même d'un béat sourire, seul trait visible de sentiment. Elle promenait le dos de l'index sur cette joue attendrie avec les douceurs que seule l'âme d'une femme peut fomenter. Elle attendait sans vraiment attendre le véritable réveil de sa Lolo. Peut-être que celle-ci se complaisait de cette situation retardant un éveil qui lui ferait perdre ces petits plaisirs, ces délicatesses qui facilitent des prémices agréables à une belle journée. Et c'est un sourire, un presque sourire, une esquisse d'un sourire qui trahissait la demoiselle aux yeux de sa comparse.

« Ça va ma Lolo ? Tu exagères tout de même, on dirait une gamine qui joue à faire de mine. »

Laurence n'eut pas le temps de répondre, la porte de la chambre s'ouvrit bruyamment et brutalement et sans qu'elles ne puissent rien faire, les deux garçons s'étaient jetés sur le lit bisoutant leur maman de mots d'amour si simples qu'ils ne peuvent être que sincères, venant de la bouche

d'enfants. Angélique tentait de tirer sur les draps pour recouvrir cette poitrine qui n'avait bien entendu pas nourri ces deux-là. Elle était gênée de cet état de fait, nue devant ces mêmes qui n'étaient pas les siens. Comme une gamine qui cache ses vertus inviolées, elle recouvrait jusqu'au menton ce qu'une décence lui convenait.

« Attention, mes chéris maman a encore mal sur ce côté-là !

-Je sais maman, je sais. »

Ce propos avait toutefois calmé les ardeurs de ces chenapans, conscients que leur mère n'était pas tout à fait réparée. Le grand prit du recul, lâchant du regard sa mère, pour lorgner quelque peu la Lili. Un sourire de malice se dessinait sur ses lèvres humides, la tête un peu penchée, un peu confus aussi de trouver dans le lit de sa mère, la tata Lili. Angélique aussi, attardait son regard sur l'enfant. Elle était d'un seul coup, balayée par plein d'émotions diffuses et retenues.

“Mais que peut penser cet enfant ? Est-ce qu'il trouve normal de me voir dans le lit de sa mère. Il ne peut pas comprendre tout de même à cet âge ! Qu'est-ce qui lui trotte dans la tête ? C'est quoi ce sourire ? Il me hait déjà. Et peut-être qu'il s'en moque, ou il a un gros nœud au ventre de ne rien comprendre.”

Son humeur habituelle et joviale des aurores, laissait un visage aux traits plus sérieux, figé dans ses doutes. Désarmée, elle était désarmée devant un bout de chou d'à peine quatre ans. L'attitude sans doute sincère d'un être qui ne peut dissimuler ses sentiments, la désarçonnait. Elle avait beau tirer les draps au plus haut du menton, elle se sentait nue,

complètement nue, jusqu'au fond d'un cœur que ne protège plus la carcasse.

Le regard de Lulu s'intensifiait sur Angélique, tandis que le petit Aurélien profitait au maximum de l'instant avec sa maman. A peine deux ans, il ne cherchait pas à comprendre, sa maman était là et même si elle souffrait encore, il en n'avait cure. Ces derniers temps, il ne l'avait pas vue beaucoup et comment lui faire comprendre les bobos de sa maman. Il se blottissait tout contre elle, poussant sa tête contre le sein sans doute pour mieux sentir ce que les papas ne comprennent pas, la source de sa vie, chose imperceptible que l'intelligence ne peut pas interpréter. Cela semble bien normal, tant d'animaux ont des comportements semblables. Lolo, elle, ressentait bien ce bien-être d'être mère, d'un grand soupir qui dérange les consciences.

« Ah ma Lili ! C'est beau d'être là. Tu te rends compte, tu te rends compte ! Quel gâchis cela aurait été. Mes pauvres mômes, ils ne méritaient pas ça, non pas ça, mes chéris maman est là ! »

Mais quelque part, seul le petit écoutait, Lili et Lulu étaient toujours à leur joute des yeux. Ce n'était pas le plus petit qui se sentait le plus mal. Angélique percevait bien que ce silence des regards serait bientôt rompu et elle n'arrivait pourtant à rien penser qui puisse briser cette insolence du temps. Le sourire de Lulu s'encanailait. Dans son petit cerveau, les pensées devaient commencer à former des embryons de mots qui se libéreraient.

Elle retrouvait un peu plus de serein et même si elle ne comprenait pas grand-chose de l'instant, elle sentait la main de sa Lolo, qui veillait à la scène, lui caresser la sienne et tenter, sans doute, de lui faire réaliser ce qui se passerait. Ah oui ! Une maman

cela comprend, une tata non ou pas tout à fait. Surtout une tata qui n'est pas une vraie tata et qui n'a jamais été maman. Cela ne s'apprend pas !

« Lili ! Lili ! Pourquoi tu te caches. Je sais comment c'est fait une fille, c'est comme maman, pas comme un papa. »

Angélique rosissait de surprise, elle tentait de tirer plus encore les draps jusqu'à cramponner le tissu par les ongles, jusqu'à ne plus sentir de force dans les doigts.

« Ah ma Lili, ça t'en bouche un coin ! Tu ne t'attendais pas à entendre un truc comme ça ? »

Laurence était partie dans un fou rire, suivie du petit qui pourtant ne comprenait pas pourquoi. Il rigolait... comme peut rire l'insouciance d'un enfant de deux ans, inconscient des demains, oubliant déjà le passé, vivant à gorge déployée l'instant. Il faisait plaisir à voir et à entendre. Les jeunes enfants, presque bébés encore, s'esclaffent des bonheurs faciles. Et là, voir sa mère éclater d'un rire si communicatif, se retenant malgré tout pour ne pas réveiller toutes ces douleurs à peine endormies, lui suffisait pour se laisser aller à cette liesse familiale. A cet âge, le bonheur est aussi simple qu'une bouffée d'air frais, rien ne sert de comprendre, il suffit d'exister.

Lulu, lui, gardait un certain sérieux, il attendait la réaction de la Lili.

Pourquoi, cachait-elle ainsi sa nudité ? Qu'avait-elle d'ailleurs à cacher ?

Il regardait, fixait plutôt même, le visage d'Angélique. Elle ne savait pas répondre, une mère trouve des réponses aux questions des enfants, mais une tata, que peut-elle comprendre ?

Julien s'approchait doucement d'elle, elle crispait le tissu encore plus fort, de crainte que l'enfant tire dessus et la dénude ainsi vraiment.

« Lili, je peux te faire des bisous...des gros bisous ? »

Angélique en était coite. Laurence aussi et même le petit Aurélien se demandait bien pourquoi les propos de son frère.

Elle mit quelques secondes à se ressaisir. Certes ce ne serait pas la première fois que le Lulu lui sauterait dans les bras. Mais là, l'instant était particulier et sans doute propice aux sentiments qui amènent aux larmes, une déclaration d'amour particulière.

« Oui...Oui mon petit lulu. Oui, viens tout contre moi. »

Elle ouvrit tout grand ses bras, tout en lâchant le drap torturé des douleurs qu'elle lui a faites subir. L'enfant, dans un élan non réfléchi, se rapprocha au plus près des joues, fripant le tissu jusqu'à découvrir partiellement ce corps, situation presque intolérable aux yeux de la jeune fille. Qu'importe, on a le droit, comme un animal à son jeune âge, à se cramponner déjà autour du cou de la belle Angélique, lui collant des lèvres avides sur ses joues, sans un mot. Plus d'un vicieux pervers donnerait des millions pour être dans cette situation, cet enfant avait bien le droit de faire baver ces vieux cons. Il était maintenant sur la Lili tout contre sa poitrine, meurtrissant presque tout, le bonheur du gamin d'être là, écrasait les évidences. L'image était belle des sincérités qui ne s'apprennent pas. Angélique sentait ses joues humides, inondées de baisers à la fraîcheur d'une âme non consommée.

« Je t'aime Lili... je t'aime... comme maman...
comme maman !

-Moi si, moi si, ze aime Lili ! »

Laurence, se voyait soulagée de sa marmaille, Angélique, envahie d'un bonheur inconnu et providentiel. Lolo se retournait sur le côté, se calant sur le bord extérieur du matelas pour laisser ainsi le plus de place à ce trio enthousiaste. Le bras soulageait le visage pour mieux voir, un sourire rassuré et étonné donnait enfin à ce visage un presque faciès des hiers avant que... Elle ne se lassait pas de cet évènement qui, s'il ne couvrirait jamais un morceau de page d'un canard déchaîné, écrivait peut-être la plus belle page du livre de sa vie. Il est des moments profonds, quand le sincère embrasse la raison, quand plus rien ne pèse à l'esprit, voir et entendre suffisent presque pour exister. Elle vivait cet instant, sobre de ses largesses. Elle recevait tout en pleine figure, des bonheurs oubliés et ceux qui n'avaient jamais été. Il y en eut sans doute, on ne fait pas d'enfant sans aucun plaisir, mais hors de sa mémoire et bien assombris par d'autres instants bien plus dramatiques.

« Eh ! Lili. Tu joues à la maman ? »

La période était à la rigolade, chacun y allait des chatouilles pour titiller les zygomatiques. Pourquoi avoir besoin de rêve quand on vit ça ?

« Je ne sais pas, mais c'est la bidonne.

-Tu es presque à poil !

-Eh oui et il est trop tard, je ne puis plus me couvrir !

-Tu sais, il n'y a pas besoin. A cet âge, ils n'ont pas les arrière-pensées qu'ils auront plus tard.

-Heureusement, je m'en voudrais.

-Il faut arrêter les bonnes choses. Allez les garnements ! Petits déjeuners ! Je suis certaine que les mamies se sont mises en huit pour préparer quelque chose de bon. Allez ! Oust ! »

Les deux mômes ne se firent pas prier, les câlins c'est bien, mais le repas des grand-mères, le matin, c'est aussi important. C'était, pour Hélène, un moment clément. Ces enfants, c'était presque un bonheur tombé du ciel. Il a fallu qu'un soir, la neige chût pour que deux filles se rencontrent, qu'une voiture ne puisse rouler, pour qu'elles fissent connaissance un peu plus. A quoi tiennent ces bonheurs d'aujourd'hui, à un flocon de neige ?

« Tu veux un coup de main pour la douche ma Lolo ?

-Non, je vais me débrouiller toute seule, laisse-moi une chaise tout près, je vais y aller debout. Si tu m'aides, tu vas encore en profiter pour me caresser et me donner des envies que je ne peux pas encore satisfaire. Je sens que cela va mieux, mais il faut que tu sois encore patiente ma chérie !

-Ce n'est pas un problème. Quand on sait d'où tu viens, je me doute bien que demain sera toujours meilleur et qu'un beau matin n'est pas si loin. Mais tu es certaine de vouloir te laver toute seule ?

-Oui ! Je te dis ! C'est sans discussion. Va avec les petits, ils ont bien plus besoin de toi. Je te rappellerai pour me ramener ici si tu veux !

-Bon, bon... et qui est la tête de lard ? »

Angélique s'exécuta.

« Bonjour Angélique. Bonjour ma puce.

-Ne vous inquiétez pas ! Lolo veut se laver toute seule.

-Ce n'est pas trop dangereux de la laisser seule ?

-Je ne pense pas ! Tu crois que je dois y retourner ?

-Non...Non. J'y vais. Reste avec Hélène et les enfants. »

La table était bien garnie. Un parfum bizarre, mêlant celui du café et du chocolat, flottait dans l'air accompagné d'une multitude autres petites senteurs de pain bien frais, de croissants, de confiture et de beurre qui ne venait certainement pas du supermarché du coin. Tout ici sentait le naturel.

« Viens Lili manger avec nous ! »

Le grand était joli à voir, avec le croissant trempé dans le chocolat, sa bouche bavait du liquide. Le petit, lui, léchait la confiture, étalée sur une tartine grillée... et sur les mains aussi.

« Ça va les gars, l'appétit ? Pas de problème ! Ça fait plaisir à voir. »

Ils ne se rendaient pas compte de la joie qu'ils donnaient aux regards maternels. Comme quoi le plaisir nourrit le plaisir.

Angélique s'installa entre les deux mômes, vêtue comme depuis des siècles d'une vieille chemise de son grand-père. Il ne devait pas avoir froid le petit père, du temps de son vivant, car la chemise couvrait largement les fesses et pourtant la Lili n'était pas petite.

Le temps passait au rythme lent du balancier de la pendule, respectueux pour une fois de ses vraies valeurs. Angélique sentait bien ces secondes lui caresser le corps, ni trop impatientes, ni trop rapides, au bonheur des dames et d'un temps qui passe et que l'on voudrait continuer à voir passer. Les images n'étaient plus dehors et si le monsieur météo s'était évertué à noircir les prévisions, elle

s'en moquait. Lui ne pouvait plus rien, il ne pouvait rien sur l'humeur des intérieurs des maisons. Il pouvait dire que des nuées violentes s'accumuleraient, la porte et les volets, seuls, suffisaient à les protéger.

« Alors ! Qu'est-ce qu'elle fait la Lolo ? Votre maman.

-Ze sais pas moi ! Ze sais pas. »

Lulu en avait cure. Il en était à son deuxième croissant, paraissant de plus en plus clown, maquillé au chocolat.

« J'arrive, j'arrive, j'entends que cela grogne !

-Non, ce n'est pas ça, mais dans une heure, il faut retourner au tribunal !

-Il y a le temps ! Il y a le temps !

-Oui ! Toi, tu as toujours le temps !

-Tu m'as déjà vu en retard ?

-Non, non... c'est vrai.

-Mais tu as raison, je ne voudrais pas que l'on prenne des risques avec la voiture.

-Bon moi, je vais me laver. Profite un peu de tes deux petits charmants garçons.

-Eh puis voilà qu'elle flatte ! C'est bien la Lili, mesquine avec cela !

-Taratata, taratata. »

Elle se dandinait les fesses devant sa Lolo, la moquant un peu. Elle en fut pour une petite tape amicale sur la cuisse de la Lili.

« Maman, maman ! Pourquoi tu tapes Lili ?

-Je ne la tape pas, je la caresse.

-Eh bien, c'est bizarre !

-Taratata, je vais me laver ! Bye, bye. »

Elle se la jouait, elle amusait les garçons de la voir ainsi déglurée, saluant en se retournant comme une starlette salue un photographe des unes déshabillées.

Elle était seule, nue, sous la douche, moment privilégié de solitude, mais qui s'accepte bien. Elle adorait ainsi laisser couler l'eau tiède en une pluie reconnaissante sur un corps détendu. C'était tout un rituel, surtout depuis ces fameuses baffes que lui avait assénées son père, il y avait pourtant quelques années. Si, à cette autre époque, c'était plutôt pour tenter d'effacer cette honte à son papy, là c'était devenu un plaisir, solitaire certes, mais nécessaire. Elle basculait ses longues frisures vers l'arrière et prêtait son minois à cette bruine fine qui donne au visage le tain d'une fraîcheur externe et interne.

De longues minutes, elle restait ainsi, presque aussi immobile qu'une image, l'esprit absent et vide des pensées, à tenter à ne méditer sur rien. Le rinçage, l'exercice n'était pas si aisé, il demandait une grande maîtrise de soi, de son cerveau surtout pour éviter ainsi que l'instant soit perturbé par des parenthèses inconsistantes. Quelque part, c'était peut-être une délivrance des peines du passé et peut-être aussi de celles à venir. Pour Angélique, c'était un moment crucial, là sans doute se forgeait son moral, là aussi se construisaient les instants subséquents, là se consolidaient les sentiments. Là, aux yeux de personne, puisqu'en son âme étaient absents les dieux, elle était sa vérité, moins nue que le corps certes, mais libre de toutes les contraintes que le monde des obéissants avait créées. Là, était peut-être aussi son centre d'équilibre, protégée du feu des mots qui salissent les rivières de dégoûtants propos. Le nombril de son bonheur ne devait pas être bien loin, silencieux comme un tombeau qui se

noie des pleurs des indigents. Elle savourait le moment comme un fruit délicieux qui ne pousse pas dans les arbres, seulement dans les cœurs des gens simples qui aiment sans penser, sans pensées. Ce bonheur pourtant égoïste, était probe, aussi probe que le chien qui lèche la main de son maître pour lui montrer son respect. De cette eau qui ruisselait sur chaque once de sa peau, elle captait une énergie pour affronter les moments futurs qui ne seront sans doute pas aussi tranquilles. Il fallait maintenant sortir de cette douche salvatrice et soigner le reste afin d'être aussi pure que possible.

« Vous entendez les garçons ? Angélique, elle siffle, comme un garçon.

-Eh Laurence ! Ne te méprends pas sur ma Lili.

-Désolée Hélène. Ce n'est pas cela que je voulais dire... elle a l'air heureuse, c'est tout... en fait, c'est tout.

-Eh oui ! Et vous y êtes pour quelque chose, n'est-ce pas ?

-Moi, sais siffler aussi. »

Lulu essayait de souffler au travers de ses lèvres en cul de poule et il ne sortait que de l'air expulsé, un petit courant d'air qui faisait à peine un son.

Tous s'esclaffaient de rire à faire sortir Angélique de la salle de bains... en courant.

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est moi qui paye !

-Arrête Lili de toujours te sentir persécuter ! Regarde plutôt Lulu, il veut t'imiter quand tu siffles. »

Le gamin s'exécuta de nouveau pour faire aussi un peu le pitre. Angélique fut gagnée par ce rire qui se communiquait d'âme en âme.

Derrière les volets clos des maisons qui ne sont pas abandonnées malgré les apparences, derrière le calme des dehors quand la nature s'endort, se cachent des bonheurs comme celui-ci... et aussi plein de drames, protégés par les bois épais des volets bleus qui bardent les consciences des gens qui, de toutes les façons, n'auraient pas regardé.

Le retour au tribunal se fit en un silence qui trompe le monde, un silence que l'on voudrait briser quand les mots qui cherchent à s'exprimer s'étouffent au fond d'un gosier, un silence pesant de précarité en une authenticité que l'on voudrait refouler.

Il faut assumer ces moments, dans ce vieux bâtiment gris aux murs noircis des misères du monde des dehors et qui s'y jettent dedans. Mais c'est peut-être comme un mal nécessaire avant une délivrance. Rien n'est pire que de retrouver quelque chose d'inachevé et que l'on ne voudrait plus revoir. Pourtant, presque tout ce monde d'hier était déjà là, à peine différent de la veille, presque aux mêmes places, à croire que l'histoire ne s'était pas arrêtée, seulement suspendue un instant. Il manquait pourtant ces oiseaux noirs de mauvais augure qui devaient discutait, de l'autre côté de cette grasse porte de bois, de choses et d'autres qui n'avaient sans doute rien à voir avec les maux de ce côté-là. Ces gens sont du même monde et s'ils s'habillent aussi comme cela, c'est un peu pour se montrer en comédiens de pacotille, grimés et maquillés pour ne pas jouer une scène de la vie ordinaire des gens simples. L'ordinaire, pour ceux-ci, c'était la tristesse, souvent sans beaucoup d'argent, convaincus qu'en ce monde de robes noires, tout était différent, quelle méprise !

Le calme baignait l'instant et au contraire d'hier, pas un chuchotement, pas un bruit, un vide suspendu à la volonté de ces sbires, patientant le coup de maillet sur un bois fatigué, espérant pour de nouveau respirer.

Angélique était bien là, tout près de sa Lolo, toujours debout à discuter du regard avec son

amoureuse, sobre de ses mots. Le trou du cul de cadre était de l'autre côté, en pleine discussion avec son avocat, débarrassé apparemment de ses arrogances, tout petit dans un autre costume que les pleurs du temps auraient rétréci.

Les corbeaux au sérieux retrouvé, reprenaient leur place de la veille. Les gens assis, se levaient comme quand ils vont à la messe. C'était d'un ridicule, comportement marqué par ces éducations judéo-chrétiennes qui ne font plus la différence entre les dieux qui n'existent pas et ces fonctionnaires aux robes noires. Elles sont aussi noires que celles des curés qui ne méritent pas plus de respect que pour certains verdicts dits juste et équitables, quand quelquefois pourtant, ils se trompent.

Le marteau avait le réveil difficile. Les coups n'avaient pas les rythmes de la veille. Ils avaient retrouvé le sérieux qui leur convenait tant. Le greffier rappela en grandes lignes les faits de la veille. Le trouduc avait retrouvé la barre qui soutenait le poids de sa conscience. Immobile, il scrutait sans témérité les pingouins qui s'affairaient, presque transparent. Il ne respirait pas le pardon, l'excuse non plus, il s'effaçait seulement pour ne plus paraître là. Angélique le voyait encore trop grand. Même ressemblant au point d'un i, elle l'aurait retrouvé, égaré dans un océan des larmes que chaque être de cette terre aurait pu pleurer.

« Alors, monsieur Bochelette ? Quoi de nouveau aujourd'hui ? Qu'avez-vous de plus à nous dire ?

-Heu ... Heu ! Monsieur le président, je voudrais d'abord m'adresser à ces deux dames.

-Allez-y ! Allez-y ! Elles sont de ce côté. Regardez-les, si vous avez quelque chose à leur dire. »

Il se retournait péniblement vers les deux femmes, la paupière des yeux avait bien du mal à redresser le regard un peu plus haut que la ceinture. Angélique ne pouvait y plonger plus profond pour y regarder les coulisses des sincérités.

« Voilà mesdames... je voudrais... m'excuser, vous... demander pardon... Je suis certain que vous comprendrez que ce que j'ai à vous dire n'est pas dicté par un quelconque intérêt. J'ai d'ailleurs démissionné ce matin et je compte bien repartir à zéro dans un autre monde qui ne sera plus pareil. »

La voix s'éclaircissait, comme débarrassée d'encombres qui irritent le fond des gorges indisposées des maux de la pensée.

« Je vous demande de bien vouloir me pardonner. Vous, madame Lelièvre, vous m'avez fait comprendre hier ce que devrait être un homme, avec le droit de marcher droit, avec le droit de regarder les autres au fond des yeux. Je regrette profondément d'avoir volontairement accroché votre véhicule, mais je vous garantis bien, que loin de mon esprit l'idée de pousser l'auto dans le mur. J'en suis désolé pour madame Guilbert, j'ai vraiment honte de mon comportement, la voir ainsi, clouée dans ce fauteuil, à cause de mes conneries, je ne peux pas me le pardonner. Non, je ne le peux pas. »

La voix se colorait du rauque qui cache des émotions réfrénées. Le souffle était plus lourd, les yeux humides sans doute de quelques remords. Il ne ressemblait plus à l'arrogance, plus sensible,

plus crédible. D'ailleurs chacun ne s'y trompait, un silence de plomb écrasait l'impertinence.

« J'ai aussi appris que vous aviez des enfants petits qui ont dû pâtir de cette situation. Je vous prie de me pardonner et si vous ne l'acceptiez pas je le comprendrai bien. J'ai pris vraiment conscience des répercussions de mon geste et j'ai bien plus honte. »

Discrètement, il s'essuyait le front du dos de sa main, cachant sans doute une larme à peine née et surtout des suées qu'un corps excrète comme un cœur ses maux. C'est vrai que le changement était radical. Qu'avait pu déclencher cette lueur de lucidité ?

« Monsieur Bochelette ! Pouvez-vous m'indiquer pourquoi cette volubile et sans doute plus véridique déclaration ?

-C'est assez simple monsieur le président. De toutes les façons, je serai jugé, puis cela ne sert à rien de continuer ainsi. Madame Lelièvre m'aurait essoré jusqu'aux os. De plus, de voir madame Guilbert dans ce fauteuil, j'ai vraiment pris conscience de la gravité de mon acte.

-Quelque part, c'est bien ainsi. Cela vous évitera peut-être une invitation aux assises. Nous en délibérerons plus tard. Madame Lelièvre ! Avez-vous quelque chose à dire ?

-Oui, monsieur le président, oui.

-Approchez-vous s'il vous plaît ! »

Elle se retourna vers ce cadre déchu, mais bien plus convenable que la veille.

« Monsieur Bochelette ! Qu'est-ce qui garantira que plus jamais quelque chose de ce genre ne se reproduira ?

-Je ne sais pas madame... Je ne sais pas. Ce dont je suis certain, c'est que je ne travaillerai plus dans l'industrie. Je vais travailler dans le resto de mes parents. La paie ne sera pas la même, mais au moins, je serai bien mieux dans ce monde. N'est-ce pas maman ? »

Il y avait au premier rang, discrète comme une icône slave, une femme bien arrangée qui hochait discrètement de la tête, les yeux rougis sans doute de pleurs ou de manque de sommeil, les deux assurément. Une femme avec malgré tout, une tenue digne, digne de voir son rejeton laver l'affront fait à sa famille. Il en fallait de la force pour s'afficher ici, affronter les regards et puis les silences qui se cachent derrière des visages inconnus. Il en fallait de la volonté pour accompagner ce fils dans cette épreuve où il risquait tout de même la prison. Il en fallait pour assumer cette erreur de vie d'un enfant qu'elle n'avait sans doute pas assez vu grandir et qu'ils avaient avec le mari, poussé dans des études pour qu'il réussisse. Il est presque certain que quelques années plus tôt, ils avaient arrosé copieusement avec les voisins le diplôme d'ingénieur, orgueil de parents qui se sont usés au travail. Ils voulaient montrer aux autres leur fierté de rejeton, garantie d'une réussite sociale et de salaire. Mais que restait-il de ce récent passé ? Un même diplômé au rabais des écoles sans envergure parce que les parents ont pu l'aider à acquérir ce bout de papier, sésame d'un avenir préprogrammé, que l'on affichera dans un cadre sur la cheminée du salon. Mais quel échec aussi de s'être trompé, ces titres de promotion ne rendent pas plus intelligent, la cravate et le costume encore moins. Mais quel

échec de constater que ce conditionnement était raté pour en faire un humanoïde dérégulé.

Angélique en rajoutait.

« Je veux bien vous croire monsieur, votre maman respire l'intégrité. Je constate aussi que cette situation a fait souffrir votre famille et peut-être bien d'autres personnes que je ne connais pas. Il est bien de reconnaître ses torts. Mon amie Laurence et moi comprenons votre démarche, mais le pardon, vous n'en avez pas besoin. Nous n'avons pas les prétentions de pouvoir assumer ceci nous n'avons ni les pouvoirs d'un dieu, ni celui d'un roi. Nous n'avons que nos coeurs qui peuvent parler et le mien, vous remercie d'assumer ce passé. Je reste certaine que vos décisions vous feront encore plus prendre conscience des conséquences de "*petits détails*" de la vie, qui en boule de neige enfouissent les espoirs de bien d'autres personnes. Dans cette salle, ne sont pas les enfants de Ludine, ni ceux de Laurence, pour qui ces détails laissent de graves séquelles. Monsieur, nous n'avons aucun droit à vous pardonner, c'est à vous-même de le faire dans votre probité. Ce que j'ai entendu aujourd'hui me laisse croire que vous êtes sur le chemin de votre auto-pardon. Monsieur le président, je n'ai plus rien à dire à ce monsieur, nous soignerons nos plaies sans doute plus facilement en le voyant répondre à ses tourments. De plus, nous avons, avec ma compagne, décidé de ne rien demander en dommage, l'argent ne cicatrise pas les blessures.

-Bien madame Lelièvre, merci. Monsieur Bochelette, permettez-moi de rajouter qu'il y aura une décision de justice, que nous prenons acte de vos repentirs. Il y aura condamnation. En êtes-vous bien conscient ?

-Monsieur le président, je suis soulagé de cette triste histoire. Cela a été un engrenage de comportements, de conséquences et je suis bien conscient qu'il fallait arrêter tout ça. Nous avons beaucoup discuté avec mes parents ces derniers temps et j'ai pris conscience que je n'étais pas fait pour ce monde. J'ai été trop fat de ce diplôme, je croyais être un dieu et en fait je ne suis rien, surtout pas mieux que ces gens qui travaillent dans l'usine et que je toisais. J'attendrai votre décision, si lourde soit-elle et je l'assumerai. Ne croyez pas pour autant que je devienne un moine ou un curé. Non, je veux revenir aux principes de mes parents et je vous assure qu'ils en seront garants.

-Merci, monsieur Bochelette vous pouvez retrouver votre mère. Cette dame mérite vos attentions. A ces nouvelles plus rassurantes, je propose une suspension de séance de dix minutes. Mesdames et messieurs les fumeurs, profitez-en, nous avons encore quelques auditions ensuite. »

Quelque part, c'était une aubaine, le repentir de cet homme avait un peu et peut-être trop attendri l'atmosphère. Il fallait retrouver une sérénité objective afin d'entendre les autres appelés à la barre. Dix minutes, c'est bien court, pour se goudronner les poumons.

Ceux qui s'étaient retirés avaient rejoint ceux qui étaient restés à discuter dans la salle. Trois petits coups de marteau et...

« Monsieur Menvut, s'il vous plaît, à la barre. »

Un homme à l'allure quelconque s'approchait, presque souriant.

« Monsieur Menvut ?

-Oui.

-Gérard ?

-Oui. »

Cet homme paraissait bizarre à sa présentation, entre inconscient de la réalité et en même temps avec une certaine envie de se montrer. Tel quelqu'un qui aurait peur de ne pas exister ou quelqu'un qui craindrait de s'égarer en un monde qui n'est pas le sien.

« Ma Lolo, cela va être pour toi. Après, il va falloir que tu relaies Philippe pour représenter les employés de l'entreprise. Regarde comment il est ce mec. Je n'aime pas ce visage. Ce presque sourire esquissé, j'ai l'impression qu'il se fout de notre gueule. Il n'est pas sain, il est comme une erreur de la nature.

-Lili, laisse-le pour l'instant, nous verrons plus tard !

-Alors ! Monsieur Menvut, vous êtes ici en tant que responsable du service recherche et développement. Il y a une plainte collective contre votre entreprise pour destruction des marchés et vous faites partie des responsables de cette usine et aussi à titre personnel en tant que responsable de monsieur Bochelette. Etes-vous d'accord ?

-Je ne comprends pas monsieur le président, je n'ai rien à voir là-dedans. Monsieur Bochelette a fait des conneries, c'est à lui de les assumer. Pour le reste, si nous ne prenons plus de nouveaux marchés, ce n'est tout de même pas de ma faute. On a des patrons, c'est à eux d'assumer cette situation.

-C'est à vous d'essayer de déterminer les responsabilités de chacun. Mais vous fuyez déjà les vôtres à ce que je vois ?

-Mais non ! Mais non !

-Ma Lolo, ça va être un plaisir pour toi. Ce mec, il n'a pas de consistance. Encore un qui ne sait pas ce qu'est une conscience professionnelle.

-Angélique ! Ecoute au moins ! Tu vas encore te plaindre de ne pas avoir tout entendu.

-Lolo, tu ne changeras pas !

-C'est ainsi, avec mes qualités et mes défauts.

-Monsieur Menvut, êtes-vous bien le responsable du service recherche et développement ?

-Oui.

-Combien de personnes sont sous votre responsabilité ?

-Une vingtaine. Il y a deux ans encore une quarantaine.

-Et cette situation ne vous inquiète pas ? Si cela continue, vous ne serez plus que le responsable de vous-même !

-Ce n'est pas de ma faute, monsieur le président, nous perdons tous les marchés !

-Pour vous, pourquoi perdez-vous tous ces marchés ?

-Ce n'est pas compliqué monsieur le président, nous avons des problèmes qualité, c'est de la faute de nos fournisseurs et de la fabrication. Et puis il y a aussi ces commerciaux, pas foutus de prendre un contrat, ils veulent des marges colossales et ce sont nos concurrents qui se régalent.

-Vous, bien entendu, vous n'avez rien à vous reprocher ?

-Eh bien non ! Je fais déjà suffisamment d'heures ainsi.

-Voyez Monsieur Menvut, ce n'est pas tout à fait ce qui ressort de l'enquête. Je vais appeler madame

Laurence Guilbert qui représente les membres solidaires de l'usine qui ont porté plainte. »

Angélique poussait le fauteuil de Laurence pour qu'elle soit plus près du prétoire, sous les regards interrogatifs d'un public devenu complètement muet.

« Madame Laurence Guilbert, vous pouvez questionner monsieur Menvut.

-Monsieur Menvut, vous dites que vous n'avez aucune responsabilité dans cette situation de crise. Je n'en suis pas aussi certaine que vous. Après avoir fait notre petite enquête, il s'avère que vous auriez plutôt bien contribué très fort à la débâcle. »

Il se dandinait le cul au pied de la barre, toujours avec ce sourire coincé aux commissures. A croire qu'il était né avec une infirmité des lèvres. Il était déjà touché, son costume des labeurs orientaux absorbait les sueurs des incohérences naturelles. Il bougeait son visage de tous les rictus qui trahissent un énervement. Pas beau le jojo, il avait beau caché ces oreilles de Mickey derrière des cheveux plus longs, il n'entendrait que ce qu'il voudrait bien ouïr. Il faisait médiocre.

« Le personnel que vous avez, en grande partie, c'est bien vous qui l'avez choisi ?

-Oui ! Et alors !

-Vous ne pouvez pas dire qu'ils sont incompetents ? C'est de la faute à qui alors ?

- Je n'ai jamais dit cela !

-Les problèmes qualité de votre société, sont aussi dus à de mauvaises conceptions ?

-Alors, là, il ne faut pas exagérer tout de même ! Rien à voir, ils n'ont qu'à vérifier et les fournisseurs et comment les usines d'Europe de l'est ou de

Chine font les pièces. Trop facile de dire qu'elles sont mal conçues.

-Je ne suis pas un grand spécialiste, mais mon père qui faisait à peu près le même métier, m'a toujours certifié qu'avec un produit sain on réduisait considérablement les risques qualité.

-Oh ! C'est facile à dire. De toutes les façons, les clients, ils se plaignent tout le temps. Il faut voir, ils ne sont pas mieux que nous. Ils en provoquent des défauts et leurs spécifications, c'est du n'importe quoi, ils n'y connaissent rien.

-Je pense que vous exagérez monsieur Menvut. Même si votre société a refusé de communiquer son avis à ce sujet. Nous avons réussi à établir un dossier récapitulant tous les problèmes sur tous les projets qui sont passés par vos équipes et nous avons demandé un avis à des experts.

-Et alors, ce sont les gars qui font des erreurs, ce n'est pas moi, je n'ai rien à me reprocher.

-Vous êtes un peu gonflé, nous ferons venir un expert ensuite. Mais il est évident monsieur que vous êtes d'une mauvaise foi malade et d'une conscience professionnelle embryonnaire.

-Conscience ! Conscience ! Quand vous faites dix heures de travail par jour !

-Dix heures de travail par jour ne veulent pas dire qu'elles soient bien efficaces, voire vraiment occupées, il ne faut pas confondre heures de présence et heures de travail !

-C'est facile ! Alors, ça c'est facile ! Et la communication qu'est-ce que vous en faites ? C'est une priorité ! Et votre expert, vous avez le droit ?

-Monsieur, quand on commence à parler d'une centaine de licenciement ! Oui, nous avons le droit. Etant donné que vous avez perdu des marchés, il

faut réduire la voilure, supprimer du personnel ! Si vous avez une responsabilité dans cette situation, oui cela nous regarde. Nous allons d'ailleurs appeler cet expert, n'est-ce pas monsieur le président ?

-Oui, bien entendu madame Guilbert. Monsieur Repext s'il vous plaît, approchez, venez-vous présenter à la barre ? »

Un bonhomme rondouillard, frisant la soixantaine, pas très grand, coiffé d'un chateaubriand noir de jais qui le distinguait dans la foule, approchait. Une démarche un peu lourde d'un canard estropié, il libérait le couvre chef pour laisser paraître une chevelure très éparse, grise et bien trempée des sueurs de l'endroit.

« Monsieur le président, je suis Bill Repext, ancien responsable d'un service recherche et développement et aujourd'hui expert en organisation de travail en ce même milieu.

-Monsieur, pouvez-vous synthétiser votre rapport ?

-Bien entendu monsieur le président. Ce n'est pas trop compliqué. Ce service ressemble plus à un club med qu'à un endroit de travail. C'est un monde à part, tranquille qui vit sa petite vie sans s'occuper de celle des autres. C'est un endroit de rois et de princes qui jouent avec leur cour. Toi, tu fais cela, toi, tu fais autre chose, moi, je ne fais rien, je suis le chef de projet ou le chef de produit, je fais de la communication. Des petits princes je vous dis ! Qui appliquent les mêmes principes que ceux qui les ont embauchés, faire trimer les autres sans aucun investissement personnel. De plus, ils ne connaissent ni le milieu de l'entreprise, ni les produits, la seule chose qu'ils essaient de faire c'est

de la gestion de projet. Alors là, nickel, les dossiers sont bien remplis dans des classeurs bien rangés. Mais la valeur technique de ce qu'ils contiennent est bien aléatoire. Ne connaissant rien à leur business, ils sont obligés de prendre ce qu'on leur donne, sans le vérifier, ils en sont incapables et de plus avec des retards qui feraient pâlir de jalousie, certains trains de la SNCF. C'est vraiment incroyable comment sont gérés les projets dans ce service, tout est creux, vide de consistance, cela ne ressemble pas à un véritable business construit par des personnes qui en veulent. Bien entendu, les clients ne sont pas contents, mais ce n'est pas de la faute de ces équipes projet... dans leurs équipes il n'y a que des gens qui viennent chercher une paye, comme eux d'ailleurs. En fait monsieur le président, il y a de graves erreurs de profil d'embauche et aussi un manque criant de conscience professionnelle. Ils n'ont pas compris que le client est roi, que c'est lui qui donne du travail aux usines. Ce n'est pas spécifique à cette entreprise, j'en ai vu aussi ailleurs, mais tout de même là, on atteint le pire.

-Monsieur Repext, pouvez-vous nous indiquer les conséquences sur ces projets perdus ?

-C'est tout simple, je vais prendre un exemple. Imaginez que vous allez acheter une voiture et elle tombe en panne. Vous n'êtes pas satisfait n'est-ce pas ! Vous retournez à la succursale et ces gens-là sont incapables de vous réparer l'auto. Pire même, il refuse de vous dépanner, de vous prêter une autre voiture, voire vous proposer des compensations financières. Monsieur le président que faites-vous ?

-Eh bien ! Je gueule. Je me fais rembourser et je cherche une nouvelle adresse. »

D'un seul coup, des ricanements montaient de l'assistance, le président s'était un peu oublié sur l'affaire et le ton de sa réponse prêtait au sourire si ce n'était plus. Cela détendait un peu l'atmosphère, il est vrai qu'à entendre monsieur Menvut, c'était devenu affligeant.

« Bon, bon ! Je me suis un peu égaré, ce n'est pas un drame ! Retrouvons du sérieux. Monsieur Repext, j'ai bien compris, le client du garage c'est le constructeur automobile et le vendeur ce sont les responsables qui travaillent dans cette société.

-Pas tous, monsieur le président, les personnes travaillant dans l'atelier n'ont pas à subir ces fautes de responsabilité. Puis, le plus grave là-dedans, c'est le manque de conscience de ces gens. A les écouter, ils sont certains d'être dans le bon fonctionnement qui sied à l'entreprise.

-Mais, monsieur Repext, pourquoi personne ne leur dit rien ? Pourquoi personne ne les bouscule ?

-Souvent au-dessus d'eux, la hiérarchie parisienne est de même, nous avons ainsi une chaîne d'incompétences qui fait que toute cette petite communauté vit dans le meilleur des mondes. Pour faire transpirer les ouvrières, il n'y a pas de fainéant, mais quand il faut s'investir dans quelque chose, prendre quelques risques et encore des risques c'est un mot bien fort pour eux, il n'y a plus personne.

-C'est un mal inavouable ! Si tous, sommes comme ceux-ci, comment peut-on s'en sortir ?

-Heureusement, il y a encore des battants, des gens qui en veulent, mais quand ils sont trop peu nombreux, les nantis les étouffent à exister. Il y a encore des sociétés qui marchent bien, mais ne vous y trompez pas, dans celles-ci vous ne trouverez

pas ceux-là. C'est toute une chaîne, si vous avez un responsable qui n'est pas un bon élément, c'est évident, toute la chaîne sera à l'image de celui-ci.

-Cela fait peur ! Si on pouvait imaginer ça !

-Il faut en être conscient, mais je répète, ce n'est pas une généralité. Mais la proportion est grandissante.

-Alors, monsieur Menvut ? Que pensez-vous de ce que nous dit monsieur Repext et qui me semble bien à propos ?

-Encore un donneur de leçons qui se prend pour un dieu ! C'est facile de critiquer, il faut être chaque jour au travail pour comprendre ce qui se passe.

-Ce qui se passe monsieur, c'est le résultat du travail de votre passé. Vu vos responsabilités hiérarchiques, vous avez aussi la responsabilité des erreurs et des dysfonctionnements de vos équipes.

-Ah ça, il y en a marre. Vous parlez comme l'autre gouine qui écrit dans le journal !

-Qu'avez-vous dit ? J'espère avoir mal compris !

-Je n'ai rien dit...rien dit »

Il se savait piéger par ce mot insultant. Il grimaçait, tordant son visage tel quelqu'un qui aurait avalé quelque chose de trop amère ou de trop acide. Il ne savait plus comment se sortir de ce faux pas. Il avait de grandes responsabilités, mais son intelligence était bien limitée. Si les diplômés d'ingénieurs ne s'achètent pas encore, preuve qu'il ne faut pas sortir de Saint Cyr, pour avoir une pâle copie d'une de ces institutions.

Il s'énervait, les pieds étaient mal à l'aise dans les chaussures. On devinait la crispation des doigts et surtout des orteils qui mutilaient les semelles. Il se mordillait les lèvres d'une telle connerie. Il est vrai que celle-la, il fallait la sortir.

« Greffier ! Qu'avez-vous noté s'il vous plaît ?

-J'ai enregistré monsieur le président ! Et ce que vous avez entendu, est bien ce que vous avez compris, un propos homophobe.

-Monsieur Menvut ? Vous rendez-vous compte de ce que vous avez dit ? »

Il était blanc comme un linceul d'occasion, tel un poisson ferré en eau trouble. Pas beau le mec, il n'avait que ce qu'il méritait. Les faiblesses n'arrivent pas qu'aux faibles, mais certain que lui, les collectionnait. C'est ainsi que se dévoile l'image d'une médiocrité assoupie, derrière un nœud de cravate qui n'est pas de notaire. Il ne faut pas grand-chose pour réveiller les fonds de vérité qui traînent au plus profond de chacun.

« Et puis, c'est bien vrai, non !

-Qu'importe que ce le soit ou pas ! On n'a pas... vous n'avez pas le droit à ces propos injurieux qui salissent en public des personnes, peut-être différentes, mais qui ont le droit de vivre ces différences. Cela dénote de votre part, un comportement de chaque jour qui ne doit pas vous montrer au meilleur.

-Ça ne vous regarde pas ! Ce ne sont pas ces deux pétasses qui vont me montrer comment faire ! J'ai trente ans de métier tout de même !

-Eh bien ! Quand vous parlez d'expérience ! Qu'avez-vous appris durant ces trois dernières décennies ? Pas à respecter les gens en tout cas ! Cela ne vous a pas fait beaucoup progresser ! Ou bien alors la situation de départ devait être catastrophique.

-Cela ne vous regarde pas ! Vous m'emmerdez à la fin !

-Monsieur Menvut ! Arrêtez ! Vous dépassez les bornes, vous insultez nos robes. C'est de plus en plus grave. Ce coup-ci, vous n'échapperez pas à la prison. Monsieur Menvut, c'est la prison ! »

Il devenait fou, gesticulant autour de la barre, jetant un regard assassin tout autour de lui, invectivant en silence tout ce qui croisait ses yeux, à part Angélique et Laurence qu'il venait d'insulter.

Angélique s'était relevée, sereine et calme, patientant un moment pour avoir la parole. Elle contrastait avec l'autre qui se déchirait devant l'assemblée. La misère de son discernement s'étalait aux regards de tant d'autres. Il montrait son vrai visage, celui d'un être qui paraît ce qu'il n'a pas les moyens de paraître, une erreur de la nature. C'est bien le manque d'intellection qui mène à ses comportements et ce sont bien ces comportements qui montrent un manque d'intelligence. Il n'était pas beau, livide, blessé, coléreux, alors qu'Angélique, fière, bien solide, méprisait ces paroles, d'apparence au moins.

« Voudriez-vous dire quelque chose mademoiselle Lelièvre ?

-Si vous le permettez, monsieur le président !

-Allez-y ! Allez-y ! Quelques minutes seulement, on ne passera pas non plus la nuit là-dessus !

-Bien entendu monsieur le président. Voilà Monsieur Menvut, il n'est pas étonnant d'entendre des insultes de la bouche d'un des petits cadres de votre société. Sachez monsieur, qu'au sortir d'ici, nous irons porter plainte moi et ma compagne "gouine des plaisirs". Nous verrons avec l'avocat de Ludine Mercier comment qualifier vos propos. Vous devriez avoir honte, je comprends maintenant ce que Ludine a dû subir avec des gens comme

vous. Je n'ai pas de rancœur envers vos dires. Je n'en ai jamais eu au sujet de qui que ce soit, c'est toujours vrai en votre faveur. Je vous ignore comme si vous n'existiez pas, je suppose que vous vous en moquez. Vous n'êtes qu'une parenthèse de notre vie qui ne se refermera pas avant de vous revoir bientôt ici. Non pour nous, je ne me sens ni blessée, ni offensée, mais seulement pour bien d'autres bien plus fragiles et qui ont souffert de vos mots. Nous nous reverrons monsieur Menvut pour montrer à vos semblables, comme vous n'existez pas ou si peu. Il n'est pas grand ce propos, pas grand du tout, vous montrez aux yeux de tous, vos lacunes cérébrales et votre famille, vos enfants, vous écoutent. Si vous ne comprenez pas que des gens veulent vivre de leur passion, quelquefois dérangeantes... ces gens-là s'aiment. Ce mot, vous n'avez pas dû le prononcer souvent, ou que pour faire des mômes à une femme bien conciliante, mais que vous ne comprenez pas vraiment. Je vous plains monsieur, si nous sommes des gouines comme vous le dites... nous nous aimons... très fort... bien plus que vous ne pouvez l'imaginer et nous n'en avons aucunement honte. Si ma compagne traîne son infirmité de corps dans ce fauteuil fatigué, il vous faudra porter la vôtre, intellectuelle et vous n'aurez pas cet engin pour vous aider à la supporter.

-Mais elle m'insulte ! Elle me prend pour un con ! Ah ça ce n'est pas croyable d'entendre ces conneries !

-Cela suffit vous deux ! Mademoiselle Lelièvre, vous pouvez rejoindre votre amie et vous monsieur Menvut, nous nous reverrons plus tard dans quelques jours. Je ne sais plus comment gérer votre affaire, vous avez bien aggravé votre cas

aujourd'hui. Je ne sais pas, nous devons vous juger en intégrant cette plainte, ou faire deux procès. Nous verrons cela avec monsieur le procureur, la partie civile et votre avocat. Vous pouvez vous attendre à des peines bien plus lourdes. »

L'animal blessé gesticulait, il lui restait du venin à cracher, mais il savait aussi qu'il aggraverait encore son cas à chaque fois qu'il l'ouvrirait, frappant la barre de sa main droite à se fracturer un carpe. Il ruminait des mots inaudibles, fulminait, tel un taureau déjà piqué de banderilles. Puis il retournait d'où il venait... de nulle part.

Il est impressionnant comment parfois, l'enveloppe masque bien des limites à comprendre. Il se retourna sur sa droite, jetant un regard du plus profond des ténèbres pour tenter d'intimider Angélique et Laurence. La Lili, toujours debout, stoïque, le regardait, bien droite, sans outrance, pourtant sereine et renvoyant à ce monsieur, l'impression d'une force indéfectible qui domine cette violence-là.

Les comportements doivent être ceux de l'intelligence, le contraire n'existe pas. Ce duel avait chauffé un peu la salle. Il traversait l'allée centrale des visiteurs. Tous, par une attention appuyée, voulaient lui faire comprendre que sa grande taille n'était que physique. Pour le reste, il était bien petit, bien trop petit pour ces obligations.

Trois coups de marteau, avec fracas, montraient une lassitude du maître des lieux à endurer plus ces heures passées. Pourtant, cet homme avait l'expérience de la vie et il en avait vu et entendu ici. Ce n'est pas tant la gravité des faits qui le renfrognait, mais surtout le comportement, la façon

de penser de ces gens qui crispait son visage. D'autres, bien moins recommandables, étaient passés à cette barre et quelque part, ils donnaient une meilleure visibilité de ce qu'ils étaient vraiment. Il y a des peines qui siéent mieux à ces derniers, de lourdes portes se referment derrière eux, quand ces indifférents pouvaient encore se promener presque impunément.

Angélique lisait cette dissension, il est vrai que s'entendre ce qui s'étaient ouï ici ne rassurait pas quant à la pérennité de certaines entreprises. Ces tristes montraient bien aux ouvrières et ouvriers que ceux qui devaient préparer leur avenir, passaient bien plus de temps à soigner le leur.

« Angélique... tu peux revenir vers moi. Je... je ne me sens pas très bien... »

-Eh bien ma Lolo ! »

Angélique réalisa rapidement que pendant qu'elle était attentionnée à cette apparence, l'état de santé de sa Lolo s'était incompréhensiblement dégradé. Elle aurait dû s'en douter, notamment quand elle s'était levée pour harponner le cravaté, sa Lolo lui avait tiré très très fort la manche pour calmer le propos. Laurence était bien pâle, ratatinée au fond du fauteuil, blanche comme une page vierge des encres qui voudraient étaler leurs couleurs. Le souffle était court, le visage tiré des rides montrait quelque souffrance, les paupières s'écroulaient pour taire la lumière, les deux mains agrippaient très fortement les anses de l'engin.

« Qu'as-tu ma Lolo ? Qu'est-ce que tu as ? »

-J'ai chaud... j'ai chaud !

-Tu as mal quelque part ? »

Un froid saisissait de stupeur tout l'entourage. Les mots s'étaient tus sur des bouches devenues

muettes, les regards, tous tournés de consternation vers la scène sans rien comprendre de ce qui se passait, suspendaient quelques instants l'inattendu moment.

« Je suis médecin ! Je suis médecin ! Laissez-moi passer ! »

La Lili avait perdu toute sa fierté et son visage s'était figé de crainte. Elle avait perdu, cette impression de certitude. Des larmes naissaient au coin des yeux quand le gosier avait bien du mal à ravalé la salive. Les lèvres se sevrèrent des mots que la pensée ne pouvait plus fomenter. Elle caressait le front de sa Lolo avec un mouchoir et l'autre main pressait une main de sa compagne, très fort tel un étau qui ne veut pas que le destin puisse s'échapper.

« Angélique, laisse-la respirer ! Je suis là. Puis-je l'emmener dans une autre pièce, monsieur le président ?

-Oui, oui, bien entendu, là, dans la pièce d'à côté ! »

Le médecin poussait le fauteuil par où les pingouins étaient arrivés, Lili à ses trousses, toute chamboulée, muette de cette réalité.

« Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qu'elle a ?

-Mais attendez Angélique ! Je n'ai pas grand-chose avec moi, je vais l'ausculter. Quelqu'un a-t-il appelé les pompiers ? Oui, laisse-moi lui prendre le pouls à l'aine ! »

Laurence gardait une certaine lucidité et tentait de s'apprêter pour que le médecin puisse entendre son cœur.

« Je ne pense pas que ce soit bien grave, un coup de chaud ou un coup de fatigue. Comment cela va Laurence ?

-Je me sens fatiguée, j'ai moins chaud maintenant. »

Le pompier de service était là, accroché au téléphone pour demander de l'aide.

« J'ai appelé mes collègues, c'est peut-être prématuré ?

- Non, non. Vous avez bien fait, il ne faut pas prendre de risque, vu d'où revient Laurence. Il faudra qu'elle repasse un bilan complet à l'hôpital. Ne vous inquiétez pas pour autant ! C'est juste pour un contrôle.

- Ma Lolo, qu'est-ce que tu nous fais encore ?

- Désolée ma chérie... désolée. »

C'était maintenant Laurence qui tenait bien fort la main de sa Lili, non pour éviter de partir dans les ténèbres, mais pour la rassurer. Elle était toujours là.

Philippe était tout près et les autres jupons noirs patientaient dans le couloir, à quelques mètres. Pendant ce temps, le président annonça la suspension de la séance jusqu'au lendemain. L'urgence était un peu prématurée, le diagnostic du médecin, bien confirmé. Deux heures après, les deux filles étaient déjà rentrées chez elles.

Angélique avait pris soin de déshabiller sa Lolo pour la mettre au lit.

« Tu vas bien ma chérie ?

- Oui, c'est bien mieux ma Lili, La piqûre me détend, je sens que je vais dormir. »

Angélique s'était assis tout près de sa compagne, les fesses tournées vers le pied du lit, les deux mains massant d'assurance celles de Lolo, le regard plongé dans celui vacillant de sa compagne au sourire délassé, rassuré et détendu.

Les histoires ne se répètent, heureusement, certains payent déjà bien trop le hasard. Nous ne sommes pas égaux devant les aléas de la vie. Les paupières de Laurence papillonnaient plus encore jusqu'à se laisser choir sur des yeux fatigués, pour taire la lumière. Elle semblait sereine comme pour un repos mérité pour presque bien des nuits, à attendre un beau prince ou plutôt une belle princesse, pour un bisou salvateur. Angélique était restée encore quelques minutes, le genou gauche plié sur le lit, la jambe droite posée au sol. Un sourire niais éclairait son visage apaisé, pas pressé de quitter l'endroit. La pénombre engendrée par les volets mi-clos, s'accroissait au rythme du soir qui s'approchait. Elle se retira sans bruit presque comme une mère veillant à ses ouailles, fredonnant quelques mots qu'elle n'entendait même pas.

« Lili, comment va ma petite Lolo ?

-C'est bien, demain ce sera parfait. Elle dort déjà. Ce n'est pas grave, un petit coup de fatigue. Elle n'a plus l'habitude d'endurer ces chaleurs-là. Là-dedans, c'était vraiment intenable. Allez les mamans ! Un petit coup d'apéro pour se remettre de cette aventure.

-Oui, ma Lili, je m'en occupe. Peux-tu aller voir un peu les petits ? Ils doivent être un peu perturbés, voir leur maman arriver ainsi.

-Où sont-ils ?

-Dans le salon. »

Vrai que les mômes étaient trop sérieux. Souvent pourtant, l'insouciant caractère des enfants reprend le dessus sur les événements. Mais là, ils étaient bien trop sages, tentant de s'occuper sans le faire vraiment.

« Maman ! Ma maman ! » Le petit courrait vers Angélique, un peu rassuré de sa présence, mais vraiment inquiet.

« Elle fait dodo, mon chéri... elle fait dodo. Allez, allez, nous allons jouer tous les trois. Que voulez-vous faire ?

-Je veux des chatouilles dans le dos.

-Moi aussi Lili. »

La scène était ravissante. Angélique avait un des petits sur chaque cuisse, chacun avait la tête sur le creux de l'épaule, le nez presque enfoui sur un sein. Angélique leur faisait de petits gratouillis dans le dos, sous les tee-shirts un peu relevés.

« Eh bien ! Quel tableau ! Viens voir Hélène ? Viens voir ?

-Cela vaudrait une photo pour montrer à Laurence demain.

-Attends le mien est prêt... et clic-clac dans la boîte. »

La soirée s'étirait un peu. Les lampes tentaient de grignoter du noir des nuits, les enfants étaient maintenant couchés. Les trois femmes papotaient sans bruit, discrètes à leurs entours.

« Et pour demain Lili ?

-J'irai au tribunal seule. Les gros moments sont passés pour Lolo et il y a Philippe. Cela ne devrait pas durer bien longtemps pour nous. Il y a le DRH, le directeur et quelques autres, pas beaucoup mieux que ceux que nous avons déjà vus. »

Les trois femmes rassurées, discutaillaient sous les volutes bleues de la fumée de cigarette qu'Angélique recrachait.

Comme en beaucoup d'endroit, quand la tranquillité d'un instant suit une inquiétude plus ou

moins acérée, le temps s'assoupissait, taisant les sanglots des peines et des mots. Il s'évanouissait comme une caméra s'éloigne de la scène, étouffant les propos, noyant l'image en un halo qui résiste de moins en moins à l'obscurité grandissante.

C'est le temps où les misères perdent leur voix, derrière des volets clos. Même le bleu perfide du bois s'estompe en un gris de la pénombre pour taire cette hypocrite couleur.

Dehors, tout était pareil, la nuit tait les vérités, les sommeils se suffisent à eux-mêmes. Cette espèce de trêve devient une attente sournoise pour l'enfant battu qui repose ses hématomes et ses plaies presque dans une soulageante parenthèse, illusoire et aléatoire.

Il n'est plus important d'écouter ces torpeurs si on ne peut comprendre les rêves... et les cauchemars aussi. Seuls subsistent les souffles raccourcis de ceux qui souffrent et qui ne trouvent plus un semblant de sommeil qui ne réparera pas l'essentiel jusqu'aux aubes assassines, quand déjà il faudra se lever pour des raisons que l'on aura bien souvent beaucoup de mal à expliquer. En chaque endroit de la terre, chacun n'est pas égal à espérer des matins. Et pourtant, un réveil câlin... c'est bien agréable.

Angélique descendait les marches de l'étage, frottant ses yeux pour mieux absorber la lumière, dans un pyjama qu'elle ne mettait jamais. Pourquoi les inconsistances des décisions d'un esprit parfois peu compréhensible, ne peuvent rien justifier ? Elle retroussait les manches trop longues.

« Lili, que fais-tu dans le pyjama de ton grand-père ?

-Je ne sais pas maman, j'avais envie et j'aime bien. J'avais envie de penser à lui.

-Tu n'as pas besoin de cela pour penser à lui, ma puce ? Tu seras toujours imprévisible ma fille !

-Bon, maman, c'est bon ! C'est toi qui m'a fait ainsi il me semble !

-On ne peut vraiment rien te dire !

-Allez ! Allez la mamie d'occasion ! Viens biser ta fille ?

-Mamie d'occasion... j'aurai tout entendu !

Les deux femmes s'entrelaçaient. Angélique serrait sa mère contre elle pour un long bisou plein de reconnaissance sur la joue, une étreinte longue et sincère que seuls les silences de l'endroit se rappelleraient.

« Maman ! Tout le monde dort encore ?

-Non, non, Irène est partie à la boulangerie.

-Et les petits ?

-Je ne les ai pas entendus !

-Je vais voir ! »

Angélique remontait l'escalier avalant les marches comme pour une urgence. Elle entrouvrit la porte de la chambre face à la sienne, sans bruit, avec une délicatesse d'une presque maman. La chambre, baignée à peine d'une esquisse fiévreuse d'un matin frileux, révélait les deux petites têtes blondes, bien éveillées dans une ambiance de cathédrale vide de tout croyant. Le petit avait déjà bondi hors du lit, se jetant dans des bras tendus qui n'en demandaient pas tant. Il était déjà accroché au cou, sa tête tout contre le visage pour biser la joue en se collant bien serré pour ne plus rester seul.

« Maman, ze veux maman, Lili ?

-Oui mon Juju, on va aller la réveiller.

-Aurélien ! Viens, tu ne veux pas me faire de bisous ?

-Je veux maman. »

Il descendait du lit, presque à regret, triste que ce ne soit pas sa mère qui vînt le cueillir. Une presque maman ne remplace pas une maman. Il tendit sa main à Angélique effaçant de l'autre, les grains de sable que le marchand avait oublié le soir précédent. Il se blottit sur la cuisse gauche de Lili, l'agrippant de ces deux bras, bisant le pyjama à défaut de la joue, bien envahie par le petit frère.

« Allez les garçons ! On va réveiller maman ? »

Le trio descendait l'escalier, le petit toujours suspendu à une certitude, le plus grand serrant l'autre main pour ne plus la lâcher.

Laurence était dans la petite chambre du bas, plutôt le bureau d'Angélique qui avait été aménagé pour les circonstances de ce passé violent.

Aurélien lâcha prise et, sans que personne ne puisse dire ou faire quoi que ce soit, bascula la clenche et poussa la porte. La lumière pénétrait violemment l'endroit.

« Viens-là Réré ! Viens voir maman ! »

Le petit aussi cédait prise pour glisser au sol, gesticulant pour qu'Angélique le libère plus vite.

Elle restait sur le pas, l'épaule contre le chambranle. Elle regardait le tableau d'un sourire enchanté, un éclat de ravissement dans le regard, silencieuse à capter ces moments d'une joie du matin qui nimbent une journée qui s'annonce bien meilleure. Les deux garçons n'avaient plus le souvenir des maux de leur mère et Laurence n'en disait rien, même quand un geste réveillait quelques douleurs à peine endormies. Seul un rictus silencieux tordait momentanément les lèvres,

pour ne rien dire. Ces images apaisaient le souffle de Lili. Elle tentait d'imaginer tout ce que sa Lolo pouvait ressentir de l'instant, sans doute une plénitude indescriptible que l'on croque avec une gourmandise d'un égaré du désert. Ces plaisirs semblent être insignifiants pour des gens qui vivent loin des agressions indécrites de ces semblants. C'est un plat d'amour qu'il ne faut pas laisser refroidir, ces choses-là se dégustent sans retenue. Il n'y a pas de régime à suivre, tant, sont déjà anorexiques de ces bons sentiments, simples, forts, puissants et pourtant si spontanés.

Angélique souriait, elle serait restée ainsi des heures durant. Ce bonheur illuminait le visage de sa Lolo, elle embrassait à tour de rôle ces visages de bambins encore naïfs, caressant les chevelures bouclées, surprise d'être là à pouvoir faire ces gestes. Quelque part, elle partageait cet instant sublime où, elle aussi, ressentait comme un plaisir indescriptible.

Elle se souvenait d'une petite conversation qu'elle avait eue avec son papy et qui trouvait ici toute sa vérité quand ils s'étaient un jour dit.

«Ma petite chérie, tu vois, chaque jour qui passe me rapproche un peu plus de la dernière nuit ?

-Tu sais papy ! Pour moi, c'est le contraire. Chaque jour que je vis, m'éloigne de celle-ci.

-C'est bien vrai ma puce, c'est bien vrai et tu as raison de le penser ainsi. Quand on sait d'où tu viens... tu as bien raison»

« Alors, ma chérie ! Tu ne viens pas embrasser ta Lolo ?

-Je peux attendre, je peux... je ne veux pas te priver de ce festin !

-Tu es bien conne, viens me faire un bisou ! »

Angélique ne se fit pas prier pour autant, elle s'approcha doucement, contournant le lit. Elle pencha son visage tout au-dessus de celui de sa Lolo, plantant ses deux bras où elle le pouvait autour de la tête et celle des enfants. Elle descendit doucement ses lèvres, le regard dans celui de sa Lolo. Laurence voyait ce visage descendre vers elle, jusqu'à bientôt ne le plus voir, quand les lèvres humides et pulpeuses de sa Lili joignirent les siennes, pour un baiser d'une tendresse d'un infini bonheur. L'amour se nourrit de peu de choses quand au contact de deux êtres, des fleuves de bien être s'échangent jusqu'aux frissons. La Lili ne se satisfaisait pas de ce si peu, sa gourmandise avérée des bons moments de la vie forcerait la tendresse. Elle plongea goulûment sa langue pour câliner celle de sa compagne, mêlant les salives comme deux sangs inséparables. Laurence n'en demandait pas tant, les regards pourtant cachés se réfugiant sous les paupières. L'instant devait nourrir les deux jeunes femmes de bien d'autres effluves de plaisir qui chamboulent bien d'autres choses que l'esprit, parti ailleurs.

« Allez, allez, à table ! » Les mamies s'impatientaient.

Angélique relevait la tête, les lèvres bien plus qu'humides, comme celles de Laurence d'ailleurs. Les deux filles avaient la prunelle qui scintillait d'une jouissance embryonnaire et d'une délectation que le mutisme des mots exacerbait. Tout pouvait s'écrouler en ces instants, même le toit pouvait tomber, rien ne comptait plus que la volupté et l'extase. Même les ricanements niais des deux garçons, voyant les deux filles s'embrasser, ne les dérangent pas. Ils ne comprenaient pas grand-chose à la situation, surtout le petit. Ils sentaient

bien pour autant que la scène n'était coutumière et avait quelque chose d'inhabituel, voir d'incongru.

Rapidement, sauf pour Laurence, le trio retrouvait les senteurs particulières des petits déjeuners familiaux quand le café dispute ses parfums au chocolat chaud et aux plaisirs du boulanger, pain et viennoiseries.

Irène était déjà dans la chambre à aider sa fille. Les petits trempaient sans aucune délicatesse les tartines beurrées pourtant avec patience et les retiraient dégoulinantes de cacao nourrissant le bois de la table de quelques gouttes avant d'en laisser d'autres sur le bord de chaque commissure.

« Oh ! Maman, elle marche avec quatre jambes ! »

Laurence, à la surprise de chacun, s'approchait de la table avec deux béquilles, un gros progrès, le fauteuil pouvait rester ce matin au rancard.

« Eh bien ma chérie, quelle surprise ! Tu te débrouilles vraiment bien.

-Ah ! Ah ! Surprise ma chérie !

-Et une bonne. »

Angélique retira la chaise près d'elle pour faciliter l'installation de sa belle. Chacun et chacune se restauraient de ces bonnes choses sans autre bruit que celui des petites cuillères qui entrechoquaient les bols pour remuer le sucre qui se morfond et les nuages de lait avec le café et avec le chocolat. L'incident de la veille était déjà un souvenir presque oublié, une grosse frayeur presque inutile, mais compréhensible.

Angélique se régala à regarder ce spectacle de cette famille particulière, où, pour tant de raisons, deux générations n'étaient représentées que par des femmes et la dernière par deux jeunes garçons à

peine éveillés. C'était bizarre de voir deux femmes blessées par la lâcheté des hommes à ne vouloir vivre plus longtemps et deux autres, par le comportement irresponsable d'autres hommes dans une misogynie dépassée. Si ce n'était le bonheur parfait, cela lui ressemblait bien. Une petite larme que l'enchantement retenait au fond des yeux, glissait doucereusement sur une pommette fraîche d'un matin reconnaissant, ce jour s'annonçait au mieux. Ces temps ne peuvent pourtant être éternels. Après avoir longuement bu ces minutes, il fallait se préparer à affronter pour cette dernière journée, au moins pour cette session, les murs froids de cette bâtisse d'où on ne sort que libre ou bien condamné. Elle se leva, bisant silencieusement sa compagne, presque coupable de quitter cette table qui ne rassemblait que du plaisir.

« Puisqu'il faut y retourner !

-C'est le dernier jour ma chérie.

-Pas dit, pas dit. C'est une session préliminaire et à mon avis, il y en a qui redoubleront, notre ami Menvut et sans doute Bochelette.

-Certainement, mais ce ne sera pas pour tout de suite. Il y a beaucoup de chance qu'en attendant, ils fassent tout deux de la préventive dès la sortie du blockhaus.

-Tu as raison ma puce, je vais prendre ma douche. »

Angélique quittait l'assemblée d'un pas plus lourd que celui d'une destinée. Il semblait évident qu'elle regagnait la salle de bains presque à regret. Sans se retourner, elle allait cacher derrière cette porte de douche, tout un désarroi qui assombrissait son regard pourtant d'habitude si limpide.

Elle était seule aujourd'hui, pas très loin de Philippe. Les habitués à ces sessions réservées à l'affaire Liv@, prenaient quelques habitudes, la majorité silencieuse du côté d'Angélique, bien regroupée derrière cette femme à la force trempée dans des aciers inoxydables. De l'autre côté, semblaient se tasser, dans un petit coin, les prévenus, peu nombreux, disparates, presque désordonnés. Même si l'assemblée était plus clairsemée que les jours précédents, les forces, dans la salle, étaient bien dessinées, un bloc compact d'une majorité venant défendre et leur orgueil d'ouvrière et l'honneur d'une amie collègue disparue et les misères de la famille recomposée d'Angélique. De l'autre côté, des chaises vides entre chaque personne, montraient l'absence de véritables soutiens hormis les avocats venus défendre ces égoïstes. Les délégués avaient disparu, ni derrière les ouvrières, ni derrière les trous du cul de cadres qu'ils avaient osé défendre. Il était réconfortant de voir qu'encore du bon côté et malgré un niveau intellectuel sans doute moins élevé et une éducation presque sans diplôme, se trouvaient les vraies valeurs qu'il faut respecter intelligemment.

Comme à leurs habitudes, les pingouins prenaient leur temps pour s'affubler de leur fringue pour ces festivités. Cela permet sans doute de bien comprendre l'oppression des ambiances de ces bâtiments qui, en des temps pas si lointains, condamnaient à des têtes coupées, certains qui ne le méritaient certainement pas. C'était pourtant à un autre âge, mais le poids des mots de ces sentences de ce temps pouvait se ressentir, transpirant des pierres qui dégueulaient d'avoir trop entendu de misère au même endroit.

Enfin la séance pouvait redémarrer après les habitudes préliminaires. Pour commencer, le plat de résistance, le DRH de Liv@ monsieur Toty.

« Monsieur Toty ? A la barre s'il vous plaît. »

L'homme pressé du premier jour approchait plus penaud qu'un gamin qui voudrait avouer une bêtise. Son attitude paraissait presque ridicule, tant son arrogance habituelle semblait réduite à son costume froissé par ces quelques jours coincés en cet endroit. Encore un qui perdait son orgueil et devant les ouvrières de l'usine, cela le remettait au niveau des humains, de petits humains comme vous et moi. On perd vite l'image que l'on veut donner aux autres, tant celle-ci est fragile et pourtant, l'orgueil mal placé de ces gens aurait dû les rendre indestructibles. C'est certainement pour cela que l'ambiance des tribunaux garde, en ces murs, le poids du passé, pour que des gens comme lui sente la guillotine des mots caresser son échine. Cela devrait rendre humble ces Attila, qui n'ont plus ici, que ce qu'ils ont entre les jambes. Si on pouvait voir ces attributs, on s'apercevrait qu'ils n'ont rien de plus que tout autre homme, y compris ceux qui traînent derrière les murs des hôpitaux psychiatriques, comme quoi certaine frontière humaine devrait faire réfléchir.

« Déclinez votre identité, adresse, fonction, etc. ?

-Toty Jean Marc, rue de l'illusion à Drolletville, DRH de l'usine Liv@ de Voillemend

-Alors, monsieur Toty, cette attente de deux jours, a-t-elle mis votre entreprise en difficulté ?

-Non, monsieur le président.

-Vous voyez bien que vous pouviez attendre.

-Sans doute, sans doute.

-Avant de donner la parole à monsieur le procureur, je voudrais que vous répondiez à une question ?

-Bien entendu.

-Voilà, quand vous embauchez quelqu'un, un cadre ou un technicien supérieur, vous avez un mot à dire sur la qualité de ces gens. C'est bien vous qui analysez les dossiers de candidature ! Pouvez-vous nous expliquer s'il vous plaît ?

-Monsieur le président, il ne faut pas croire que c'est un métier facile que le mien, nous faisons beaucoup d'heures pour faire fonctionner cette entreprise.

-Rassurez-moi Monsieur Toty, vous êtes bien cadre et rassurez-moi encore, vous avez un salaire conséquent n'est-ce pas ?

-Oui, je n'ai pas trop à me plaindre !

-Eh bien monsieur Toty, si ce métier est trop difficile pour vous, vous pouvez changer et faire autre chose. Mais peut-être que vous ne trouveriez pas un salaire aussi confortable. Je vous remercie de ne plus vous plaindre, vous avez un revenu en conséquence pour assumer.

-Bien entendu, mais quand on voit l'état déplorable de cette entreprise, tout de même, il y a bien des personnes qui ne font pas l'unanimité quant au service rendu et ceci même dans l'encadrement.

-Je vous ai demandé d'arrêter vos jérémiades ! Vous avez sans doute comme bien d'autres votre part dans la situation de votre entreprise et si ce n'est pas vous, votre prédécesseur sans doute, vous êtes tous pareil, moulés dans les mêmes prétendues grandes écoles.

-Mais il y a ce plan de licenciement !

-Vous êtes payés pour cela, pour les bons et les mauvais côtés de votre profession, c'est votre problème, je vous l'ai déjà dit. Cela suffit ! Répondez à ma question sans vous égarer ?

-Pour les embauches, je n'étais pas là à l'époque et je ne suis pour rien dans l'état de cette boîte. Pour le reste c'est bien de la faute de nos clients qui nous trouvent trop cher, puis ces problèmes récurrents de qualité.

-C'est bien incroyable d'entendre cela, vous êtes tous pareils dans cette société, il n'y a rien de votre faute, ce sont toujours les autres et quand on questionne ces autres, c'est encore la faute d'autres. En fait c'est de la faute de personne, on se demande pourquoi payer des cadres, votre société pourrait faire de grosses économies ! A ce que je vous entends, depuis quatre ans que vous êtes ici, vous n'avez pas participé à aucune embauche dans l'encadrement ?

-Mais si, mais si peu !

-Monsieur Bochelette a bien été choisi par vous ?

-Ben... je ne suis pas le seul à l'avoir choisi. Monsieur Menvut m'en avait dit beaucoup de bien et c'était pour son service, il était bien mieux placé que moi pour reconnaître la qualité des personnes qui doivent travailler avec lui.

-Nous comprenons mieux la situation de cette usine, nous avons pu juger des qualités de monsieur Menvut, cela en dit long sur la qualité des décisionnaires de votre usine !

-Vous ne pouvez pas me mettre tout sur le dos. Monsieur Menvut est là depuis bien longtemps.

-Cela n'excuse rien. Alors, comment s'est passée l'embauche de monsieur Bochelette ?

-Comme à l'habitude, le service a émis son besoin et a budgété le poste. Ensuite, mon assistante a fait passer une annonce dans les médias spécialisés. Aux réponses, nous avons fait un pré-choix suivant les standards de Liv@ et soumis le reste des candidatures à monsieur Menvut. Il a ensuite convoqué les candidats et en a choisi un, ce n'est pas plus compliqué.

-Vous n'avez même pas rencontré ce monsieur ?

-Cela ne sert à rien, le premier sur la liste des disponibles était le meilleur et il a plu à monsieur Menvut !

-Available ! Vous pouvez expliquer ?

-Disponible sur le marché.

-Vous ne pouviez pas le dire ainsi ! Je comprends très bien l'anglais monsieur Toty, mais toutes ces personnes ici non, à moins que vous ayez offert des formations pour cette langue à toutes vos ouvrières. N'oubliez pas que l'utilisation de cet anglicisme n'est pas une preuve d'intelligence.

-Je suis désolé.

-Alors, c'est comme cela que se passe les embauches ! Un bout de papier certainement rempli de mensonges et ce monsieur pouvait exercer son incompetence, bien, bien... nous comprenons mieux. Bon, monsieur, êtes-vous prêt à entendre monsieur le procureur ? »

Il faisait encore à peu près bonne mine. Il avait la tête d'un bon vivant, presque souriant, un peu grassouillet. Il ne donnait pas l'image d'un homme dynamique et sérieux, plutôt le genre fonctionnaire qui aurait raté des études d'une grande école et qui ne raterait en rien une pause café.

« Monsieur Toty ? Vous avez l'air bien tranquille ! Un baptiste sans émoi ?

-Oui monsieur le procureur, je n'ai rien à me reprocher sur cette affaire.

-Monsieur Toty ! Vous n'avez jamais rien à vous reprocher, n'est-ce pas ? Mesdames et messieurs, qui peut dire qu'il n'a rien à se reprocher, qui ? Qui peut dire que son comportement est parfait ? Qui peut dire qu'il est habité de l'excellence qui ne se définit même pas ? Même moi, monsieur Toty, regardez-moi, regardez-moi bien ! Je me pose la question chaque soir. Qu'est-ce que j'ai bien fait et mal fait aujourd'hui ? Vous vous doutez bien que si je fais mal mon travail, nous pourrions voir des criminels continuer à sévir, à violer nos femmes et enlever nos enfants, à voler nos belles voitures, nos maisons, notre argent dans les banques. Vous comprenez que le soir, ma conscience ne peut pas être tranquille. J'ai déjà sans doute fait des erreurs que j'espère mineures. Dans notre métier, nous avons la vie, le destin de certaines personnes entre nos mains, au bout d'un travail bien fait...ou bâclé. Monsieur Toty, vous êtes le DRH, directeur des ressources humaines, j'espère que vous êtes conscient que le H vous responsabilise sur les femmes et les hommes de votre entreprise, de vos cadres jusqu'au balayeur. J'espère que vous êtes conscient que l'embauche d'un seul cadre peut avoir des conséquences très importantes sur le devenir de votre usine. Vous voyez monsieur Toty, j'ai dit j'espère, mais je suis certain que c'est le dernier de vos soucis. Comme bien d'autres, vous faites des heures et cela suffit pour vous faire croire que vous êtes quelqu'un et que vous assumez correctement votre charge. Eh bien monsieur Toty, non, même si ce n'est pas vous qui avez choisi monsieur Menvut c'est bien vous qui avez embauché monsieur Drollet. Vous avez failli à votre

tâche, ce monsieur a trop vite montré ses limites professionnelles, à tel point que même les clients souhaitaient ne plus le recevoir et cela faisait jaser en haut lieu. Monsieur Toty, vous avez failli à votre tâche et contribué ainsi à cette situation dramatique. Vous avez failli à vos tâches de relations humaines. Vous vous souvenez monsieur Toty que dans directeur des relations humaines, il n'y a pas que directeur pour les salaires et les avantages, il y a aussi relations humaines ? Madame Ludivine Mercier n'a pas beaucoup profité de votre humanité et je pense que pour bien d'autres ce doit être la même chose, surtout dans les ateliers. Monsieur Toty vous n'aimez pas l'odeur des transpirations des ouvrières. N'oubliez surtout pas que ce sont ces gens qui vous font vivre. Votre valeur ajoutée me paraît bien dérisoire et discutable. Vous connaissiez madame Mercier, vous connaissiez les problèmes dans lesquels, elle se trouvait. Vous n'avez rien fait. Ah si ! J'oubliais, vous l'avez sermonnée, incendiée après l'avoir fait poireauter plus d'une demi-heure pour qu'elle perde une heure de salaire parce qu'elle avait une fois, un petit quart d'heure de retard. Je ne savais pas que vous maniez si bien la muleta et le pic des mises à mort. Monsieur Toty, vous avez participé à la déchéance de cette pauvre femme, certainement dans une moindre importance que pour bien d'autres. Vous savez, monsieur Toty, que ce n'est pas toute l'eau qu'il y a dans un vase qui le fait déborder, mais la goutte de trop. J'espère monsieur Toty que vous n'êtes pas cette goutte de trop, la dernière, celle qui fait "ploque" dans le silence d'une agonie. Monsieur Toty, si votre métier ne vous plaît plus, ou si vous n'êtes pas capable d'assumer les relations humaines, il faut partir faire

autre chose. Il n'y a pas que le salaire qu'il faut aller chercher le matin ! Voilà monsieur Toty, je ne saurais vous conseiller de repenser votre avenir professionnel. Monsieur le président, je n'ai plus rien à dire.

-A vous monsieur le défendeur.

-Merci monsieur le président. Mesdames et messieurs, monsieur le procureur n'a sans doute jamais été vivre dans une entreprise, ne serait-ce qu'une journée. Il saurait dans ce cas que la vie de mon client ne se résume pas qu'à ce réquisitoire. Les choses ne sont pas si simples à solutionner et les charges de travail ne permettent surtout pas de régler chaque petit problème personnel de ces quatre cents employés. Il faut être conscient de ces vraies charges de travail qui ne sont sans doute pas assez humaines. Ce malheureux cas de madame Mercier, ne peut pas être imputable à cet homme qui ne la connaissait que si peu. Aucune preuve ne permet d'étayer un quelconque scénario qui pourrait expliquer la situation de l'entreprise et celle de madame Mercier. Mon client n'est en rien en ces affaires. Il a si peu embauché, qu'il ne peut pas connaître les rouages structurels. Non, vous ne pouvez rien reprocher à mon client ou si peu. Dans le réquisitoire de monsieur le procureur, il n'y a pratiquement rien, l'embauche peut-être un peu hasardeuse d'un employé qui se serait égaré sous une charge conséquente de travail. Certain que ce qui s'est passé pour madame Mercier est bien grave, mais quoi reprocher à mon client. Ces gens vivent dans une usine et dans une usine de quatre cents personnes, vous ne pouvez pas maîtriser grand-chose. La diversité des caractères et des personnes, fait que les rancunes et les histoires peuvent trouver terreau fertile à croître

démessurément. C'est sans doute la cause principale de ce mauvais cauchemar, mais mon client n'y est vraiment pour rien, monsieur le président, je demande une relaxe complète et que tout s'arrête ici à cette audience préliminaire.

-Merci monsieur le défendeur, vous avez quelque chose à rajouter madame la journaliste ?

-Oui monsieur le président. J'ai beaucoup de mal à entendre et comprendre ce que dit monsieur le défendeur. Il est vraiment inadmissible que des gens acceptent un travail pour un bon salaire et les avantages sans assumer la réalité humaine. De deux choses l'une, ou l'on accepte ces situations et ces emplois dans ces conditions et on accepte dans ce cas d'être jugé d'incapable ou alors on se rebelle aussi en quittant ses œillères. Dans ce cas on recherche un autre emploi, qui sied mieux à l'intégrité de l'être. Tout ce que nous avons entendu sur ces responsables irresponsables me donne envie de vomir. Ces gens sont inaptes à l'éthique humaine et seraient mieux à garder les moutons sur les plateaux du Larzac ou d'ailleurs, que de sacrifier des ouvrières au nom de leur incompetence. Ils sont bien coupables des ruines qu'ils érigent et aussi des maux des enfants de Ludine et ceux de Laurence. J'ai mal aux tripes de voir ce monsieur que je ne connais pourtant pas, ignorer ceux qui souffrent de ses insuffisances. La conscience n'est plus que d'argent quand elle devrait être d'or, de celui des cœurs qui souffrent encore. J'en ai vraiment marre de voir ces carences qui s'étalent là et je n'ose imaginer toutes celles qui existent encore dehors, dans d'autres entreprises pas plus aguichantes que celle-ci. Monsieur le président, j'ai envie de vomir l'indécence de ces cadres à tenter de défendre l'indéfendable. Nous manquons d'ouvriers

sur nos chantiers, quelquefois je rêve qu'un tribunal condamne ces monstres à creuser la tombe de leurs désillusions, au fond d'un cimetière, loin du respect de la famille ouvrière. Je ne suis politiquement ni d'un côté et encore moins de l'autre, mais surtout je ne suis pas du bord de ceux qui ne respectent pas l'intégrité humaine. Monsieur Toty, vous me faites pitié, bien plus que l'indigent qui quête au carrefour des amnésies. Quand vous serez avec eux, je crois que comme vous, je ne trouverai le moindre euro pour consoler ma conscience. Votre cravate et votre costume fripé, ne vous rendent pas plus intelligent que ceux qui salissent leur bleu de travail pour justifier votre emploi.

-Cela suffit madame Lelièvre ! Cela suffit ! Vous pensez que vos propos ne sont pas condamnables, eux ?

-J'attends que l'on m'accuse, j'attends que l'on me juge et me condamne s'il le faut pour ces propos, je veux être certaine que tout ce que je dis est bien faux. Ce qui est assuré, c'est que je ne suis pas la cause des maux de toutes ces personnes qui sont devant vous. En attendant monsieur le président, je vous laisserai méditer cette phrase de mon grand-père : "*Qui aime les gens mérite d'exister*".

-Madame Lelièvre, qui vous permet ? Vous insultez la cour ! Et notre intégrité !

-Mademoiselle ! S'il vous plaît, monsieur le président ?

-Mais vous êtes incroyable vous ! Vous n'avez pas l'exclusivité d'aimer. Retournez à votre place, je ne puis plus en endurer davantage. »

Angélique avait une grimace coincée sur son visage, elle pensait avoir poussé le bouchon un peu

loin, mais ces cadres nantis d'un mandat qu'ils n'assumaient qu'à demi la rebutait. Le président chuchotait avec ses assesseurs, dérangé. Angélique parlait vrai, mais pas avec le phrasé autorisé dans les prétoires. Ces personnes n'acceptent pas que l'on déroge à leurs règles.

Trois coups violents tombaient encore sur le bois affaibli, pour disloquer quelques minutes, l'allant de cette dame dérange les poussières antédiluviennes.

« Suspension de séance ! Mademoiselle Lelièvre ? Je voudrais vous entendre avec votre avocat que je trouve bien silencieux. Je me demande pourquoi avoir un avocat ! Allez dans mon bureau ! »

La petite clique se dirigeait sur le côté du tribunal, pendant que la salle se vidait de nouveau. La Lili perdait de sa fierté, consciente d'avoir sans doute dépassé le convenable. Raide, sans son point sur le i, un peu triste aussi de libérer quelque part des propos qu'elle aurait voulu bien plus contenus. Cela la dérangeait vraiment, elle n'aimait pas être la vindicte de qui que ce soit. Sans doute se voulait-elle presque parfaite, non, plutôt presque comme elle voudrait être, à ne pas être critiquable et encore moins critiquée. Elle aimait ce qui était propre autant dans l'esprit que dans le comportement. Et là d'affronter ce qui lui paraissait vil, lui faisait mal. Dans son esprit, la force ne justifie pas l'arrogance, quand elle ne se mérite pas. Tout aurait dû être responsable et elle ne voyait que des comportements acides, partisans, hors de l'esprit et bien plus près de l'intérêt personnel, que ceux-ci soient dirigeants ou syndicalistes et bien d'autres sans doute.

« Alors, mademoiselle Lelièvre, pourquoi ces propos si virulents ?

-Ma cliente n'est pas plus virulente que sont ces comportements de ces gens qui se prennent pour ce qui ne sont pas. La virulence n'est pas que dans les mots, monsieur le président, il y a ici des cris qui ne s'entendent pas.

-On vous entend enfin maître, mais vous n'allez pas vous y mettre aussi !

-Ma cliente défend des personnes qui ne peuvent pas se défendre. Il n'aurait peut-être pas fallu grand-chose pour que madame Ludine Mercier soit encore vivante aujourd'hui. Je suis convaincu que le comportement de chacun est bien plus la cause que ce crash amoureux et aussi de ces conséquences personnelles.

-J'en conviens, mais le propos n'est pas là. Mademoiselle Lelièvre exagère, son vocabulaire peut être si blessant. Ces gens prévenus sont aussi des êtres humains et même si leur comportement est condamnable, ce ne sont pas des criminels de la rue.

-Alors, monsieur le président ! Pourquoi les cols blancs devraient-ils être plus respectés que ceux qui se salissent les mains ? Une entreprise n'est rien sans tout ce monde et chacun se doit de respecter l'autre. Permettez-moi d'ajouter que ceux qui sont de la rue comme vous le dites, ne l'ont peut-être pas demandé et il mérite aussi un certain respect de votre part.

-Cela suffit, je ne pense pas avoir été outrancière, si vous le pensez, monsieur le président, vous en avez bien le droit. Pour moi ce qui compte c'est ce que je pense, oui je pense que je ne me suis pas assez contrôlée et j'en suis désolée, mais je ne

regrette rien. Il ne reste plus beaucoup de personnes à entendre dans cette audience préliminaire, je vous garantis un peu plus de mesure, mais ne me demandez pas de me taire, je ne le pourrais pas.

-Eh bien voilà, de meilleures résolutions, je vous en suis reconnaissant. Sachez madame, que j'ai un profond respect pour vos engagements, cette bravoure est digne de vous, moins d'éclats dans vos mots les porteront plus haut encore. Nous reprendrons dans un quart d'heure, le temps d'aller salir un peu plus mes poumons »

Angélique n'attendait rien d'autre que de rompre cette discussion. Elle savait bien que la force de ses mots dépassait sa raison. Elle savait bien aussi que l'inconsistance de certaines personnes lui irritait sérieusement le discours.

Elle quitta l'endroit laissant Philippe échanger sans doute quelques amabilités avec le président. Elle détestait ces discussions qui, pour elle, ne servaient à rien, qu'à perdre du temps pour faire plaisir à chacun. Ce monde de la communication n'est plus de communication quand il n'est plus que de communication. Elle s'était adossée sur une des colonnes qui soutiennent cette façade napoléonienne de ce lieu de justice, suffisamment isolée pour être enfin seule avec ses pensées et reprendre ainsi le contrôle de sa raison.

« Ah ma Lolo ! Pourquoi n'es-tu pas là, tu me tirerais sur la manche »

Elle grillait une cigarette plus vite que jamais, sans vraiment sans rendre compte.

« Heureusement que vous êtes ici mademoiselle Angélique ! Heureusement qu'il y a des gens comme vous pour leur botter les fesses.

-Merci, mais je crois que je tire un peu trop sur la ficelle.

-Peut-être, peut-être, mais ils sont si imbus et si arrogants que cela fait du bien de les voir comme des gens normaux qui se prennent une fessée.

-Et les petits, où sont-ils aujourd'hui ?

-Chez ma mère, même à notre âge, on a encore besoin de ses parents

-On a toujours besoin des autres. Qu'ils soient ascendants ou descendants quand on vit pour longtemps. Comment vont-ils ?

-Ils sont si jeunes qu'ils ne comprennent pas vraiment ce qui se passe. Je suis bien entouré, ma famille, Mireille et son mari font beaucoup pour m'aider et s'occuper d'eux. Ils sont sans doute trop gâtés en ce moment, mais il faut faire ainsi, nous n'avons pas le choix.

-Il faut y retourner Jacques. Je passerai vous voir avec Lolo d'ici quelques jours. Il faut d'abord terminer cette épreuve.

-Je vous accompagne ?

-Bien sûr, bien sûr »

Angélique et le mari de Ludine retournait à leur place. La séance n'avait pas repris. Philippe s'approcha d'elle pour lui glisser quelques mots.

« Ne t'inquiète pas Angélique, ils n'ont pas grand-chose à te reprocher et il ne reste plus que deux personnes à entendre. Nous verrons bien, je prendrai plus souvent la parole si tu le veux »

Il lui passa une main rassurante dans les cheveux. Cela voulait tout dire. Elle sentait bien ce réconfort et elle retrouverait le ton d'un calme normal.

Elle restait debout ensuite. Tout ressemblait, en elle, à un animal assagi, mais toujours prêt à bondir. Le visage blême, les cheveux plus tirés encore en arrière durcissaient l'allure, mais elle gardait cette prestance qui ne trompe pas la valeur humaine de la personne et qui tue toute arrogance. Elle regardait, sans presque les voir, les corbeaux reprendre leur place. L'ouïe était en berne, l'attention, toute occupée par les pensées qui mobilisaient une grande partie des sens. Le son du marteau semblait si loin et si sourd. Il lui paraissait presque qu'elle n'était plus là. C'était tout juste si elle entendait la présentation du prévenu suivant. Elle se reprit un peu, ne voulant tout de même rien rater de la suite. Elle avait un article à écrire comme à chaque jour. Puis le procès n'était pas terminé, discrètement, elle se rassit et mit en route son enregistreur.

« Monsieur Toty, pouvez-vous revenir à la barre, nous n'avons pas fini avec vous ? »

Il était dans un état le pauvre bonhomme ! À croire que toutes les misères de la terre lui étaient tombées dessus. Heureusement que la barre le soutenait, il serait sans doute dix pieds sous terre, enseveli avant d'être défunt.

« Monsieur Toty, j'ai un rapport ici qui nous fait part de ce que les gendarmes ont trouvé dans les ordinateurs de votre société, c'est très intéressant...

-Monsieur le président, mon client ne peut être responsable de ce qui a été trouvé sur ces machines !

-Maître, c'est Monsieur Toty qui est responsable du personnel et c'est lui en cas d'utilisation abusive du matériel qui engagerait des actions répressives envers ces utilisateurs. Il est donc en droit d'être

informé en premier lieu, de ce qui a été trouvé. Merci Maître. Monsieur Toty, nous avons trouvé nombres d'informations intéressantes. Auriez-vous une idée du temps que passent vos bons petits cadres sur internet ?

-Cela ne doit pas bien être important, vu la charge de travail qu'ils ont.

-Eh bien ! Détrompez-vous, c'est environ trente pour cent de leur temps.

-Vous êtes certain ? Pour certains c'est peut-être normal, dans leur fonction, ils ont besoin d'informations que l'on ne trouve que sur internet et puis il ne faut pas oublier que le réseau interne est géré par internet maintenant.

-Ne vous inquiétez pas à ce sujet, les gendarmes ont des spécialistes de l'informatique qui savent faire la part des choses. Ils savent traiter les connexions utiles et raisonnables, ainsi que celles qui sont absolument personnelles. Comment pouvez-vous expliquer que monsieur X passe environ deux heures par jour sur un site de rencontre, que monsieur Y utilise sa boîte mail personnelle environ trois heures par jour ? Et les plus croustillantes seront dans le dossier que nous remettrons à votre société, au siège de votre société. Ils seront sans doute très intéressés... que vous donniez l'exemple. N'est-ce pas monsieur Toty ? Vos réservations de vacances et vos week-ends sont bien établis de votre bureau et encore ce n'est pas tout.

-Mais c'est en dehors des heures de travail !

-Vous dites que vous faites beaucoup d'heures ! Mais c'est pour vous personnellement. En fait vous faites voir que vous êtes là, mais ce ne sont pas de vraies heures de travail, un écran de fumée

monsieur Toty, comme pour bien d'autres personnes. C'est le bon exemple ! Cela montre bien la motivation de vos cadres monsieur Toty. Ceci pendant que le personnel d'atelier s'échine à tenter d'atteindre des objectifs, que vous ne seriez pas capables d'atteindre. Monsieur Toty, nous avons aussi trouvé quelques messages concernant Madame Ludine Mercier dont certains sur votre ordinateur. Rien de bien grave en ce qui concerne le harcèlement, il y a des choses qui ne s'écrivent pas, par contre, il y a quelques informations sur comment vous comptiez la renvoyer et là, monsieur Toty, il faudra vous expliquer dans une audience spécialement dédiée à votre personne.

-Comment cela monsieur le président ? Pourquoi mon client serait-il concerné par un procès à son encontre ?

-Maître, vous avez le dossier de Monsieur Toty et vous ne trouvez rien à redire ? C'est très étonnant, nous avons décidé de le convoquer pour une séance personnelle, ainsi dit. Avez-vous quelque chose à rajouter.

-Puis-je en parler avec vous en aparté ?

-Maître, il fallait voir ceci avant. Maintenant nous nous reverrons d'ici quelques mois.

De nouveau le silence plombait le lieu, encore une fois, l'impunité dont se targue l'indécence des privilèges, se parait des couleurs du sang des ouvrières. Le président ne souhaitait pas laisser l'atmosphère se liquéfier et souhaitait entendre rapidement la personne suivante.

« Monsieur Vil Grain, directeur de l'entreprise Liv@ à Voillemend, monsieur le président. »

Ce monsieur avait bien l'allure de ce qu'il voulait présenter. Je suis directeur, je m'habille en directeur, costume sans un pli, chemise blanche au

sigle Liv@, cravate au nœud parfait, bien centrée sur les boutons. En plus des stock-options de son groupe, ce monsieur avait sans doute des actions dans une blanchisserie. On ne peut pas porter deux jours de suite ce type de vêtement sans qu'il ne prenne un pli. Et là de mauvais plis, il n'y en avait pas.

« Monsieur Vil Grain, dites-moi, vous êtes nouveau dans la société ?

-Oui monsieur le président.

-Combien d'avocats, rien que pour vous ?

-Un seul, monsieur le président, les deux autres sont pour la société. Il me semble que je ne suis pas là pour la représenter ? Je me demande bien d'ailleurs pourquoi ma présence ici, vu mon ancienneté dans cette usine !

-Il est clair que votre prédécesseur a présenté une excuse pour sa non-présence. Il est muté en Chine, comme par hasard, presque au lendemain de cette affaire. Il n'échappera pas pour autant à un jugement s'il s'avère nécessaire. Quant à vous, pourquoi cette inquiétude, vrai qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, mais pourquoi prendre un avocat si vous n'avez rien à vous reprocher ?

-Monsieur le président, maître Avide, défenseur de Liv@. Le prédécesseur de ce monsieur ne s'est pas soustrait à la justice. S'il est en Chine, c'est dans le cadre d'une promotion, bien méritée. Nous avons créé une antenne asiatique pour les marchés locaux.

-Que pour les marchés locaux, maître ? »
Philippe prenait la parole.

« Je voudrais bien être certain que ce n'est pas pour mieux organiser les délocalisations. Sur place, c'est encore bien plus facile. Quelque part cela

expliquerait une partie des licenciements d'ici, n'est-ce pas ?

-Non, non. Je peux vous garantir que moult de nos clients européens construisent des usines là-bas et nous devons les suivre au risque de les perdre. Nos concurrents asiatiques ont les dents bien longues...

-C'est bien ce que je vous disais, pour fabriquer des produits moins chers !

-Monsieur Vil Grain, quelle est votre mission pour cette entreprise et comment allez-vous gérer cette affaire ?

-Je ne suis ici que depuis un mois. Cette malheureuse affaire tombe vraiment mal, à un moment où il nous faut absolument regagner des contrats. Ma première mission est de ramener un peu de sérénité et la deuxième est de prendre quelques projets pour tenter de sauver cette usine. »

Un silence tut les propos de monsieur le directeur, un des avocats reprit.

« C'est un problème d'organisation de l'entreprise, ce n'est pas bien important.

-D'organisation dites-vous ? Vous êtes certain qu'en changeant d'organisation avec les mêmes personnes, vos soucis seraient réglés.

-Oui et alors ! On ne peut pas virer tout le monde, tout de même

-Vous ne pensez pas que les valeurs humaines sont plus importantes que les réorganisations !

-Nous allons faire avec nos moyens, monsieur le président.

-Ces licenciements, c'est pourquoi alors ?

-La conjoncture, monsieur le président, la conjoncture !

-N'est-ce pas plutôt, les marchés que vous avez perdus ?

-Qui vous a dit cela ? Nos concurrents sont plus agressifs et ils délocalisent !

-Pas forcément si loin, et bien moins loin qu'aux pays du soleil levant !

-C'est vous qui le dites, mais ce n'est pas le propos !

-Vous oubliez Madame Ludine Mercier. Son suicide dans l'entreprise n'est pas anecdotique. Sa situation personnelle dans l'entreprise, celle de cette usine ont certainement plus que contribué à ce geste désespéré.

-Rien ne le prouve ! Nous n'accepterons pas que Liv@ porte la responsabilité de cette situation personnelle.

-Monsieur Vil Grain, nous avons entendu quelques personnes de votre entreprise. Nous avons bien compris le climat délétère qui y règne. Ce n'est peut-être pas un cas unique, mais nous avons bien l'impression que le manque avéré de motivation professionnelle d'un encadrement quelque peu mal choisi, enfin pas adapté pour rester poli, est la cause principale de cette situation.

-Monsieur le président, c'est bien exagéré. Toutes les unités de Liv@ ont le même type d'organisation et pour certaines cela fonctionne très bien.

-Monsieur, ce n'est pas de l'organisation dont nous doutons, mais de la qualité des personnes qui occupent les postes principaux, nous pouvons le constater malheureusement. Pour madame Mercier, c'est très différent, monsieur le procureur a certainement quelque chose à nous dire.

-Oui monsieur le président, oui. Mesdemoiselles, mesdames et messieurs, enfin, nous avons les plus hauts responsables de cette entreprise. J'aimerais qu'ils nous expliquent pourquoi cette situation et si possible sans langue de bois et aussi pourquoi cette jeune femme a choisi de mettre fin à ses jours dans cet atelier. J'aimerais qu'ils nous expliquent pourquoi un acharnement presque collectif à défaut d'organisé envers madame Mercier. Certain que le précédent directeur était bien informé de ce cas et rien n'a été fait pour éviter ce drame. Je pense que cette promotion déguisée est un camouflet de justice. Je ne suis pas bien sûr qu'avec vous monsieur Vil Grain, les choses auraient été bien différentes. La situation de cette entreprise n'est peut-être pas un cas isolé, mais sans doute bien amplifiée par l'incompétence de certains décideurs. Les délégués syndicaux ont bien aussi, quelque part, leur responsabilité, tout était réuni pour qu'une corde soit attachée au-dessus d'une machine. Comment expliquer que madame Mercier ait pu préparer son geste un dimanche soir alors que l'usine est soi-disant gardée, le portail fermé, verrouillé même ? Il y a vraiment des lacunes d'organisation, des faiblesses professionnelles. Nous avons bien entendu quelques anciens qui nous ont éclairé du pourquoi rien ne fonctionnait et pourquoi tous ces contrats perdus. Monsieur le président, nous demandons une condamnation pour l'exemple, pour l'entreprise et pour cette usine, une très forte compensation financière pour aider la famille de madame Ludine Mercier. Pour l'éducation de ses enfants, une somme de cent cinquante mille euros nous semble presque un minimum. Merci monsieur le président.

-Messieurs les avocats de la défense !

-Maître Lee Néer monsieur le président, défenseur de la société Liv@. Mesdames et messieurs, monsieur le président, monsieur le procureur a de nouveau la dent bien affûtée envers cette société. Depuis le début de cette séance il s'évertue à casser du Liv@. Il ne faut pas oublier que ces personnes, ces cadres, ce sont eux qui ont fait cette société, hier si prospère. Si aujourd'hui, cela va moins bien, c'est un problème de conjoncture, seulement un problème de conjoncture. Vous verrez dès que le marché reprendra, cette usine réembauchera. Pour madame Mercier, il n'y a rien qui prouve que cette désastreuse fin soit la faute de cette société. Certainement que quelques personnes n'ont peut-être pas été suffisamment attentionnées, mais franchement demander une somme pareille dans cette mauvaise passe, c'est vraiment une volonté d'achever l'état financier et de provoquer d'autres licenciements supplémentaires. Il ne faut pas oublier toutes ces personnes qui restent encore ici et espèrent des jours bien meilleurs et retrouver comme, il y a quelques mois, une santé plus cohérente quand la situation du business sera arrangée. Non, Liv@ ne peut accepter la demande de Monsieur le procureur. Liv@ ne veut pourtant pas laisser cette famille sans aide. Elle considère madame Mercier, comme les autres licenciés et ainsi, sa famille touchera la même indemnité que tout autre ayant droit. Ce geste est exceptionnel, normalement, vous le savez bien, le décès de madame Mercier ne donnait droit à aucun recours. Voilà monsieur le président, mesdames et messieurs, vous voyez bien que cette compagnie prend en compte le sort de ses employés.

-C'est tout ! Monsieur le défendeur ?

-Pour l'instant, oui, monsieur le président.

-Monsieur l'avocat de la partie civile, vous pouvez prendre la parole.

-Monsieur le président, je voudrais dire quelque chose avant notre avocat !

-Encore vous madame Lelièvre ! Attention à vos propos. Vous avez cinq minutes, ensuite ce sera à votre avocat.

-Merci monsieur le président. Mesdames et messieurs, un avocat n'a pas d'âme. Il est rémunéré pour défendre un client. S'il travaille dans un grand cabinet, il sera très bien rémunéré. Bien entendu que la société Liv@ a les moyens de s'offrir les meilleurs avocats, vous voyez bien, ils sont trois. Bien entendu, nous ne saurons pas l'ampleur de ces émoluments. Ce qui prouve bien que cette société a bien les moyens de trouver des fonds quand elle le veut. Je ne vois pas pourquoi, cet argent dépensé ne peut être attribué à la famille de madame Mercier., voir aussi pour ces autres qui seront licenciés. N'oubliez pas non plus les nombreux millions d'euros touchés par certains hauts directeurs pour être remerciés. Comment pouvez-vous faire comprendre à ces futurs licenciés, qu'ils n'auront le droit qu'au minimum et ce minimum est bien loin de ressembler à ces revenus de ces directeurs. Je vous demande donc de maintenir cette demande de cent cinquante mille euros, somme qui ne me semble vraiment pas abusive. Il serait bien qu'en plus de cette contribution, toutes les personnes que nous avons entendues reconnaissent leur contribution à la déchéance morale de madame Ludine Mercier. Quant à la situation actuelle de l'entreprise, maître Lee Néer n'a pas dû entendre tout ce qui s'est dit dans ce tribunal. Il est en fait

bien établi que certains de ces cadres ont bien participé au coulage de l'usine. Il est vrai aussi que certains d'eux avaient bien participé à la croissance de l'entreprise dans le passé, mais notez bien que ceux-ci ne sont plus en activité. Ils ont bien été remplacés par ces personnes qui paraissent plus qu'ils ne sont. Monsieur Lee Néer devrait se renseigner dans le détail, sur l'historique de ce lieu, il comprendrait bien les causes de ses maux. Vrai aussi que la conjoncture ne favorise pas l'emploi, mais elle ne peut pas être la seule excuse et de loin. Voilà monsieur le président, merci.

-Vous voyez bien madame Le Lièvre, il ne sert à rien de s'énervé. A vous monsieur l'avocat de la partie civile.

-Merci monsieur le président. Ma cliente, a bien résumé la situation. J'ajouterai seulement quelques compléments. Mesdames et messieurs, je suis l'avocat de la partie civile, seul pour défendre la famille Mercier, le collectif contre les licenciements et aussi madame Lelièvre et madame Guilbert. De l'autre côté, nous avons déjà vu sept avocats. Regardez bien Mademoiselle Lelièvre, elle n'est pas avocate, elle est pourtant motivée pour une plus grande justice des hommes. Je peux vous garantir qu'elle est honnête et objective et tout cela gratuitement. C'est vous dire sa raison à essayer de comprendre les causes de ce coulage et celles du geste désespéré de madame Ludine Mercier. Tout ce qu'elle vous dit ici, est bien fondé sur des faits avérés et prouvés, sur des dépositions qu'elle a cherchées sur le terrain auprès de tous ceux qui vivaient ce qui se passait.

-Merci monsieur l'avocat. Il est un peu tôt pour un réquisitoire, n'oubliez pas que c'est une séance préliminaire qui nous permettra d'établir les

charges pour les différentes personnes inculpées dans cette affaire. Nous allons passer au dernier appelé, monsieur Désert. Monsieur Désert, à la barre s'il vous plait. Veuillez confirmer vos noms, prénom et votre fonction. »

Un homme d'une trentaine d'années, habillé simplement, la chevelure plus discrète sur le dessus de la tête que sur les oreilles et bien courte, une coupe presque militaire. Un visage pâle, mal rasé, montrait une expression égarée.

« Désert Eric, responsable de production, d'une unité de production chez Liv@. Je suis licencié depuis ce matin. »

La voix était tremblante, une certaine appréhension se devinait, il était loin de ressembler à ce que les filles de l'usine décrivaient, très loin même. Angélique s'attendait à voir un homme bien plus fier, certain de ses méthodes de management et de ses droits qu'il s'était sans doute lui-même attribué. Elle restait assise, sage et sans doute déjà fatiguée de ces batailles avec ces personnes de mauvaise foi, loin, très loin des vraies vérités de la vie.

« Monsieur Désert, vous étiez le responsable de madame Mercier, n'est-ce pas ?

-Oui

-Pouvez-vous nous expliquer ce que vous pensiez de cette dame ?

-Madame Mercier était ingérable. Quand elle était déléguée, je ne pouvais même plus compter sur elle. Après ce n'était pas beaucoup mieux, retards, réflexions désagréables etc. C'était aussi une femme au verbe acéré qui ne se gênait pas pour arroser copieusement sa hiérarchie. Pour moi c'était un calvaire. Je n'ai pas grand-chose à rajouter sur

cette dame si ce n'est que c'était une belle femme malgré tout.

-Monsieur le procureur, vous avez la parole.

-Merci monsieur le président. Monsieur Désert, pouvez-vous nous dire pourquoi vous avez été licencié ?

-Officiellement pour harcèlement moral. Pourtant, je n'ai rien fait de plus qu'appliquer les consignes de la boîte pour atteindre les objectifs et pour que les indicateurs soient toujours dans le vert. C'est ainsi aussi pour le rendement et l'absentéisme.

-Mais pourquoi ce licenciement aujourd'hui, alors que le décès de madame Mercier remonte à quelques mois ?

-Je ne sais pas. Demandez à Monsieur Toty le DRH !

-Monsieur Toty s'il vous plait ! Pouvez-vous nous éclairer ?

-Ce n'est pas moi qui aie décidé, c'est monsieur le directeur !

-Alors, monsieur Vil grain qu'avez-vous à répondre ?

-Il faut bien prendre les décisions qui n'ont pas été prises par mon prédécesseur.

-Mais pourquoi ce matin, juste avant de venir ici ?

-Pourquoi pas !

-Pour montrer au tribunal, la bonne foi de votre société ! N'est-ce pas plutôt un licenciement stratégique ? Cela vous permet d'éviter une prime de licenciement économique et de vous refaire une virginité vis-à-vis des médias et de vos employés restants.

-Je vous laisse penser ce que vous voulez, moi j'ai pris cette décision, seul, enfin presque, nous en avons tout de même discuté avec le comité de direction. J'ai estimé que cela était bien justifié.

-J'en doute fort, pour moi, ce n'est que du fard aux yeux. Merci monsieur. Monsieur Désert s'il vous plaît, revenons à vous ! Reconnaissez-vous ces petits bouts de papier ?

-Non, ce sont des post-it ?

-Oui et rédigés par vous-même. Auriez-vous oublié ces post-it ? C'était votre moyen de communiquer avec votre équipe et notamment avec madame Ludine Mercier.

-Sans doute et alors !

-Je vais vous en lire quelques-uns pour montrer à la cour et aussi à toute personne ici présente, comment vous considérez une personne.

'Feignasse, demain n'oublie pas ton réveil'

'C'est autre chose que de s'envoyer en l'air'

'Tu n'as pas honte de laisser tomber tes gosses etc. etc.

Pour ne pas salir plus ici la mémoire de cette dame, je tiens à disposition de la cour, les plus crus.

-Comment avez-vous eu ces papiers ? Qu'est-ce qui prouve que c'est bien moi qui les ai écrits ?

-Voyez monsieur, une des collègues de madame Mercier collectait ces papiers qu'elle jetait à la poubelle, pour les montrer à son mari et surtout pour qu'il soit bien conscient de vos méthodes de gestion du personnel. Il est en effet difficile de croire cela sans preuve. Sachez aussi qu'une analyse graphologique organisée par les gendarmes, prouve que l'écriture est bien de votre main. C'est désespérant de voir comment vous considérez une

femme, accablant. Rien que pour ceci, la famille de madame Mercier peut vous poursuivre personnellement en justice avec la société Liv@ qui, bien entendu, était informée de ces méthodes. Vous avez la chance qu'aujourd'hui, nous ne soyons qu'en session préliminaire, mais rien ne dit que monsieur le président du tribunal n'engage pas de poursuites ultérieures à votre rencontre. Votre licenciement est certainement dû à ces papiers et non à vos méthodes qui si elles paraissent déplorables sont sans aucun doute appliquées ailleurs. Vous étiez bien noté il me semble ?

-Toujours dans les objectifs, monsieur le président.

-Mais à quel prix ! Etes-vous conscient que c'est du harcèlement moral et au plus haut niveau et de plus avec des preuves matérielles ?

-Il faut bien arriver aux objectifs même si quelquefois les moyens pour y arriver sont peut-être un peu limités.

-Vous pouvez le dire. Pour moi la limite a été largement dépassée. Ces méthodes sont barbares.

-Dans mon équipe, madame Mercier dénotait, elle avait une mauvaise influence sur les autres. Il fallait bien faire quelque chose pour qu'elle quitte cette équipe.

-Il fallait bien faire quelque chose. Elle a fait quelque chose, avec les graves conséquences que nous connaissons tous aujourd'hui. Elle a quitté cette équipe, toutes les équipes d'ailleurs. Maintenant vous êtes débarrassé d'elle et votre entreprise s'est aussi affranchie de vous. Comme quoi on se débarrasse toujours de ce qui dérange. Avez-vous conscience que votre comportement ait très fortement conduit à cette fin tragique ?

-Peut-être, mais ce n'est rien à côté de l'autre qui s'est bien foutu de sa gueule sans compter tout ce qu'elle a dû entendre, mais bien entendu ces personnes-là n'ont pas écrit de petits bouts de papier.

-C'est peut-être ce qui fait la différence. Le peu de leur intelligence, il l'utilise à se préserver. Vous auriez dû faire de même. Ce n'est pas pour autant que vous n'auriez pas été poursuivi, parce que même sans preuve matérielle, le harcèlement existe, quelque part c'est bien ainsi, cela vous évitera de mentir. Monsieur le procureur vous pouvez reprendre.

-Merci monsieur le président. Mesdames et messieurs, vous avez devant vous les conséquences du management du personnel de cette entreprise. Comment a-t-on transformé un homme, presque normal, en un bourreau psychologique ? Un homme qui n'a certainement pas suffisamment de capacités pour assumer sa tâche et qui applique des procédés barbares pour arriver aux objectifs. Sans doute, cet homme est assidu, sans doute, il fait des heures et des heures de présence pour y arriver. Maintenant, on le met à la porte pour refaire un petit lifting de communication. Monsieur Désert, si vous n'étiez pas capable d'assumer vos prérogatives, il fallait revenir à un travail plus adapté à vos moyens. On ne doit pas accepter une promotion quand on n'est pas capable, je pense que dans votre entreprise c'est bien le plus grand mal. Tous ceux que l'on a vu défiler ici, ne nous donnent pas l'impression d'avoir l'étoffe de leur costume. Quand on voit monsieur Toty, il est aisé de comprendre le pourquoi de cette situation, nombreux doivent être dans des costumes taillés bien trop grand pour eux. Quelque part Monsieur

Désert est aussi le fruit d'un travail mal accompli ailleurs. Quel gâchis ! J'ai mal que personne ne reconnaisse une part à ce drame, si petite soit-elle. Tout ceci est un chaos humain et le reste est peut-être pire encore quand de pauvres gens recevront une lettre recommandée qui sonnera le glas de bien des espoirs. Monsieur le président, ce ne sont pas des aspirations démesurées. Les ouvrières et les ouvriers n'ont pas les ambitions du soleil des Antilles ou celui d'un gros quatre-quatre qui engoudronnent leurs petits au sortir des écoles. Je suis vraiment dégoûté de voir tout ceci. Monsieur le président, je vous demande que ce monsieur ne soit pas le bouc émissaire d'une société à la ramasse. Bien entendu, il faudra, qu'il assume des peines méritées, mais n'oubliez pas tous ces autres qui lui ont quelque part donné les moyens d'en arriver là.

-Bon, bon monsieur Lee Néer, vous voulez ajouter quelque chose !

-Monsieur le président, cela devient de l'acharnement. Je ne peux pas comprendre cet état de fait. Cette société a une réputation mondiale. Elle a grossi continuellement depuis quelques années. Cela démontre bien entendu une vitalité, un courage et un investissement. Ça démontre bien que ces nombreux cadres supérieurs ont bien oeuvré dans le bon sens. Alors non, je ne comprends pas, monsieur le président, pourquoi une société qui emploie dix mille personnes dans le monde puisse être poursuivie pour la regrettable fin d'une pauvre femme qui n'a sans doute pas su assumer une mauvaise histoire d'amour inextricable, mais aussi ses comportements qui ont fait que presque tout le monde l'ignorait. N'oubliez pas que certaines de ses collègues l'ont oubliée aussi et c'est peu dire. Non, vous ne pouvez pas

salir une multinationale. Il ne faut pas oublier que cette société a, pendant de nombreuses années, fourni du travail et nourri de nombreuses familles et faire ainsi qu'il y ait moins de chômage. Elle a ainsi participé au développement de notre pays. C'est sans doute l'inverse qu'il faudrait faire, louer cette société et ses dirigeants qui ont donné du bonheur dans les foyers et de quoi se sustenter. Voilà en fait ce qu'est le groupe Liv@, un rouage essentiel au bon fonctionnement de notre société. C'est pour cela monsieur le président que je vous demande de prendre en compte cette réalité et de ne pas amplifier les problèmes conjoncturels de cette compagnie au risque de provoquer d'autres licenciements. Merci monsieur le président.

-Monsieur le président est-ce que je peux ajouter quelque chose ?

-Mademoiselle Lelièvre, vous occupez suffisamment notre attention. Je vous laisse cinq minutes, pas une de plus.

-Merci monsieur le président. Monsieur l'avocat de Liv@, messieurs les avocats, vous abusez de notre crédulité. S'il est vrai que cette holding est une pierre importante de notre société, il ne faut pas oublier l'absence d'humanité dans tout ce que j'entends. Que cette société soit importante ne devrait pas lui faire oublier qu'il y a de nombreuses femmes et hommes qui la font fonctionner. Toutes ces personnes n'ont pas la chance d'être privilégiées, bien au contraire, elles sont à la merci du bon ou du mauvais travail de ces autres. Ici nous parlons d'une usine et de ce qui s'y passe. Nous ne voulons pas généraliser cette situation au groupe voire à d'autres sociétés. Cela serait sans doute intéressant et certainement que nous trouverions des situations tout aussi dramatique voire plus. Mais il y a cette usine, cette pauvre Ludine, ces gens qu'on licencie et mon amie

Laurence. Je pense qu'il faut que le débat reste à ce niveau monsieur le président. Il ne sert à rien de noyer le poisson quand il n'y a plus assez d'eau, restons au plus près de nos préoccupations et que Liv@ assume celles-ci et n'oublie pas ses responsabilités. Si ces grands décisionnaires ont laissé cette boîte en décrépitude, c'est aussi parce qu'ils ne sont pas souvent venus y voir ce qui s'y passait et c'est une faute. Dans cette société de déresponsabilisation, il faut assumer. Si chacun avait assumé, nous n'en serions pas là.

-Mademoiselle Lelièvre, vous faites bien de recadrer les choses ainsi, merci.

-A vous monsieur l'avocat de monsieur Désert !

-Mesdames et messieurs, monsieur le président, mon client est victime du système, du système Liv@ qui transforme les personnes en ce qu'elles ne voudraient pas. On leur fait miroiter des augmentations de salaire, des primes si des objectifs difficiles à tenir sont atteints.

Pour les atteindre, pas de choix, il faut utiliser des moyens qui ne sont pas tous très orthodoxes. Il est vrai que l'on pourrait refuser ces méthodes, mais une fois que vous avez organisé votre vie avec des revenus plus confortables, difficile de revenir en arrière et de redescendre de salaire. Si mon client en est arrivé ici, c'est à cause de ce système. Quand le système n'a plus besoin de lui, on le licencie, ou plutôt Liv@ le licencie.

Sans doute un peu trop zélé, sans doute un peu trop exigeant, mais il faut bien faire tourner la boutique. Une usine cela doit être rentable et celle-ci ne l'est toujours pas malgré de nombreux efforts de personnes comme mon client. La récompense de ces efforts, c'est la porte. Il est, malgré tout, comme les autres, un pion que l'on manipule et qui se débrouille pour atteindre des visées presque inavouables. Monsieur le président, il ne faut pas se tromper, c'est la société Liv@ qui fabrique des gens comme mon client et les comportements qui en

découlent. Quelle est la faute de mon client monsieur Désert dans l'affaire de madame Mercier ? Tous connaissaient le caractère difficile de cette dame. Aucun des autres responsables de fabrication ne la voulait dans son équipe et chacun était bien content qu'elle reste dans celle de mon client. Bien entendu le DRH et ces autres directeurs étaient informés et malgré le nombre de ses demandes pour trouver une solution à cette situation, rien n'a été fait, rien du tout. Je vous le rappelle, il ne faut pas se tromper de responsable dans cette douloureuse fin de vie. Mon client n'avait pas le choix. Monsieur le président, je demande la relaxe de mon client.

-C'est un peu fort tout de même maître. On n'a pas le droit de traiter des personnes comme il l'a fait et nous en avons des preuves formelles. Toute personne doit être respectée en tant qu'humain. Là, le respect, je ne le vois pas, c'est du harcèlement, du harcèlement au plus haut niveau. Je comprends bien que monsieur Désert n'a pas été aidé ni soutenu dans cette situation, mais cela n'excuse en rien ses comportements. Monsieur l'avocat de madame Ludine Mercier, vous avez la parole.

-Merci monsieur le président. Mesdames et messieurs, monsieur le président, nous voyons bien ici comment a été traitée madame Mercier, n'oubliez pas que nous pourrions, si vous le souhaitez, entendre des dépositions des gens de l'usine qui vous confirmeraient le comportement particulier de monsieur Désert et le fonctionnement de cette hiérarchie et quand je dis fonctionnement, vous comprendrez bien sûr le contraire. Tout est vraiment clair, nous comprenons le pourquoi de cette tragédie. La défense pourra toujours évoquer cette histoire d'amour ratée, honnêtement il sera bien difficile d'en déterminer l'importance, dans le geste de madame Mercier. Ce qui est certain et chacun aura pu le comprendre c'est cet acharnement de

certaines personnes à détruire la santé psychologique de cette femme. Pour quelques-uns c'est peut-être inconsciemment et encore, j'en doute, pour de nombreux autres, c'était vraiment voulu. On ne peut s'étonner d'une fin sous cette forme, tant la volonté de la voir disparaître du regard est au moins prouvée. Nous comprenons l'importance de ces persécutions, nul n'a le droit de détruire une vie. Les coupables sont bien ici, de monsieur Désert à monsieur Toty en passant par **les directeurs, de même pour ces ex-collègues du syndicat. Nous pouvons les regarder au fond des yeux sans aucun remord. C'est désolant de voir ça. Nul être humain n'est parfait bien entendu, mais là, ces agissements sont pires que ceux qu'on afflige à certains animaux, vous savez ceux des couples frustrés qui les appellent bébé et les abandonnent au bord de la route quand la vraie naissance est arrivée. Monsieur Désert est licencié, c'est bien dommageable, cela permet à d'autres de s'oxygéner la conscience. Il comprendra peut-être le mal que ça fait d'être rejeté comme toutes ces femmes que l'on jette après tant d'années de service rendu. Monsieur Désert a ses fautes, graves et il devra en répondre devant la justice et j'espère que dans son for intérieur qu'il acceptera les sentences. Monsieur Désert, je vous plains, mais je compatis encore bien plus aux maux de toutes ces personnes dont la famille de madame Mercier qui eux souffriront bien plus longtemps de ces douleurs qui ne guérissent jamais. Le harcèlement moral n'est pas une méthode de gestion du personnel. C'est un comportement des plus vils, surtout quand il détruit des familles. Monsieur le président je vous demande d'être rigoureux dans les peines à infliger à toutes ces personnes à la mesquinerie corruptrice. Nous ne pouvons pas tolérer que de tels**

agissements perdurent. Il n'y a pas de différence dans la valeur humaine, que l'on soit ouvrier ou dirigeant, un être humain est et restera un être humain. Ce n'est pas cette intelligence reconnue bien souvent par des diplômés au rabais qui donne le droit à une supériorité éhontée. La hiérarchie n'est que fonctionnelle et non perpétuelle, elle n'est pas de l'ordre des hommes. Chaque être vivant a le droit d'être respecté et se doit de respecter. Si certains pensent que cela n'est pas le cas, ils comprendront un jour qu'au monde des légitimes, nul est différent. Ce ne sont pas ces soi-disants dieux au pouvoir sclérosé qui montreront le contraire, il faudrait qu'ils existent pour autant. **Monsieur le président, ce n'est pas la première fois que nous** voyons ce même genre de comportement ici. Mais comme à chaque fois, je n'arrive pas, je n'arrive plus à accepter cette espèce d'esclavage de la condition. Personne n'a le droit d'abuser de ces autres. Si certains se croient encore investis d'un esprit supérieur, c'est bien triste. L'intelligence donne des privilèges de salaires parfois justifiés, mais ce n'est sans doute pas de celle-ci dont nous voudrions parler. Non, je voudrais vous parler de l'autre intelligence, celle qui ne donne aucun droit, celle qui est conduite par le cœur et non par l'orgueil, celle qui est de comportement, de réaction, de considération de l'autre. Nous avons trop vu d'égoïstes pendant cette session et le plus grave est que nous n'avons vu qu'un seul repentant. Je crains que cette affaire ne donne pas une leçon de vie à ceux qui devraient le prendre comme tel et que demain, dans cette même entreprise tout reprendra comme si de rien n'était avec une autre Ludine Mercier avec d'autres Monsieur Désert et Toty. C'est sans doute cela la pire conclusion de cette affaire. La mort d'une femme ne vaut pas une remise en cause drastique d'un système. Si

pour quelques-uns, les peines à venir à la prochaine session se termineront par un petit séjour au frais de l'état, pour les autres, monsieur le président, il faudra taper où ces personnes sont sensibles, le portefeuille et l'orgueil. Monsieur le président, j'en ai fini pour cette session préalable et j'en garderai comme un souvenir de dégoût sur la valeur des gens.

-Merci Maître. J'en conviens avec vous. Trop souvent, dans ces situations courantes de la vie, nous revoions l'indécence d'une partie d'une population qui se croit au-dessus. Messieurs les avocats, mesdames et messieurs, cette séance s'arrête là, nous avons assez entendu chacun des partis. Je vous rappelle comment se déroulera la suite. Pour la plupart des personnes que nous avons entendues, nous proposerons des peines qu'ils pourront accepter, négocier ou refuser. S'ils refusent, ce sera l'ouverture d'une autre procédure au tribunal d'instance et un procès individualisé. Je vous rappelle aussi qu'en général, les refus se traduisent presque tout le temps par des peines aggravées. Puis, il y aura, de toutes les façons, ceux qui auront leur petite séance personnelle, je pense à monsieur Menvut par exemple, qui passeront en jugement et ceci pour des peines bien graves avec sans doute de la prison ferme à la clef. La séance est levée, vous aurez le résultat de nos délibérations sous huitaine par vos avocats qui, eux, seront présents. »

Les trois coups de marteau achevaient la plénière. Chacun se levait comme à la fin d'une messe étiolée dans les bruits des pieds de chaise qui glissent sur le pavé et des chaussures dont les fers claquent dans le brouhaha inaudible qui soulage les inquiétudes. La salle se vidait comme si trop pleine de bêtises humaines. Les avocats

repliaient leurs dossiers, le juge et ses assesseurs discutaient sans que l'on puisse comprendre le propos. Angélique et Philippe échangeaient des sourires affables et satisfaits. Elle avait le visage marqué de ces joutes sur l'incompréhension du droit de vivre. Elle déplaçait sa veste pour en enfiler une manche et après avoir salué son avocat de presque tonton, elle suivait le troupeau qui quittait l'incohérence. Elle était toute triste sur elle, la démarche était automatique, les épaules fatiguées du poids de l'inconscience perdaient de leur tenue. Le regard n'osait plus regarder la misère qui traînait encore sur le sol piétiné. Il y a des jours, où même si l'on a vu ce qu'on était venu chercher, constater l'insatiabilité des égoïstes comportementaux fait plus mal qu'une baffe assénée par un bucheron aux biceps démesurés. Elle suivait ce monde qui était venu ici pour comprendre et écouter les responsables de ce désastre, tous petits dans leur costume trop étroit. Pour eux, cela suffisait peut-être qu'on les ait découverts ainsi, ces despotes du quotidien qui avaient perdu bien de leurs éclats. Il ne faut pas grand-chose pour révéler la misère des gens et cette pauvreté n'est pas que d'argent. Bien d'autres qui en sont dépourvus, sont si riches de sensibilité et d'humanité.

Angélique repartait ni fière, ni rassurée, triste comme un matin gris et pluvieux d'un hiver qui paraît trop long. Les pierres de cet endroit doivent bien souffrir chaque nuit d'avoir entendu tant de bêtises humaines le jour. On comprend pourquoi nul ne visite l'endroit au déclin de la lumière, même les fantômes ne vivent pas ici. Quand le lieu est vide, il ne reste plus que les mots gravés dans les murs qui se parlent dans les ténèbres pour soulager la souffrance d'un endroit condamné à ceci jusqu'à

la destruction finale. Personne n'ose abattre ces bâtisses pour autant qui trônent encore au centre des villes pour garder leurs misères tel un sarcophage étanche au regard et à l'esprit. Si par malheur, elles s'effondraient, on entendrait des siècles durant les gémissements nocturnes qui hantent les consciences dévoyées. L'image est difficile, personne ne gagne vraiment quoi que ce soit ici, chacun y égare des maux qui amputent la grandeur des âmes.

Angélique paraissait s'enfuir doucement, sans un bruit, en une discrétion subtile, sans vraiment regarder quiconque, n'ignorant personne, mais seule, enfermée en ses pensées. Elle quittait l'endroit, soulagée de certaines choses et pourtant, elle avait encore tant à dire, tant à crier, "stop" à la connerie humaine, mais elle n'y croyait plus. L'espèce humaine a perdu ses valeurs, si ce n'est celle de paraître, à défaut d'être. On ne gagne rien à voir et à comprendre quand pour chaque destin tout est pire qu'auparavant et les demains de ceux qui ne sont encore nés ne s'arrangeront en rien

Elle était belle, dans cette triste mélancolie qui, quelquefois, embellit les femmes d'une mystérieuse et émérite apparence. Elle aurait voulu endurer toutes les indigences du monde et elle ne le pouvait pas, bien sûr qu'elle ne le pouvait pas. Son dessein guidait son pas, pour enfin la mener en un meilleur endroit, là où le soleil brille bien plus fort qu'en un dehors hypothétique, là où sa petite vie soulagerait les maux de son intelligence.

Certains jours semblent plus longs qu'une décrépitude, Angélique vivait mal ces attentes qui sont bien difficiles à subir telles les blessures d'une lame effilée que l'on continuerait à remuer dans une plaie béante. Elle s'était réfugiée en un silence morbide, oubliant presque ces obligations envers ses proches. Cette aphasie était aussi insoutenable à endurer que le caractère hyper excité d'une personne qui ne se maîtriserait plus. Elle ne pouvait ni endurer plus longtemps l'attente d'une décision du juge, ni ses propos durant cette session qu'elle jugeait non dominés. Elle ne pouvait accepter d'elle ce qu'elle reprochait aux autres, juger des personnes à peine connues. Non, elle préférait le mutisme, ce silence lourd des séquelles inconnues, ce silence qui pèse bien plus qu'une mauvaise histoire. Il est bien difficile de considérer la défense des gens que l'on estime grugés et une neutralité objective d'un jugement personnel. Elle ne pouvait plus subir ces situations conflictuelles à son intégrité qui l'obligeait à un comportement qu'elle ne souhaitait pas vraiment. Elle était là, assise sur la vieille chaise en bois de son grand-père, la chevelure délaissée par une brosse égarée. Elle était tout près de la petite fenêtre qui tentait de jeter un peu de luminosité au travers d'un rideau un peu las. Ici, elle pouvait scruter tout ce qui se passait dehors. Non pas qu'il y avait quelque chose d'intéressant de l'autre côté du verre qui pouvait arriver, elle donnait seulement sur un petit coin de jardin là où poussaient des plantes presque séculaires seulement caressées de si nombreuses fois par les mains adroites et attentives d'un grand-père disparu. C'était son endroit préféré, où le temps ne semblait plus avoir d'emprise, un petit parterre qui se ressemblait chaque année durant, du

printemps aux prémices d'un hiver arrogant, délivrant toujours les mêmes senteurs rassérénantes et les mêmes couleurs apaisantes. Le jardinet lui semblait un havre de paix et de bons souvenirs, un espoir, une vérité que l'on oublie sous les frimas et les neiges arrogantes d'un décembre trop précoce qui se revigore aux aubes renaissantes.

La tête posée sur la main ouverte, le bras sur le coin de la table, elle était bien et si ce n'est vraiment bien, moins mal. Elle était bien loin de l'image réfléchie d'une belle femme telle que les hommes les rêvent. Une main plus délicate que le baume des raisons blessées, glissait tendrement sur l'autre épaule, sous la longue manche de la chemise usée du papy sans pour autant chercher à provoquer un quelconque émoi. Angélique laissait sa tête reposer sur le dessus de cette main rassurante, cherchant l'autre par la sienne qui ne devait pas traîner bien loin. Elle se laissa approcher pour être enlacée par le cou et croisait les autres doigts sur le devant, au-dessus de sa poitrine endormie. La bouche de Laurence vint biser le front lisse de cette ingénue incompréhensible, pour un réconfort inaltérable.

-Ma Lili, tu ne veux pas prendre une douche !

-J'ai le temps ma Lolo... J'ai le temps.

-Tu passes presque toute la journée ici à regarder ton passé ou je ne sais quoi, à ruminer je ne sais quelles idées... oh si ! Je le sais trop bien.

-Laisse-moi, laisse-moi encore quelques temps ma Lolo. Ici, c'était la place de mon papy et lui aussi passait la plupart de son temps dans ce coin quand ma mamie fut partie rejoindre le bal des ombres.

-Ce n'est pas une raison, je suis là moi, nous sommes là et bien vivants. Je comprends bien que cette séance au tribunal t'ait bouleversée.

-Ce n'est pas ça, non, le problème c'est moi. Je n'arrive plus à me comprendre, moi qui ne voudrais être qu'ouverte et tolérante et pourtant j'arrive à m'acharner sur des personnes que je ne connais presque pas. Crois-tu que c'est normal d'être presque le contraire de ce qu'on voudrait que les autres soient ?

-Lili, ma puce, écoute-moi. Tu ne te referas pas. Tu es ainsi, tellement courageuse à vouloir défendre les cas les plus désespérés. Nul ne pourrait être ce que tu voudrais être, nous ne pouvons pas maîtriser tout ce que l'on ressent. Il faut bien s'exprimer et tant pis si parfois les mots dépassent les pensées, l'important est que la pensée ne soit pas que de mots.

-Ah ma Lolo ! Viens sur mes genoux. Je t'embête avec tout ça, mais cela me fait mal, très mal. J'en ai eu mal aux tripes toute la journée, pire qu'une diarrhée tibétaine. Cela ira mieux plus tard.

-Mais plus tard, ce sera quand ?

-Je retourne au journal demain matin.

-Voilà qui est une très bonne nouvelle, tu ne peux pas rester ainsi bien longtemps. Ce n'est pas toi, cela ne te ressemble pas. »

Laurence s'était assise en travers des cuisses de sa Lili, entourant ses épaules de ses deux bras, croisant les mains, derrière le cou, Angélique l'enserrait par la taille. Lolo s'approcha pour jeter son dévolu dans le regard assombri de sa compagne, jusqu'à ne plus rien voir quand les lèvres se rencontrèrent pour une trêve des pensées, retrouvant un plaisir furtif et plein, qui vide l'esprit

de mauvaises idées et donne à l'instant des couleurs retrouvées. Cette sensualité fait quitter la léthargie malséante. Le baiser était d'une tendresse infinie, plus profond qu'une longue apathie, sans pour autant avoir la fougue des sentiments trop pressés, l'approprié besoin à un réveil des sens, anesthésiant les soucis. Les baisers sincères montrent que les mots n'ont pas la force de ces frissons, un bien-être de bienheureux coule enfin dans les veines, réveillant les forces avides de vouloir vivre. Elles restèrent ainsi de longues minutes, promenant les langues assagies sur les lèvres humides des appétits des amants qui s'aiment pour longtemps. Le calme désuet de la maison tuait toutes les vellétés à faire du bruit, seule la vieille comtoise s'autorisait à déchirer le temps pour remuer ses arthroses, à chaque heure passée. Ainsi se meurent des minutes au goût de miel, en un rythme que ne dominent plus les pensées. Elles laissent celles-ci au plus profond de l'esprit pour oublier les échos d'une âme déchirée qui aurait voulu jeter son corps dans un vide du demain. Le clair obscur des maisons anciennes protègent l'intérieur des fougues inassouviées d'un vieux soleil vengeur. Tout y est quiet, les rires stridents des enfants étaient enfouis presque aussi loin que les fondations de l'agnosie. Il ne restait presque plus rien que le parfum ambré des deux jeunes femmes qui s'aiment à ne plus s'oublier et que même le vol discret d'une mouche aventureuse ne voudrait pas déranger. Le destin est ainsi fait, derrière les volets clos se nourrissent des amours, des blessures de la vie, loin... loin... très loin des préoccupations agressives de ceux qui veulent grossir des faims de ces autres. Là étaient deux êtres qui voulaient s'exprimer.

« Entends-tu ma chérie, le chant de ces vieux murs, ils voudraient nous parler des encens d'autres amours. Que l'on est bien ici à sucer ce temps tel la sève d'un arbre qui aurait sur son écorce tous les cœurs des amants gravés jusqu'au plus profond des nuits éternelles.

-Eh bien ma Lolo, on poétise maintenant !

-J'aime bien cet endroit qui a pu imprimer dans son sang, le fruit de bons moments passés. Le lieu est serein et tranquille, plus vrai que le fond des églises, plus pur qu'une fontaine de jouvence. Les âmes d'antan protègent celles d'aujourd'hui, loin des agitations exigües du monde des vivants. Ici, on ne vit presque plus, ici on respire le beau des existences d'un hier, c'est une leçon d'être que l'on voudrait respecter.

-Ma Lolo, c'est mignon ce que tu dis. C'est moi qui n'ai pas le moral et c'est toi qui parle des langueurs insoupçonnées des empreintes de nos anciens. Je t'aime ma Lolo et je voudrais m'excuser de mon comportement égoïste qui te fait subir le mal de mon dessein.

-Lili, tu n'es pas égoïste, surtout pas égoïste. C'est même vraiment le contraire. Si je te vois en cet état, c'est parce que c'est bien toi qui souffre des autres quand peu d'entre-eux te parlent pour ne pas t'égarer. Non, ma chérie, tu n'es pas égoïste, si chacun avait le dixième de tes bons côtés, certain que la justice des hommes ne serait plus qu'un souvenir rétrograde. Tu es un amour de femme... un amour tout court. »

Comme souvent, en ces moments que l'on souhaite éternels, un événement perturbe la presque sérénité des tendresses amoureuses. Le

téléphone s'ébrouait pour taire l'indécence d'un amour avéré.

« J'y vais ma Lili. Reste là !

-Oui... c'est Laurence.

-Bien, bien Philippe... oui, oui, tu peux passer.

-A tout à l'heure.

-C'est Philippe ! A-t-il les décisions du jugement ?

-Oui, oui. Il arrive dans une demi-heure. Je vais préparer du café et du thé.

-Tiens ! pendant que tu y es, regarde s'il reste des gâteaux aussi ? Maman en fait toujours d'avance un stock pour les petits. Mais où ils sont d'ailleurs tes garçons ?

-Ma Lili, tu n'écoutes jamais ce que je te dis. Quand tu as quelque chose d'ancrer dans ta caboche, plus rien ne compte.

-Redis-le-moi quand même, ma petite Lolo, ma petite chérie ?

-Ils sont partis avec les mamies, il y a environ une heure, pour rejoindre la plage, toute la journée.

-C'est bien, c'est même très bien. C'est vrai qu'ils sont bien mieux dehors qu'avec moi.

-Arrête ma chérie ! Arrête ! Arrête de te reprocher tous les maux du monde. Il fait beau tout simplement, très beau même pour une fin de saison, ils seront mieux à se dégourdir les jambes sur une plage presque déserte qu'à traîner dans le jardin encore un peu boueux des orages d'hier.

-C'est bien vrai qu'il fait bon, je vais prendre une douche fraîche. Tu viens me laver le dos ?

-Que le dos ma Lili ! Je viens de me doucher et nous n'avons pas le temps pour un petit câlin.

-Si tu ne veux pas, ce n'est pas bien grave !

-Ne sois pas mesquine, je vais te laver le dos. »

Angélique avait déjà quitté la chaise et jeté la chemise sur celle-ci pour promener son corps nu et svelte aux envies de sa Lolo.

« Tu es vraiment très provocante quand tu le veux ! »

Lolo n'y résista pas bien longtemps, le café et le thé attendront. Elle quittait aussi ce qui l'habillait, pliant soigneusement ses effets sur le bord du canapé, pour se retrouver aussi nue que son amour, sa Lili, qui, déjà, savourait les gouttes salvatrices qui effaceraient le vol noir des papillons de nuit.

Le délice des caresses intimes ne dura pas pour autant une éternité. Elles s'essuyaient avec une tendresse presque érotique, quand la porte d'entrée fit entendre son huis mal graissé. Elles se parèrent des serviettes plus qu'humides pour cacher les zones des convoitises. Lolo alla quérir les fringues laissées sur le divan, Lili, elle, courrait chercher sa nuisette pour aller s'habiller dans la chambre du bas.

« Philippe, c'est un plaisir de te voir. Je vais m'habiller et nous te rejoignons. »

Angélique avait l'œil coquin et l'allure bien légère après ce petit moment passé sous la douche. A quoi tient l'humeur et l'esprit des personnes ? Un petit câlin réparateur sous l'eau revigore et remotive la conscience. Certain que ces petits gestes d'amour sont les meilleurs baumes aux maux de la pensée dont on n'est pas le souci.

« Philippe, désolé, mais je viens prendre mes affaires. Assieds toi ! Nous arrivons. Je passe par la cuisine avant pour mettre la cafetière en route et aussi de l'eau pour le thé. Encore désolée pour la

tenue, ce n'est pas très correct, surtout devant son patron, je le sais, mais un petit imprévu...

-Laisse le café et le thé, je m'en occupe. »

Les deux filles étaient parties se parer de décence, l'avocat aux occupations culinaires.

Un calme relatif baignait l'endroit, presque aussi profond que celui qui précède une grande bataille dans une guerre sans fin. Un soupçon de vérité devrait réveiller le lieu comme quand on compte ses morts et ses blessés sur le champ ensanglanté et fumant de désespoirs escomptés.

Angélique, pimpante comme pour une première, partait à l'assaut des nouvelles qu'elles auraient voulues rassurantes, emmenant l'eau chaude et le café qui sentait le frais. Lolo, toute aussi avenante apportait les gâteaux, bien trop nombreux pour assouvir une petite faim matinale non programmée.

Quand tous trois furent installés autour de la petite table du salon, la Lili rompit l'insatisfaction crédule d'une personne affamée d'apaisantes informations.

« Alors, Philippe, c'est quoi ces décisions du tribunal ?

-Ma Lili ! Laisse-le boire son thé tranquillement tout de même !

-Ce n'est pas grave Laurence, je comprends bien Angélique. Vous vous êtes tant investies dans cette dramatique affaire !

-Et alors ?

-Alors, cette audience préliminaire a bien porté ses fruits, nul ne repart vierge de toute peine. Lili pourra écrire un article qui fera du bruit jusqu'aux petites chaumières perdues de Sudmandie, loin des errances quotidiennes. Pour commencer, ceux qui repasseront au tribunal avec des jurés et qui seront

sans aucun doute bien plus sévères que le jugement préalable. La société Liv@ en tant que telle, sera poursuivie pour harcèlement moral aggravé et non assistance à personne en danger. Le tarif sera lourd, pas en pénal, la société est accusée en tant qu'organisation de travail, mais en argent. Pour les personnes, l'ancien directeur qui s'est enfui en Chine sera rapatrié de gré ou de force et poursuivi pour le même motif ainsi que monsieur Désert et le DRH monsieur Toty. De même pour une autre personne que nous n'avons pas entendue à cette audition le directeur de production.

-C'est bien Philippe, qu'il faille retourner au tribunal ?

-Il fallait s'y attendre. La société Liv@ doit montrer qu'elle sait gérer cette situation. C'est clair qu'ils feront tête basse pour vouloir négocier un préjudice financier au plus bas, mais en ces périodes de licenciement dans presque toutes leurs usines, ils n'ont pas besoin de publicité. Je suis certain qu'ils vont vouloir tout négocier avant la prochaine séance.

-C'est dégueulasse ça ! Ils vont se laver les mains avec du fric !

-Eh bien oui ma Lili ! Tu ne peux pas condamner une société à la peine de mort tout de même !

-Non certes, mais il n'y aura pas de peine comme tu l'entends c'est clair. Par contre, n'oublie pas tout de même qu'en parallèle les Toty et Désert ainsi que les autres repassent par la case départ devant le tribunal. Ils encourent des peines, qui, elles, ne seront pas négligeables et avec en sus des amendes conséquentes. Puis, il y a bien plus dérangeant pour ces gens-là. Le vinaigre avec

lequel tu écris entachera à jamais et leur CV et leur bonne conscience. J'ai l'habitude de traiter ces situations, de plus cela fera jurisprudence et ailleurs, ils prendront des gants avec leur personnel. C'est malheureusement très bon pour les conditions de départ des futurs licenciés.

-Et pour les autres ?

-Le plus à plaindre, c'est monsieur Menvut. Lui est poursuivi seul à une audience réservée à son attention, rien que pour lui. Il est poursuivi pour homophobie, insulte publique et insulte envers les représentants de la justice. Il aura quelques semaines de prison ferme, cela est certain. C'est lui qui va trinquer le plus et il le mérite bien, vous salir comme des moins que rien et en public s'il vous plaît, c'est très grave.

-Et pour le repentir Bochelette ?

-En fait, il a accepté la peine que le juge lui a proposée, trente mille euros pour la famille de Ludine et trois mois de travaux d'intérêt général dans une association qui s'occupe de jeunes mamans abandonnées. Il a un sursis d'un an et une mise à l'épreuve de trois. Ils ont voulu lui donner une chance avec la bénédiction de Laurence, mais il n'aura pas le droit à un seul faux pas. Son repentir a paru sincère, je pense que cela lui évite une autre session. Toutes les autres personnes comme les délégués syndicaux ont ou avaient accepté leurs peines.

-Pour les licenciements...rien ! Personne n'est poursuivi ?

-Tu sais, le procureur a été malin sur ce coup-là. Le fait de demander et d'organiser une préliminaire regroupant les deux problèmes, s'il y a vraiment deux problèmes d'ailleurs, en justifiant que des

mêmes personnes étaient concernées, était astucieux. Il fallait absolument éviter que les problèmes de licenciement soient entendus seuls, au risque que cela ne s'entende pas plus loin que derrière la porte du procureur et encore. Là, au moins, tout le monde a pu entendre et voir à quoi ressemblaient ces crabes indésirables. Il est vrai que les problèmes de licenciement n'auraient justifiés quelques que peines que ce soit, malheureusement c'est bien dommage. Dans les faits pourtant, les peines se trouvent aggravées et ça c'est déjà une victoire. Point très important qu'il faut rajouter, le fait que tout ait été dévoilé au préliminaire, va changer leur comportement. Chacun de cette entreprise sait qu'il peut porter plainte ou pire prendre contact avec Angélique.

-Cela veut dire que sans le suicide de Ludine, rien n'aurait été possible ?

-Eh bien ! Je le crains et plus j'y pense, plus je suis convaincu que ce geste dans cette usine était bien un message pour sans doute que tout se passe ainsi.

-Si c'est vraiment le cas et si elle n'était pas morte, rien ne se serait passé et ces petits cadres continueraient impunément à détruire les emplois de cette société.

-C'est certain... certain. Regarde combien s'en seraient sortis sans poursuite judiciaire.

-C'est bien grave et courageux de sa part si c'est bien le mot, nous ne connaissons jamais la vraie part de la vérité. Mais quelque part tout est gâché, avec tout ce que nous avons entendu.

-La vie est ainsi faite Angélique. La justice des hommes n'est pas la justice.

-Bon, cela ne veut pas dire que tout ne sert à rien, mais rien aussi, ne veut dire quelque chose. À bien y réfléchir, ce monde fonctionne mal et encore, je suis optimiste quand je dis cela. Tous ces problèmes dans les entreprises causent évidemment des séquelles irréparables dans les esprits des personnes. Des suicides longtemps après, voire d'autres comportements qui font glisser vers des fins plus rapides sont pratiquement impunis. Le crime parfait n'est pas bien loin. Il faudrait que chaque personne déprimée mette fin à ses jours en leur endroit de travail pour qu'on y croie et pour qu'il y ait action de justice. Je n'ose même pas parler de ces endimanchés d'élus qui font, par leurs décisions, des situations qui s'aggravent jusqu'à ne plus vouloir vivre sans aucune poursuite qu'une perte d'élection et pour finir rentier dans des régions reculées, l'esprit aussi serein que celui d'un dieu qui laisse mourir ces mêmes personnes.

C'est grave tout de même d'en être encore là à l'époque où l'on vit. Quelque part c'est un retour en arrière, aux époques où les droits de naissance donnaient le droit de vie et de mort. Aujourd'hui, ce serait ces diplômés et ces argents gagnés trop facilement qui donneraient ce droit. Quand on sait que dans certaines familles aisées, l'éducation et l'argent donnent accès à ceux-ci. Pourtant, quelle valeur a ce sésame ? Je suis persuadée que malgré tout, l'intelligence n'est pas forcément un don de fortune. Dans ces familles ouvrières couvent certainement des QI qui feraient honte à certains de l'ENA, ou de Centrale ou bien d'ailleurs. Le monde dans lequel vivent ces viviers d'intelligences ne donne pas forcément les conditions aux éclosions salutaires. Mais pour autant, si c'est pour devenir comme ces petits merdeux de cadres de

cette histoire : il n'y a certainement pas à avoir honte de rester dans leur monde. Dans celui-ci, il y a au moins certaines choses où l'argent ne peut tromper l'intégrité humaine. Je reste persuadé, quand je vois vivre certaines familles aux moyens édulcorés, que le bonheur y existe certainement, plus sincère, plus profond.

-Ma Lili, arrête de te mettre dans ces états, je sais que tu as raison, mais tu ne peux, ni pourras pas refaire ce monde, seule et rebâtir une société plus ambitieuse d'honnêteté.

-Pourtant, les filles, les vérités sont celles que vous avez défendues. Les vérités, c'est vous, dans votre intégrité, votre probité et ça c'est la plus belle preuve que quelque part, il reste encore des raisons d'exister. Même si quelquefois, j'en doute encore. »

Le café et le thé lâchaient quelques humeurs en volutes qui s'égarèrent en un air qui n'est pas encore vicié.

La justice n'est plus celle des humains, mais celle des hommes et de l'argent, pour souvent, des procès de l'incompétence.

« Mais que fais-tu ma Lili ?

-Tu vois bien, j'attaque un article pour demain !

-Cela peut attendre tout de même !

-Non, cela ne peut pas attendre... quand on a quelque chose à dire, il faut le dire.

-C'est une phrase qui serait bien de ton papy ?

-Eh bien non ! Il va falloir s'y habituer. J'ai de qui tenir, sauf pour la sagesse, cela pourra attendre encore quelques années.

-Indécrottable, Philippe je suis désolée, elle ne nous écoute déjà plus.

-C'est son charme !

-Vous verrez bien mon charme... mon charme, n'importe quoi !

-Elle va s'en prendre à nous maintenant, elle ne mord pas j'espère ?

-Ah, ma Lolo ! Sois patiente, tu pourras lire cet article un peu plus tard, de la première à la dernière page.

-Je vous laisse les filles, il y a du boulot à l'étude, merci pour le café et les gâteaux, bonjour à vos mamans et aux enfants, nous repasserons bientôt.

-Mais j'arrive aussi Philippe, je ne vais pas te laisser tout seul au boulot, à tout à l'heure !

Chaque histoire a une fin. Il est temps de quitter ces personnages de papier qui m'ont beaucoup trop parlé et blessé.

Ils ont été les révélateurs de certains maux de nos amis et voisins et quelque part, chacun d'entre nous ne peut se targuer d'être irréprochable quant à son comportement vis-à-vis d'un de ceux-ci.

Bien sûr que chacun ne peut être parfait, mais il est avéré aussi que certains ont des comportements pires que d'autres. Jouant sur le pouvoir, que leurs maîtres leur ont royalement attribué, ils écrasent ceux qui souffrent de leur poids psychologique.

Les maux des uns ne sont pas ceux des autres, l'intérêt n'est plus qu'égoïste, l'individu est devenu individualiste. A quoi croire encore pour oser espérer, sans doute pas aux urnes. Ceux qui y procèdent des promesses volages, brûlent le pouvoir de s'exprimer. La vraie parole est bafouée tant elle est tue. Il ne reste plus qu'à croire en un dieu céleste ou en un autre providentiel, triste festin. Mais il est aussi à remarquer que bien souvent le tortionnaire et le supplicié croient en ce même soi-disant créateur, ce qui démontre bien l'absurdité de croire.

Derrière les volets clos, seule la nuit a encore des baumes, cachant les misères et les richesses que l'on ne veut plus voir, les seuls mots d'espoir sont encore coincés dans une poitrine de papier que nul n'autorise plus à ce qu'ils soient criés.

Mais quelque part, il y a tout de même des moments inviolables auxquels l'orgueil mal placé d'un petit cadre essoufflé ne pourra jamais prétendre. Je reste persuadé que derrière les volets clos des cités ouvrières, les gémissements du plaisir d'une femme ne sont pas feints et qu'il n'ait besoin

de draps de soie ou d'autres luxes pour que la petite mort s'entende au plus profond des nuits, loin des migraines des bourgeoises rafistolées.

Mais quelque part, il y a des moments inviolables, que l'esprit mal placé d'un notable essoufflé ne pourra pas prétendre. Sous le marbre, sous le tombeau, n'importe où la chaire s'efface, où les cendres s'éparpillent, la mort est égale et qu'importe les ors qui couronnent la stèle, que l'on croit ou que l'on ne croit pas, la nudité des âmes n'a pas besoin de plus pour perdurer, pour qu'on ne l'oublie jamais.

Pourquoi l'humain rejette l'humain ? Pourquoi ces soi-disant porteurs des idées sociales, ne sont plus que des nantis protégeant d'autres nantis. Sur le chemin des sincérités, l'intérêt des égoïstes sème ses embûches pour que le pas trébuche.

Pourquoi faut-il encore se battre contre ces gens qui se croient presque être des dieux et en défendre qui croient encore à d'autres qui ne sont pas mieux ? Ils crient pour se donner bonne conscience que tout est faute des autres et vivent dans un système si partisan, qu'ils oublient où sont les vrais amours. Regardez dans leurs yeux ce qui s'y reflète, vous n'y verrez qu'arrogance au fond du puits qui a perdu ses eaux, là où la vérité n'a plus de transparence. Il n'y a plus que dans les regards des faibles où l'on trouve encore ces embruns qui fuient les mensonges.

L'intégrité humaine ne se trouve plus où on croit l'être, loin de tout, loin de l'être, loin de tout ce qui devrait et qui ne l'est pas, tant, tout paraît et n'est qu'illusion. On pourrait se demander même si nous sommes bien nés pour cela. C'est certainement la plus grande plaie de notre société, être partisan est égoïste et est une faiblesse de la pensée, en profiter est un mal à exister.

Ce monde ignore les demains de nos enfants, de leurs enfants pour se gaver des derniers plaisirs sans convenance.

Sourions tout de même aux vertus de ces deux femmes qui se battent pour que d'autres surnagent en tentant d'être plus objectives que le I qui manque à la justice des hommes. Sans doute qu'ici est l'espoir des demains pour rompre avec le passé et les ambitions exagérées, pour préparer quelque part un monde futur qui serait plus serein pour ceux qui survivront à nos pensées.

Ces embruns d'un matin tout neuf qui trouvent le manteau noir, devraient permettre l'humilité et la remise en cause de ces rêves d'ambition démesurée pour chercher au moins une fois où est le bonheur d'exister.

Angélique porte encore et pour de longs siècles, je le pense, tel un quichotte sans don, le drapeau des vérités pour combattre des moulins qui ont perdu leurs elles.

Seule la justice immanente, condamnera ces gens qui mériteront certainement le dédain et l'opprobre des intègres.

Les personnages

Angélique :	la Lili, Angélique Le lièvre
Laurence :	la Lolo, Laurence Guilbert
Ludine :	Ludine Mercier
Hélène :	la maman d'Angélique
Jeannine :	la tata d'Angélique
Irène :	la maman de Lolo
Philippe :	l'avocat et l'ami de Jeannine
Jean :	l'inspecteur
Pierre :	le patron du journal
Bertrand :	le journaliste collègue de Lili
Bernard :	le procureur
Aurélien :	le fis de deux ans de Lolo
Julien :	le fils de quatre ans de Lolo
Ginette :	la patronne du restaurant
Guillaume :	le serveur de l'hôtel
Isabelle :	une collègue de Ludine
Mireille :	une amie de Ludine :
Jacques :	le mari de Ludine
Richard :	le mari de Mireille
Christian L'Hommé	le beauf de Mireille
Toty	le DRH
Rouget Delisle	les délégués GCT
Gérard Menvut	le responsable R&D
Mr Bochelette	l'amant de Ludine
Mr Repext	l'expert R&D
Mr Désert	responsable d'atelier
Mr Vil Grain	nouveau directeur Lov@
Ludo :	fils de Jacques et de Ludine
Manuel :	fils de Jacques et de Ludine
Justine Lelièvre	cousine d'Angélique

